

LES MORTS VONT VITE
(1861)

ALEXANDRE DUMAS

Les morts vont vite

LE JOYEUX ROGER
2014

Cette édition a été établie à partir de celle de Michel Lévy frères, Paris, 1861, en 2 volumes.

Nous en avons respecté l'orthographe et la ponctuation, à quelques corrections près.

ISBN : 978-2-924529-00-3

Éditions Le Joyeux Roger
Montréal

lejoyeuxroger@gmail.com

Chateaubriand

I

L'année 1769 fut féconde en grands hommes. La nature, prévoyante, semait pour l'avenir.

Presque en même temps, deux enfants naquirent pendant cette année.

L'un, dans une île enveloppée de ce doux murmure que fait la Méditerranée ; l'autre, près des grèves arides que vient battre de son fracas et de ses flots l'Océan sauvage de la Bretagne.

L'un, dans une maison que la proscription habita dès sa naissance ; l'autre, dans un château que la tristesse habita toujours.

L'un était inscrit, depuis le ^{xii^e} siècle, au livre d'or de Florence ; l'autre était inscrit, depuis le ^{x^e} siècle, au nobiliaire français.

L'un portait, sur son blason d'azur, l'aigle aux ailes éployées ; l'autre, sur son écu de gueules, les fleurs de lis semées sans nombre.

L'un devait être empereur par le glaive ; l'autre devait être roi par la pensée.

L'un devait reconstruire la société écroulée ; l'autre devait retrouver la religion perdue.

L'un devait dicter le Code civil, c'est-à-dire la loi des hommes ; l'autre devait écrire le *Génie du Christianisme*, qui est la gloire de Dieu.

L'un s'appelait Napoléon Bonaparte, l'autre s'appelait François-Auguste de Chateaubriand.

Voici ce que l'empereur disait du poète :

« Chateaubriand a reçu de la nature le feu sacré ; ses ouvrages l'attestent. Son style n'est pas celui de Racine, c'est celui du prophète. Si jamais il arrive au timon des affaires, il est possible que Chateaubriand s'égare ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que

tout ce qui est grand et national convient à son génie. »

Voici ce que le poète disait de l'empereur :

« Bonaparte combat sur une vieille terre, environné d'éclat et de bruit ; il ne veut créer que sa renommée ; il ne se charge que de son propre sort ; il semble savoir que sa mission sera courte, que le torrent qui tombe de si haut s'écroulera promptement. Il se hâte de jouir et d'abuser de sa gloire comme d'une jeunesse fugitive. À l'instar des dieux d'Homère, il veut arriver en quatre pas au bout du monde ; il paraît sur tous les rivages ; il inscrit précipitamment son nom dans les fastes de tous les peuples ; il jette en courant des couronnes à sa famille et à ses soldats ; il se dépêche dans ses monuments, dans ses lois, dans ses victoires. Penché sur le monde, d'une main, il terrasse les rois, de l'autre, il abat le géant révolutionnaire. Mais, en écrasant l'anarchie, il étouffe la liberté, et finit par perdre la sienne sur son dernier champ de bataille. »

Chacun de ces hommes se regardait donc comme quelque chose de grand, puisque chacun d'eux mesurait l'autre.

Ces deux hommes, nés à trois cents lieues de distance, qui devaient se rencontrer, se prendre, se quitter et se reprendre, grandirent sans se connaître, l'un, sous le niveau de l'étude, à l'ombre de ces grands murs de collège, soumis à ces règlements sévères qui font les généraux et les hommes d'État ; l'autre, errant au bord des grèves, compagnon des vents et des flots, n'ayant d'autre livre que la nature, d'autre instituteur que Dieu, ces deux grands maîtres qui font les rêveurs et les poètes.

Aussi, l'un eut toujours un but, but qu'il atteignit ; l'autre n'eut jamais que des désirs, désirs qu'il ne réalisa jamais ; l'un voulait mesurer l'espace ; l'autre tentait de conquérir l'infini.

En 1791, Bonaparte revient passer un semestre dans sa famille pour y attendre les événements. – En 1791, Chateaubriand s'embarque à Saint-Malo pour tenter de découvrir le passage aux Indes par le nord-ouest de l'Amérique.

Suivons ce dernier. – Le sillon de lumière que tracera le poète

vaut bien le sillon de sang que tracera l'empereur.

Chateaubriand quitte Saint-Malo le 6 mai, à six heures du matin. Il touche aux Açores, où, plus tard, il conduira Chactas. Le vent le pousse sur le banc de Terre-Neuve ; il traverse le détroit, relâche à Saint-Pierre, y reste quinze jours, se perdant au milieu des brouillards dont l'île est sans cesse couverte, errant au milieu des nuages et des bouffées de vent, écoutant les mugissements d'une mer invisible, s'égarant sur une bruyère laineuse et morte, et n'ayant pour guide qu'une espèce de torrent rougeâtre roulant entre les roches.

Après quinze jours de relâche, le voyageur quitte Saint-Pierre, atteint la latitude des côtes de Maryland. Là, les calmes le prennent ; mais qu'importe au poète ! Les nuits sont admirables, les aurores splendides, les crépuscules merveilleux : assis sur le pont, il suit le globe du soleil prêt à se plonger dans les flots, et qui lui apparaît entre les cordages du navire, au milieu des espaces sans bornes de l'Océan.

Enfin, un jour, on aperçut au-dessus des vagues quelques cimes d'arbres qu'on eût pu prendre pour des flots d'un vert un peu plus foncé, s'ils n'eussent été immobiles. C'était l'Amérique.

Vaste sujet de réflexions pour le jeune poète, que ce monde aux destinées sauvages, aux annales inconnues, que Sénèque devina, que Colomb découvrit, que Vespuce baptisa, mais dont nul n'a pu se faire l'historien.

C'était l'heure heureuse pour visiter l'Amérique, l'Amérique qui, à travers l'Océan, venait de renvoyer à la France la révolution qu'elle avait faite, la liberté qu'elle avait conquise à l'aide des épées françaises. C'était une curieuse chose que d'assister à l'édification d'une ville florissante, là où, cent ans auparavant, Guillaume Penn avait acheté un morceau de terre de quelques Indiens errants. C'était un beau spectacle, enfin, que de voir naître une nation sur un champ de bataille, comme si quelque nouveau Cadmus eût semé des hommes dans le sillon des boulets.

Chateaubriand s'arrête à Philadelphie, non pas pour voir la

ville, mais pour voir Washington, auquel il raconte son projet, qui l'encourage en lui tendant la main, et qui finit par lui montrer une clef de la Bastille. Le lendemain, le voyageur partit pour New-York, et Washington pour la campagne.

Chateaubriand garda toute sa vie le souvenir de cette visite. Le soir du même jour où il l'avait reçu, Washington l'avait sans doute oublié. Washington était à l'apogée de sa gloire, président du peuple dont il avait été à la fois le général et le législateur. Chateaubriand était dans toute l'obscurité de sa jeunesse, et les splendeurs de sa renommée future n'avaient point encore jeté leur premier rayonnement. Washington mourut sans avoir rien deviné dans celui qui, plus tard, a dit de lui et de Napoléon :

« Ceux qui, comme moi, ont vu le conquérant de l'Europe et le législateur de l'Amérique détournent aujourd'hui les yeux de la scène du monde ; quelques histrions qui font pleurer ou rire ne valent pas la peine d'être regardés. »

Washington était tout ce que Chateaubriand avait à voir de curieux dans les villes américaines. D'ailleurs, ce n'était point pour voir des hommes, à peu près les mêmes partout, que le voyageur avait traversé l'Atlantique et touché au nouveau monde. C'était pour chercher au fond de ses forêts vierges, au bord de ses lacs grands comme des océans, au centre de ses prairies infinies comme des déserts, cette voix qui parle dans la solitude.

Chateaubriand acheta donc deux chevaux, prit à son service un Hollandais qui parlait plusieurs dialectes indiens, s'avança à travers le pays que coupe aujourd'hui le canal de New-York, mais qui alors était désert.

C'était le premier pas dans la liberté et dans l'infini.

Écoutons le voyageur rendre compte de ses propres sensations :

« Lorsque, après avoir passé le Mohawk, je me trouvai dans des bois qui n'avaient jamais été abattus, je tombai dans une sorte d'ivresse. J'allais d'arbre en arbre, à droite, à gauche, indifféremment, me disant à moi-même : "Ici, plus de chemins à suivre, plus

de villes, plus d'étroites maisons, plus de présidents, plus de république, plus de rois !" et, pour essayer si j'étais enfin rétabli dans mes droits originels, je me livrais à mille actes de volonté qui faisaient enrager le grand Hollandais qui me servait de guide et qui, dans son âme, me croyait fou. »

Le hasard a de curieuses fantaisies, et c'est surtout en faveur des voyageurs qu'il met en jeu les plus capricieuses combinaisons. Par qui le nôtre est-il reçu sur les frontières de la solitude ? qui va être son introducteur, dans ce grand édifice de la nature qu'on appelle le désert ?

Un compatriote, un Français, un maître de danse.

« M. Violet était maître de danse chez les sauvages ; on lui payait ses leçons en peaux de castor et en jambons d'ours. Au milieu d'une forêt, on voyait une espèce de grange. Je trouvai dans cette grange une vingtaine de sauvages, hommes et femmes, barbouillés comme des sorciers ; le corps demi-nu, les oreilles découpées, des plumes de corbeau sur la tête et des anneaux passés dans les narines.

» Leur professeur était un petit Français, poudré et frisé comme autrefois, habit vert-pomme, veste de droguet, jabot et manchettes de mousseline ; il raclait un violon de poche, et faisait danser *Madelon Friquet* à ses Iroquois. M. Violet, en me parlant des Indiens, me disait toujours : "Ces messieurs les sauvages et ces dames les sauvagesses" ; il se louait beaucoup de la légèreté de ses écoliers. En effet, je n'ai jamais vu faire de telles gambades. M. Violet tenait son petit violon entre son menton et sa poitrine, accordait l'instrument fatal, criait en iroquois : "À vos places !" et toute la troupe sautait comme une bande de din-dons. »

Le voyage continue. En disant adieu à M. Violet, le voyageur dit adieu à la civilisation : plus d'autre abri que l'ajoupa, plus d'autre lit que la terre, plus d'autre oreiller que la selle, plus d'autres couvertures que les manteaux.

Quant aux chevaux, ils erraient en liberté, une sonnette au

cou, et, par un admirable instinct de conservation, ne perdant jamais de vue le feu allumé par leurs maîtres pour chasser les insectes et éloigner les serpents.

Alors commence un voyage à la manière de Sterne ; seulement, au lieu de labourer la civilisation, le voyageur sillonne la solitude. De temps en temps, un village indien surgit tout à coup à ses regards, ou une tribu errante s'offre inopinément à ses yeux ; alors l'homme de la civilisation fait à l'homme du désert un de ces signes de fraternité universels compris sur toute la surface du globe ; alors nos hôtes futurs entonnent le chant de l'étranger.

« Voici l'étranger, voici l'envoyé du Grand-Esprit. »

Après ce chant, un enfant venait prendre sa main et le conduisait à la cabane.

Lorsque l'enfant touchait le seuil de la porte, il disait :

— Voici l'étranger.

Et le sachem répondait :

— Enfant, introduis l'homme dans ma cabane.

Alors le voyageur entrait sous la protection de l'enfant, et allait, comme chez les Grecs, s'asseoir sur la cendre du foyer. On lui présentait le calumet de paix ; il fumait trois fois, et les femmes disaient le chant de la consolation.

« L'étranger a retrouvé une mère et une femme ; le soleil se lèvera et se couchera pour lui comme auparavant. »

Puis on remplissait d'eau une coupe d'érable, une coupe consacrée. C'était une calebasse ou un vase de pierre qui reposait ordinairement dans un coin de la cheminée. Le voyageur buvait la moitié de l'eau et passait la coupe à son hôte, qui achevait de la vider.

Au reste, les oppositions ne manquaient point au tableau ; après avoir demandé l'hospitalité au wigwam de l'Iroquois, le voyageur allait frapper à la porte d'un planteur.

Là, il trouvait souvent une famille charmante, entourée de toutes les élégances de l'Europe : des meubles d'acajou, un pia-

no, des tapis, des glaces, et cela à quatre pas de la hutte d'un Iroquois. Le soir, lorsque les serviteurs étaient revenus des bois ou des champs avec la cognée ou la charrue, on ouvrait les fenêtres, et les jeunes filles du planteur chantaient, en s'accompagnant sur le piano, la musique de Paesiello et de Cimarosa à la vue du désert et au murmure lointain de quelque cataracte.

Au lieu de ce spectacle de la vie sauvage, au lieu de ce souvenir de la vie civilisée, veut-on la nuit, le silence, le recueillement, la mélancolie ? Le voyageur peint, regardez.

« Échauffé de mes idées, je me levai et je fus m'asseoir à quelque distance sur une racine qui pendait au bord d'un ruisseau. C'était une de ces nuits américaines que le pinceau des hommes ne rendra jamais, et dont je me suis rappelé les souvenirs avec délices.

» La lune était au plus haut point du ciel ; on voyait çà et là, dans de grands intervalles épurés, scintiller mille étoiles ; tantôt, la lune reposait sur un groupe de nuages qui ressemblaient à la cime de hautes montagnes couronnées de neige ; peu à peu ces nues s'allongeaient, se déroulaient en zones diaphanes et onduleuses de satin blanc, ou se transformaient en légers flocons d'écume, en innombrables troupeaux errant dans les plaines bleues du firmament. Une autre fois, la voûte aérienne paraissait changée en une grève où l'on distinguait les couches horizontales, les rides parallèles tracées comme par le flux et le reflux régulier de la mer. Une bouffée de vent venait encore déchirer le voile, et partout se formaient dans les cieux de grands bancs d'une ouate éblouissante de blancheur si doux à l'œil, que l'on croyait ressentir leur mollesse et leur élasticité. La scène sur la terre n'était pas moins ravissante : le jour cérusien et velouté de la lune flottait silencieusement sur la cime des forêts, et, pénétrant dans les intervalles des arbres, poussait des gerbes de lumière jusque dans l'épaisseur des plus profondes ténèbres. L'étroit ruisseau qui coulait à mes pieds, s'enfonçant tour à tour sous des fourrés de chênes, de saules et d'arbres à sucre, et

paraissant un peu plus loin dans des clairières tout brillant des constellations de la nuit, ressemblait à un ruban de moire et d'azur, semé de crachats de diamants et coupé transversalement de bandes noires. De l'autre côté de la rivière, dans une vaste prairie naturelle, la clarté de la lune dormait sans mouvement sur les gazons, où elle était étendue comme une toile. Des bouleaux dispersés çà et là dans la savane, tantôt, selon les caprices des brises, se confondaient avec le sol en s'enveloppant de gazes pâles ; tantôt se détachaient du fond de craie en se couvrant d'obscurité et formant comme des îles d'ombre flottante sur une mer immobile de lumière. Auprès, tout était silence et repos, hors la chute de quelques feuilles, le passage brusque d'un vent subit, les gémissements rares et interrompus de la hulotte ; mais au loin, par intervalle, on entendait les roulements solennels de la cataracte du Niagara, qui, dans le calme de la nuit, se prolongeaient de déserts en déserts, et expiraient à travers les forêts lointaines.

» La grandeur, l'étonnement mélancolique de ce tableau ne saurait s'exprimer dans les langues humaines ; les plus belles nuits d'Europe ne peuvent en donner une idée. Au milieu de nos champs cultivés, en vain l'imagination cherche à s'étendre. Elle rencontre de toutes parts les habitations des hommes. Mais, en ces pays déserts, l'âme se plaît à s'enfoncer et à se perdre dans un océan d'éternelles forêts ; elle aime à errer à la lueur des étoiles au bord des lacs immenses, à planer sur le gouffre mugissant des terribles cataractes, à tomber avec la masse des ondes, et, pour ainsi dire, à se mêler, à se fondre avec toute cette nature sauvage et sublime. »

Enfin, le voyageur arrive à cette chute du Niagara, dont le bruit se perdait chaque matin dans les mille bruits de la nature qui s'éveille, mais qui, au milieu du silence de chaque nuit, grondait plus rapproché, comme pour lui servir de guide et l'attirer à lui.

Un jour, il l'atteignit. Cette splendide cataracte, que Chateaubriand était venu chercher si loin, manqua en peu d'instant d'être deux fois pour lui la mort. Nous n'essayerons pas de racon-

ter ; quand Chateaubriand raconte, nous le laissons dire :

« En arrivant, je m'étais rendu à la chute, tenant la bride de mon cheval entortillée à mon bras ; tandis que je me penchais pour regarder en bas, un serpent à sonnettes remua dans les buissons voisins : le cheval s'effraye, recule et se cabre, et, en approchant du gouffre, je ne puis dégager mon bras des rênes, et le cheval, toujours plus effarouché, m'entraîne après lui. Déjà ses pieds de devant quittaient la terre, et, accroupi sur le bord de l'abîme, il n'y tenait plus que par la force des reins : c'en était fait de moi, lorsque l'animal, étonné lui-même du nouveau péril, fait un nouvel effort, s'abat en dedans par une pirouette, et s'élance à dix pieds du bord. »

Ce n'est pas tout ; sauvé de ce péril accidentel, le voyageur se livre lui-même à un péril cherché, à un danger prévu. Mais il y a certains hommes qui sentent dans leur for intérieur qu'ils peuvent tenter impunément Dieu.

Laissons continuer le voyageur :

« L'échelle qui se trouvait jadis à la cataracte était rompue. Je voulus, en dépit des représentations de mon guide, me rendre au bas de la chute par un rocher à pic de deux cents pieds de hauteur. Je m'aventurai dans la descente ; malgré les rugissements de la cataracte et l'abîme effrayant qui bouillonnait au-dessus de moi, je conservai ma tête et parvins à une quarantaine de pieds du fond ; mais, ici, le rocher, lisse et vertical, n'offrait plus ni racines ni fentes où pouvoir reposer mes pieds. Je demeurai suspendu par la main de toute ma longueur, ne pouvant ni remonter ni descendre, sentant mes doigts s'ouvrir peu à peu de lassitude sous le poids de mon corps, et voyant la mort inévitable : il y a peu d'hommes qui aient passé dans leur vie deux minutes comme je les passai alors, suspendu sur le gouffre du Niagara. Alors, mes mains s'ouvrirent et je tombai. Par le bonheur le plus inouï, je me trouvai sur le roc vif, où j'aurais pu me briser cent fois, et cependant je ne me sentais pas grand mal. J'étais à un demi-pouce de l'abîme, et je n'y avais pas roulé ;

mais, lorsque le froid de l'eau commença à me pénétrer, je m'aperçus que je n'en étais pas quitte à si bon marché que je l'avais cru d'abord. Je sentis une douleur insupportable au bras gauche, je l'avais cassé au-dessus du coude. Mon guide, qui me regardait d'en haut et auquel je fis signe, courut chercher quelques sauvages, qui, avec beaucoup de peine, me remontèrent avec des cordes de bouleau et me transportèrent chez eux. »

Juste au même moment, un jeune lieutenant, nommé Napoléon Bonaparte, manquait de se noyer en se baignant dans la Saône.

Le voyageur continue son chemin par les lacs. Le lac Érié fut le premier qu'il côtoya. Du bord, il pouvait voir, chose effrayante, les Indiens s'aventurer, dans leurs canots d'écorce, sur cette mer incertaine dont les tempêtes sont si effrayantes. D'abord, et avant toutes choses, ils suspendent leurs munitions, comme autrefois les Phéniciens leurs dieux, à la poupe de leurs canots, et s'élancent au milieu des tourbillons de neige, au milieu des vagues soulevées. Ces vagues, qui surmontent le bordage des canots, semblent sans cesse près de les engloutir. Les chiens des chasseurs, les pattes appuyées sur les bords, poussent des cris lamentables, tandis que leurs maîtres, en silence et sans autre mouvement que celui qui est commandé par la manœuvre, frappent en mesure les flots avec leurs pagayes. Les canots s'avancent à la file ; à la proue du premier se tient debout un chef qui, à titre d'encouragement ou d'invocation, répète à chaque instant le monosyllabe *Oha*. Dans le dernier canot, à la poupe, et fermant cette ligne d'hommes et de barques, un autre chef est encore debout, gouvernant une longue rame en forme de gouvernail. À travers le brouillard, la neige, les vagues, on n'aperçoit que les plumes dont la tête de ces Indiens est ornée ; le cou allongé des dogues hurlant et les torses des deux sachems, pilote et augure.

« On dirait les dieux inconnus de ces eaux lointaines et ignorées. »

Maintenant, reportons nos yeux du lac à ses bords, des eaux

au rivage.

« Dans un espace de plus de vingt milles, s'étendent de larges nénufars. En été, les feuilles de ces plantes sont couvertes de serpents entrelacés les uns aux autres. Lorsque ces reptiles viennent à se mouvoir aux rayons du soleil, on voit rouler leurs anneaux d'or, de pourpre et d'ébène ; alors, on ne distingue plus dans ces horribles nœuds, doublement, triplement formés, que des yeux étincelants, des langues à triple dard, des gueules de feu, des queues armées d'aiguillons et de sonnettes qui s'agitent en l'air comme des fouets. Un sifflement continu, un bruit semblable au froissement des feuilles mortes dans une forêt, sortent de cet impur Cocyte. »

Pendant un an, le poète voyageur erra ainsi, descendant les cataractes, traversant les lacs, franchissant les forêts, ne s'arrêtant au milieu des ruines de l'Ohio que pour jeter un doute de plus dans le sombre abîme du passé, suivant le cours des fleuves, mêlant, le matin et le soir, sa voix à la voix universelle de la nature qui proclame Dieu, rêvant son poème des *Natchez*, oubliant l'Europe, vivant de liberté, de solitude et de poésie.

À force d'errer de forêts en forêts, de lacs en lacs, de prairies en prairies, il s'était, sans le savoir, rapproché des défrichements américains. Un soir, il avisa au bord d'un ruisseau une ferme bâtie de troncs d'arbres ; il demanda l'hospitalité, elle lui fut accordée.

La nuit vint : l'habitation n'était éclairée que par la flamme du foyer. Il s'assit dans un coin de la cheminée, et, tandis que son hôtesse préparait le souper, il s'amusa à lire, à la lueur du feu, un journal anglais tombé à terre.

À peine eut-il jeté les yeux dessus, que ces quatre mots le frappèrent :

Flight of the king (fuite du roi).

C'était le récit de l'évasion de Louis XVI et son arrestation à Varennes.

Le même journal racontait l'émigration de la noblesse et la

réunion des gentilshommes sous les drapeaux des princes.

Cette voix qui pénétrait jusqu'au fond des solitudes pour lui crier : « Aux armes ! » parut au voyageur un fatidique appel.

Il revint à Philadelphie, traversa la mer, poussé par une tempête qui le jeta en dix-huit jours sur les côtes de France, et, au mois de juillet 1792, il aborda au Havre en disant :

— Le roi m'appelle ; me voici !

Au moment même où Chateaubriand mettait le pied sur le bâtiment qui le ramenait au secours du roi, un jeune capitaine d'artillerie, appuyé contre un arbre de la terrasse du bord de l'Eau, regardait Louis XVI se montrant à une terrasse des Tuileries coiffé du bonnet rouge, et, d'une voix où le mépris se mêlait à la pitié, il murmurait :

— Cet homme est perdu !

« Ainsi, dit le poète, ce qui me sembla un devoir renversa les premiers desseins que j'avais conçus, et amena la première de ces péripéties qui ont marqué ma carrière. Les Bourbons n'avaient point besoin, sans doute, qu'un cadet de Bretagne revînt du fond de l'Amérique pour leur offrir son obscur dévouement. Si, continuant mon voyage, j'eusse allumé la lampe de mon hôtesse avec le journal qui a changé ma vie, personne ne se fût aperçu de mon absence ; car personne ne savait que j'existais. Un simple démêlé entre moi et ma conscience me ramena sur le théâtre du monde. J'aurais pu faire ce que j'aurais voulu, puisque j'étais le seul témoin du débat. Mais, de tous les témoins, c'est celui aux yeux duquel je craignais le plus de rougir. »

Chateaubriand rapportait *Atala* et *les Natchez*.

II

À peine arrivé, comme si le jeune voyageur voulait clouer son avenir à la France, il se marie. Est-ce une précaution qu'il prend contre lui-même ? L'époux veut-il brider le poète ?

M. de Chateaubriand et sa femme vont habiter l'impasse

Férou, un nid sombre caché derrière Saint-Sulpice. D'ailleurs, le futur soldat de Condé ne peut ni trop vite ni trop bien se cacher.

La France est bien changée depuis dix-huit mois qu'il l'a quittée ; il y a beaucoup de choses nouvelles et surtout beaucoup d'hommes nouveaux.

Ces hommes nouveaux s'appellent Barnave, Danton, Robespierre. Il y a bien encore Marat ; mais celui-là, ce n'est pas un homme, c'est une bête fauve. Quant à Mirabeau, il est mort.

N'importe ! notre gentilhomme prend langue ; il aborde les uns après les autres tous ces hommes voués à des partis divers, mais à un même échafaud.

Il visite les Jacobins, le club Aristocratique, le club des gens de lettres, le club des artistes ; les gens comme il faut y sont en majorité ; il y a même des grands seigneurs. La Fayette et les deux Lameth y vont. La Harpe, Chamfort, Andrieux, Sedaine, Chénier y représentent la poésie ; la poésie du temps, c'est vrai ; mais, au bout du compte, on ne peut pas demander au temps plus qu'il ne peut donner : David, qui a fait une révolution dans la peinture ; Talma, qui a fait une révolution au théâtre, manquent rarement une séance. Il y a deux censeurs à la porte chargés de reconnaître les cartes : l'un est Laïs le chanteur ; l'autre est le fils naturel du duc d'Orléans.

L'homme du bureau, l'homme noir dont les façons sont si élégantes et dont l'air est si sombre, c'est l'auteur des *Liaisons dangereuses*, le chevalier de Laclos.

Pourquoi Crébillon fils est-il mort ? Il serait président, ou, tout au moins, vice-président.

Un homme est à la tribune, à la voix faible et grêle, à la maigre et triste figure, à l'habit olive un peu sec, un peu râpé, mais aux cheveux poudrés, au gilet blanc, au linge irréprochable.

C'est Robespierre, cette expression de la société, qui marche au pas avec elle, et qui, le jour où il aura l'imprudence de la devancer, glissera dans le sang de Danton.

Chateaubriand visite les Cordeliers.

Étrange destinée que celle de cette église, qui est devenue un club !

Saint Louis, cordelier lui-même, la fonda à la suite d'un coup d'État révolutionnaire. Un grand seigneur, le sir de Coucy, commet un crime : le justicier de Vincennes lui impose une amende, et cette amende bâtit l'école et l'église des Cordeliers.

Aux Cordeliers retentit, en 1300, la dispute de l'Évangile éternel. On y pose cette question, que l'athéisme doit résoudre quatre siècles plus tard : « Christ est-il passé ? »

Le roi Jean est fait prisonnier à Poitiers. La noblesse, décimée, battue, est faite prisonnière avec lui. Un homme s'empare, au nom du peuple, du pouvoir royal, et établit son quartier général aux Cordeliers. Cet homme, c'est Étienne Marcel, le prévôt de Paris.

« Si les seigneurs se font la guerre, dit Étienne Marcel dans un décret, les bonnes gens leur courront sus. »

Au reste, les moines cordeliers sont, eux aussi, les dignes prédécesseurs de ceux qui, plus tard, doivent prendre leur église ; sans-culottes du moyen âge, ils ont dit longtemps avant Babeuf : « La propriété est un délit public » ; longtemps avant Proudhon : « La propriété est un vol. »

Ils ont soutenu leur aphorisme ; car ils ont mieux aimé se laisser brûler que de rien changer à leur robe de mendiant.

Si les Jacobins sont l'aristocratie, les Cordeliers, c'est le peuple ; le peuple de Paris, remuant, actif, violent ; le peuple représenté par ses écrivains favoris, par Marat, qui a son imprimerie dans les caves de la chapelle ; par Desmoulins, Fréron, Fabre d'Églantine, Anacharsis Clootz ; par les orateurs Danton et Legendre, ces deux bouchers dont l'un changea les prisons de Paris en abattoirs.

Les Cordeliers, c'était la ruche ; les abeilles demeuraient alentour :

Marat, presque en face ; Desmoulins et Fréron, rue de la Vieille-Comédie ; Danton, à cinquante pas, passage du Com-

merce ; Cloutz, rue Jacob ; Legendre, rue des Boucheries-Saint-Germain.

Chateaubriand vit et entendit tous ces hommes : Desmoulins grasseyant, Marat bégayant, Danton tonnante, Legendre jurant, Cloutz blasphémant ; ils lui firent peur.

Il résolut d'aller rejoindre à l'étranger les gentilshommes enrôlés sous la bannière des princes ; malheureusement, un fait rendu par deux mots s'opposait à cette résolution :

L'argent manquait.

Madame de Chateaubriand n'avait apporté en dot que des assignats, et les assignats commençaient à avoir un peu moins de valeur que le papier blanc, sur lequel on peut, au moins, faire un billet ou une lettre de change.

Enfin, on trouva un notaire qui avait encore de l'argent ; le notaire prêta douze mille francs. M. de Chateaubriand plaça son trésor dans un portefeuille et mit le portefeuille dans sa poche. Ces douze mille francs, c'était sa vie et celle de son frère.

Mais l'homme propose et Satan dispose. Le futur émigré rencontre un ami. Il lui avoue qu'il a douze mille francs. L'ami est joueur ; le jeu est épidémique. M. de Chateaubriand entre dans un tripot du Palais-Royal, joue et perd dix mille cinq cents francs sur douze mille.

Heureusement, ce qui eût dû lui faire tourner la tête la lui rend. Ce n'était pas un vrai joueur que le futur auteur du *Génie du Christianisme*. Il remet dans son portefeuille les quinze derniers cents francs, prêts à suivre les autres, s'élance hors de la maison maudite, monte en fiacre, arrive impasse Férou, rentre chez lui, cherche son portefeuille, mais inutilement.

Le portefeuille est resté dans le fiacre. Il descend précipitamment ; le fiacre est parti. Il court après lui. Des enfants ont vu le fiacre repasser chargé. Heureusement, un commissionnaire connaît le cocher, sait où il demeure et donne son adresse. M. de Chateaubriand l'attend à sa porte ; à deux heures du matin, le cocher entre.

On visite la voiture ; le portefeuille a disparu.

Le cocher a conduit en tout, depuis qu'il a descendu M. de Chateaubriand impasse Férou, trois sans-culottes et un prêtre.

Il ne sait pas où demeurent les sans-culottes, mais il sait où demeure le prêtre.

Il est trois heures du matin, on ne peut pas aller réveiller un honnête homme à cette heure-là : M. de Chateaubriand rentre chez lui, écrasé de fatigue, et s'endort.

Le même jour, il est réveillé par le prêtre, qui lui rapporte son portefeuille et ses quinze cents francs.

Le lendemain, M. de Chateaubriand part pour Bruxelles avec son frère aîné et un domestique habillé comme eux et qui passe pour leur ami.

Le malheureux domestique avait trois défauts : le premier, d'être trop respectueux d'abord ; le second, d'être trop familier ensuite ; le troisième, de rêver tout haut.

Malheureusement, ces rêves étaient des plus compromettants : il croyait toujours qu'on venait l'arrêter, et voulait toujours sauter hors de la diligence. La première nuit, les deux frères le retinrent à grand'peine ; la seconde, ils ouvrirent la portière toute grande ; le pauvre diable sauta, et, continuant son rêve tout éveillé, s'enfuit sans chapeau à travers champs.

Les deux voyageurs croyaient être débarrassés de lui ; un an après, sa déposition coûtait la vie au frère aîné de M. de Chateaubriand.

Enfin, les deux frères gagnèrent Bruxelles.

Bruxelles était le rendez-vous des royalistes. De Bruxelles à Paris, il y avait quatre ou cinq journées de marche ; on serait donc à Paris dans quatre ou cinq jours ; les pessimistes en mettaient huit.

Aussi s'étonnait-on fort que les deux frères fussent venus au lieu d'attendre ; ce n'était pas la peine de quitter Paris, puisque c'était sur Paris qu'on allait marcher ; aussi n'y eut-il pas place pour le nouveau venu, même dans le régiment de Navarre, où il

avait autrefois été lieutenant.

Des compagnies bretonnes, dans le genre des anciennes compagnies franches, allaient faire le siège de Thionville. Elles étaient moins fières que MM. de Navarre, elles accueillirent leur compatriote et lui permirent de prendre place dans leurs rangs.

Comme on le voit, M. de Chateaubriand n'était point destiné à faire son chemin dans l'armée. Promu au grade de capitaine de cavalerie pour monter dans les carrosses de la cour, redevenu sous-lieutenant après cette promotion, il marchait maintenant au siège de Thionville comme simple soldat.

En sortant de Bruxelles, M. de Chateaubriand rencontra M. de Montrond ; les deux hommes se reconnurent pour être de même race.

— D'où vient monsieur ? demanda le citadin au soldat.

— Du Niagara, monsieur.

— Où va monsieur ?

— Où l'on se bat.

Les deux interlocuteurs se saluèrent, et chacun tira de son côté.

Dix lieues plus loin, M. de Chateaubriand rencontre un homme à cheval.

— Où allez-vous, lui dit le cavalier ?

— Je vais me battre, répondit le piéton.

— Comment vous nomme-t-on ?

— M. de Chateaubriand... Et vous ?

— M. Frédéric-Guillaume.

Cet homme à cheval, c'était le roi de Prusse. Il s'éloigna en disant :

— Je reconnais bien là la noblesse de France.

M. de Chateaubriand était parti pour prendre Thionville, comme il était parti pour trouver le passage du Nord-Ouest ; il n'avait pas trouvé le passage, il ne prit pas Thionville. Seulement, dans la première entreprise, il s'était cassé le bras ; à la seconde, il fut blessé à la jambe par une poutre enflammée.

En même temps que M. de Chateaubriand était blessé à la jambe par cette poutre enflammée, un jeune chef de bataillon, nommé Napoléon Bonaparte, était blessé d'un coup de baïonnette à la cuisse au siège de Toulon.

Une balle aussi fit ce qu'elle put pour tuer le volontaire royaliste ; mais elle trouva, entre son habit et sa poitrine, le manuscrit d'*Atala* et s'amortit dessus.

À cette blessure se joignit la petite vérole, et, à ces deux fléaux, un fléau bien plus grave chez nous, la déroute.

À Namur, le jeune émigré passait dans les rues en tremblant de fièvre ; une pauvre femme lui jeta une couverture trouée sur les épaules ; cette couverture était la seule qu'elle possédât. Saint Martin, qui a été canonisé, ne donna au pauvre que la moitié de son manteau.

En sortant de la ville, M. de Chateaubriand tomba dans un fossé.

La compagnie du prince de Ligne passait ; le mourant allongea un bras. On vit que le corps frémissant vivait encore, on eut pitié de lui ; on le mit dans un fourgon et on le déposa aux portes de Bruxelles.

Les Belges, qui exploitent si bien le passé, mais qui n'ont pas encore reçu du ciel la faculté de lire dans l'avenir ; les Belges, qui ne devinaient pas qu'un jour la contrefaçon des ouvrages que publierait ce jeune homme enrichirait trois ou quatre contrefacteurs ; les Belges fermèrent leur porte au pauvre blessé.

À bout de forces, il se coucha au seuil d'une auberge et attendit. La compagnie du prince de Ligne était bien passée, peut-être viendrait-il quelque soutien inconnu, envoyé par la Providence.

C'est bon d'espérer, même quand on meurt.

La Providence ne fit pas défaut au mourant ; elle lui envoya son frère.

Les deux jeunes gens se reconnurent du même coup, et tendirent leurs bras l'un vers l'autre. M. de Chateaubriand aîné était riche, il avait douze cents francs sur lui ; il en donna six cents à

son frère.

Il voulut l'emmener avec lui ; heureusement, notre poète était trop malade pour le suivre. Notre poète entra chez un barbier, où il revint à la vie ; son frère reprit la route de France, où l'attendait l'échafaud.

Guéri, après une longue convalescence, M. de Chateaubriand partit pour Jersey. De Jersey, il comptait gagner la Bretagne. Las de l'émigration, il voulait se faire vendéen.

On fréta une petite barque ; une vingtaine de passagers s'étaient réunis pour en faire les frais. En mer vint un gros temps, il fallut descendre dans l'entre-pont ; on y étouffait. Le convalescent n'était pas bien fort ; on roulait sur lui, on l'écrasait. À Guernesey, où l'on relâcha, on le trouva évanoui, près d'expirer.

On le descendit, et on le mit contre un mur, le visage tourné au soleil pour qu'il pût doucement rendre le dernier soupir. La femme d'un marinier passa et appela son mari. Aidé de trois ou quatre matelots, on déposa le moribond dans un bon lit ; le lendemain, on l'embarqua sur le sloop d'Ostende. Il arriva à Jersey avec le délire.

Ce ne fut qu'au printemps de 1793 que le malade se crut assez fort pour continuer sa route. Il partit pour l'Angleterre, espérant s'y rallier à un drapeau blanc quelconque. Mais là, au lieu que le mieux se soutînt, la poitrine s'entreprit, et les médecins, consultés, ordonnèrent un repos absolu, en déclarant que, toutes précautions prises, le malade n'avait pas plus de deux ou trois ans à vivre.

Même prédiction avait été faite à l'auteur de *la Pucelle*. Dieu nous devait bien ce dédommagement, de faire mentir encore une fois les médecins, à l'endroit de l'auteur du *Génie du Christianisme*.

L'arrêt des médecins condamnait M. de Chateaubriand à quitter le fusil ; il prit la plume. Il écrivit les *Essais* et esquissa le plan du *Génie du Christianisme*. Puis, comme ces deux grandes œuvres si opposées d'esprit n'eussent point empêché leur auteur

de mourir de faim, il faisait, dans ses moments perdus, des traductions payées une livre la feuille.

Ce fut dans cette lutte qu'il passa les années 1794 et 1795.

Un autre homme luttait en même temps contre la faim, c'était ce jeune chef de bataillon qui avait pris Toulon. Le directeur du comité de la guerre, Aubry, lui avait ôté le commandement de l'artillerie ; il était venu à Paris, où on lui avait offert le commandement d'une brigade dans la Vendée ; il avait refusé ce commandement, de sorte que, privé de tout emploi, tandis que Chateaubriand faisait des traductions, il prenait, lui, des notes sur les moyens d'augmenter la puissance de la Turquie contre les envahissements des monarchies européennes.

Vers le commencement de septembre, le chef de bataillon, poussé à bout, avait pris la résolution de se jeter à la Seine. Il s'acheminait vers le fleuve, quand, à l'entrée d'un pont, il rencontra un de ses amis.

- Où vas-tu ? lui demande celui-ci.
- Je vais me noyer.
- Pourquoi ?
- Parce que je n'ai pas le sou.
- J'ai vingt mille francs ; partageons.

Et l'ami donne dix mille francs au jeune officier, qui ne se noie pas ; qui, le 4 octobre, va au théâtre Feydeau, où il apprend que la garde nationale de la section Letellier a fait reculer les troupes de la Convention, commandées par le général Menou, et qu'on cherche un général pour réparer l'échec.

Le lendemain, à cinq heures du matin, le général Alexandre Dumas recevait de la Convention l'ordre de prendre le commandement de la force armée. Le général Alexandre Dumas n'était point à Paris, et Barras, nommé général à sa place, sollicitait et obtenait l'autorisation de s'adjoindre l'ex-chef de bataillon Bonaparte.

Le 5 octobre est le 13 vendémiaire.

Napoléon venait de sortir de son obscurité par une victoire ;

Chateaubriand allait sortir de la sienne par un chef-d'œuvre.

La journée du 13 vendémiaire attira, sans doute, l'œil de l'écrivain sur le général ; mais, à son tour, l'apparition du *Génie du Christianisme* attira l'œil du général sur le poète.

Lequel des deux fit les premières avances à l'autre ? C'est un secret de coquetterie scrupuleusement gardé par tous deux.

M. de Chateaubriand, rentré en France en 1800, dédia au premier consul une édition du *Génie du Christianisme*.

Nous avons cette dédicace sous les yeux. La voici ; nous la croyons devenue assez rare.

Au premier consul, le général Bonaparte.

« Général,

» Vous avez bien voulu prendre sous votre protection cette édition du *Génie du Christianisme*. C'est un nouveau témoignage de la faveur que vous accordez à l'auguste cause qui triomphe à l'abri de votre puissance. On ne peut s'empêcher de reconnaître, dans votre destinée, la main de cette Providence qui vous avait marqué de loin pour l'accomplissement de ses desseins prodigieux. Les peuples vous regardent ; la France, agrandie par vos victoires, a placé en vous son espérance, depuis que vous appuyez sur la religion les bases de l'État et de vos prospérités. Continuez à tendre la main à trente millions de chrétiens qui prient pour vous au pied des autels que vous leur avez rendus.

» Je suis, avec un profond respect, général, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

» CHATEAUBRIAND. »

Le succès du *Génie du Christianisme* fut immense ; on avait marché sur tant de ruines, qu'on avait hâte de se reposer sur un monument.

Mais la chose la plus ruinée, la plus écrasée, la plus mise en poussière parmi toutes les choses détruites : c'était la religion.

On avait fondu les cloches, on avait renversé les autels, on avait brisé les statues des saints, on avait égorgé les prêtres, on avait inventé de faux dieux éphémères et vagabonds qui avaient

passé comme des trombes d'hérésie en desséchant l'herbe, en dévastant les cités ; on avait fait de l'église Saint-Sulpice le temple de la Victoire, et de Notre-Dame le temple de la Raison.

Il n'y avait plus de véritable autel que l'échafaud ; il n'y avait plus de vrai temple que la Grève.

Les grands esprits eux-mêmes secouaient la tête ; il n'y avait plus que les grandes âmes qui espérassent.

Lorsque parurent les premiers fragments du *Génie du Christianisme*, on les aspira comme les premiers souffles d'un air pur après la contagion, comme les émanations de la vie après les miasmes de la mort.

N'était-ce point, en effet, une chose consolante, qu'au moment même où tout le peuple, hurlant aux portes des prisons ensanglantées, dansant sur la place de la Révolution autour d'un échafaud sans cesse actif, criait : « Il n'y a plus de religion, il n'y a plus de Dieu ! » N'était-ce pas une chose consolante, qu'un homme perdu par une nuit sereine au milieu des forêts vierges de l'Amérique, couché sur la mousse, le dos appuyé au tronc d'un arbre séculaire, les bras croisés sur sa poitrine, les yeux fixés sur la lune, dont le rayon visiteur semblait le mettre en contact avec le ciel, murmurât ces paroles :

« Il est un Dieu ! Les herbes de la vallée et les cèdres du Liban le bénissent, l'insecte bruit ses louanges, l'éléphant le salue au lever du soleil, les oiseaux le chantent dans le feuillage, le vent le murmure dans la forêt, la foudre tonne sa présence, l'Océan mugit son immensité.

» Seul, l'homme dit : "Il n'y a pas de Dieu !"

» Il n'a donc jamais, celui-là, dans ses infortunes, levé les yeux vers le ciel ? ses regards n'ont donc jamais erré dans les régions étoilées où les mondes furent semés comme des sables ? Pour moi, j'ai vu, et c'est assez : j'ai vu le soleil suspendu aux portes du couchant, dans des draperies de pourpre et d'or ; la lune, à l'horizon opposé, montait comme une lampe d'argent dans l'orient d'azur ; les deux astres mêlaient au zénith leurs tein-

tes de céruse et de carmin. La mer multipliait la scène orientale en girandoles de diamants, et roulait la pompe de l'occident en vagues de roses. Les flots, calmes, mollement expiraient tour à tour à mes pieds sur la rive, et les premiers silences de la nuit, et les derniers murmures du jour luttaient sur les coteaux, au bord des fleuves, dans les bois et dans les vallées.

» Ô toi que je ne connais pas, toi dont j'ignore le nom et la demeure, invisible architecte de cet univers, qui m'as donné un instinct pour te sentir et refusé une raison pour te comprendre, ne serais-tu qu'un être imaginaire, que le songe doré de l'infortune ? Mon âme se dissoudra-t-elle avec le reste de ma poussière ? Le tombeau est-il un abîme sans issue ou le portique d'un autre monde ? N'est-ce que par une cruelle pitié que la nature a placé dans le cœur de l'homme l'espérance d'une meilleure vie à côté des misères humaines ?

» Pardonne à ma faiblesse, Père des miséricordes. Non, je ne doute point de ton existence, et, soit que tu m'aies destiné une carrière immortelle, soit que je doive seulement passer et mourir, j'adore tes décrets en silence et ton insecte confesse ta vérité. »

On comprend quel effet devait produire une pareille prose, après les imprécations de Diderot, les discours théophilanthropiques de Laréveillère-Lepaux et les pages baveuses et sanglantes de Marat.

Aussi Bonaparte, incliné sur l'abîme de la Révolution, d'où il n'osait point encore détourner les yeux, arrêta-t-il au passage cet ange sauveur, qui traçait dans cette nuit du néant le premier sillon de lumière ; il accepta la dédicace du *Génie du Christianisme*, et, comme il envoyait le cardinal Fesch à Rome, il lui adjoignit le grand poète : aigle qui avait remplacé la colombe, et qui, comme elle, était chargé de porter au saint-père le rameau d'olivier.

M. de Chateaubriand allait donc visiter l'Italie.

L'Italie ! mot magique pour les soldats d'Annibal comme pour ceux de Napoléon, pour le guerrier comme pour le poète, pour le savant comme pour le chrétien.

L'Italie, c'était tout le contraire de l'Amérique : l'Amérique, c'est l'avenir ; l'Italie, c'est le passé.

L'Italie est l'héritière de six mille ans qui se sont écoulés ; c'est la fille du monde romain, c'est-à-dire de l'empire le plus vaste qui ait jamais existé ; c'est la reine de ce grand lac qu'on appelle la Méditerranée, bassin merveilleux, unique, providentiel, creusé par la civilisation de tous les temps, par l'unité de tous les pays ; miroir où se sont refléchies tour à tour Marseille, Gênes, Rome, Venise, Corinthe, Athènes, Smyrne, Tyr, Alexandrie, Cyrène, Carthage et Cadix. Autour de lui, les trois parties du vieux monde, l'Europe, l'Afrique et l'Asie, sont groupées à quelques journées de distance. Grâce à lui, on va à tout et partout : par le Rhône, au cœur de la France ; par le Guadalquivir, au cœur de l'Espagne ; par l'Éridan, au cœur de l'Italie ; par le détroit de Gibraltar, au Sénégal, au cap de Bonne-Espérance, aux deux Amériques ; par le détroit des Dardanelles, à la mer de Marmara, au Bosphore, au Pont-Euxin, c'est-à-dire à la Tartarie ; par la mer Rouge, à l'Inde, au Tibet, à la Chine, à l'océan Pacifique, c'est-à-dire à l'immensité ; par le Nil, à l'Égypte, à Thèbes, à Memphis, à Éléphantine, à l'Éthiopie, au désert, c'est-à-dire à l'inconnu. Le monde païen a grandi autour de cette mer ; l'unité chrétienne l'a prise un instant entre ses bras ; Alexandre, Annibal, César sont nés sur ses bords ; Napoléon, dans son sein. Milan a un écho qui dit : « Charlemagne » ; Tunis un écho qui dit : « Saint Louis ». Les invasions arabes se sont répandues sur une de ses rives ; les croisades ont remonté l'autre. Depuis trois mille ans, la civilisation l'éclaire ; depuis dix-huit siècles, le Calvaire la domine.

Voilà le monde à travers lequel l'auteur du *Génie du Christianisme* allait commencer son second pèlerinage après avoir achevé le premier.

Aussi, son enthousiasme est grand, si grand, que lui seul peut le peindre.

Il traverse Gênes, Milan, Florence, atteint Rome, Rome, qu'il n'a vue qu'avec les yeux de l'esprit, comme dit Hamlet.

Quelque temps, il s'arrête à Rome, étourdi, confondu, émerveillé ; puis il part pour Naples, cette maison de campagne des anciens empereurs.

Il monte au Vésuve ; puis, comme tous ces esprits insensés et sublime qui veulent toujours pénétrer au fond des choses, il se penche sur le cratère, et dit à son guide :

— Descendons.

C'est le poète qui parle maintenant.

« À cette proposition, mon guide fait quelques difficultés pour obtenir un peu plus d'argent ; nous convenons d'une somme qu'il veut avoir sur-le-champ ; je la lui donne. Il dépouille son habit ; nous marchons quelque temps sur les bords de l'abîme pour trouver une ligne moins perpendiculaire et plus facile à descendre. Le guide s'arrête et m'avertit de me préparer : nous allons nous précipiter.

» Nous sommes au fond du gouffre.

» Je désespère de pouvoir peindre ce chaos. Qu'on se figure un bassin d'un mille de tour !

» Quelle providence m'a conduit dans ce lieu ? Par quel hasard les tempêtes de l'océan américain m'ont-elles jeté aux champs de Lavinie ?... Je ne puis m'empêcher de faire un retour sur les agitations de cette vie, où les choses, dit saint Augustin, sont pleines de misères, et l'espérance vide de bonheur... Né sur les rochers de l'Armorique, le premier bruit qui a frappé mon oreille est celui de la mer. Sur combien de rivages n'ai-je pas vu déjà se briser ces mêmes flots que je retrouve ici !...

» Qui m'eût dit, il y a quelques années, que j'entendrais gémir aux tombeaux de Scipion et de Virgile ces vagues qui se déroulaient à mes pieds sur les côtes de l'Angleterre ou sur les grèves du Maryland ? Mon nom était dans la cabane du sauvage de la Floride, le voilà sur le livre de l'ermite du Vésuve. Quand donc déposerai-je à la porte de mes pères le bâton et le manteau du voyageur ? »

Qui pouvait répondre à ces questions ? Dieu seul, Dieu qui

suit chaque homme au milieu des hommes, comme le flot au milieu des flots.

Dieu ramena M. de Chateaubriand en France ; puis, le 20 mars 1804, à cinq heures du matin, une voix lui dit :

— Tends l'oreille du côté de Vincennes, et écoute.

Le poète entendit le bruit d'une fusillade : le duc d'Enghien avait cessé d'exister.

M. de Chateaubriand prit sur une table, où elle avait été déposée la veille, la commission de chargé d'affaires du Valais et la renvoya déchirée au premier consul.

Un ruisseau de sang venait de passer entre ces deux hommes.

III

Le grand avantage qu'il y a pour un peuple à appeler aux affaires un homme de génie, c'est que, comme il y a pour lui perte de gloire et perte d'argent, à toute place qu'il occupe, il ne transige pas avec sa conscience, puisque, lorsque sa conscience lui dit de donner sa démission, il y trouve en même temps son intérêt.

Supposez un homme médiocre et embarrassé de l'avenir, à la place de M. de Chateaubriand, il fût resté chargé d'affaires du Valais, et ce grand exemple du poète, protestant seul contre l'assassinat, comme le chrétien avait protesté contre l'impiété, était perdu.

Les forêts de l'Amérique ont inspiré au poète le *Génie du Christianisme* ; le Colisée lui fait rêver *les Martyrs*. Cette Méditerranée, dont nous avons parlé, bruit sans cesse à son oreille. Il veut revoir Rome, qu'il a entrevue à peine ; Naples, qui l'appelle avec une voix plus douce que celle de ses sirènes ; il veut voir Venise, cette halte des vieux croisés, qui y laissèrent leur argenterie en gage et qui en payaient les intérêts en prenant Zara ; Athènes, qu'il devine ; Sparte, qu'il cherche inutilement.

Un cicerone le conduit à Misitra.

— Misitra, c'est Lacédémone, n'est-ce pas ? s'écrie le voyageur.

— Signor, Lacédémone ? répond le cicerone en ouvrant de grands yeux.

— Oui.

— Lacédémone, comment ?

— Je vous dis Lacédémone ou Sparte.

— Sparte, quoi ?

— Je vous demande si Misitra est Sparte ?

— Je n'entends pas.

— Comment, vous, Grec, vous, Lacédémonien, vous ne connaissez pas le nom de Sparte ?

Ce nom qui remplit l'univers n'a plus d'écho sur le lieu même où il fut si grand ; c'est la fumée qui s'élève, qui se condense en nuages que le vent pousse de l'orient à l'occident, qui passe sur le monde et dont on cherche en vain le vestige au lieu d'où elle est partie.

C'est donc seul avec ses souvenirs que le voyageur retrouve la citadelle, le temple de Minerve, le temple de Vénus Armée, le temple de Lycurgue, le temple d'Hélène, la maison de Ménélas ; il écarte les roseaux mêlés aux lauriers-roses, et découvre un ruisseau, c'est l'Eurotas.

— Léonidas ! Léonidas ! s'écrie le voyageur.

C'est l'écho d'Iéna qui lui répond.

En même temps que le voyageur entre à Athènes, l'Alexandre moderne entre à Berlin.

Après l'Eurotas, M. de Chateaubriand retrouve le Céphise.

« Nous distinguâmes enfin le lit du Céphise, dit le voyageur ; il était caché entre les troncs d'oliviers qui le bordaient comme de vieux saules. Je mis pied à terre pour saluer le fleuve et boire de son eau ; je trouvai tout juste ce qu'il m'en fallait dans un creux sous la rive ; le reste avait été détourné plus haut pour arroser des plantations d'oliviers. Je me suis toujours fait un plaisir de boire de l'eau des rivières célèbres que j'ai passées

dans ma vie : ainsi, j'ai bu des eaux du Mississippi, de la Tamise, du Rhin, du Pô, du Tibre, de l'Eurotas, du Céphise, de l'Hermus, du Granique, du Jourdain, du Nil, du Tage et de l'Èbre. Que d'hommes, au bord de ces fleuves, peuvent dire comme les Israélites : *Sedimus et flevimus.* »

Mais Athènes n'est qu'un relais sur la route du voyageur ; c'est Jérusalem qui est le but. Ce n'est point le Parthénon qu'il vient admirer, c'est le saint sépulcre qu'il faut qu'il adore ; il va suivre la même route que ces croisés du ^{xiii}^e siècle, qui, partis pour délivrer le tombeau du Christ, s'arrêtèrent à Byzance pour y fonder un empire. Il s'engage dans ce dédale d'îles jetées comme un pont pour unir l'Europe à l'Asie, touche à Zéa, l'ancienne Céos, trouve à terre une felouque grecque qui s'engage à le conduire à Smyrne, reconnaît Scyros, où se cache l'enfance d'Achille ; Délos, où naissent Diane et Apollon ; Naxos, où Thésée abandonne Ariane ; Chio, l'une des sept patries d'Homère, et qui, seule de toutes les îles turques, a le privilège de sonner les cloches ; enfin, il arrive à Smyrne, où les Grecs, sortis d'un quartier d'Éphèse nommé Smyrna, n'avaient qu'un petit hameau qu'Alexandre changea en ville et qu'ils baptisèrent du nom de leur ancienne patrie.

Smyrne, comme Chio, réclame Homère ; Smyrne montre sur les bords du Mélès le lieu où sa mère Critheïs lui a donné le jour, et la grotte où il se retirait pour rêver l'*Iliade*. Enfin, ils avaient battu monnaie à son effigie, afin que, si on leur contestait de l'avoir eu pour concitoyen, on ne leur contestât pas de l'avoir eu pour roi.

Chateaubriand visite le Mélès, et part après avoir fait prix avec son guide pour aller à Constantinople, en passant par Troie.

Le voyageur est en Syrie : terre nouvelle, ciel nouveau ; terre où le genre humain prend naissance, ciel d'où descendent les anges et où remontent les prophètes. Nouveaux noms, nouveaux échos : Achille et Hector, Cyrus et Alexandre, Agésilas et Xerxès. Il traverse l'Hermus, qui est toujours fangeux, mais qui

ne roule plus d'or. Depuis qu'il avait quitté l'Italie, c'était le premier fleuve qu'il rencontrait. Bientôt il arrive à Cymes.

C'est là qu'une tradition veut qu'Homère soit venu.

Il traverse la plaine de l'Hermus et arrive à Néon-Tichos, colonie de Cymes, et, là, entrant chez un armurier, il y récita les premiers vers qu'il eût jamais faits, et qui avaient pour but de demander l'hospitalité.

« Ô vous, dit le divin mendiant, ô vous, citoyens de l'aimable fille du Cymes, qui habitez au pied du mont Sardène, dont le sommet est ombragé de bois qui répandent la fraîcheur, et qui vous abreuvez de l'eau du divin Hermus qu'enfanta Jupiter, respectez la misère d'un étranger qui n'a pas une maison où il puisse trouver un asile. »

Le 5 septembre, il arriva à Pergame ; Pergame, où règnent les Attales, ce nom cher aux lettres, fatal aux rois. Pergame, où le troisième du nom dit en mourant : « *Popule romane, bonorum meorum haeres esto* ; Peuple romain, soit héritier de mes biens. »

Et le peuple romain, qui regarde le royaume d'Attale comme faisant partie de ses biens, et ses sujets comme faisant partie de ses meubles, confisque et royaume et sujets.

Le voyageur ne fait que passer à Pergame. Troie l'attire : l'aimant attire le fer, la poésie le poète.

Son guide le conduit à Somma.

Alors le voyageur s'oriente ; il lui semble que l'on appuie trop à l'ouest ; il envoie chercher le drogman, l'interroge ; le drogman s'embarrasse, lui répond qu'il est impossible de traverser la montagne à cause des voleurs, et qu'il le conduit à Kirkagach.

Quand un Turc a décidé une chose, cette chose est écrite au livre du destin. Malgré sa colère, malgré ses menaces, le voyageur est donc conduit à Kirkagach, où la cause est portée devant un aga.

L'aga est un beau jeune homme, issu d'une famille de vizirs, mou comme un strape, insolent comme un pacha ; il fait attendre le voyageur, et, comme il n'est pas Attila, et que le voyageur

s'ennuie, le voyageur entre tout botté, tout éperonné, prend à la gorge un esclave qui lui barre le chemin, coupe d'un coup de fouet la figure d'un spahis qui veut l'empêcher de passer, et va s'asseoir tout poudreux sur le divan de l'aga.

— Vous n'êtes donc pas un Franc ? demanda l'aga étonné.

— Non, je suis un Français.

Et justice lui est rendue à l'instant même, justice turque, bien entendu, c'est-à-dire demi-justice.

L'aga déclare que le guide, n'ayant pas tenu sa promesse, rendra moitié de l'argent qu'il a reçu, mais que, les chevaux étant trop fatigués, le voyageur renoncera à voir Troie et continuera sa route pour Constantinople.

Il n'y avait pas à lutter contre la décision d'un homme aussi puissant que l'était l'aga. Le voyageur se consola en pensant qu'il passerait nécessairement devant Troie en allant de Constantinople à Jérusalem, et qu'alors il se ferait descendre au cap Sigée.

Ce qu'il y avait de plus pressé était de continuer la route.

Ce mot *marche* ! que l'ange répète sans cesse au Juif errant, ne semble-t-il pas être le mot d'ordre du genre humain !

Le voyageur se remet en chemin. Un ciel nébuleux et un air froid, qu'il remarque pour la première fois, lui rappellent la France ; la France, qu'on regrette partout et que l'on quitte toujours.

La route est belle ; elle aurait des moissons si les Turcs ne les foulaient pas aux pieds ; elle aurait des forêts si les Turcs n'y mettaient pas le feu. Les Turcs savent bien que leur vie est un campement ; ils détruisent sans cesse et ne fondent jamais.

Le 10, on arrive pour déjeuner à un charmant village nommé Souseverlé ; à cinq cents pas coule une rivière ; au delà de cette rivière s'étend une plaine magnifique.

— Cette rivière, dit le guide, c'est le *Sousong-Herbi*, c'est-à-dire la rivière des buffles d'eau. Cette plaine est une plaine, elle n'a pas de nom.

Le guide se trompe : cette rivière, c'est le Granique ; cette plaine inconnue, c'est la plaine de la Mysie.

« Oh ! dit le poète, quelle est donc la magie de la gloire ! Un voyageur va traverser un fleuve qui n'a rien de remarquable. On lui dit que le fleuve se nomme le Sousong-Herbi, il passe et continue sa route. Mais si quelqu'un lui crie : « C'est le Granique ! » il recule, ouvre des yeux étonnés, demeure le regard attaché sur le cours de l'eau comme si cette eau avait un pouvoir magique, ou comme si quelque voix extraordinaire se faisait entendre sur la rive.

» Et cependant, c'est le seul homme qui immortalise ainsi un petit fleuve dans un désert ! »

Oui, cela est ainsi, poète, et Dieu veut que cela soit ainsi ; Dieu veut, et glorifiez-en Dieu, Dieu veut que ce qui fut véritablement grand grandisse toujours.

C'est un homme qui a immortalisé ainsi un petit fleuve dans un désert ; oui, mais cet homme, c'est Alexandre.

Quatre noms pareils à celui-là ont seulement retenti depuis que le monde existe :

Alexandre, César, Charlemagne, Napoléon.

Ces quatre noms, ce sont les quatre colonnes qui soutiennent la voûte du monde.

Tout ce qui fut grand après eux a passé devant eux, autour d'eux, au-dessous d'eux.

Eux seuls sont restés.

Darius régnait. Sa monarchie s'étendait de l'Indus au Pont-Euxin, de l'Iaxarte à l'Éthiopie, continuant l'œuvre de ses prédécesseurs, qui, depuis cent cinquante ans, tenaient en servitude la Grèce d'Asie et attaquaient la Grèce d'Europe, tantôt avec des millions d'hommes, tantôt avec de l'or et des intrigues. Darius rêvait une troisième invasion, lorsque, dans une province de cette Grèce, province bornée à l'orient par le mont Athos, au couchant par l'Illyrie, au nord par l'Hoemus, au midi par l'Olympe, un jeune roi de vingt-deux ans se trouva, qui résolut de renverser cet immense empire, et de faire ce que Cimon, Agésilas et Philippe avaient tenté vainement.

Ce jeune roi s'appelait Alexandre.

Il lève trente mille hommes d'infanterie, quatre mille cinq cents de cavalerie, rassemble une flotte de cent soixante galères, se munit de soixante et dix talents, prend des vivres pour quarante jours, part de Pella, longe les côtes de l'Amphipolis, passe le Strénion, franchit l'Hèbre, arrive en vingt jours à Sestos, débarque sans opposition sur les rivages de l'Asie Mineure, visite le royaume de Priam, couronne de fleurs le tombeau d'Achille, son aïeul maternel, traverse le Granique, bat les satrapes, tue Mithridate, soumet la Mysie et la Lydie, prend Sardes, Milet, Halycarnasse, soumet la Galatie, traverse la Cappadoce, subjugué la Cilicie, rencontre dans les plaines d'Issus les Perses, qu'il chasse devant lui comme une poussière ; monte jusqu'à Damas, redescend jusqu'à Sidon, prend et saccage Tyr, fait trois fois le tour des murailles de Gaza, traînant à son char son commandant Datis, comme fit autrefois Achille à Hector ; va à Jérusalem et à Memphis, sacrifie au dieu des Juifs et au dieu des Égyptiens, redescend le Nil, visite Canope, fait le tour du lac Moeris, et, arrivé sur son bord septentrional, frappé de la beauté de cette plage et de la force de sa situation, se décide à donner une rivale à Tyr, et charge l'architecte Dinocrate de bâtir une ville qui s'appellera Alexandrie.

Puis il repart comme un ouvrier qui n'a pas achevé sa journée, gagne la bataille d'Arbèles, qui lui donne l'Asie, pousse ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne, passe le Caucase, soumet la Perse, tue dans une orgie son ami Clytus, pleure et venge Darius, fait périr Harmolaus, fait mutiler Callisthène ; passe aux Indes comme Bacchus, se couronne de lierre comme lui. Pourquoi pas ? N'est-il pas jeune, beau et vainqueur ? Ne sera-t-il pas immortel ? Donc, il est dieu ! Il dépossède Porus et lui rend ses États, va inscrire son nom au delà de l'Indus, fonde sur ses bords plusieurs colonies, descend le fleuve, s'arrête en face de l'Océan, lui demande inutilement le secret de son flux et de son reflux, apaise une sédition et revient mourir à Babylone, après avoir mis moins

de temps à conquérir qu'il n'en eût fallu à un autre roi pour voyager.

Tout le génie d'Alexandre est dans ces deux mots.

Il part pour combattre Darius et distribue ses États à ses généraux.

— Que vous réservez-vous donc, à vous ? lui demandent ceux-ci étonnés ?

— L'espérance !

Il expire à la suite d'une orgie.

— À qui laissez-vous le monde ? lui demandent ceux qui l'entourent.

— Au plus digne !

Étonnons-nous donc maintenant qu'on s'arrête devant le Granique, et qu'on s'incline encore sous ce nom : Alexandre !

M. de Chateaubriand continue sa route. Il retrouvera ailleurs les souvenirs qu'il emporte. Il s'embarque pour gagner la mer sur la rivière de la Mikalitzza, peut-être le Rhindaque, peut-être le Hycus. Celle-là n'a pas eu d'Alexandre pour lui donner un nom éternel.

On approche de la mer : des cygnes voguent devant la barque ; des hérons vont chercher à terre leur retraite accoutumée. Cela rappelle au voyageur les fleuves et les scènes de l'Amérique, lorsque, quittant le soir son canot d'écorce, il allumait le feu sur un rivage inconnu.

On atteint la mer, on laisse à droite les côtes d'Anatolie, on navigue au milieu du brouillard ; puis, tout à coup, le vent du nord se lève, et l'on se trouve en face de Constantinople, ou plutôt en face de trois villes, Galata, Constantinople, Scutari.

Notre ambassadeur à Constantinople est Sébastiani ; Sébastiani, le premier Français qui ait parlé à un sultan l'épée au côté.

L'absence des femmes, le manque de voitures et les bandes de chiens sans maître sont les trois choses qui frappent le voyageur lorsqu'il met le pied dans la capitale de la barbarie.

Puis, son second étonnement, c'est le silence. Point de clo-

ches, point de bruit de charrettes, point de métiers à marteaux, point de cris dans les rues ; chacun passe grave et muet ; la foule se tait comme si elle avait peur que sa parole ne la dénonçât au maître qui a sur elle le droit de vie et de mort. Sans cesse on passe d'un bazar à un cimetière, comme si la vie tout entière des Turcs était enfermée dans ces trois mots : vendre, acheter, mourir.

M. Sébastiani reçut M. de Chateaubriand comme, autrefois, nos ambassadeurs recevaient leurs compatriotes ; il se mit, lui, ses aides de camp et sa bourse, à la disposition du voyageur.

Mais le voyageur est comme Attila, il va où Dieu le pousse, c'est-à-dire au tombeau sacré.

Il y avait en ce moment, à Constantinople, une députation des Pères de la terre sainte qui étaient venus demander la protection de l'ambassadeur de France contre les commandants de Jérusalem. Ils donnèrent à M. de Chateaubriand des lettres de recommandation pour Jaffa.

Il y avait en ce moment, en rade, le bâtiment qui porte les pèlerins grecs en Syrie. Le voyageur fit marché avec le capitaine, à la condition qu'il lui laisserait prendre terre à Troie, et s'embarqua.

Le bâtiment portait deux cents passagers, hommes et femmes, enfants et vieillards. Chacun faisait son ménage à sa volonté ; les femmes soignaient les enfants et les vieillards, les hommes fumaient ou préparaient le dîner. On entendait de tous côtés le son des mandolines, des violons et des lyres. On était dans la joie, on dansait, on chantait, on riait, on priait ; puis, au milieu de tout cela, on disait au Français, en lui montrant le midi : « Jérusalem », et il répondait : « Jérusalem ».

On traversa rapidement la mer de Marmara ; on rasa les promontoires de Sestos et d'Abidos, dont, quinze ans plus tard, Byron, comme un autre Léandre, devait franchir l'intervalle à la nage. On arriva en face d'un haut promontoire dominé par neuf moulins ; c'était le cap Sigée.

Au pied du cap, on voyait les deux tombeaux d'Achille et de Patrocle ; l'embouchure du Simoïs ; au fond, la chaîne du mont Ida ; en face de la proue du bâtiment, Ténédos.

Il était décidé que M. de Chateaubriand ne reverrait pas Troie, ou plutôt le champ où fut Troie, comme dit Virgile.

Malgré le traité, le capitaine se refusa à descendre le voyageur à terre.

Le patron voulait doubler avant la nuit la pointe de Lesbos, où naquit Sapho, où vint rouler la tête d'Orphée, en répétant : « Eurydice ! Eurydice ! »

On mouilla au port de Tchesmé, où, cent quatre-vingt-onze ans avant Jésus-Christ, les Romains brûlèrent la flotte d'Antiochus ; où, dix-sept cent soixante et dix ans après, le comte Orloff brûla celle des Turcs.

On attendait les pèlerins de Chio.

Ils arrivèrent au nombre de seize ; on leva l'ancre ; on passa entre Nicaria et Samos, on s'engagea dans le canal des Sporades, on atteignit Rhodes ; Rhodes, que visitèrent Cicéron et Pompée ; Rhodes, où demeura le jeune Tibère ; Rhodes, prise par les califes en 617, par les Vénitiens en 1203, par les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem en 1204, par Soliman en 1522.

Rhodes avec sa rue des Chevaliers, bordée de maisons gothiques, avec ses devises gauloises et ses écussons fleurdelisés ; Rhodes était pour le voyageur un souvenir de la patrie, une petite France.

... *Parvam Trojam simulataque magnis Pergama.*

En quittant Rhodes, on se perdit pour ne se retrouver qu'à Chypre ; chacun se désespérait. Nul n'était assez savant pour prendre la hauteur et pour diriger le bâtiment. Il y avait autant de chances, la terre une fois perdue de vue, pour aborder à Alexandrie ou à Tunis qu'à Jaffa ; seulement, avant d'arriver de l'autre côté de la Méditerranée, on aurait dix fois le temps de mourir de faim.

Une hirondelle se repose sur le bâtiment. L'hirondelle rap-

pelle au poète le jour de son enfance et celui de sa jeunesse, l'étang de Combourg et le lac Érié ; et le poète ne pense plus au danger, le poète rêve, le poète oublie, le poète est heureux. Pendant ce temps, Dieu, qui aime les hirondelles et les poètes, pousse le bâtiment avec la main ; on crie : Terre ! terre ! et cette terre, c'est le Carmel.

Encore une terre nouvelle. Celle-ci, c'est celle de Godefroy de Bouillon, de Raymond de Saint-Gilles, de Philippe-Auguste, de Richard Cœur-de-Lion et de saint Louis.

La dernière terre qu'on aperçoit à gauche, c'est Tyr ; la première qu'on aperçoit à droite, c'est Jaffa.

Jaffa, l'ancienne Joppé ; Joppé veut dire *belle* ; Jaffa ne veut rien dire. Pourquoi donc, presque toujours, villes et femmes changent-elles un nom qui dit quelque chose contre un nom qui ne dit rien ?

C'est à Joppé que Noé entra dans l'arche et qu'il entra dans la tombe ; c'est à Joppé qu'arriva l'aventure merveilleuse de Persée ; c'est près de Joppé que Pausanias a vu la fontaine où Persée lava le sang dont il était couvert, et saint Jérôme, la pierre et l'anneau où Andromède fut attachée ; c'est à Joppé qu'abordèrent les flottes d'Hiram, chargées de cèdres pour le temple ; c'est à Joppé que s'embarqua le prophète Jonas fuyant devant la face du Seigneur ; c'est à Joppé enfin, qui s'appelle alors Jaffa, que la femme de saint Louis accouche d'une fille nommée Blanche, et que, comme contre-coup à cet heureux événement, le roi de France apprend la nouvelle de la mort de sa mère, qui, elle aussi, s'appelait Blanche.

On descendit à Jaffa. Les lettres du voyageur produisirent leur effet. Trois religieux vinrent le chercher à bord, l'installèrent dans une cellule où il y avait de l'eau fraîche et du linge blanc, ce premier besoin de l'homme du monde ; de l'encre et du papier, ce premier besoin du poète.

La nuit vint, et, au lieu de prendre ce repos dont il a si grand besoin, le voyageur passe une partie de la nuit à contempler cette

mer de Tyr que les Hébreux, dans leur ignorance, appelaient la Grande Mer ; cette mer qui porta les flottes du roi-prophète quand elles allaient chercher les cèdres du Liban ; cette mer où, dit Isaïe, Léviathan laisse des traces comme des abîmes ; cette mer à qui le Seigneur donna des barrières et des ports ; cette mer qui vit Dieu et l'Enfant.

M. de Chateaubriand reste cinq jours à Jaffa ; puis il part, traverse la plaine de Saaron, si belle et si odorante, selon l'Écriture, où les roses sont toujours en fleurs comme à Paestum, où la mère de Constantin creusa un puits, où Godefroy de Bouillon planta un bois d'oliviers, où saint Joseph, la Vierge et l'Enfant-Jésus firent une halte d'une heure lorsqu'ils fuyaient en Égypte.

À Rama, M. de Chateaubriand trouve un drogman du couvent de Jérusalem, que le gardien envoie au-devant de lui. Là, on prend une escorte ; c'est le fameux Abou-Gosh qui la commande ; de 1806 à 1835, c'est lui qui a escorté tous les voyageurs ; en 1830, comme sa vue baissait, il me fit demander, par un *ami commun*, une lunette d'approche et des pistolets à piston ; en 1846, je m'informai de lui à Ibrahim-Pacha ; depuis dix ans, Ibrahim-Pacha l'avait fait mettre aux galères.

À une demi-lieue de Rama, où Rachel mourut sans être consolée, où naquit cet homme juste qui ensevelit le Seigneur, s'élève le village du bon larron, qui donna au Christ mourant l'occasion d'accomplir son dernier acte de miséricorde. Le poète continue son pèlerinage. Tout à coup, il entend crier près de lui :

— En avant, marche !

Ce sont de petits Bédouins qui font l'exercice avec des bâtons de palmier, et qui répètent ces mots retenus par leurs pères, et qui furent, pendant quinze ans, le mot d'ordre de nos armées.

« Enfin, dit le voyageur, la terre qui, jusque-là, avait conservé quelque verdure, se dépouilla ; les flancs des montagnes s'élargirent et prirent à la fois un air plus grand et plus stérile. Bientôt toute végétation cessa, les mousses mêmes disparurent ; l'amphithéâtre des montagnes se teignit d'une couleur rouge et

ardente. Nous gravâmes pendant une heure ces régions attristées pour atteindre un col plus élevé que nous voyions devant nous. Parvenus sur le plateau, nous cheminâmes pendant une heure sur un sol nu semé de pierres roulantes. Tout à coup, à l'extrémité de ce plateau, j'aperçus une ligne de murs gothiques, flanqués de tours carrées, et derrière lesquels se levaient quelques pointes d'édifices. Au pied de ces murs paraissait un camp de cavalerie turque dans toute la pompe orientale. Le guide s'écria : *El Cods !* et s'enfuit au grand galop. »

Cette ville, c'était Jérusalem ; *el Cods* voulait dire *la Sainte*.

Le pèlerin était arrivé au but de son voyage ; il allait, dès le jour même, s'agenouiller au tombeau du Christ.

Presque au même moment, nous l'avons déjà dit, un pèlerin armé apercevait les murailles d'une ville non moins ardemment désirée par lui.

Celui-là avait un tombeau à visiter.

Ce pèlerin armé, c'était Napoléon ; cette ville dans laquelle il entra, c'était Berlin ; ce tombeau qu'il venait visiter, c'était celui du grand Frédéric.

Tous deux étaient de retour en France en juillet 1807 ;

L'un, rapportant l'épée du grand Frédéric ; l'autre une fiole d'eau puisée au Jourdain.

Sept ans plus tard, cette eau servait à baptiser le duc de Bordeaux.

Napoléon était au zénith de sa gloire ; la paix de Tilsitt venait de lui assurer une place parmi les souverains. Comme César, il n'avait jamais eu une bataille douteuse, il avait encore la virginité de la victoire ; les trônes de la terre étaient à sa disposition : il avait fait son frère aîné, Joseph, roi de Naples ; son frère cadet, Louis, roi de Hollande ; son beau-fils, Eugène, vice-roi d'Italie ; son beau-frère, Murat, grand-duc de Berg. La France, comme le monde romain, n'avait plus de limites ; au delà des frontières s'étendait le protectorat ; au delà du protectorat, l'influence ; au delà de l'influence, le nom.

Chateaubriand vit, sans éblouissement, cette grande fortune. Celui qui venait de visiter Venise, Corinthe, Sparte, Athènes, Constantinople, Tyr, Jérusalem, Alexandre et Tunis ; celui qui venait de voir les nations dans leur tombeau, les villes dans leur oubli, les civilisations dans leur poussière, celui-là pouvait poser l'échelle contre toute gloire et prendre la mesure de toute renommée.

D'ailleurs, n'avait-il pas, lui, de son côté, son œuvre religieuse à accomplir, comme l'autre son œuvre matérielle ? N'avait-il pas sa bataille d'Eylau à livrer en faveur du christianisme, comme l'autre en faveur de la civilisation ? *Les Martyrs* ne devaient-ils pas amener la paix de Tilsitt de la chrétienté ?

Les Martyrs parurent en 1809. Napoléon était en Espagne ; à son retour, il trouve le nom de Chateaubriand dans toutes les bouches. Il faut qu'il aborde cette gloire dans un des rayons de sa faveur. Il avait établi, en 1802, je crois, un prix décennal destiné à l'auteur de l'ouvrage littéraire réunissant au plus haut degré la nouveauté des idées, la valeur de la composition et la nouveauté du style ; il invita l'Académie à lui présenter son rapport.

Malheureusement, César avait oublié de dire quelle était la pensée qu'il cachait sous cet ordre. L'Académie savait Chateaubriand en disgrâce ; elle présenta sa liste à Sa Majesté l'empereur et roi : *le Génie du Christianisme* y brillait par son absence.

Napoléon comprit qu'il fallait s'expliquer plus carrément ; il demanda un rapport sur *le Génie du Christianisme*.

Le rapport fut fait et présenté.

Après *les Martyrs* parut l'*Itinéraire*. Napoléon feuilleta le livre et tomba sur cette phrase :

« J'ai vu Ali-Aga se fâcher à Jéricho contre un Arabe qui lui disait que, si l'empereur avait voulu prendre Jérusalem, il y serait entré aussi facilement qu'un chameau dans un champ de doura. »

Le même soir, Napoléon laissa tomber cette question :

— Pourquoi donc M. de Chateaubriand n'est-il pas de l'Académie française ?

Justement, Marie-Joseph Chénier venait de mourir ; un fauteuil était vacant ; M. de Chateaubriand fut nommé de l'Académie à une grande majorité.

Cette nomination était le triomphe de la royauté et de la religion sur la révolution et l'athéisme.

Mais ce n'était point le tout d'être nommé à la place de Chénier, il fallait encore faire son éloge ; or, pour M. de Chateaubriand, faire l'éloge de Chénier, c'était mentir à toutes les sympathies de son cœur, à toutes les convictions de sa conscience.

Au lieu de faire un éloge, M. de Chateaubriand fit un iambique.

Cet iambique, c'était l'entrée de M. de Chateaubriand dans la vie politique.

M. de Chateaubriand avait quarante-trois ans ; c'est à cet âge de la vie que l'imagination et la raison se contre-balancent, et que les passions généreuses, au lieu de se neutraliser par une force égale, doublent leur puissance en se fondant l'une dans l'autre ; c'est l'âge où le poète, las de remuer les mots, veut remuer les idées ; où, las de juger les événements, il veut enseigner les hommes.

M. de Chateaubriand a la mesure de sa force, la conscience de son génie. Il n'attend qu'une occasion pour réclamer la place qu'il s'est faite dans la société, non pas comme une faveur accordée, mais comme un droit acquis. Cette occasion, le premier événement venu devait la lui donner. Chénier meurt ; il remplace Chénier à l'Académie. Tout remplaçant doit faire un discours. Ce discours, ce sera l'occasion.

Seulement, ce discours ne peut être prononcé qu'avec l'approbation de l'Académie ; on a compris que la vérité pourrait se faire jour sur la tombe de quelque immortel, et un décret a décidé que la vérité ne paraîtrait jamais qu'à la condition qu'elle soufflerait sur son miroir et qu'elle couvrirait son visage sévère du masque souriant de la louange.

Or, aux premières lignes de ce discours, voici ce que les aca-

démiciens étonnés entendirent :

« Les écrits de Chénier portent l’empreinte des jours désastreux qui les ont vus naître ; dictés par les partis, ils ont été applaudis par les factions. Cette fois, les intérêts de la société et les intérêts de la littérature sont mêlés ensemble, et je ne puis assez oublier ces intérêts, si importants, pour m’occuper uniquement de vers et de prose. »

Il n’y avait pas moyen d’aller plus loin : s’occuper d’intérêts politiques sous Napoléon, et où cela ? à l’Académie !

Alors, on essaye de faire comprendre au récipiendaire que le poète doit rester poète ; mais il se révolte à cet étrange axiome.

« Eh quoi ! s’écrie-t-il, après une révolution qui nous a fait parcourir en quelques années les événements de plusieurs siècles, on interdirait à l’écrivain toute considération morale, on lui défendrait d’examiner le côté sérieux des objets ; il passera une vie frivole à s’occuper de chicanes grammaticales, de règles de goût, de petites sentences littéraires ; il vieillira enchaîné dans les langes de son berceau ; il ne montrera point à la fin de ses jours un front sillonné par ces longs travaux, ces graves pensées, et souvent par ces mâles douleurs qui ajoutent à la grandeur de l’homme ! Quels soins importants auront donc blanchi ses cheveux ? Les misérables peines de l’amour-propre ou les jeux puérils de l’esprit. »

Puis, à propos de la liberté, de cette grande divinité dont tout grand esprit est l’adulateur, l’auteur du *Génie du Christianisme* et des *Martyrs* ajoute :

« Nos chevaliers eux-mêmes, s’ils sortaient du tombeau, suivraient la lumière du siècle ; on verrait se former une illustre alliance entre l’honneur et la liberté, comme, sous le règne des Valois, les créneaux gothiques couronnaient avec une grâce infinie dans nos monuments les ordres empruntés de la Grèce. La liberté n’est-elle pas le premier des biens, le premier des besoins de l’homme ? Elle enflamme le génie, elle élève le cœur, elle est nécessaire à l’ami des Muses comme l’air qu’il respire. Les arts

peuvent, jusqu'à un certain point, vivre dans la dépendance, parce qu'ils se servent d'un langage à part qui n'est point entendu de la foule ; mais les lettres, qui parlent une langue universelle, languissent et meurent dans les fers. Comment tracera-t-on des pages dignes de l'avenir, s'il faut s'interdire en écrivant toute pensée forte et grande ? La liberté est si naturellement l'amie des sciences et des lettres, qu'elle se réfugie auprès d'elles lorsqu'elle est bannie du milieu des peuples, et c'est vous, messieurs, qu'elle charge d'écrire ses annales, de la venger de ses ennemis et de transmettre son culte à la postérité. »

Ainsi, voilà l'homme qui était proscrit en 92 au nom de la liberté, dont le frère était guillotiné en 93 au nom de la liberté, qui, en 1812, vient à son tour glorifier et confesser le nom de la liberté.

C'est que la liberté, cette puissante déesse dont les pieds touchent la terre et dont la tête se perd dans les nuages, apparaît à celui qui la regarde selon la faiblesse de son esprit ou selon la puissance de ses yeux. Le serpent se roule à ses pieds dans la fange et dans le sang, l'aigle plane autour de son front dans la splendeur étincelante du soleil.

Et cependant Napoléon biffa de sa propre main le discours de M. de Chateaubriand, et défendit qu'il fût prononcé.

Ce discours, biffé de la main de Napoléon, est au nombre des papiers de l'auteur.

IV

Chateaubriand se tut et attendit. Le poète était-il prophète ? son œil perçant voyait-il, dans l'avenir, Moscou fumant, Waterloo grondant ? puis, au fond de cette mer qu'il avait sillonnée, Sainte-Hélène, sombre écueil, tombeau resplendissant ?

Nul à cette époque ne jugeait Napoléon comme il devait être jugé, c'est-à-dire au point de vue de la Providence.

Deux mots sur l'homme providentiel : ils résumeront une opi-

nion que nous croyons neuve, que nous espérons vraie.

Trois hommes ont été choisis de tout temps dans l'esprit du Seigneur pour mener le monde moderne au but qui nous semble lui être assigné par les décrets de la Providence :

César, qui prépare le christianisme ;

Charlemagne, qui prépare la civilisation ;

Napoléon, qui prépare la liberté.

César, général et dictateur. Ses armées passeront à travers le monde, ainsi qu'un fleuve immense dans lequel se jettent, comme des torrents, quatorze nations, faisant un seul courant de toutes leurs eaux, une seule langue de tous leurs idiomes, un seul peuple de tous leurs peuples, et n'échappant à ses mains que pour aller former, entre les mains d'Octave Auguste, un seul empire de tous ces empires. Enfin, les temps étant venus, dans un coin de Judée naîtra, vers l'orient où naît le jour, le Christ, ce soleil religieux dont les rayons séparent l'âge antique de l'âge moderne, et dont la lumière brille trois siècles avant d'éclairer Constantin.

Voilà pour le christianisme.

Charlemagne est un de ces hommes auxquels il faudrait pour lui seul un grand historien et une grande histoire. Sa mission fut d'élever, au milieu de l'Europe du ix^e siècle, un empire colossal, aux angles duquel viennent mourir les restes de ces nations fauves dont les passages réitérés à travers l'Europe empêchaient, en bouleversant toute civilisation naissante, de porter son fruit. Aussi, le long règne du vieil empereur n'est-il consacré qu'à une chose, à repousser la barbarie. Il rejette les Goths au delà des Pyrénées, va chercher jusqu'en Pannonie les Huns et les Avars, détruit le royaume de Didier en Italie, et, vainqueur obstiné de Vitikind, obstiné vaincu, lassé qu'il est d'une lutte qui dure depuis trente-trois ans, et voulant tuer d'un seul coup la résistance, la trahison et l'idolâtrie, il va de ville en ville, et, plantant au milieu de chaque cité son épée en terre, il pousse les populations sur les places publiques et fait tomber toute tête d'homme qui dépasse la hauteur de son épée ; pris entre deux invasions, il vit

comme il est né, il meurt comme il a vécu : les Arabes se brisent contre son berceau ; les Normands se brisent contre sa tombe.

Voilà pour la civilisation.

Napoléon apparut à nos pères au moment où la France sortait, non pas d'une république, mais d'une révolution. Lorsqu'il la prit au 18 brumaire, elle était toute fiévreuse encore de la guerre civile, et, dans l'un de ses accès, elle s'était jetée si fort en avant des autres nations, qu'elle avait rompu l'équilibre du monde : l'unité du progrès général se trouva rompu par l'excès du progrès individuel ; c'était une folie de liberté qu'il fallait enchaîner pour la guérir.

Napoléon parut avec son double instinct de despotisme et de guerre, sa double nature populaire et aristocratique. En arrière des idées de la France, mais en avant des idées de l'Europe ; homme de résistance pour l'intérieur, mais homme de progrès pour l'extérieur. Les rois, qui eussent dû reconnaître en lui un frère au canon de la rue Saint-Honoré, le prirent pour un ennemi à la fusillade de Vincennes ; au lieu de l'emprisonner dans une paix générale, ils lui firent une guerre européenne. Alors, il prit ce qu'il y avait de plus pur, de plus brave, de plus progressif en France, il en forma des armées et répandit ces armées sur l'Europe.

Partout elles portèrent la mort aux rois et le souffle de vie aux peuples ; partout où passa l'esprit de la France, la liberté fit à sa suite un pas gigantesque, jetant au vent les révolutions comme un semeur fait du blé. Une seule nation avait, par sa position topographique même, échappé à son influence, trop éloignée qu'elle était de nous pour que nous pussions jamais penser à mettre le pied sur son territoire. Napoléon, à force de fixer les yeux sur elle, finit par s'habituer à cette distance ; il lui paraît d'abord possible, ensuite facile, de la franchir. Un prétexte, et nous conquerrons la Russie, comme nous avons conquis l'Italie, l'Égypte, l'Allemagne, l'Autriche et l'Espagne. Le prétexte ne se fait pas attendre : un vaisseau entre dans je ne sais quel port de la Bal-

tique au mépris des promesses continentales, et la guerre est aussitôt déclarée par Napoléon le Grand à son frère le czar de toutes les Russies.

Et, d'abord, il semble, à la première vue, que la prévoyance de Dieu échoue devant l'instinct despotique d'un homme. La France entre dans la Russie, mais la liberté et l'esclavage n'auront aucun contact ; nulle semence ne germera sur cette terre glacée, car devant nos armées reculeront non-seulement les armées, mais encore les populations ennemies. C'est un pays désert que nous envahissons, c'est une capitale incendiée qui tombe en notre puissance, et, lorsque nous entrons dans Moscou, Moscou est vide et Moscou est en flammes.

Alors, la mission de Napoléon est accomplie, et le moment de sa chute est arrivé, car sa chute maintenant sera aussi utile à la liberté qu'autrefois l'avait été son élévation ; le czar, si prudent devant l'ennemi vainqueur, sera imprudent devant l'ennemi vaincu. Il avait reculé devant le conquérant, peut-être va-t-il suivre le fuyard.

Dieu retire donc sa main de Napoléon, et, pour que l'intervention céleste soit bien visible cette fois dans les choses humaines, ce ne sont plus les hommes qui combattent les hommes, l'ordre des saisons est interverti, la neige et le froid arrivent à marches forcées ; ce n'est plus l'obus, ce n'est plus le canon, ce n'est plus la mitraille qui décime une troupe, ce sont les éléments qui tuent une armée.

Et voilà que les choses prévues par la sagesse divine arrivent. Paris n'a pas pu porter sa civilisation à Moscou. Moscou viendra la demander à Paris. Deux ans après l'incendie de sa capitale, l'empereur de Russie entrera dans la nôtre.

Mais son séjour y sera de courte durée ; ses soldats ont à peine touché le sol de la France : notre soleil, qui devait les éclairer, ne les a qu'éblouis.

Dieu rappelle son élu ; et le gladiateur, tout saignant encore de sa dernière lutte, va, non pas combattre, mais tendre la gorge à

Waterloo.

Alors, Paris ouvre ses portes au czar et à son armée sauvage. Cette fois, l'occupation retiendra trois ans au bord de la Seine ces hommes du Volga et du Don ; puis, tout empreints d'idées nouvelles et étrangères, balbutiant les noms inconnus de civilisation et d'affranchissement, ils retourneront à regret dans leur pays barbare, et, huit ans après, une conspiration républicaine éclatera à Saint-Pétersbourg.

Et lui, si aveugle pendant sa puissance, lui qui a été sans savoir où Dieu le poussait, comme un laboureur fatigué de sa journée, après avoir semé la liberté du monde, il a croisé ses bras et a regardé faire les peuples du haut de son roc de Sainte-Hélène. C'est alors qu'il eut la première révélation de sa mission divine, et qu'il laissa tomber de ses lèvres ces paroles que le vent des tropiques nous a apportées, malgré l'Angleterre, sa geôlière, malgré Hudon Lowe, son bourreau !

« Avant cinquante ans, l'Europe sera républicaine ou cosaque. »

Essayons de montrer comment M. de Chateaubriand contribua pour sa part à l'accomplissement de cette prédiction.

Lorsque Napoléon tomba, un cri grand se fit entendre, poussé par la France épouvantée.

— Qui remplacera l'empereur ?

— Le roi ! répondit Chateaubriand.

M. de Chateaubriand aurait dû dire : « La Charte. »

Le roi n'était que le mot ; la Charte, c'était la chose.

Le roi n'était que le roi ; la Charte, c'était la royauté.

Aussi, comme Chateaubriand, cette intelligence qui n'a plus de rivale en France quand Napoléon est tombé, comme Chateaubriand comprend bien cela !

« Se conformer en tout à l'esprit d'élévation et de douceur de l'Évangile, marcher avec le temps, *soutenir la liberté* par l'autorité de la religion, prêcher *l'obéissance à la Charte* comme la soumission au roi, faire entendre du haut de la chaire des paroles

de compassion pour ceux qui souffrent quels que soient leur pays et leur culte, réchauffer la foi par l'ardeur de la charité ; voilà, selon moi, ce qui doit rendre au clergé la puissance légitime qu'il doit obtenir. »

Aussi Louis XVIII, qui a accordé la Charte comme une condition de sa rentrée, et qui a caché, au profit de la monarchie, ce fameux article 14 qui doit tuer la monarchie ; aussi Louis XVIII, qui se croit déjà assez fort pour être ingrat, a eu hâte de se débarrasser de M. de Chateaubriand. La brochure *De l'Empereur et des Bourbons*, le seul reproche littéraire que M. de Chateaubriand ait eu à se faire, la seule tache qui apparaisse, aux trois quarts effacée par la nécessité, dans le livre splendide de sa vie ; la brochure *De l'Empereur et des Bourbons*, qui a valu à la Restauration une *bataille gagnée*, et que Louis XVIII n'eût pas changée contre une armée ; la brochure *De l'Empereur et des Bourbons* est oubliée, et M. de Chateaubriand est nommé ambassadeur.

Au moment où il va partir, Bonaparte débarque au golfe Juan, fait trois pas, du premier atteint Grenoble, du second Lyon, et du troisième Paris.

M. de Chateaubriand s'exile dans le même pays, et pour la même cause ; il arrive à Gand avec le roi, il y reste avec le roi, il en revient avec le roi ; courtisan du malheur, peut-être aura-t-il le droit de dire la vérité quand les jours prospères seront revenus !

À son retour de Gand, M. de Chateaubriand est fait pair de France et conseiller d'État.

Il répond à cette double faveur en publiant *la Monarchie selon la Charte*.

« La publication de *la Monarchie selon la Charte*, dit lui-même M. de Chateaubriand, a été une des grandes époques de ma vie ; elle m'a fait prendre rang parmi les publicistes, et elle a servi à fixer l'opinion sur la nature de notre gouvernement. Je ne cesserai pas de le répéter : *Hors la Charte, point de salut*.

» Comme ce qui m'arrive ne ressemble jamais à rien, *la*

Monarchie selon la Charte me fit ôter une place obtenue à Gand, et réputée jusqu'alors inamovible. Ce que je regrettai, ce ne fut point cette place, ce fut la vente de mes livres, forcée par ma nouvelle situation, et surtout celle de la petite retraite que j'avais plantée de mes mains et acquise du fruit des succès du *Génie du Christianisme*. »

Aussi le poète est forcé de vendre sa maison et ses livres, un an après le retour de cette famille à laquelle il a consacré, jeune homme, son épée, homme mûr, sa plume. Horace, Virgile avaient moins fait pour Auguste. Est-ce pour cela qu'Auguste fit plus pour eux ?

Au reste, l'ordonnance qui frappe le publiciste, à propos de sa brochure, fait pendant à la démission qu'il a donnée à propos de l'exécution de Vincennes : ce sont des titres de noblesse personnels à l'homme ; nous n'avons pas pu donner le texte de la démission, donnons la teneur de l'ordonnance.

« Le vicomte de Chateaubriand ayant, dans un écrit imprimé, élevé des doutes sur notre volonté personnelle, manifestée par notre ordonnance du 5 septembre ; nous avons ordonné ce qui suit :

» Le vicomte de Chateaubriand cesse, à partir de ce jour, d'être compté au nombre de nos ministres d'État. »

C'est bien : M. de Chateaubriand aura tout le temps d'être publiciste ; puisque cette aveugle monarchie ne veut pas être soutenue, il la soutiendra malgré elle.

Du prix de ses livres et de sa maison, M. de Chateaubriand fonde *le Conservateur*.

C'est alors seulement que M. de Chateaubriand s'aperçoit que, contrairement aux lois de la perspective, certains hommes diminuent en se rapprochant, tandis que d'autres grandissent en s'éloignant. Louis XVIII, sur le trône, n'est qu'un roi de taille médiocre ; Napoléon, sur son rocher, lui apparaît comme un géant.

Jugez-en vous-mêmes :

« Jeté au milieu des mers où le Camoëns plaça le seuil des tempêtes, Bonaparte ne peut se remuer sur son rocher sans que nous soyons avertis de son mouvement par une secousse. Un pas de cet homme à l'autre pôle se fait sentir à celui-ci. Si la Providence déchaînait encore son fléau, si Bonaparte était libre aux États-Unis, ses regards attachés sur l'Océan suffiraient pour troubler les peuples de l'ancien monde, et sa présence sur le rivage américain de l'Atlantique forcerait l'Europe à camper sur le rivage opposé. »

Milton n'a rien dit de plus beau sur Satan.

Deux ans après que M. de Chateaubriand a écrit ces lignes, M. le duc de Berri tombe frappé d'un coup de couteau en sortant de l'Opéra.

M. de Chateaubriand tressaille jusqu'au fond du cœur à ce coup inattendu. Il semble qu'il ait senti la pointe du couteau pénétrer jusqu'au fond des entrailles de la France. Par la blessure, il voit la mort, non pas de l'héritier de la monarchie, mais de la monarchie elle-même. C'est pis qu'une bataille perdue. Pour une bataille perdue, il n'eût appelé que l'aide des vivants ; sur cette tombe ouverte comme un abîme, il appelle le secours des morts. Oh ! vienne toute la maison de Bourbon, depuis saint Louis jusqu'à Henri IV, depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV, depuis Louis XIV jusqu'à Charles X, et ce ne sera point encore assez, peut-être, des morts et des vivants, pour soutenir ce trône qui chancelle, qui va tomber, qui tombe !...

Ce long cri de couleur, qui commence par une évocation, finit par une prophétie :

« Il s'élève derrière nous, dit M. de Chateaubriand, une génération impatiente de tous les jougs, ennemie de tous les rois. Elle rêve la république et est incapable, par ses mœurs, de vertus républicaines. Elle s'avance, elle nous presse, elle nous pousse ; bientôt elle va prendre notre place. Bonaparte l'aurait pu dompter en l'écrasant ou en l'envoyant mourir sur les champs de bataille, en présentant à son ardeur le fantôme de la gloire pour l'empê-

cher de poursuivre celui de la liberté.

» La nation prétend se gouverner elle-même, elle l'a déjà essayé ; une nouvelle démocratie amena un nouveau bouleversement des propriétés, la destruction de tous les intérêts nouveaux, puisque les anciens sont anéantis. Oh ! que ceux qui se laisseront entraîner aux exagérations populaires se repentiront alors ! Triomphants le premier jour, le second, ils seraient conduits à l'échafaud la tête encore ornée des couronnes de leur victoire. »

Ô poète ! *o vates* !

Et c'était l'homme à qui l'on interdisait la politique en 1812, qui voyait ainsi 1848 en 1820.

Et voilà cependant comme voyait Lamartine, jusqu'au jour où il se laissa mettre deux mains sur les yeux.

Un an après, le bruit d'une autre mort retentit en France comme le dernier grondement d'une tempête atlantique ; Napoléon venait d'expirer.

En 1822, une des révolutions que l'illustre mort avait semées éclate en Espagne. Un congrès se réunit à Vérone. M. de Chateaubriand et M. de Montmorency y représentèrent la France ; ce fut M. de Chateaubriand qui détermina la campagne de 1823.

Au retour du congrès, il entra au ministère.

Mais là, toujours fidèle à son système d'équilibre entre la monarchie et la liberté, il prit en plein conseil la défense des colonies espagnoles, après avoir oublié à la Chambre des pairs de prendre celle de la conversion des rentes. Aussi, un matin que, sortant des Tuileries, il rentrait au ministère des affaires étrangères, il reçut l'ordonnance suivante :

« Louis, etc.

» Le sieur comte de Villèle, président de notre conseil des ministres et ministre secrétaire d'État au département des finances, est chargé, par intérim, du portefeuille des affaires étrangères, en remplacement de M. le vicomte de Chateaubriand. »

À cette ordonnance était jointe la lettre suivante :

« Monsieur le vicomte,

» J'obéis aux ordres du roi et je vous transmets l'ordonnance suivante.

» J. DE VILLÈLE. »

M. de Chateaubriand répondit par cette lettre, qui contenait seulement un mot de plus que celle qu'il venait de recevoir :

« Monsieur le comte,

» J'ai quitté l'hôtel des affaires étrangères ; le département est à vos ordres.

» F. DE CHATEAUBRIAND. »

— Tiens, c'est vous ? dit-on à M. de Chateaubriand en le voyant revenir dans sa maison de la rue d'Enfer.

— Ma foi, oui ; ils m'ont chassé comme un laquais.

Néanmoins, en y réfléchissant, le roi s'effraya de son ingratitude. M. de Chateaubriand fut nommé ambassadeur à Rome, où il arriva pour voir mourir Léon XII et pour assister au conclave.

Puis, comme si les malheurs l'attiraient, M. de Chateaubriand quitte son ambassade, où il a laissé un splendide souvenir, et revient en France. Souffrant, il va prendre les bains de Dieppe, quand tout à coup il entend les bruits d'une tempête ; mais ce bruit vient du Midi et non du Nord, de Paris et non de l'Océan. C'est le canon des trois jours qui gronde ; c'est le peuple de juillet qui se lève, c'est la monarchie des Bourbons qui tombe.

Ainsi, les jours prévus sont arrivés ; cette dynastie à laquelle M. de Chateaubriand recommandait si instamment le respect de la Charte est tombé pour avoir violé la Charte. Cette évocation du passé, cette prophétie de l'avenir, prononcée par le poète sur la tombe du duc de Berri, n'a rien prévu, rien arrêté.

La carrière politique de M. de Chateaubriand est finie ; il ne veut pas survivre à cette monarchie qu'il a défendue de son épée en 1791, de sa plume en 1814, de sa parole toujours ; il proteste contre la révolution de juillet, donne sa démission de pair de France, rentre dans la vie privée et s'exile en Suisse.

C'est sa Sainte-Hélène, à lui.

De Lucerne, il examine, comme d'un port, cet océan où il a cessé de naviguer et que ses pensées tantôt rasant comme un souffle, tantôt illuminent comme un éclair, tantôt sillonnent comme une trombe.

Je le visitai à l'hôtel de l'*Aigle d'or* ; je ne l'avais jamais vu : il était impossible d'être plus simple que ne l'était M. de Chateaubriand. Il paraissait complètement avoir oublié le monde. Il nous est si facile d'oublier le monde, quand le monde se souvient de nous !

À cette époque, il achevait sa traduction du *Paradis perdu*.

Cette traduction achevée, il commença ses *Mémoires d'outre-tombe*.

À partir de ce moment, M. de Chateaubriand cessa complètement de prendre part aux choses de la terre ; son souffle continua de se mêler à la respiration générale, comme quelque émanation plus pure et plus poétique que celle du vulgaire, voilà tout. Assis à l'autre horizon de sa vie, les pieds dans le sépulcre, tourné vers son berceau, il évoqua les événements et les hommes qui, depuis trois quarts de siècle, avaient joué sur la scène de la France ce grand drame des révolutions, que regarde en frissonnant l'Europe et qui n'est pas encore achevé ; deux ou trois fois la mort impatiente, entendant sonner pour le poète l'heure ordinaire des hommes, se présenta, jalouse d'une si longue, d'une si belle, d'une si grande existence, pour réclamer l'impôt suprême que Dieu l'a chargée de lever sur le monde. Mais le poète n'avait pas fini son œuvre. À chaque fois il lui fit signe d'attendre, et la mort attendit.

Enfin, une dernière fois, elle est venue dans des jours si douloureux, que le poète s'est soulevé de lui-même pour aller au-devant d'elle et a fermé les yeux en disant : « Ô Mort, me voilà ; ce n'est plus la peine de vivre. »

M. le vicomte de Chateaubriand, grand poète, magnifique historien, ministre intègre, ambassadeur regretté, honnête homme,

est mort dans son appartement de la rue du Bac, n° 110, le 4 juillet 1848, à huit heures du matin, dans un état voisin de la misère.

M. Victor Hugo était à l'Assemblée nationale en ce moment ; on lui annonça que M. de Chateaubriand venait d'expirer.

M. Victor Hugo se rendit immédiatement à la maison mortuaire.

M. de Preuil, neveu de M. de Chateaubriand, le précédait et l'introduisit dans la chambre où venait de s'endormir du sommeil éternel cette auguste renommée.

M. Victor Hugo, qui, enfant, avait été reçu par M. de Chateaubriand, reconnut les meubles d'autrefois ; rien n'était changé dans la disposition de l'ameublement, bien que l'ameublement ne fût plus le même.

Le seul *meuble* nouveau était un buste en marbre de Henri V, qui, élevé sur un piédestal, semblait maître et roi de ce salon.

Par un hasard étrange, le doux et mélancolique regard du jeune prince exilé était tourné vers la porte qui conduisait à la chambre de l'illustre mort.

M. Victor Hugo entra le front découvert dans cette chambre doublement paisible, d'abord parce qu'elle était la demeure d'un poète, ensuite parce qu'elle était celle d'un trépassé.

Sur un lit de fer, garni de rideaux blancs, derrière une rangée de cierges allumés, le corps complètement enseveli sous un drap mortuaire, M. de Chateaubriand était étendu dans l'immobile majesté de la mort.

La tête seule était découverte.

La belle et noble figure du poète, plus douce peut-être après la mort qu'elle ne l'était pendant la vie, apparaissait lumineuse et rayonnante dans cette ombre.

Les yeux étaient fermés.

Au pied du lit, on remarquait une boîte de bois blanc.

Cette boîte contenait les *Mémoires d'outre-tombe*.

M. Victor Hugo demeura longtemps les mains croisées, les

yeux fixés sur l'illustre mort, prit de l'eau bénite et en arrosa le linceul.

Puis il sortit.

Quelque chose de grand naîtra de cette silencieuse entrevue du poète mort et du poète vivant.

L'Académie apprit en séance la mort de M. de Chateaubriand ; la séance fut interrompue.

Les funérailles de M. de Chateaubriand eurent lieu le samedi, 8 juillet, dans l'église des Missions Étrangères ; puis le corps, après avoir reposé quelques jours dans un caveau provisoire, fut transporté dans le tombeau que M. de Chateaubriand s'était choisi lui-même.

Ce tombeau est une île de granit, située en avant de la ville de Saint-Malo ; la mer l'enveloppe entièrement, même au jour et à l'heure des plus basses marées.

C'est sur cette île que la mère du poète fut prise des douleurs de l'enfantement. Celui qui croyait à l'éternité a voulu symboliser l'éternité, sans doute, par ce retour de la mort au point de départ de la vie.

Longtemps à l'avance, M. de Chateaubriand s'était préoccupé de son tombeau, comme Napoléon du sien. Sur la pierre de l'un, on dut écrire simplement : *Ci-gît Napoléon Bonaparte* ; sur la pierre de l'autre, on a écrit plus simplement encore : *Ci-gît un chrétien*.

Mais, un jour, la France ira prendre le corps de M. de Chateaubriand pour le placer au Panthéon, comme elle a été prendre celui de Napoléon pour le mettre aux Invalides.

Ce sera la dernière ressemblance entre le poète et l'empereur.

M. le duc et M^{me} la duchesse d'Orléans

Il y a bientôt seize ans qu'à la nouvelle de la mort du duc d'Orléans, j'écrivis ce que vous allez lire.

Aujourd'hui, une nouvelle non moins inattendue et non moins douloureuse nous frappe – celle de la mort de sa veuve.

Laissez-moi consacrer quelques pages à de tristes et pieux souvenirs.

I

Ce jour-là, je roulais vers Quarto, maison de campagne que Son Altesse le prince de Montfort, ex-roi de Westphalie, possède près de Florence. Je devais y dîner en petit comité avec le prince et ses deux fils, afin de réunir à mes recherches, faites sur le champ de bataille même, ses souvenirs de Waterloo.

J'aperçus de loin ses deux fils, le prince Jérôme et le prince Napoléon, qui m'attendaient sur le perron. Je sautai à bas de ma voiture et je courus à eux. Ils me tendirent la main, mais avec une expression de tristesse et d'inquiétude qui me frappa.

— Qu'avez-vous donc ? leur demandai-je en riant.

— Nous avons, me répondit le prince Napoléon, que nous sommes désolés de vous voir si gai.

— Vous savez, mon prince, que j'ai grand plaisir à vous voir ; par conséquent, ma gaieté, lorsque j'ai l'honneur de venir chez vous, n'a rien qui doive vous étonner.

— Non ; mais cela prouve que vous ne connaissez pas une nouvelle terrible, et nous aurions voulu que vous l'apprissiez, mon frère et moi, par d'autres que nous.

— Laquelle, mon Dieu ? rien qui vous soit personnel, j'espère, monseigneur ?

— Non ; mais vous venez de perdre, vous, une des personnes que vous aimiez le plus au monde.

Deux idées se présentèrent simultanément à mon esprit : mon fils et monseigneur le duc d'Orléans.

Ce ne pouvait être mon fils : si un accident lui fût arrivé, j'en eusse été prévenu tout d'abord et avant personne.

— Le duc d'Orléans ? demandai-je avec anxiété.

— Il s'est tué en tombant de voiture, me répondit le prince Jérôme, le 13 juillet, à quatre heures et demie du soir.

Le 13 juillet ! Qu'avais-je fait ce jour-là ? quel pressentiment avais-je éprouvé ? quelle voix était venue murmurer à mon oreille l'annonce de ce grand malheur ?

Ce jour-là, sans doute, avait passé comme les autres jours : plus gaiement peut-être. Oh ! c'est une des grandes tristesses de notre humanité que cette courte vue qui se borne à l'horizon, que cet esprit sans prescience, que ce cœur sans instinct. Tout cela pleure, tout cela crie, tout cela se lamente, quand on sait ce qui est arrivé, mais tout cela ne devine rien de ce qui arrive. Pauvres aveugles et pauvres sourds que nous sommes !

À force de chercher dans mes jours passés, voici ce que j'y retrouvai : c'est assez étrange !

Le 13 juillet, deux à trois heures, c'est-à-dire tandis que le prince royal mourait, j'écrivais la lettre suivante à sa mère :

« Majesté,

» Quand je me présenterai aux portes du ciel et qu'on me demandera sur quoi je m'appuie pour y entrer, je répondrai : "Ne pouvant pas faire le bien moi-même, je l'ai indiqué quelquefois à la reine des Français, et toujours le bien que je n'ai pu faire, pauvre et chétif que je suis, la reine des Français l'a fait."

» Laissez-moi donc, madame, vous remercier d'abord en passant pour cette pauvre Romaine dont vous avez pris la fille, et qui priera toute sa vie, non pas pour vous, car c'est à vous de prier pour les autres, mais pour ceux qui vous sont chers.

» Or, un de ceux-là passait le 28 juin dernier, longeant l'île d'Elbe, conduisant une flotte magnifique qui allait où le souffle du Seigneur la poussait, d'Occident en Orient, je crois ; celui-là,

c'était le troisième de vos fils, madame, c'était le vainqueur de Saint-Jean d'Ulloa, c'était le pèlerin de Sainte-Hélène, c'était le prince de Joinville.

» Moi, j'étais sur une petite barque, perdu dans l'immensité, regardant tour à tour la mer, ce miroir du ciel, et le ciel, ce miroir de Dieu ; puis, comme j'appris qu'avec cette flotte un de vos enfants passait à l'horizon, je pensai à Votre Majesté, et je me dis qu'elle était véritablement bénie entre les femmes.

» Puis, ainsi rêvant, j'arrivai à une pauvre petite île dont le nom est inconnu, sans doute, à Votre Majesté, et qu'on appelle l'île de la Pianosa. Dieu a décidé que vous seriez bénie dans ce petit coin de terre, madame, et je vais vous dire comment.

» Il y avait là, dans cette petite île inconnue, deux pauvres pêcheurs qui se désespéraient ; la flotte française, en passant, venait d'entraîner avec elle leurs filets, c'est-à-dire leur seule fortune, c'est-à-dire l'unique espoir de leur famille.

» Ils apprirent que j'étais Français ; ils vinrent à moi ; ils me racontèrent leur malheur ; ils me dirent qu'ils étaient ruinés ; ils me dirent qu'ils n'avaient plus d'autre ressource que de mendier pour vivre.

» Je leur demandai alors s'ils connaissaient une reine qui s'appelait Marie-Amélie.

» Ils me répondirent que c'était une de leurs compatriotes, et qu'ils en avaient entendu parler comme d'une sainte.

» Alors je rédigeai pour eux la demande ci-jointe, à laquelle les gouverneurs de l'île d'Elbe et de la Pianosa ajoutèrent un certificat revêtu de tous les caractères de la légalité, et je leur dis d'espérer.

» En effet, madame, vous serez assez bonne, j'en suis sûr, pour remettre à M. l'amiral Duperré la demande de ces pauvres gens. Recommandée par vous, cette demande aura le résultat qu'elle doit avoir.

» Et moi, je serai fier et heureux, madame, d'avoir encore une fois été l'intermédiaire entre le malheur et Votre Majesté.

Aussitôt le dîner fini, je demandai au roi Jérôme la permission de me retirer : j'avais besoin de courir au-devant des détails ; puis, la fatale nouvelle confirmée, de me renfermer seul avec moi-même. Mes souvenirs, c'était tout ce qui me restait du prince qui m'avait aimé ; j'avais hâte de me retrouver avec eux.

Le prince Napoléon voulut m'accompagner. Nous ordonnâmes au cocher de nous conduire aux Cachines.

Les Cachines sont, à six heures, en été, le rendez-vous de tout Florence. Les attachés de l'ambassade française s'y trouveraient sans aucune doute. Nous apprendrions certainement là quelque chose d'officiel.

Effectivement, là, tout nous fut confirmé. Comment, cinq jours après l'événement, cet événement était-il connu, quand il faut huit jours à la poste pour parcourir la distance qui existe entre Florence et Paris ? Je vais vous le dire.

Le télégraphe avait porté la nouvelle jusqu'au pont de Beauvoisin. Là, le commandant des carabiniers du roi Charles-Albert, ayant jugé l'événement assez important pour le transmettre sans retard à son gouvernement, avait fait partir un de ses hommes en estafette, et, d'estafette en estafette, la nouvelle avait traversé les Alpes, était descendue à Turin et était enfin arrivée à Gênes. La *Gazette de Gênes* la rapportait telle que le télégraphe l'avait donnée, sans commentaires, sans explications, mais à sa colonne officielle ; il n'y avait donc plus de doute à avoir, il n'y avait donc plus d'espoir à conserver.

La sensation était profonde. Tel est le pouvoir étrange de la popularité, que cet amour caché, plein de tendresse et d'espérance, que la France portait au prince royal, avec lequel elle l'accompagnait dans ses voyages pacifiques en Europe, dans ses campagnes guerrières en Afrique, avec lequel enfin elle l'accueillait à son retour, s'était répandu au dehors, avait gagné l'étranger, et ce jour-là, peut-être, se manifestait à la fois en Allemagne, en Italie, en Angleterre et en Espagne, par une sympathie universelle.

On eût dit que le pauvre prince qui venait de mourir était non-seulement l'espoir de la France, mais encore le messie du monde.

Maintenant, tout était fini. Les regards qui le suivaient avec l'anxiété de l'attente étaient tous fixés sur un cercueil.

Le monde avait quelquefois porté le deuil du passé ; cette fois il portait le deuil de l'avenir.

Je laissai les promeneurs s'épuiser en conjectures. Que me faisaient les détails ? la catastrophe était vraie !

Je rentrai chez moi, et je retrouvai sur mon bureau cette lettre à la reine qui ne devait partir que par le courrier de l'ambassade, c'est-à-dire le lendemain 19 ; cette lettre où je lui disais qu'elle était heureuse entre toutes les mères.

Un instant j'hésitai à jeter un malheur étranger et secondaire au milieu d'un malheur de famille, profond, suprême, irréparable ; mais je connaissais la reine : une bonne œuvre à lui proposer était une consolation à lui offrir. Seulement, au lieu de lui adresser la lettre à elle, j'adressai la lettre à monseigneur le duc d'Aumale.

Ce que je lui écrivis, je n'en sais rien : ce sont de ces pages dont on ne garde pas copie ; de ces pages dans lesquelles le cœur déborde et que les yeux trempent de larmes.

C'est que, après le prince royal, monseigneur le duc d'Aumale était celui des quatre princes que je connaissais le plus. Je lui avais été présenté aux courses de Chantilly par le prince royal lui-même.

Le prince royal avait une profonde tendresse et une haute estime pour le duc d'Aumale. C'était sous lui que le jeune colonel avait fait son apprentissage de guerre, et, quand il avait, au col de Mouzaïa, reçu le baptême de feu, c'était lui qui lui avait servi de parrain.

Un jour, dans une de ces longues causeries où nous parlions de toutes choses, et où, las d'être prince, il redevenait homme avec moi, le duc d'Orléans m'avait raconté une de ces anecdotes de cour auxquelles la narration écrite ôte tout son charme ; puis

le prince racontait admirablement bien ; il avait l'éloquence de la conversation, si cela se peut dire, au plus haut degré. Enfin, il savait s'interrompre pour écouter, chose si rare chez tous les hommes, qu'elle devient merveilleuse chez un prince.

Il y avait dans la voix du duc d'Orléans, dans son sourire, dans son regard, un charme magnétique qui fascinait. Je n'ai jamais retrouvé chez personne, même chez la femme la plus séduisante, rien qui se rapprochât de ce regard, de ce sourire et de cette voix.

Dans quelque disposition d'esprit qu'on eût abordé le prince, il était impossible de le quitter sans être entièrement subjugué par lui. Était-ce son esprit ? était-ce son cœur qui vous séduisait ? C'étaient son cœur et son esprit ; car son esprit, presque toujours, était dans son cœur.

Dieu sait que je n'ai pas dit un mot de tout cela pendant qu'il vivait. Seulement, j'avais une douleur, j'allais à lui ; j'avais une grande joie, et, joie et douleur, il en prenait la moitié. Une partie de mon cœur est enfermée dans le cercueil sur lequel j'écris ces lignes.

Or, voici ce qu'il me racontait un jour :

C'était sur les bords de la Chiffa, la veille du jour fixé pour le passage du col de Mouzaïa. Il y avait un engagement acharné entre nous et les Arabes. Le prince royal avait envoyé successivement plusieurs aides de camp porter des ordres ; un nouvel ordre devenait urgent, par cela même que le combat devenait plus terrible ; il se retourna vers son état-major et demanda quel était celui dont le tour était venu de marcher.

— Moi, répondit le duc d'Aumale en s'avancant.

Le prince jeta un coup d'œil sur le champ de bataille ; il vit à quel danger il allait exposer son frère. À cette époque, qu'on se le rappelle, le duc d'Aumale avait dix-huit ans à peine. Homme par le cœur, c'était encore un enfant par l'âge.

— Tu te trompes, d'Aumale, ce n'est pas à toi, dit le duc d'Orléans.

Le duc d'Aumale sourit : il avait compris l'intention de son frère.

— Où faut-il aller, et que faut-il faire ? répondit le jeune prince en rassemblant les rênes de son cheval.

Le duc d'Orléans poussa un soupir ; mais il sentit qu'on ne marchandait pas avec l'honneur, et que celui des princes est plus précieux encore à ménager que celui des autres hommes.

Il tendit la main à son frère, la lui serra fortement, et lui donna l'ordre qu'il attendait.

Le duc d'Aumale partit au galop, s'enfonça dans la fumée et disparut au milieu de la bataille.

Le duc d'Orléans l'avait suivi des yeux tant que ses yeux avaient pu le suivre, puis il était resté le regard fixé sur l'endroit où il avait cessé de le voir.

Au bout d'un instant, un cheval sans cavalier reparut.

Le duc d'Orléans se sentit frémir des pieds à la tête. Ce cheval était du même poil que celui du duc d'Aumale.

Une idée terrible lui traversa l'esprit ; c'est que son frère était tué, et tué en portant un ordre donné par lui !

Il se cramponna à sa selle, tandis que deux grosses larmes jaillissaient de ses yeux et roulaient sur ses joues.

— Monseigneur, dit une voix à son oreille, il a une chabraque rouge !

Le duc d'Orléans respira à pleine poitrine. Le cheval du duc d'Aumale avait une chabraque bleue.

Il se retourna et jeta ses bras autour du cou de celui qui l'avait si bien compris. Le duc d'Orléans me le nomma alors. J'ai oublié son nom. C'est un de ses aides de camp, je le sais bien, ou Bertin de Vaux, ou Chabot-Latour, ou d'Elchingen.

Dix minutes après, le duc d'Aumale, sain et sauf, après s'être acquitté de son message avec le courage et le calme d'un vieux soldat, était de retour près de son frère.

Je vous l'ai dit, toute cette petite histoire est bien pâle, écrite par moi ; racontée par le prince lui-même, avec sa voix trem-

blante, avec ses yeux mal essuyés, c'était une chose adorable.

Oh ! s'il m'avait été permis d'écrire cette vie si courte et cependant si remplie ; de raconter presque un à un, comme depuis quatorze ans je les avais vus passer devant moi, ces jours tantôt sombres, tantôt sereins, tantôt éclatants ; si de cette existence privée j'avais eu le droit de faire une existence publique, on se serait agenouillé devant ce cœur comme devant un tabernacle.

Il y avait en lui trop de choses venant de Dieu ; ses vertus appauvrissaient le ciel. Dieu l'a repris avec ses vertus, et maintenant c'est la terre qui est veuve.

Depuis quatorze ans, comprenez-vous bien, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort, et pas une seule fois, pas une seule fois, entendez-vous, je n'avais été refusé.

Aussi il était tout pour moi, cet homme à qui cependant je n'avais rien demandé pour moi !

On venait à moi pour une chose juste, quelle qu'elle fût, réclamation ou prière, vieux compagnon du champ de bataille ou jeune camarade de collège.

— C'est bien, disais-je, la première fois que je verrai le prince, je lui en parlerai.

La chose était faite, si toutefois, je le répète, la chose était juste à faire.

C'est que le prince avait autant de justesse dans l'esprit que de justice dans le cœur. C'était un mélange de bon et de grand.

Il sentait comme Henri IV, il voyait comme Louis XIV.

Aussi, en même temps qu'au duc d'Aumale, j'écrivais à la reine, non pas, Dieu merci ! pour tenter de la consoler ! La Bible elle-même avoue qu'il n'y a pas de consolation pour une mère qui perd son enfant. Rachel ne voulut pas être consolée, parce que ses enfants n'étaient plus. *Et noluit consolari, quia non sunt.*

Ma lettre avait quatre lignes, je crois ; voici ce que je lui disais :

« Pleurez, pleurez, madame ; toute la France pleure avec vous.

Pour moi, j'ai éprouvé deux grandes douleurs dans ma vie : l'une, le jour où j'ai perdu ma mère ; l'autre, le jour où vous avez perdu votre fils. »

Puis, à la princesse royale, à la duchesse d'Orléans, à cette double veuve d'un mari et d'un trône, je n'écrivis rien, je crois ; je me contentai d'envoyer cette prière pour son fils :

« Ô mon père qui êtes aux cieux, faites-moi tel que vous étiez sur la terre ; et je ne demande pas autre chose à Dieu pour ma gloire à moi, et pour le bonheur de la France. »

Un mot sur le royal enfant et sur cette auguste veuve.

Le 2 janvier 1841, j'étais allé faire ma visite de bonne année au prince royal. Après quelques instants de causerie :

— Connaissez-vous le comte de Paris ? me demanda-t-il.

— Oui, monseigneur, répondis-je, j'ai eu l'honneur de voir Son Altesse déjà deux fois.

Et je rappelai au prince dans quelles circonstances.

— N'importe, me dit-il, je vais l'aller chercher pour que vous lui fassiez vos compliments.

Il sortit et rentra un instant après, tenant l'enfant par la main ; puis, s'approchant avec cette gravité qui était un des charmes de sa plaisanterie intime :

— Donnez la main à monsieur, dit-il, c'est un ami de papa, et papa n'en a pas trop.

— Vous vous trompez, monseigneur, lui dis-je : tout au contraire des autres princes royaux, Votre Altesse a des amis et pas de parti.

Le duc d'Orléans sourit, et, sur un signe de son père, le comte de Paris me donna sa petite main, que je baisai.

— Que souhaitez-vous à mon fils ? me dit alors le prince.

— D'être roi le plus tard possible, monseigneur.

— Vous avez raison, c'est un vilain métier.

— Ce n'est point pour cela, monseigneur, repris-je ; mais c'est qu'il ne peut être roi qu'à la mort de Votre Altesse.

— Oh ! je puis mourir maintenant, dit-il avec cette expres-

sion de mélancolie qui revenait si souvent sur son visage et dans sa voix. Avec la mère qu'il a, il sera élevé comme si j'y étais.

Puis, étendant la main vers la chambre de la duchesse, comme s'il eût pu deviner à travers la muraille la place où elle était :

— C'est un quine que j'ai gagné la loterie, me dit-il.

Le fait est qu'il était impossible, je crois, d'avoir à la fois plus de respect, de tendresse, de vénération et de confiance que le duc d'Orléans n'en avait pour la duchesse. C'est qu'il avait retrouvé en elle une partie des hautes qualités qu'il avait lui-même. Quand il parlait d'elle, et il en parlait souvent, son bonheur intime débordait de son cœur, comme l'eau déborde d'un vase trop plein.

Je portai le soir même les trois lettres mortuaires à l'ambassade. Je trouvai M. Bellocq tout en larmes. Il ne savait encore rien d'officiel ; mais, comme la *Gazette de Gênes* est ordinairement le journal le mieux informé de l'Italie, il croyait à la réalité de la nouvelle.

Je rentrai donc chez moi, ayant fait un pas de plus dans cette affreuse certitude.

J'avais écrit à la reine que je n'avais éprouvé que deux grandes douleurs dans ma vie : c'était vrai. J'ajouterai que cette douleur que j'avais éprouvée en perdant ma mère, le prince royal l'avait tendrement partagée. Voilà comment les noms de ces deux aimés de mon cœur, que je vois maintenant ensemble en regardant le ciel, se trouvent réunis l'un à l'autre dans mon souvenir.

Le 1^{er} août 1838, on m'annonça que ma mère venait d'être atteinte, pour la deuxième fois, d'une apoplexie foudroyante. La première avait précédé de trois jours seulement la première représentation de *Henri III*.

Je courus au faubourg du Roule, où demeurait ma mère. Elle était sans connaissance.

Cependant, à mes cris, à mes larmes, à mes sanglots, surtout grâce à cet instinct du cœur qui ne meurt chez la mère qu'après la mort, Dieu permit qu'elle ouvrît les yeux, qu'elle me regardât

et qu'elle me reconnût.

C'était tout ce que j'avais à demander d'abord. Mais, cette grâce accordée, je demandai un miracle : je demandai sa vie.

Si jamais prière ardente et larmes désespérées coulèrent de la bouche et des yeux d'un fils sur le front d'un mourant, je puis dire que ce sont les prières et les larmes qui coulèrent de ma bouche et de mes yeux sur le front de ma mère.

Cette fois, je demandais trop sans doute : Dieu détourna la tête ; le mal fit, de minute en minute, de visibles et terribles progrès.

J'avais besoin de répandre mon cœur. Je pris une plume et j'écrivis au prince royal. Pourquoi à lui plutôt qu'à un autre ? C'est que je l'aimais mieux que tout autre.

Je lui écrivis que, près du lit de ma mère mourante, je priais Dieu de lui conserver son père et sa mère.

Puis je revins suivre sur ce front bien-aimé la marche de l'agonie.

Une heure après, une voiture dont je n'entendis pas le roulement s'arrêtait à la porte de la rue.

J'entendis une voix qui disait :

— De la part du prince royal.

Je me retournai, je passai dans la chambre à côté, et je vis le valet de chambre qui avait l'habitude d'introduire chez le prince.

— Son Altesse, me dit-il, fait demander des nouvelles de madame Dumas.

— Oh ! mal, très-mal, sans espoir ! dites-le-lui et remerciez-le.

Au lieu de partir sur cette réponse, il resta un instant immobile et hésitant.

— Eh bien, mon ami, lui demandai-je, qu'y a-t-il ?

— Il y a, monsieur, je ne sais si je dois vous le dire, mais vous seriez peut-être fâché que je ne vous le disse pas, il y a que le prince est ici.

— Où cela ?

— À la porte de la rue, dans sa voiture.

Je courus. La portière était ouverte. Il me tendit les deux mains ; je posai ma tête sur ses genoux et je pleurai.

Il avait cru que ma mère demeurait avec moi rue de Rivoli. Il avait monté mes quatre étages, et, ne m'ayant point trouvé, il m'avait suivi au fond du faubourg du Roule.

Il me disait cela pour excuser son retard, pauvre prince, noble cœur !

Je ne sais pas combien de temps je restai là. Tout ce que je sais, c'est que la nuit était belle et sereine, et que, par le carreau de l'autre portière, je voyais, à travers mes larmes, briller les étoiles du ciel.

Six mois après, c'était lui qui pleurait à son tour ; c'était moi qui lui rendais la visite funèbre qu'il m'avait faite. La princesse Marie, morte en dessinant un tombeau, était allée l'annoncer au ciel.

Et aujourd'hui, à son tour, c'est lui que nous pleurons.

Oh ! quand la mort choisit, elle choisit bien.

Cette première grande douleur de ma vie, je viens de la raconter.

Au reste, je dois le dire, pauvre prince ! personne moins que lui ne comptait sur l'avenir ; on eût dit qu'il avait eu, tout enfant, quelque révélation de sa mort précoce. Il doutait toujours de cette haute fortune où chacun lui répétait qu'il était appelé.

J'arrivai à Paris quelques jours après l'attentat Quénisset. Je courus au pavillon Marsan. C'était d'ordinaire ma première visite quand j'arrivais, ma dernière visite quand je partais.

— Ah ! vous voilà, voyageur éternel ? me dit le duc.

— Oui, monseigneur ; j'arrive tout exprès pour vous faire mon compliment de condoléance sur la nouvelle tentative d'assassinat faite sur notre jeune colonel.

— Ah ! c'est vrai. Eh bien, vous le voyez, reprit-il en riant, voilà le pourboire des princes en l'an de grâce 1841.

— Mais, du moins, répondis-je, Votre Altesse doit-elle être

rassurée en voyant le soin que met la Providence à ce que vous ne touchiez pas ces pourboires.

— Oui, oui, murmura le prince en prenant machinalement un bouton de mon habit, oui, la Providence veille sur nous, c'est incontestable ; mais, ajouta-t-il en poussant un soupir, c'est toujours bien triste, croyez-moi, de ne vivre que par miracle !

La Providence s'était lassée.

Le lendemain au matin, je reçus une lettre de notre ambassadeur.

Cette lettre contenait la dépêche télégraphique que M. Bellocq venait de recevoir :

« Le prince royal a fait ce matin une chute de voiture.

» Il est mort ce soir à quatre heures et demie.

» 13 juillet 1842. »

Je n'avais plus qu'une chose à faire, c'était de partir de Florence pour assister à ses funérailles.

II

J'interrogeai tous les journaux qu'on reçoit à Florence pour savoir à quelle époque étaient fixées les funérailles du prince royal.

Je restai jusqu'au 26 juillet sans rien apprendre de positif. Le 26, je lus dans le *Journal des Débats* que, le 3 août, aurait lieu la cérémonie à Notre-Dame, et, le 4, l'inhumation dans les caveaux de Dreux.

Le pris mon passe-port, et, le 27, à deux heures, je montai sur un bateau à vapeur qui partait pour Gênes.

Le lendemain, à neuf heures du matin, je prenais terre et courais à la poste. La malle partait, il n'y avait pas de place ; elle emporta seulement une lettre de moi au directeur de la poste de Lyon.

Je pris une voiture et je partis.

Je voyageai jour et nuit, sans perdre une heure, sans gaspiller

une seconde. J'arrivai à Lyon le 1^{er} août, à trois heures de l'après-midi.

Je courus à la poste. Ma lettre était arrivée à temps. Une place avait été retenue. Si cette place m'avait manqué, j'arrivais trop tard. Seulement alors, je respirai.

Le surlendemain, j'entrais dans Paris à trois heures du matin.

Restait la crainte de ne pouvoir pas me procurer de billet pour la cérémonie. À sept heures du matin, je courus chez M. Asseline.

Il était déjà sorti, pauvre désolé qu'il était aussi.

Il y avait quinze jours qu'il ne dormait plus et qu'il mangeait à peine.

La première chose que je vis, ce fut la gravure de Calamata, cette belle gravure de ce beau tableau de M. Ingres.

J'avais vu le tableau dans l'atelier de notre grand peintre, la veille de mon départ. Je retrouvai la gravure dans le cabinet d'Asseline, le jour de mon arrivée. Dans l'intervalle, l'âme qui animait ces yeux si doux, si bons, si intelligents, s'était éteinte.

Il y a en Italie un proverbe qui dit, ou plutôt un préjugé qui croit que, lorsqu'on fait faire son portrait en pied, on meurt dans l'année.

J'avais demandé, six semaines auparavant, en voyant le portrait de M. Ingres, pourquoi le cadre coupait la peinture au-dessous des genoux.

On m'avait répondu, je ne sais si la chose est vraie, que la reine avait supplié son fils de ne point faire faire son portrait en pied, et que le prince, en souriant aux craintes mortelles, avait accordé cette demande à la reine.

Cette gravure était posée sur un canapé. Je m'agenouillai devant le canapé.

Asseline rentra. Nous nous jetâmes dans les bras l'un de l'autre. Il m'avait gardé un billet ; je ne lui avais pas écrit, mais il avait compris que je devais venir.

Puis il s'était douté que je ne voudrais quitter le corps du

prince qu'à la porte du caveau royal, et il avait demandé pour moi la permission de le suivre à Dreux.

Alors recommencèrent les douloureuses questions et les tristes réponses. Le malheur était si inattendu, que je n'y pouvais croire, et qu'il me semblait que je faisais un rêve dont le bruit de mes paroles allait me réveiller.

À neuf heures, je partis pour Notre-Dame. Les rues de Paris avaient un aspect de tristesse que je ne leur avais jamais vu. Puis, pour moi, chaque signe de douleur était nouveau et parlait tout haut à ma douleur.

Ces drapeaux avec des crêpes, ces bannières avec leurs chiffres, Notre-Dame tout entière avec sa tenture, Notre-Dame, pareille à un grand cercueil renfermant l'espoir public qui venait de mourir, Notre-Dame transformée en chapelle ardente, avec ses trente mille cierges qui en faisaient une fournaise ; toutes ces choses que les Parisiens voyaient depuis longtemps, tout ce spectacle funèbre auquel ils étaient habitués depuis une semaine, je le voyais, moi, pour la première fois, et il me parlait à moi plus haut qu'à personne.

De la tribune où j'étais, je voyais parfaitement le cercueil ; j'aurais donné, je ne dirai pas de l'argent, mais des jours, mais des années de ma propre vie pour aller m'agenouiller devant ce catafalque, pour baiser ce cercueil, pour couper un morceau du velours qui le couvrait.

Une salve de canon annonça l'arrivée des princes. Les canons, comme les cloches, sont les interprètes des grandes joies et des grandes douleurs humaines. Leur voix de bronze est la langue que se parlent, dans les circonstances qui les réunissent, la terre et le ciel, l'homme et Dieu.

Les princes entrèrent. Cette fois, la sensation fut profonde et agit sur tout le monde. Le prince royal, c'était leur âme ; leur lumière, à eux, émanait de lui. Aussi étaient-ils brisés de douleur ; ils n'avaient pas songé qu'ils pouvaient deux fois perdre leur père.

La cérémonie fut longue, triste, solennelle. Quarante mille personnes, entassées dans Notre-Dame, faisaient un tel silence, qu'on entendait jusqu'à la moindre note du chant sacré, jusqu'au plus faible des frémissements de l'orgue, au milieu desquels venait de temps en temps mugir un coup de canon. J'ai peu vu de spectacles qui donnassent aussi puissamment l'idée du deuil d'une grande nation.

Puis vint l'absoute, c'est-à-dire la cérémonie touchante entre les cérémonies mortuaires. Les princes montèrent successivement, selon leur âge, jusqu'au cercueil fraternel, secouant l'eau bénite, et priant pour l'âme qui les avait tant aimés. Il y avait quelque chose de poignant dans ces ascensions successives et dans l'insistance de ces quatre jeunes gens suppliant Dieu de recevoir dans son sein celui qu'ils avaient si souvent serré vivant dans leurs bras.

Je restai un des derniers ; j'espérais pouvoir me rapprocher du cercueil. C'était impossible.

Tous ceux qui liront ces lignes auront probablement perdu une personne qui leur était chère ; mais si cette personne est morte lentement entre leurs bras, s'ils ont pu suivre sur son front les progrès de l'agonie, s'ils ont pu recueillir dans un dernier souffle l'âme qui, portée par ce souffle suprême, montait au ciel, il y a eu, certes, pour eux douleur moins poignante que si, ayant quitté cette personne aimée, pleine de santé, de force et d'avenir, ils la retrouvent, au retour d'un long voyage, enfermée dans un cercueil que non-seulement ils ne peuvent ouvrir, mais dont ils ne peuvent pas même s'approcher. Comme j'enviais le désespoir de ceux-là qui, dans cette pauvre maison de l'allée de la Révolte, l'avaient vu lentement expirer sur ces deux matelas posés par terre, qui avaient vu se fermer ses yeux, qui avaient suivi son agonie ! Ceux-là avaient pu ramasser une boucle de ses cheveux, couper un morceau de son habit, déchirer un lambeau de sa chemise. Il fallut sortir.

Nous devions aller à Dreux en poste. Nous étions quatre dans

la même voiture : trois amis de collège du prince et moi : c'était Guilhem, le député ; c'était Ferdinand Leroy, secrétaire général de la préfecture de Bordeaux ; c'était Bocher, bibliothécaire du prince royal. Tous trois avaient vécu dans l'intimité de l'illustre mort, car le prince royal était surtout fidèle à ses souvenirs de classe. Il y avait deux mois à peine que j'avais, avec l'aide d'Asseline, placé chez lui un de ses anciens condisciples qui n'avait pour toute protection auprès du prince que ses souvenirs et un petit chiffon de papier déchiré à son cahier d'écolier de troisième.

Le hasard nous avait réunis ; nous étions les seuls qui, en dehors de la maison du roi ou de la maison du prince, eussent eu l'idée de suivre le corps jusqu'à Dreux : nous étions les étrangers de la cérémonie.

Aussi nous fallut-il partir de bonne heure, de peur de ne pas trouver de chevaux, car nous n'avions pas d'ordre d'en prendre.

Cette douleur dont j'ai parlé avait absorbé bien au delà de la capitale. Partout, sur notre passage, nous retrouvions le même aspect, triste et morne. Les grandes villes étaient tendues de noir ; les villages avaient des crêpes à leurs drapeaux ; dans quelques endroits s'élevaient des arcs mortuaires, des reposoirs funèbres, devant lesquels devait s'arrêter le cercueil du prince.

Les nations ont donc leur deuil comme les individus, triste à la fois comme celui d'une mère qui a perdu son fils, et de toute une famille qui a perdu son père.

Comparez à cela celui des trois derniers deuils royaux que nos pères et nous avons vus ; comparez à cela les chants joyeux et les danses insultantes qui accompagnèrent le cercueil de Louis XIV, les malédictions qui accompagnèrent le cercueil de Louis XV, et l'indifférence qui accompagna celui de Louis XVIII.

Ceci est cependant un grand démenti à ceux qui nous appellent la nation régicide. Qu'était-ce donc que le duc d'Orléans, si ce n'était notre roi à venir ? Pauvre prince ! quel miracle il avait fait ! Il nous avait réconciliés avec la royauté.

Nous arrivâmes à Dreux pendant la nuit. À peine trouvâmes-

nous une petite chambre, où nous fûmes obligés de nous installer tous les quatre. Il y avait neuf nuits que je ne m'étais couché ; je me jetai sur un matelas et je dormis quelques heures.

Nous fûmes réveillés par le tambour : les gardes nationaux arrivaient par milliers, non-seulement des villages et des villes environnants, mais encore des points les plus éloignés. Nous vîmes encore la garde nationale de Vendôme. Ces braves gens qui la composaient avaient fait quarante-cinq lieues à pied, et s'éloignaient dix jours de leurs affaires pour venir assister à cette dernière revue que devait passer le prince royal.

Et cependant il n'y avait ni croix, ni coups de fusil à venir chercher, ces deux mobiles avec lesquels on fait faire aux Français tant de choses !

Il y avait un cercueil à accompagner jusqu'au caveau mortuaire, voilà tout. Il est vrai que ce cercueil renfermait l'espoir de la France.

À mesure que les gardes nationaux arrivaient, on les plaçait en haie sur la route. À chaque instant, cette haie s'allongeait et s'épaississait : elle couvrit bientôt plus d'une demi-lieue de terrain.

Dès le matin, nous nous étions assurés que nous pourrions entrer dans la chapelle. Comme la chapelle de Dreux est une simple chapelle, il y tient à peine cinquante ou soixante personnes. J'avais été à cette occasion trouver le sous-préfet, et le hasard avait fait que ce sous-préfet était Maréchal, un de mes anciens amis. Lui aussi, il avait connu personnellement le prince ; je n'eus donc point affaire à une douleur officielle, mais à une grande et réelle affliction. Il nous dit de ne pas le quitter, et qu'ainsi il nous répondait de nous faire entrer.

On annonça que le cercueil était en vue de la ville. De ce moment, le télégraphe avait commencé à marcher. Il correspondait avec celui du ministère de l'intérieur, qui, à l'aide d'hommes à cheval, correspondait lui-même avec les Tuileries. En moins d'un quart d'heure, la reine savait chaque détail de la cérémonie

funèbre. Elle pouvait donc suivre du cœur ce cercueil bien-aimé qu'elle n'avait pu suivre des yeux ; elle pouvait donc assister en quelque sorte à la messe mortuaire ; elle pouvait, agenouillée dans son oratoire, mêler sa prière et ses larmes aux larmes et aux prières qui coulaient et qui murmuraient à vingt lieues de là. Aussi y avait-il quelque chose de triste et de poétique dans le mouvement lent et mystérieux de cette machine qui, à travers les airs, portait à une mère en pleurs les dernières nouvelles de son fils trépassé, et qui ne s'arrêtait que pour savoir sa réponse.

Nous nous acheminâmes au-devant du corps. Tout le trajet que le char funèbre devait parcourir, depuis la porte jusqu'à la chapelle, était tendu de noir, et à chaque maison pendait un drapeau tricolore pavoisé de deuil.

Arrivés au bout de la rue, nous aperçûmes le char arrêté : on descendait le cœur, qui devait être porté à bras, tandis que le corps devait suivre, traîné par six chevaux caparaçonnés de noir. Je me retournai vers le télégraphe : le télégraphe annonçait à la reine la douloureuse opération qui s'accomplissait en ce moment.

Ô suprême bienfait des larmes ! don céleste fait par la miséricorde infinie du Seigneur à l'homme, le même jour où, dans sa sagesse mystérieuse, il lui envoyait la douleur !

Nous attendîmes ; le cercueil s'approchait lentement, précédé par l'urne de bronze dans laquelle était renfermé le cœur. Urne et cercueil passèrent devant nous ; puis les aides de camp du prince, portant le grand cordon, l'épée et la couronne ; puis les quatre princes, têtes nues, en grand uniforme et en manteau de deuil ; puis la maison militaire et civile du roi, au milieu de laquelle on nous fit signe de prendre notre place.

J'aperçus Pasquier : il était changé comme s'il eût manqué de mourir lui-même.

Pauvre Pasquier ! c'était à lui qu'était échue la rude épreuve.

Après avoir vu mourir le prince dans ses bras, c'est lui qui avait fait l'autopsie ; il avait coupé par morceaux ce corps auquel, pour lui épargner une souffrance, il eût, de son vivant, donné sa

propre vie.

Comprenez-vous une douleur plus grande que celle du médecin qui, près d'un agonisant bien-aimé, lisant seul dans l'avenir de Dieu, et, reconnaissant qu'il n'y a plus d'espérance, est forcé d'arrêter les larmes dans ses yeux, de passer le sourire sur ses lèvres pour rassurer un père, une mère, une famille au désespoir ; qui ment par religion, et qui, sentant l'impuissance de son art, se condamne lui-même, pour accomplir le devoir qui lui est imposé par la science, à torturer, pieux bourreau, ce pauvre mourant dont, sans lui peut-être, l'agonie au moins serait douce ; puis, après la mort, qui est condamné à aller, le scalpel à la main, chercher jusqu'au fond du cœur, dont, trente ans, il a écouté avec inquiétude les pulsations, les causes de cette mort et les traces qu'elle y a laissées en passant ?

Voilà ce que Pasquier avait souffert. Aussi, en regardant en arrière, il ne comprenait pas le courage qu'il avait eu : il frissonnait à la seule pensée de ce qu'il avait fait.

Une fois, en 1839, on avait craint pour le prince. Quelques symptômes de phtisie pulmonaire avaient effrayé l'amitié de ceux qui l'entouraient.

Personne n'avait osé prévenir le malade, dont les journées pleines de fatigue et dont les nuits pleines de veilles pouvaient empirer l'état.

Alors je m'étais chargé d'écrire au prince, et je lui avais écrit.

L'autopsie prouva que ces craintes étaient non-seulement exagérées, mais encore dénuées de tout fondement. Il est vrai que Pasquier avait toujours répondu sur sa tête qu'il n'y avait rien à craindre de ce côté.

Près de lui était Bois-Milon, sous l'œil duquel le prince royal avait grandi. Le maître, tout brisé de douleur, recevait le deuil de son élève.

— Il y a aujourd'hui douze ans, me dit-il, que le prince rentrait à Paris à la tête de son régiment. Vous en souvenez-vous ?

Oui, certes, je m'en souvenais ! Il m'avait serré la main en

passant, tout resplendissant d'enthousiasme et de joie, dans son uniforme de colonel de hussards.

Quatre ans après, en lui rappelant qu'il avait porté cet élégant uniforme, je sauvai, par son intermédiaire, la vie à un soldat de ce régiment condamné à mort.

Hélas ! le pauvre ressuscité ne peut plus même prier aujourd'hui pour celui qui l'a tiré du tombeau. La mort n'a pas voulu tout perdre ; elle a étendu la main si près de lui, qu'il en est devenu fou.

Le prince payait sa pension dans une maison de santé.

Oh ! sa grandeur et sa richesse étaient, comme le dit Bossuet, une de ces fontaines que Dieu élève pour les répandre.

Le corps entra dans l'église de Dreux pour y faire une halte d'un instant : le télégraphe annonça à la reine cette station mortuaire. La touchante cérémonie de l'absoute recommença, puis l'on se remit en marche. En sortant de l'église, il y eut un moment d'embarras, et je me trouvai pris entre l'urne de bronze qui contenait le cœur et le cercueil de plomb qui renfermait le cadavre.

Tous deux me touchèrent en passant, comme si cœur et cadavre voulaient me dire un dernier adieu. Je crus que j'allais m'évanouir.

L'urne reprit la tête du cortège ; le cercueil fut replacé sur la voiture, et l'on continua de s'avancer par une route circulaire qui rampe au flanc de la montagne, au sommet de laquelle s'élève la chapelle mortuaire.

Arrivés à la plate-forme, nous nous trouvâmes en face de l'église.

Sous le portique étaient l'évêque de Chartres et son clergé. Au bas des degrés, seul et attendant, se tenait debout un homme vêtu de noir, pleurant à sanglots et mordant un mouchoir entre ses dents.

Cet homme, c'était le roi !

C'était une chose profondément triste, triste en dehors de

toutes les opinions et de tous les partis, que le roi attendant le cadavre du prince royal, que ce père attendant le corps de son fils, que ce vieillard attendant les restes de son enfant.

Il était arrivé depuis la veille ; depuis la veille, il avait essayé plusieurs fois de travailler, pour faire diversion à sa douleur, et, le matin même encore, le maréchal Soult était entré dans son cabinet avec les rapports du jour. Il avait lu deux ou trois dépêches, donné deux ou trois signatures, puis il avait jeté loin de lui plumes et papiers, et il était sorti pour voir venir le corps de son fils. Depuis plus d'une demi-heure, il attendait debout et pleurant, sur le dernier degré de la chapelle.

L'urne passa devant lui, puis le corps, puis les insignes royaux et guerriers.

Les princes s'arrêtèrent ; un intervalle se fit entre eux et l'officier portant la couronne ; le roi entra dans cet intervalle.

On descendait alors le cercueil, et le télégraphe annonçait à la reine que le roi montait les degrés de la chapelle, menant les restes de leur premier-né.

Pauvre reine ! En arrivant de Palerme, je lui avais rapporté un dessin représentant la chapelle où ce fils avait été baptisé.

Et celui qui le tenait entre ses bras, comme représentant de la ville de Palerme, sa noble marraine, avait dit en le rendant à son père :

— Peut-être venons-nous de baptiser un futur roi de France.

Un mois auparavant, qui aurait pu penser que cette étrange prédiction ne s'accomplirait pas ?

Le futur roi des Français entra dans la chapelle mortuaire.

La cérémonie s'accomplit, plus douloureuse qu'aucune autre. Celle-là, c'était la dernière, c'était la station suprême que faisait le cercueil entre le bruit et le silence, entre la vie et la mort, entre la terre et l'éternité.

Puis vint l'absoute, puis le *De profundis*.

Puis on enterra le cercueil et l'on commença, dans le même ordre, à s'acheminer vers le caveau.

Seulement, pendant l'espace qui séparait le chœur de l'escalier caché derrière l'autel, le roi s'appuya sur ses deux fils aînés, le duc de Nemours et le prince de Joinville ; mais, arrivés à l'escalier, les trois affligés ne purent descendre de front, et le roi fut obligé de s'appuyer sur sa propre force.

Il y avait déjà deux cercueils dans le caveau : celui de la duchesse de Penthièvre et celui de la princesse Marie. Ils étaient posés à droite et à gauche de l'escalier. La place du milieu était réservée pour le roi. C'était, contre toute attente, son fils qui venait la prendre !

Pendant qu'on déposait le cercueil du prince royal sur ses supports préparés, le roi appuya son front et ses deux mains sur le cercueil de la princesse Marie. Puis les prêtres murmurèrent un dernier chant, jetèrent une dernière fois l'eau bénite. Après les prêtres vinrent le roi et les princes ; après le roi et les princes, les quelques privilégiés de la douleur qui avaient obtenu d'accompagner le cercueil jusqu'au lieu de sa dernière station.

On remonta dans le même ordre, puis la porte se referma.

Le prince était désormais seul avec le silence et l'obscurité, ces deux fidèles compagnons de la mort.

Il y avait juste quatre ans, jour pour jour, heure pour heure, que j'avais mené le deuil de ma mère !

III

Trois ou quatre anecdotes, auxquelles j'ai fait allusion par un mot ou par une ligne dans les pages qui précèdent, ont besoin d'être racontées ici pour compléter le tableau nécrologique que nous venons de tracer.

J'ai dit entre autres choses : « Depuis quatorze ans, je lui avais tour à tour demandé l'aumône pour les pauvres, la liberté pour les prisonniers, la vie pour les condamnés à mort ; et pas une seule fois, pas une seule fois, entendez-vous, je n'avais été refusé. »

Prenons un exemple :

Un jeune hussard, de mon pays, nommé Bruyant, avait tenté de faire révolter son régiment à Vendôme.

Il avait échoué dans cette tentative et avait fui.

À dix ou douze lieues de la ville, il s'aperçoit qu'il a emporté avec lui l'argent de la chambrée – quinze ou vingt francs. – Rebelle, oui ; voleur, non.

Il revient, rentre, sans être reconnu, dans la caserne, dépose les quinze ou vingt francs sur la cheminée de la chambre et va pour sortir.

À la porte, il rencontre son brigadier.

Celui-ci veut l'arrêter ; Bruyant se défend, et, dans la lutte, tue son supérieur.

Traduit devant un conseil de guerre comme coupable de rébellion et de meurtre, il est condamné à mort.

J'ai dit que Bruyant était de mon pays, de Villers-Cotterets. Le maire de Villers-Cotterets était, à cette époque, un de mes amis, nommé Tronchet.

Il eut l'idée de rédiger, au nom du conseil municipal et au sien, une demande en grâce, qu'il m'envoya, pour le roi, me priant de la remettre au duc d'Orléans, en faisant celui-ci mon intermédiaire près de la Majesté royale.

Comment dire cela ? je crains que la forme ne soit un peu familière ; – j'étais en brouille à cette époque avec le duc d'Orléans.

Quelle était la cause de cette brouille ?

Eh ! mon Dieu, lâchons le mot terrible : mon républicanisme, la part que j'avais prise aux journées des 5 et 6 juin 1832 ; mon épilogue de *Gaule et France* en 1833 ; ma liaison persistante avec Cavaignac, Guinard et Bastide, mes bons amis et les ennemis déclarés du gouvernement de Louis-Philippe.

J'étais donc en brouille avec le duc d'Orléans lorsque je reçus cette lettre.

Mais je connaissais le prince. Je ne crus point que cette brouille fût un obstacle à l'élan de son cœur.

Je lui écrivis :

« Mon prince,

» Je sais que j'ai perdu tout droit de recommander à Votre Altesse quelque chose que ce soit ; mais je n'ai pas perdu celui de lui laisser faire une bonne action. Je reçois, à propos de la condamnation à mort du hussard Bruyant, cette demande en grâce du maire de Villers-Cotterets, et je m'empresse de la faire parvenir à Votre Altesse.

» Si j'osais ajouter quelque chose à une demande faite dans ces termes, j'ajouterais que j'ai connu personnellement Bruyant, et j'affirmerais à Votre Altesse que ce n'est point un rebelle, mais un fou.

» Tous les respects du cœur.

» ALEX. DUMAS. »

Je fis porter cette lettre au pavillon Marsan.

Une heure après, le valet de chambre du prince était chez moi.

— Le prince vous attend, me dit-il.

Il n'y avait rien de changé à la manière dont le prince procédait vis-à-vis de moi. C'est ainsi qu'autrefois il répondait à une demande d'audience, en m'envoyant chercher.

Je me hâtai d'aller aux Tuileries. Il n'y avait pas de temps à perdre. Si la rigueur des lois militaires était observée, le hussard Bruyant devait être fusillé le lendemain.

Le duc d'Orléans me reçut comme s'il m'avait vu la veille.

— Vous voulez donc que je demande au roi la grâce de votre protégé ? me dit-il.

— Monseigneur, j'ai l'espoir que je vous retrouverai bon comme toujours, et que vous ne permettez pas qu'un enfant du pays qui a toujours appartenu à vos ancêtres soit fusillé pour un moment de folie.

— C'est qu'il m'est absolument impossible de me mêler de cette affaire, et c'est pour cela que j'ai voulu vous voir.

— Pourquoi monseigneur ne peut-il pas se mêler de cette affaire ?

Puis, tout à coup :

— Pardon, dis-je en souriant, j'oubliais que l'étiquette ne permet pas d'interroger les princes.

— Vous venez assez rarement me voir maintenant pour avoir oublié cela et bien d'autres choses encore ; mais revenons à votre protégé, nous causerons de vos affaires plus tard. Je vous disais qu'il m'était impossible de me mêler de cette affaire.

— Et je vous demandais pourquoi, monseigneur.

— Mais parce que votre compatriote Bruyant ne s'est pas contenté de conspirer contre le roi, ce qui ne serait rien : tout le monde conspire contre le roi, vous le savez mieux que personne, mais parce qu'il a tué son supérieur. Je suis général dans l'armée, et pas un général ne me pardonnerait d'avoir oublié les conditions dans lesquelles Bruyant a été condamné.

— Alors, monseigneur, vous laisserez condamner, je ne dirai pas un innocent, mais un fou, un illuminé, si vous l'aimez mieux. Puis il y a une chose qui doit vous toucher, monseigneur, c'est que cet homme était en fuite, sauvé peut-être, et qu'il est revenu se faire prendre, ramené par un sentiment de délicatesse : il ne voulait pas qu'on pût dire qu'il avait emporté vingt francs à la chambrée.

— Oui, circonstance atténuante ; mais, en matière militaire, nous ne connaissons guère cela.

— Monseigneur, il faut faire connaissance avec tout ce qui est bon.

— Écoutez, me dit le prince, trouvez-moi un ministre, n'importe lequel, qui m'encourage à faire au roi cette demande en grâce, et, pour vous, je la fais.

— Monseigneur sait bien que je ne connais pas les ministres.

— Comment, pas un ?

— M. Guizot un peu.

— Diable ! vous n'avez pas de chance. Un homme qui met des vésicatoires à la France, quand il lui faudrait des cataplasmes.

— N'importe, monseigneur, comme c'est ma seule chance,

je la tenterai.

— Allez donc voir M. Guizot.

— Et, si je réussis, où retrouverai-je Votre Altesse ?

— Je ne sors pas.

Je sautai dans ma voiture et courus chez M. Guizot.

Je lui fis passer mon nom et fus introduit.

Je le trouvai feuilletant les manuscrits de Jacquemont, qu'il venait de recevoir de l'Inde. Jacquemont était mort, et le ministère de l'instruction publique héritait.

J'avais un peu connu Jacquemont ; je causai quelque temps avec M. Guizot du pauvre voyageur qui avait été laisser ses os à quatre mille lieues de sa terre natale ; puis tout à coup :

— À propos, monsieur le ministre, lui demandai-je, il faut que je vous dise pourquoi je viens.

— Vous n'avez pas eu besoin de me le dire pour vous apercevoir que vous étiez le bienvenu.

— Je viens pour que vous m'aidiez à sauver la vie d'un homme.

— Comment cela ?

— Oui ; vous avez en ce moment le droit de grâce ; ni plus ni moins que si vous étiez le roi de France.

Je m'expliquai, lui racontant ce qui venait de se passer ; lui disant tout enfin, à l'exception des vésicatoires et des cataplasmes.

— Ce n'est pas moi qui ai l'initiative dans ces sortes d'affaires, me répondit Guizot ; c'est le ministre de la justice.

— Prenez-la.

— C'est impossible.

— Mais enfin, donnez-moi pour le prince un mot qui lui prouve que, s'il est question de cela en conseil, il ne vous aura pas contre lui.

— Oh ! quant à cela, bien volontiers.

M. Guizot prit une feuille de papier, et écrivit ces mots :

« Je ne vois aucun inconvénient à ce que Son Altesse royale

monseigneur le duc d'Orléans demande la grâce du hussard Bruyant.

» GUIZOT. »

Je lus.

— Ceci n'est point une recommandation, lui dis-je, c'est une consultation.

— C'est tout ce que je puis me permettre de faire.

— Enfin, lui dis-je en riant, d'un mauvais payeur, on tire ce que l'on peut. Je vous tiens quitte, le reste me regarde.

Et je pris congé de M. Guizot, profondément reconnaissant de ce peu qu'il venait de faire, qui était beaucoup pour lui.

Il a probablement oublié cette visite et les conséquences qu'elle a eues ; mais, moi, je me souviens du moindre détail.

Bruyant doit la vie à ces deux lignes de M. Guizot bien plus qu'à toutes mes prières.

Je revins près du duc, et lui donnai le papier ; il le lut.

— Il n'y a pas grand'chose à faire de cela, me dit-il ; mais, enfin, j'en ferai ce que je pourrai. Attendez-moi.

— Où va Votre Altesse ?

— Chez le roi.

— Dieu vous conduise, monseigneur !

Dix minutes après, il descendit.

— Tenez, dit-il, prenez toujours cela en attendant mieux ; c'est tout ce que j'ai pu obtenir aujourd'hui.

— Qu'est-ce que cela, monseigneur ?

— Un ordre pour le télégraphe.

Je l'ouvris et je lus.

« Surseoir à l'exécution du hussard Bruyant¹. »

Je m'aperçus à la porte que je sortais sans remercier le prince ; je revins, je lui pris la main, je la lui baisai de force.

Oui, je la baisai. Que voulez-vous, messieurs les puritains ! je

1. Je ne rappelle plus aujourd'hui si Bruyant était brigadier ou simple hussard ; mais je ne crois pas que le grade qu'il occupait ou n'occupait pas fasse grand'chose à l'affaire.

m'engage à baiser toute main qui sauvera la vie d'un homme.

Je pleurais. Je le regardai à travers mes pleurs : il avait de son côté des larmes plein les yeux.

Cette fois, je sortis. Dix minutes après, l'ordre était transmis au ministère de l'intérieur, et je regardais jouer le télégraphe avec cette satisfaction de lire cette fois clairement dans son langage illisible.

Huit jours après, la peine de mort était commuée.

Un mois après, on reconnaissait que Bruyant était fou ; une lettre de remerciement qu'il m'écrivait en faisait foi bien mieux que toutes les consultations des médecins.

— Eh bien, me demanda le duc, que voulez-vous que j'y fasse ? J'ai pu lui sauver la vie ; mais je ne puis lui rendre la raison.

— Non, monseigneur ; mais vous pouvez le faire mettre dans un hospice et payer sa pension.

Il se mit à rire.

— C'est bien, dit-il ; ne vous inquiétez plus de votre homme, je m'en charge. Mais, ajouta-t-il, en voilà un qui m'aura donné du mal !

Pauvre prince ! il était admirable dans ces moments-là.

J'ai dit encore :

« Il y avait deux mois à peine que j'avais, à l'aide d'Asseline, placé chez lui un de mes anciens condisciples qui n'avait pour toute protection près du prince que ses souvenirs et un petit chiffon de papier, déchiré à son cahier d'écolier de troisième. »

Voici l'anecdote ; qu'on nous permette de la raconter, elle nous montrera le prince sous une nouvelle face.

Dans le voyage que je fis en 1834, avec Jadin, dans le midi de la France, nous rencontrâmes un jeune homme que je nommerai, si vous le voulez bien, du pseudonyme de Henri.

C'était un charmant garçon, mais qui avait son petit côté ridicule.

Hélas ! qui n'a pas le sien ?

J'eus le tort, en racontant mon voyage, de me moquer de lui.

Dieu sait que je fais de ces sortes de choses plus que je ne voudrais ; et surtout plus que je n'en devrais faire ; mais c'est sans mauvaise intention.

Trois ou quatre ans après, je revis mon jeune voyageur. Il se fit annoncer ; j'avais oublié son nom, je reconnus son visage.

J'allai à lui aussi franchement que si je n'avais pas eu de torts envers lui.

— Ah ! dit-il, vous me reconnaissez ? Tant mieux !

— Oui, et je vous fais des excuses, cher monsieur.

— De quoi ?

— Mais de certains passages où vous vous êtes peut-être reconnu.

— Je le crois bien, que je me suis reconnu, et c'est ce qui m'enhardit à venir vous voir.

— Comment cela ?

— Je me suis dit : « M. Dumas a un petit tort envers moi ; je le connais, ce sera une raison pour lui dire de me rendre un grand service ! »

— Un grand service ! Ah ! par ma foi, je voudrais bien que la chose fût possible !

— J'ai perdu le peu de fortune que j'avais, je me trouve sans ressource aucune ; il faut que vous me placiez chez le duc d'Orléans !

Ma figure se rembrunit. J'avais fait tant de demandes du même genre ; on abusait de cette bienveillance que le prince me portait ; je suis tellement entraîné malgré moi par mon penchant à rendre service, que je sentais que souvent, par mes demandes, je devais être à charge à un homme accablé de demandes.

— Ah ! dis-je à Henri, quant à cela, non, non, non !

— Pourquoi non ? me demanda-t-il.

— Parce que j'ai juré de ne jamais faire au prince de demande de ce genre.

— Il n'y a pas longtemps, vous venez de faire nommer Alfred de Musset bibliothécaire au ministère de l'intérieur.

— Ah ! mon cher monsieur, Alfred de Musset est Alfred de Musset.

— Après ?

— Comment, après ?

— Oui.

— C'est-à-dire un grand poète, et, de plus, le condisciple de monseigneur le duc d'Orléans.

— Eh bien, j'ai la moitié des conditions d'Alfred de Musset : je suis condisciple de Son Altesse.

— Comment ! vous êtes son condisciple ?

— Oui.

— Vous avez été à Henri IV avec lui ?

— J'étais de sa classe.

— Et vous croyez qu'il se rappellera votre nom ?

— J'en suis sûr.

— Avez-vous, au cas où sa mémoire lui ferait défaut, quelque souvenir à lui rappeler ?

— Tenez, me dit-il en tirant de son portefeuille un petit papier déchiré à l'angle d'un papier plus grand, voyez ; plus d'une fois je lui ai fait sa version ou son thème, et en voici la preuve.

— Ah ! vous étiez fort en thème ?

— En thème et en version, très-fort.

Je lus le petit papier ; il contenait ces mots :

« Mon cher ***, voulez-vous être assez bon pour traduire depuis *Askronde* jusqu'à *Olos* ? Je vous serai infiniment obligé.

» CHARTRES. »

— Ah ! mon cher, lui dis-je en poussant un cri de joie, vous avez votre affaire.

— Comment, j'ai mon affaire ?

— Vous êtes placé.

— Où ?

— Chez le duc d'Orléans.

— Vous croyez ?

— Je vous en réponds.

— Vous le verrez, alors ?

— C'est-à-dire que je vais le voir.

— Quand ?

— Tout de suite ; restez là ; je passe un habit et je cours chez lui. Dans un quart d'heure, je serai de retour.

Je savais que j'allais faire plaisir au pauvre prince.

Je demeurais rue de Rivoli, 22 ; mes fenêtres donnaient sur le grand salon du prince. Souvent, l'été, quand les fenêtres de ce salon étaient ouvertes, qu'il était dans son salon et moi sur mon balcon, il m'envoyait un bonjour de la main. Alors je descendais mes cinq étages, nous causions un instant ; il me renvoyait s'il avait affaire, me gardait s'il était libre ; m'imposait silence si je voulais parler politique, et cependant faisait son profit de ce que je le forçais d'entendre. Son testament en fait foi.

Je n'avais que la rue à traverser.

Je la traversai en courant. C'est le pas que j'adopte quand je vais rendre un service.

Je trouvai le prince.

— Me voilà, dit-il, que me voulez-vous ?

Je n'allais guère chez lui que lorsqu'il me faisait appeler ou me faisait signe d'y venir ; quand je me présentais dans d'autres conditions, c'est que j'avais quelque chose à lui demander.

— Monseigneur, répondis-je, je viens vous parler d'un de vos camarades de collège.

— Bon ! me dit-il, je croyais les avoir tous placés.

— Votre Altesse en a oublié un.

— Lequel ?

Je nommai mon protégé ***.

— ***, s'écria-t-il, quel cancre !

— Ah ! monseigneur, lui dis-je, je suis perdu.

— Comment cela ?

— J'avais une recommandation que je n'ose plus vous présenter.

- De qui la recommandation ?
- De vous-même, monseigneur.
- Une recommandation de moi à moi ?
- Oui, de vous à Votre Altesse.
- Je ne vous comprends pas.
- Tenez, lui dis-je en lui montrant le petit bout de papier,

Votre Altesse comprend-elle maintenant ?

Le prince lut :

« Mon cher ***, voulez-vous être assez bon pour me traduire depuis *Askronde* jusqu'à *Olos* ? Je vous serai infiniment obligé.

» CHARTRES. »

Au fur et à mesure que le prince lisait, son visage s'empourprait de cette rougeur que l'on appelait, dans la famille : le coup de soleil.

— Eh bien, me dit-il après avoir lu, qu'est-ce que cela prouve ? C'est que j'étais plus cancre que lui.

— Eh bien, monseigneur, qui connaît si bien les lois de la discipline, ne fera-t-il rien pour son supérieur ?

— Que veut-il ? que désire-t-il ? que demande-t-il ? Voyons.

Et le prince s'approchait de la cheminée flambante pour y jeter sa recommandation.

Par bonheur, je passai entre lui et la cheminée.

— Pardon, monseigneur, lui dis-je, ce petit papier, c'est mon courtage.

— Hum ! fit le prince, vous avez grande idée de mon humilité. Allons, mortifions-nous, l'Écriture le veut. Tenez, voici votre courtage, et dites à *** de voir Asseline.

— Asseline sera prévenu ?

— Conduisez-le vous-même à lui.

— Merci, monseigneur.

Et, huit jours après, *** était placé au secrétariat de madame la duchesse d'Orléans.

J'ai dit enfin, à propos de Pasquier... Pasquier était le chirurgien du prince :

« Pauvre Pasquier, c'était à lui qu'était échue la rude épreuve ! Après avoir vu mourir le prince dans ses bras, c'est lui qui avait fait l'autopsie. Il avait coupé par morceaux le corps auquel, pour épargner une souffrance, il eût de son vivant donné sa propre vie. »

Voici à quel souvenir ces lignes se rapportent.

Vers la fin de 1836, monseigneur le duc d'Orléans m'avait invité à aller au camp de Compiègne.

J'avais accepté, à la condition que je ne logerais pas au château, mais soit dans la ville, soit dans la forêt.

Je faisais *Caligula* ; j'avais besoin de solitude pour ce travail.

Je logeai, en effet, à Saint-Corneille, chez la veuve d'un garde, nommée madame d'Arras, à trois quarts de lieue de Compiègne, à peu près.

Quand le duc d'Orléans voulait m'avoir au château, il me faisait inviter.

Ces invitations avaient lieu, en général, deux fois la semaine. Il avait prévenu l'inspecteur d'une forêt voisine de la forêt de Compiègne que j'étais autorisé à me promener, avec mon fusil et mon chien, dans cette forêt.

Les inspecteurs des forêts princières ou royales ont pris la mauvaise habitude de regarder les forêts comme à eux. Il en résulte que, regardant la forêt comme à eux, ils regardent le gibier comme à eux.

Lorsqu'on tue ce gibier, cela leur fait mal.

Cela faisait mal à l'inspecteur de la forêt de L... ; de sorte que, parti trois fois pour chasser, grâce aux petites persécutions du digne fonctionnaire, je revins trois fois sans chasser.

Je m'en plaignis au duc d'Orléans.

— C'est bien fait, me dit-il, pourquoi ne venez-vous pas chasser avec moi ?

— Parce que, jusqu'à présent, Votre Altesse a oublié de m'inviter.

Le prince se mordit les lèvres.

— Eh bien, dit-il, on chasse demain au petit parc, venez chasser demain ; le rendez-vous est à huit heures ; on déjeunera à onze sur l'herbe, et l'on dînera au château à l'heure ordinaire ; vous quitterez la chasse quand vous voudrez pour changer de toilette.

Je m'inclinai. Le lendemain, j'étais au rendez-vous.

À onze heures, en effet, on s'arrêta, je ne sais à quel carrefour. Un déjeuner sur l'herbe attendait.

Autant monseigneur le duc d'Orléans, prince royal, et posant pour le prince royal, était rigide observateur de l'étiquette, autant le prince royal avait, je ne dirai pas de familiarité, mais d'abandon dans l'intimité.

Un dîner sur l'herbe avec lui était un vrai dîner sur l'herbe, où chacun se mettait à son aise, mangeait à sa guise, buvait à sa convenance, mettait enfin la main au plat lorsque cela lui convenait, et sans l'assistance du majordome ni des laquais.

Il me poussa un faisan.

— Monsieur Dumas, me dit-il, découpez donc ce faisan.

— Monseigneur, lui répondis-je, quand il y a un chirurgien à table, il passe écuyer tranchant de droit. Pasquier va se charger de l'opération... Tiens, dis-je à Pasquier, tu as entendu l'ordre du prince, découpe, mon brave homme, découpe.

Pasquier prit le faisan, et, avec une admirable adresse, comme si le faisan eût été *un sujet* et le couteau un bistouri, il se mit à faire tomber successivement ailes et cuisses.

Le duc d'Orléans le regardait faire avec un sentiment de mélancolie que rien ne paraissait motiver, et qui cependant était si réel, que nos regards se fixèrent sur lui en l'interrogeant.

Il comprit.

— Ce à quoi je pense ? dit-il, je pense qu'en sa qualité de mon chirurgien, Pasquier m'arrangera un jour comme il arrange ce faisan.

Pasquier laissa tomber fourchette et couteau.

— Ah ! monseigneur, lui dit-il, vous êtes vraiment cruel, de

ne pas perdre une occasion de parler de votre mort. Eh ! mor-dieu ! dans l'ordre des choses, vous devez me survivre de vingt-cinq ans.

— Oui, dans l'ordre des choses, mon cher Pasquier ; mais il y a un tel désordre dans les choses, qu'il ne faut pas trop compter là-dessus. Passez-moi une aile.

Je l'ai dit, le prince avait l'éternel pressentiment de sa mort.

Hélas ! le pressentiment s'était réalisé !

Quelques jours après la mort du prince, je reçus la moitié de la serviette sur laquelle il était mort ; la serviette est tachée de son sang et brûlée par la cautérisation que l'on essayait pour réveiller la vie en lui.

L'autre moitié est aux mains de la personne qui avait partagé avec moi la pieuse et funèbre relique.

J'ai, en outre, et le prince me le donna lui-même, à l'époque où je faisais avec lui l'*Histoire des Régiments*, j'ai le portefeuille qu'il avait au siège d'Anvers.

J'ai encore un groupe de Barye, à son chiffre et au chiffre de madame la duchesse d'Orléans, qu'il m'envoya le soir de la représentation de *Caligula*.

Si j'avais une chapelle dans ma maison, et dans cette chapelle un tabernacle, j'y enfermerais ces trois objets sacrés pour moi.

*
* *

Et voilà qu'aujourd'hui la mort a frappé la veuve : elle aussi a été appelée à Dieu avant l'âge, comme il arrive souvent aux grands et aux nobles cœurs.

Le 18 mai, l'épouse immaculée, la mère irréprochable a rendu son âme à Dieu.

Voici la place que tient cette nouvelle dans nos grands journaux politiques :

« La duchesse d'Orléans est morte hier matin à Richemond. Le prince Albert et les autres membres de la famille royale ont

fait, à cette occasion, des visites personnelles de condoléance. »

Hégésippe Moreau

Disons un peu, à ceux qui pourraient l'ignorer, ce que c'était que le poète pour lequel nous réclamons aujourd'hui une tombe ; pas même un tombeau, comprenez-vous bien ?... une tombe. C'est-à-dire le repos du cadavre, une couche de terre après la mort pour les os de celui qui, de son vivant, n'a trouvé pour s'endormir du dernier sommeil que la couche de l'hôpital.

Pourquoi d'abord ce nom étrange d'Hégésippe ?

Que veulent dire, dans un nom de baptême, ces deux racines grecques, dont l'une signifie *bouc* et l'autre *cheval* ?

Hélas ! c'est que son nom lui-même n'était pas à lui.

Il y a des êtres prédestinés au malheur comme à la fortune.

Hégésippe Moreau avait sa place marquée dans les rangs des premiers.

Il était fils naturel ; il était né à Paris, rue Sainte-Placide, n° 9, le 9 avril 1810.

Les parents étaient pauvres ; il fallut quitter Paris.

Le père obtint une place de professeur au collège de Provins. Sa mère entra – eh ! mon Dieu, oui, disons-le, il est bien rare qu'une grandeur intellectuelle quelconque ne jaillisse pas du sein de l'humilité –, sa mère entra comme femme de chambre chez madame F...

L'enfant n'avait pas six ans, que son père et sa mère étaient morts à l'hôpital.

Dur chemin qu'il devait prendre à son tour, pour y mourir le 20 décembre 1838, c'est-à-dire à vingt-huit ans ; pour y mourir, non pas même sous son nom d'Hégésippe Moreau, mais sous la désignation du n° 12.

Madame F... s'en chargea, et le fit placer gratuitement au petit séminaire d'Avon, près Fontainebleau.

En 1824 ou 1825, j'allai, au moment où je faisais *Christine*,

visiter le cimetière d'Avon, dans lequel est enterré l'amant et la victime de Christine. J'étais agenouillé devant une pierre perdue sous l'herbe, cachée dans la mousse, sur laquelle est gravée cette courte inscription : *Ci-gît Monaldeschi*, lorsque M. Jamin, me montrant un jeune homme vêtu de noir, qui passait, me dit :

— Tenez, voici un enfant qui sera probablement un grand poète.

— Comment l'appellez-vous ? demandai-je.

— Hégésippe Moreau.

Il était déjà loin.

Je ne l'ai jamais revu.

Étrange chose que la destinée ! Si je lui eusse parlé ce jour-là, il eût probablement retenu mon nom ; au jour du suprême malheur, il serait peut-être venu à moi... et, s'il était venu à moi, ses beaux vers à la main... eh bien, je le dis hautement, peut-être serait-il mort chez moi, peut-être serait-il mort dans mon lit ; mais, du moins, il ne serait pas mort à l'hôpital.

Mais il ne songeait pas à la mort, le pauvre enfant ! quoique la vie du séminaire lui fût bien pesante.

Écoutez ce qu'il en dit :

Pour être, jeune encor, vieux au métier du sage,
Il m'a fallu subir un rude apprentissage ;
Comme Barthélemy, rapsode marseillais
Dont la voix m'a troublé lorsque je sommeillais,
Dans la brise soufflant d'Athènes ou de Rome
Je n'ai point respiré de poétique arôme ;
Et, né loin du Midi, je n'eus pas même, enfant,
À défaut de soleil, un foyer réchauffant.
Un ogre ayant flairé la chair qui vient de naître
M'emporta vagissant dans sa robe de prêtre,
Et je grandis captif parmi ces écoliers
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers,
Stupides icoglans que chaque diocèse
Nourrit pour les pachas de l'Église française.
Je suais à traîner les plis du noir manteau,

Le camail me brûlait plus qu'un san benito ;
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais dans l'ennui mes jours comme un rosaire.
Oh ! quand les peupliers, longs rideaux du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissant ma couche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche.
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane, j'écrivais le sort d'Alain Chartier.
Et quand le mois de mai, pour la Reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Priant avec amour l'idole au doux souris,
Je convoitais un ciel parfumé de houris...

On voit que les dispositions du jeune homme ne l'entraînaient pas vers l'Église. Madame F... eut pitié de lui, le tira du séminaire et le mit en apprentissage chez un imprimeur.

Là commencent les quelques jours de bonheur que le pauvre Hégésippe a vécus. Parfois, entre deux coups de tonnerre sortant de la nuit de l'orage, vous voyez tout à coup se dessiner une belle vallée sous un rayon de soleil brillant, mais éphémère. Hégésippe eut une de ces vallées-là dans sa vie. Le soleil qui l'éclaira fut l'amour, l'amour chaste, l'amour pur, sinon le plus brillant, du moins le plus doux de tous les soleils.

Aussi, voyez comme le cœur du poète est reconnaissant à la petite ville où il a goûté le peu de jours heureux qu'il lui a été donné de compter.

Loin de cet Éden de sa jeunesse, c'est à ce paradis perdu qu'il pensait aux jours de la misère et du malheur.

Mon doux pays, alors, me souriait en rêve,
Comme à Jean-Jacque enfant son beau lac et ses grèves ;
Je revoyais Provins et ses coteaux aimés,
De tant de souvenirs, de tant de fleurs semés ;
Son dôme occidental dont chaque soir le faite
S'illumine au soleil comme pour une fête,
Sa tour dont le lichen crevasse le granit,

Où la guerre tonnait, où l'oiseau fait son nid.
Géants contemporains qui, le front dans la nue,
Se parlent tête à tête une langue inconnue.
Médailles des césars ou des rois, sphinx jumeaux,
Qui jettent aux passants des énigmes sans mots.

Voilà un souvenir du paradis. On trouvera, dans le conte intitulé : *le Gui de Chêne*, un souvenir de l'Ève qui l'habitait, et qu'il appelle sa sœur.

C'est lui qu'il a personnifié dans Ixus ; c'est elle qu'il a essayé de peindre dans Marcaria.

Lisez la chanson d'Ixus, et voyez si la prose du pauvre Hégésippe n'est pas aussi mélodieuse que ses vers :

CHANSON D'IXUS

I

« Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir.

» Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit ; et lorsque, enfant, je me heurtai à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Marcaria !

» Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

II

« Mes frères m'ont dit un jour : “Sois bon à quelque chose ; apprends à élever des statues et des autels, car nous serons dieux peut-être !” Et j'ai essayé d'obéir à mes frères ; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds ! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros, et mon doigt distrahit écrivait sur la poussière un nom, toujours le même,

le doux nom de Marcaria.

» Ouvrez, je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

III

« Alors mes frères m'ont dit : "Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors et des victoires." Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel ; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour... comme les yeux de Marcaria.

» Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

IV

« Alors mes frères m'ont dit : "Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois." Et j'ai couru dans les bois avec un arc et des flèches ; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Marcaria.

» Ouvrez ! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne, qu'un coup de vent ferait mourir. »

V

« Alors mes frères m'ont dit : "Tu n'es bon à rien", et m'ont battu ; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain, on me prendra ma sœur, et demain, quand Marcaria, assise au banquet nuptial dira : "Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers ? — Oh ! ce n'est rien", diront les convives. C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre

gui de chêne, qu'un coup de vent à fait mourir. »

Le talent précoce du jeune homme détermina madame F... à essayer de lui ouvrir les portes de la gloire et de la fortune, en lui ouvrant celles de Paris. Elle sollicita, fit solliciter pour lui, et obtint chez Firmin Didot une place de compositeur.

Il commençait comme Béranger ; – comme Béranger, il n'avait qu'un grenier ; – mais aussi, comme Béranger, il n'avait que vingt ans.

« Ma chambre est petite et froide, écrit-il à cette amie qui sera, comme la Béatrix du Dante, le seul amour du poète ; mais, la nuit, j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. »

Puis vous avez vu ses souvenirs poétiques ; – attendez, il ne se lasse jamais de les redire. Ceux dont le bonheur n'est que dans le passé regardent obstinément et mélancoliquement derrière eux.

« Je me console un peu de mon exil, en repassant une à une dans mon esprit toutes nos scènes de bonheur. Nous lisons notre auteur favori, nous entendons une douce musique, nous admirons le beau clair de lune ; ma main a touché la vôtre, nous parlons de nos amours, du paradis. Il ya bien longtemps de tout cela, n'est-ce pas ? Oui, entre cette époque et le moment où je suis, il me semble qu'il s'est écoulé des siècles de peines et d'ennuis... En écrivant cela, je souris, et en même temps j'ai envie de pleurer. Mon Dieu, comme j'étais heureux alors, et comme tout ce bonheur a passé vite ! Du moins, je n'ai pas le regret de n'avoir pas su apprécier mes beaux jours quand je les tenais. Il vous souvient, n'est-ce pas, que quelquefois je vous disais avec épouvante : “Aimons-nous bien maintenant, car un pressentiment me dit que nous ne nous verrons pas toujours.” Eh bien, avais-je raison ? Combien y a-t-il de temps que je ne vous vois plus ; et quand vous reverrai-je ? »

C'était surtout un bon cœur, que ce cœur de poète. Le 28 juillet, il prend un fusil, court au feu et se bat. Mais, au milieu de la

fumée, il voit tomber l'homme sur lequel il a visé. Singulière contradiction, il tirait pour tuer ! Eh bien, un homme tué, il jette son fusil, rentre chez lui tout bouleversé, et, d'une main tremblante, écrit à celle qu'il appelle sa sœur :

« Oh ! ma sœur ! ma sœur ! j'ai tué un homme ; mais je te jure que j'en sauverai un autre ! »

Et, le lendemain, en effet, il couvre de son corps un suisse blessé, le fait entrer dans une allée, lui donne son unique redingote, et rentre chez lui en bras de chemise.

Mais bah ! pourquoi penser à cela ? Il fait si chaud en juillet, et il y avait si loin de juillet à décembre !

Pourquoi songer à l'hiver en plein été ? Puis, un homme sauvé, cela vêtait si bien le cœur, que le corps ne doit plus avoir froid.

Pauvre Hégésippe ! c'est à partir de ce moment que commence sa vie nomade, cette vie qu'on lui reprochait tant autrefois, quand il s'agissait de lui donner un morceau de pain, qu'on lui reprochera peut-être encore aujourd'hui qu'il s'agit de lui donner une tombe.

Mais, que voulez-vous ! il n'y avait plus moyen de travailler dans les imprimeries ; les ouvriers insurgés maltraitaient ceux qui ne voulaient pas faire grève avec eux. *Le Gui de Chêne* craignit d'être brisé au vent de l'émeute.

Hégésippe quitta l'imprimerie et se fit maître d'études.

C'est lui-même qu'il faut entendre parler de son propre enfer.

« Pourquoi, s'écrie-t-il, vous ai-je quittée, ma sœur ? Pourquoi m'avez-vous laissé venir ? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes quand vous deviez donner des ordres ? Vous n'aviez qu'à dire : "Je le veux" ; vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir, et vous ne l'avez pas fait ! Quand j'y réfléchis maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter, pour me jeter, les yeux ouverts, dans un abîme de misère et de honte ! Maintenant, je n'ai plus d'espérance. Vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées ; pardonnez-moi donc

si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime, et j'ai besoin de vous le répéter ; car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas, et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer. Je vous aime, car je vous dois mes seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir, je vous aimerai et vous bénirai. Je ne vous donne pas d'adresse : qui peut savoir où je coucherai demain ? »

En effet, nul, pas même Hégésippe, ne savait où il coucherait le soir.

Pendant trois mois, il coucha dans un chantier. Puis, au bout de trois mois, cet asile dont il se contentait fut découvert, et on l'en chassa.

Alors, à pied, un matin d'avril que le soleil brillait au ciel, il partit, laissant Paris derrière lui et marchant dans la direction de Provins.

Il était décidé à marcher tant que ses forces le lui permettraient. Aux premières maisons de la ville, il tomba exténué, mourant, évanoui. Une fermière le recueillit, – madame Guérard.

Tenez, voici le chant de grâce du convalescent. Oh ! il est toujours bon de secourir un poète :

LA FERMIÈRE

À MADAME GUÉRARD.

Amour à la fermière ; elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit, dans la mousse.
Vieux vagabond qui tend la main,

Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer,
Là, le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.
C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière ;
Un jour... puis en marche ! et bonsoir
La ferme et la fermière !

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore ;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux, je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleurs, le petit bois,
La ferme et la fermière !

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah ! qu'il songe à ma dette ;
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière !

Chaque hiver, qu'un groupe d'enfants
À son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie !
Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Régouissent de leurs ébats,
La ferme et la fermière !

ENVOI

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière,
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

Là, il retrouve encore un instant l'ange aux ailes d'azur qu'on appelle l'Espérance. Quelques bons cœurs lui viennent en aide : nommons-les, cela fait plaisir de nommer des hommes bons et compatissants ; M. Gervais, M. Bobby de la Chapelle l'encourage à fonder un journal et lui font quatre-vingts souscripteurs.

Une chanson, fort innocente d'ailleurs, blesse un fonctionnaire puissant, un cartel est échangé entre le poète et un jeune homme parent de ses hôtes ; il doit quitter cette douce maison qui s'est ouverte pour lui, et retourner dans l'enfer d'où il croyait être sorti.

Et, cependant, il était si bien dans cette petite ferme, il y avait si vite oublié les jours mauvais et les vers satiriques, il s'étonnait tant de la haine qu'il avait jurée au monde en sentant son pauvre cœur glacé se réchauffer sous le souffle de son ancien, de son seul amour !

Prophète de malheur, il avait prédit la destruction de Paris.
Il avait dit :

Alors s'accomplira l'épouvantable scène
Qu'Ismaïl prophétisait au peuple de la Seine.
Au rivage désert, les barbares, surpris,
Demanderont où fut ce qu'on nommait Paris.
Pour effacer du sol la reine des Sodomes,
Que ne défendra point l'aiguille de ses dômes,
La foudre éclatera : les quatre vents du ciel
Sur le terrain fumant feront grêler le sel,

Et moi, j'applaudirai : ma jeunesse engourdie
Se réchauffera bien à ce grand incendie.

Maintenant, il s'étonne d'avoir écrit de pareils vers ; où donc
était son esprit ? où surtout était son cœur ?

Aussi je m'égarais à des vers imprudents,
Et j'attisais de pleurs mes iambes ardents ;
Je haïssais alors, car la souffrance irrite ;
Mais un peu de bonheur m'a converti bien vite.
Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète ?... Un baiser et du pain.

Aussi, voyez comme ce calice lui coûte à boire, comme ce jardin des Oliviers, où il a sué sa passion, lui est rude à monter, comme le vers qui s'échappe d'un cœur nageant dans le fiel dit que ce cœur est triste jusqu'à la mort ! Le voilà donc retombé dans la satire, à laquelle il croyait avoir dit adieu.

À partir de ce moment, c'est-à-dire de 1834 à 1838, sa vie n'est plus qu'une longue suite de douleurs, de besoins, de désespoirs, rendus plus grands et plus terribles par quelques heures pendant lesquelles le malheur semble se lasser.

Oh ! dans ces rares minutes d'apaisements, comme ses vers redeviennent harmonieux, comme sa poésie redevient douce !

Tenez, il croit avoir trouvé enfin une place de douze cents francs par an. Douze cents francs par an pour l'hôte des chantiers déserts, pour le mangeur de trognons de choux et de feuilles de salade ramassés au coin des bornes, c'est le Pactole.

Il chante, alors.

Dites-moi s'il y a une fauvette ou rossignol chantant un chant plus suave et plus mélodieux !

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie ?

La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles ? Non ;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine ;
Un géant altéré le boirait d'une haleine ;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures :
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ses vagues sons ;
Pauvre écolier rêveur, et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettai mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère ! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » – Dieu me le doit toujours !
C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
À toutes mes douleurs jetai cet mot : Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla,
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » – Chimère,
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique, est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encor au bruit de tes roseaux chanteurs,

Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

Par malheur, le poète, si facile à l'espérance, si crédule au bonheur, si prompt à la haine, car il a tous les défauts des âmes ardentes, par malheur, le poète ne sait pas mendier. C'est un secret qu'il demande à un chien de ses amis.

Dites-moi, avez-vous lu vers plus charmants que ceux-ci ?

À MÉDOR

Heureux Médor, si j'ai bonne mémoire,
Je t'ai connu jadis maigre et hideux.
Chien sans pâtée et poète sans gloire,
Dans le ruisseau nous barbotions tous deux.
Lorsqu'à mes chants si peu d'échos se meuvent,
Lorsque du ciel mon pain tombe à regret,
À tes abois Dieu sourit, les os pleuvent :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux chiens lépreux, oui, le malheur m'égale ;
Battu des vents, par la foule outragé,
Si je caresse, on a peur de la gale,
Si j'égratigne, on m'appelle enragé !
Pour qu'au bonheur je puisse enfin renaître,
Dieu sait pourtant qu'un peu d'or suffirait,
Bien peu... celui de ton collier, peut-être :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

J'eus comme toi mes longs jours de paresse,
Un lit moelleux et de friands morceaux ;
J'ai frissonné sous plus d'une caresse,
D'abois moqueurs j'ai talonné les sots ;
Puis, dans la foule où l'on pousse, où l'on beugle,
J'ai vu s'enfuir Plutus qui s'égarait :
Pour devenir le chien de cet aveugle,
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Aux dominos sais-tu comment l'on triche ?
Nouveau Pâris, arbitre de beauté,
As-tu donné la pomme à la plus riche,

Fait le gentil, fait le mort, ou sauté ?
Ton sort est beau : moi, chien d'humeur bizarre,
Pour égayer le riche à son banquet,
Je ne sais rien... rien que flatter Lazare :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Tombé, dit-on, dans un pays de fées,
Dont la laideur mit le peuple en émoi,
On essuya tes pattes réchauffées,
De blanches mains te bercèrent ; mais moi !...
Chien trop crotté pour que la beauté m'aime,
Si j'entraîs là, le pied me balaîrait,
Hué de tous, et mordu par toi-même :
Chien parvenu, donne-moi ton secret.

Au reste, comme le cœur endolori comprend bien la douleur,
on lui dit d'aller voir un homme à qui il vient d'arriver un grand
malheur.

Il secoue la tête.

— On ne console, dit-il, que ceux qui veulent être consolés.

Puis il prend une plume et écrit ces vers, qu'il envoie à sa
place.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire ;
Oh ! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie
Mourant réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'enfer,
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde,
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et sur le Golgotha, noir de peuple infidèle,

Quand les vautours, à grands bruits d'ailes,
Flairant la mort, volaient en rond ;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine,
Pour consoler Jésus, se posa sur son front.

Oubliant pour la croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas ! du sang divin ;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « À quoi bon ?...

À quoi bon te rougir aux blessures divines ?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher ?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.
La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas ;
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire ;
Oh ! non, je n'irai pas !

Quinze mois avant sa mort, le 21 juillet 1837, il écrit :

« Je suis convaincu par l'expérience que je ne suis bon à rien,
sinon à écrire ; mais je ne suis pas encore assez habile pour sub-
venir ainsi à tous mes besoins. Je me suis assigné six mois d'ap-

prentissage, et, pour vivre pendant ce temps, je me suis résigné à donner des leçons particulières à des enfants, ressources provisoires et précaires, sur lesquelles on ne peut pas fonder son avenir. Le temps approche, et je n'ai pas encore fait beaucoup de progrès. Et puis mes enfants, au rebours des hirondelles, se sont envolés loin de Paris à l'approche de l'été. Je viens de vendre un volume de prose et de vers qui devait être composé à mon choix. Pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur. »

Maintenant, après le découragement, voici la prophétie ; il est vrai qu'il approche de la tombe, et que l'œil des mourants voit au delà des horizons humains.

C'est à sa sœur, à sa Béatrix, à sa Marcaria, qu'il écrit :

« Le manque du nécessaire a toujours paralysé mes efforts en littérature. *Pour gagner, il faut avoir.* Si j'étais un fils de famille au lieu d'être tout simplement Hégésippe Moreau, il y a longtemps, je crois, que j'aurais de la réputation. Un monsieur que je n'ai vu qu'une fois chez madame Ferrand, et qui a joué un rôle politique sous la Restauration, M. de V..., vient de m'adresser une épître de quatre cents vers où il me flatte beaucoup, ce qui enchante madame Emma Ferrand. *Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront : C'EST DOM-MAGE ! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert.* Ma sœur, ma bonne sœur, pardonnez-moi de vous entretenir si longuement de mes peines. Le malheur rend un peu égoïste. Si vous étiez là, je ne pourrais m'empêcher de poser ma tête sur votre épaule et de pleurer comme un imbécile, et je fais comme si vous étiez là : seulement, au lieu de parler, j'écris... »

Enfin, l'heure fatale arrive où les forces manquent au corps, le courage au cœur, la foi à l'âme.

L'hiver approchait ; il ne restait plus assez de flammes dans ce pauvre flambeau pâlisant pour braver les bises de décembre.

Hégésippe demanda comme une faveur de passer à l'hôpital la dure saison.

Il y entra dans le mois d'octobre, le spectre de Gilbert marchant devant lui.

C'est là que, sentant son âme prête à quitter son corps, il adressa ces derniers vers à cette fille du ciel qui va remonter au ciel :

À MON ÂME

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

À dix-huit ans, je n'enviais pas, certes,
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors ;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts ;
Fleurs et sueurs, depuis, les ont couverts ;
Je connais trop ce monde, et je m'ennuie :

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;
Repose-toi, pauvre âme voyageuse :
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis, semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants, lorsque je m'égarais,
Hier encor, tu secouais ton aile

Dans ta prison vivante... et tu pleurais.
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage ;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage ?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice, ni témoin,
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé !) ;
Mais toi, mon âme, à Dieu ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras ;
Quand des enfants à tête franche et blonde
Auprès des morts joueront, tu souriras ;
Tu souriras lorsque, sur ma poussière,
Ils cueilleront les saints pavots tremblants ;
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu.

Une fois entré à l'hôpital, Héségitte avait cessé d'être un homme et était devenu un numéro.

Le numéro 12.

Dans la nuit du 18 au 19 décembre, le numéro 12 se trouvant plus mal, on envoya chercher un prêtre.

Vers une heure du matin, le 20 décembre, le numéro 12 reçut le dernier sacrement.

Dans la journée du 20 décembre, le numéro 12 mourut.

Un seul ami, M. Sainte-Marie Marcotte, était venu voir le numéro 12 à l'hôpital et avait laissé son adresse, pour qu'on le fit appeler en cas de besoin.

Le 20 décembre, vers trois heures de l'après-midi, un infirmier entra chez M. Sainte-Marie Marcotte et lui annonça que le numéro 12 était mort.

Voilà tout le bruit que fit la mort d'un homme dont les vers avaient inspiré une si grande admiration à Henri de Latouche, qu'après avoir lu *l'Hiver*, *les Cloches* et *la Voulzie*, il courut chez l'auteur du *Dieu des bonnes gens*, des *Deux Sœurs de Charité* et du *Vieux Vagabond*, en criant :

— Enfin, Béranger, j'ai donc trouvé un plus grand poète que vous !

Béranger

I

C'est dans les œuvres mêmes de Béranger qu'il faut chercher sa vie, comme on a été obligé de le faire pour celle d'Horace.

Si les événements contemporains, au milieu desquels Béranger a vécu en les traversant, nous étaient aussi inconnus que le sont à beaucoup de personnes ceux du siècle d'Auguste, nous en retrouverions la trace dans Béranger, comme, dans les *Odes* du poète de Venusium, nous retrouvons la trace de tous les événements qui ont agité le vieux monde romain.

En France, pays des comparaisons, on a comparé le chantre de Napoléon I^{er} au chantre du second César. On a parlé de l'humble naissance du poète français, et l'on a dit que le poète romain était, de son côté, le fils d'un *affranchi d'Auguste*.

Rectifions une petite erreur du biographe : Horace était fils d'un affranchi, mais non pas d'un affranchi d'Auguste. Horace, né soixante-six ans avant le Christ, l'an 689 de la fondation de Rome, ne pouvait pas être fils d'un affranchi d'Auguste, né soixante-trois ans avant le Christ, c'est-à-dire plus jeune de trois ans qu'Horace.

Ce fut, au reste, une des rages du pauvre Béranger que de s'entendre dire éternellement qu'il imitait un homme dont il ne pouvait lire les œuvres que dans une traduction.

Au reste, chez tous les deux, même génie passant facilement d'une forme à l'autre et de l'expression simple à l'expression élevée ; même penchant à la satire ; et c'est ce penchant à la satire qui a fait Béranger un chansonnier à part, non pas plus verveux, non pas plus philosophe, non pas plus tendre, mais plus actuel, plus social, plus élevé que Désaugiers ; mêmes éloges du vin, mêmes tendresses, nous dirions presque mêmes faiblesses

pour les femmes, si, à notre avis, les poètes ne trouvaient pas une inépuisable force dans cette faiblesse.

Le grand rapport qui existe entre les deux poètes, c'est le besoin de repos, le culte de la paresse. Mais le repos et la paresse, chez le poète, ne s'appliquent qu'au corps. Le repos et la paresse du corps, c'est le travail de l'esprit ; que Béranger rêve couché sous les ombrages de Passy, ou qu'Horace médite au bruit des cascades de Tibur, au fond du rêve de l'un, au fond de la méditation de l'autre, quelque chose vit, s'agite, se crée, qui verra la lumière quand l'heure sera venue. Ce quelque chose, c'est l'œuvre, c'est-à-dire la renommée, c'est-à-dire l'immortalité du poète, le monument plus durable que l'airain : *aere perennius*.

Quant à nous, ne nous occupons point de ces subtiles comparaisons, laissons-les aux rhéteurs, aux faiseurs de discours, aux académiciens, à ceux enfin qui disent qu'Horace était fils d'un affranchi d'Auguste.

Au reste, de même qu'Horace nous raconte dans ses discours de qui il est le fils, Béranger va, dans ses chansons, nous dire la date de sa naissance, et l'état, sinon de son père, du moins de son grand-père.

II

Pierre-Jean Béranger, en véritable enfant de Paris qu'il devait être, naquit, comme Molière, son voisin du pilier des Halles, au centre de la grande ville.

La maison qu'habitait sa famille était située rue Montorgueil, n° 50. Aujourd'hui, elle a disparu, comme tout disparaît dans notre siècle de démolitions, et l'on en chercherait inutilement la place au milieu du nouveau marché.

En ce Paris plein d'or et de misère,
En l'an du Christ mil sept cent quatre-vingt,
Chez un tailleur, mon pauvre et vieux grand-père,
Moi nouveau-né, sachez ce qu'il m'advint.

Rien ne prédit la gloire d'un Orphée
À mon berceau, qui n'était pas de fleurs ;
Mais mon grand-père, accourant à mes pleurs,
Me trouve un jour dans les bras d'une fée,
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calma le cri de mes premiers chagrins.

Le bon vieillard lui dit l'âme inquiète :
« À cet enfant quel destin est promis ? »
Elle répond : « Vois-le sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur et commis.
Un coup de foudre ajoute à mes présages ;
Ton fils, atteint, va périr consumé ;
Dieu le regarde, et l'oiseau, ranimé,
Vole en chantant braver d'autres orages. »
Et cette fée, avec de gais refrains,
Calma le cri de mes premiers chagrins.

Voilà les renseignements que le poète nous donne lui-même sur sa naissance. C'est en 1822 que ce souvenir lui revient ; il a alors quarante-deux ans.

Dans cette chanson, ni dans aucune autre, Béranger ne parle de son père ni de sa mère. C'est qu'il n'obtint pas même de cette dernière la nourriture que Dieu donne pour rien, – le lait.

Elle n'aimait pas l'enfant et n'aima pas davantage le jeune homme ; Béranger ne se souvenait de l'avoir vue qu'une seule fois dans sa vie ; il avait alors dix-sept ans.

On mit le nouveau-né en nourrice ; c'est toujours lui qui nous l'apprend, et il a le soin d'intituler la chanson où il va parler de sa seconde mère : *Chanson historique*.

En effet, tout est historique dans cette chanson, à laquelle nous pouvons ajouter des *notes* de la plus grande exactitude.

De souvenir en souvenir
J'ai reconstruit mon édifice.
Je vais conter, pour en finir,
Ce qu'on m'a dit de ma nourrice.

Au soir des ans doit sembler doux,
Le chant qui nous a bercés tous :
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Au mois d'août, voilà bien longtemps !
Six francs et ma layette en poche,
Belle nourrice de vingt ans,
D'Auxerre avec moi prit le coche.
Sois bien ou mal, sanglote ou ris,
Adieu, pauvre enfant de Paris !
Dodo, l'enfant do
L'enfant dormira tantôt.

En Bourgogne, je débarquai ;
Pour la chanson, climat propice.
Nous trouvons, buvant sur le quai,
Le vieux mari de ma nourrice...

Tout à l'heure, nous verrons quel brave homme c'était que ce
vieux mari que Béranger appelait son *vrai père*.

Verre en main, Jean le vigneron,
Chantait les gaietés de Piron.
Dodo, l'enfant do,
L'enfant dormira tantôt.

Un moine, en voisin, vint chez nous ;
Il entre sans que le chien jappe.
Le mari sort, et l'homme roux
De ma table fripe la nappe...

On reconnaît à ce détail le contemporain de l'auteur de *l'Enfant du Carnaval*.

Cette nappe fripée amena une grande catastrophe

Hélas ! l'odeur du récollet
Fait, pour *neuf mois*, tourner mon lait.

La nourrice enceinte, il fallut essayer d'une nourriture quel-

conque qui remplaçât le lait de femme. On essaya du lait de vache et du lait de chèvre ; l'enfant repoussa l'un et cracha l'autre. Enfin, Jean eut l'idée de tailler un morceau de pain en forme de mouillette, de le tremper dans du vin, et de le faire sucer à l'enfant.

Cette fois, l'enfant suçà, et de tout son cœur.

Il eut cette ressemblance avec Gargantua et Henri IV.

Moi, gai comme un dieu sans nectar,
Au vin du cru je me résigne.

Ce fut donc la nourriture première du chansonnier.

Il resta deux ans, à peu près, chez le père Jean. Pendant ces deux ans, on avait oublié de payer les mois de nourrice ; ce qui n'avait pas empêché le bonhomme et sa femme d'avoir toute sorte de soins du nourrisson.

Un jour, on reçut de Paris une lettre qui invitait la nourrice à ramener l'enfant, et à venir en même temps toucher le prix de ses mois.

Ce fut une grande douleur pour le père Jean. Il s'était peu à peu pris à l'espérance qu'on ne réclamerait point l'enfant et qu'il le garderait.

Il se décida cependant à partir pour Paris avec le marmot, dont il commença par contester la possession au grand-père. Mais, ayant succombé dans cette prétention, il refusa d'abord de rien toucher pour les mois de nourrice. Enfin, on obtint de Jean qu'il prît *son dû*, comme on avait obtenu de lui qu'il rendît l'enfant. Et Jean s'en retourna, tout attristé, rejoindre sa femme en Bourgogne.

Espérons qu'il s'est consolé avec *le lait* de la vigne.

Comme il faut être juste avec tout le monde, ne laissons point peser sur un récollet l'accusation grave d'avoir fait tourner le lait de la nourrice de Béranger. *Récollet* est là comme une preuve que les poètes, dans leur culte pour les vers, sacrifient tout à la rime, même la vérité.

Le récollet était tout simplement le curé de la paroisse.

C'est donc en Bourgogne, c'est donc à Auxerre que Béranger passa cette vague époque de la vie où l'homme est déjà né, mais n'existe pas encore ; ces premiers mois de l'enfance qui sont les premières minutes du jour, minutes qui n'appartiennent déjà plus à la nuit, sans appartenir encore à la lumière, que les Latins nos pères appelaient *alba* et que nous avons appelées *aube*, à cause de leur pâleur.

L'enfant n'était pas beau. L'homme se charge de nous l'apprendre lui-même :

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant.

Fut-ce à cause de cette laideur qu'il n'obtint pas de celle à qui il ne dut que le jour toute la tendresse qu'un fils a le droit d'attendre de sa mère ? Je n'en sais rien.

Tant il y a que ce fut chez son grand-père que l'enfant revint.

On laissa, pendant trois ou quatre ans, l'enfant jouer et polissonner à son aise, être heureux à cœur joie ; puis le moment des premières douleurs vint.

On le mit à l'école chez un abbé qui demeurait rue des Boulets, faubourg Saint-Antoine. C'est du haut des murs de sa pension qu'il assista à la prise de la Bastille.

Ce souvenir de sa première jeunesse lui revint en 1829, lorsqu'il était dans une autre bastille, à la Force ! Hélas ! jamais le peuple ne fait la besogne tout à fait...

Voyez la chanson intitulée *le Quatorze juillet*.

Pour un captif, souvenir plein de charmes !
J'étais bien jeune ; on criait : « Vengeons-nous !
À la Bastille ! aux armes ! vite aux armes ! »
Marchands, bourgeois, artisans couraient tous.
Je vois pâlir, et mère, et femme, et fille ;
Le canon gronde aux rappels du tambour.
Victoire au peuple ! il a pris la Bastille.

Un beau soleil a fêté ce grand jour !...

Le lendemain, un vieillard docte et grave
Guida mes pas sur d'immenses débris.
« Mon fils, dit-il, ici, d'un peuple esclave,
Le despotisme étouffait tous les cris ;
Mais des captifs, pour y loger la foule,
Il creusa tant au pied de chaque tour,
Qu'au premier choc, le vieux château s'écroule.
Un beau soleil a fêté ce grand jour ! »

Il y avait juste quarante ans *qu'un beau soleil avait fêté ce grand jour*. En quarante ans, Béranger avait vu couper la tête du roi Louis XVI et de la reine Marie-Antoinette, grandir et tomber la Convention, passer le Directoire, poindre Bonaparte, arriver Napoléon ; il avait vu la gloire et la chute de l'Empire, il avait vu ce cadavre de règne galvanisé qu'on appelle les Cent-Jours, le second retour des Bourbons, la mort de Louis XVIII, l'avènement au trône de Charles X, et, à travers les barreaux de sa prison, en regardant l'avenir, il souriait au soleil de juillet 1830, qui ne se trompa que de quelques jours pour être l'anniversaire de celui de 1789.

Cette prise de la Bastille laissa un profond souvenir dans l'esprit de l'enfant ; mais un autre souvenir non moins profond s'y incrusta en même temps.

Un maître d'armes, nommé Valois, venait donner des leçons dans la pension du faubourg Saint-Antoine ; il amenait avec lui une petite fille de dix à douze ans, c'est-à-dire de trois ans plus âgée que Béranger, laquelle, dressée par lui à l'escrime, lui servait de prévôt et faisait des armes avec les enfants.

Cette petite fille était la nièce de ce maître d'armes et s'appelait Judith.

C'est cette même Judith qui vécut *cinquante-neuf ans* avec le poète et qui est morte trois mois avant lui.

Un beau matin, sans consulter l'enfant, on vint le prendre et on lui annonça qu'il partait pour Péronne, la ville pucelle.

Notre poète avait là une tante paternelle tenant auberge.

C'était une excellente femme, dont Béranger a conservé jusqu'à sa mort le meilleur souvenir.

Une anecdote que nous raconterons en temps et lieu sera une preuve de ce que nous avançons.

On embarqua l'enfant – cette fois, l'homme a oublié de nous dire par quel coche –, et il arriva à Péronne sans accident.

C'est encore à lui de nous guider.

En 1831, c'est-à-dire à cinquante et un ans, le poète retourne à Péronne ; alors, il adresse une chanson *à ses parents et amis de Péronne, ville où il a passé une partie de sa jeunesse, de 1790 à 1796*.

Ce fut chez sa tante aubergiste que s'accomplit la première partie de la prédiction de la fée : *garçon d'auberge, puis imprimeur*.

Salut à vous, amis de mon jeune âge !

Salut, parents que mon amour bénit !

Grâce à vos soins, ici, pendant l'orage,

Pauvre oiselet, j'ai pu trouver un nid...

J'ai fait ici plus d'un apprentissage,

À la paresse, hélas ! toujours enclin ;

Mais je me crus des droits au nom de sage,

Lorsqu'on m'apprit le *métier de Franklin*.

Vous n'ignorez point, chers lecteurs, que Franklin était imprimeur à Philadelphie.

C'est dans ces murs qu'en des jours de défaites,

De l'ennemi j'écoutais le canon ;

Ici, ma voix, mêlée aux chants des fêtes,

De la patrie a bégayé le nom.

Ce n'était point là une métaphore. Lorsque les Autrichiens bombardaient Lille, l'enfant devait entendre le bruit matériel du bombardement.

De ces impressions de jeunesse lui vint cette grande haine

contre l'ennemi.

Aussi conserve-t-il de ce bruit du canon autrichien une impression plus vive que des événements de Paris.

Le canon de 92 détourne les regards de l'enfant des échafauds de 93.

Sur ce grand événement social, le poète hésite à se prononcer.

Il se contente de dire, en s'adressant à une femme qui avait représenté la déesse de la liberté :

Vous traversiez des ruines gothiques ;
Nos défenseurs se pressaient sur vos pas ;
Les fleurs pleuvaient, et les vierges pudiques
Mêlaient leurs chants à l'hymne des combats ;
Moi, pauvre enfant, dans une coupe amère,
En orphelin par le sort allaité,
Je m'écriais : « Tenez-moi lieu de mère,
Déesse de la liberté ! »

De noms fameux cette époque est flétrie ;
Mais, jeune encore, je n'ai rien pu juger ;
En épelant ce doux nom de patrie,
Je tressaillais d'horreur pour l'étranger !...

Ce fut vers ce temps, c'est-à-dire en 1792, que s'accomplit cette autre prédiction :

« Un coup de foudre ajoute à mes présages,
Ton fils, atteint, va périr consumé ! »

En effet, un orage grondait sur Péronne ; la tante de Béranger, personne dévote, avait grand'peur du tonnerre ; d'une main, elle faisait le signe de la croix ; de l'autre, elle aspergeait la maison d'eau bénite, quand, tout à coup, l'enfant, qui, le front collé aux vitres, regardait les beaux éclairs, tombe à la renverse sans pousser un cri, tandis que la fenêtre s'ouvre avec fracas ; le fluide électrique venait de traverser la chambre.

Dans l'antiquité, ceux que la foudre avait touchés étaient saints ; nous ne croyons pas que le tonnerre ait gâté quelque cho-

se à l'organisation de Béranger.

C'est à Péronne que Béranger fait sa première communion ; huit jours après, l'église ferme.

L'enfance, à notre avis, finit où commence le premier travail de l'homme ; du moment où Béranger entre dans une imprimerie, il n'est plus un enfant.

Cette imprimerie était celle de M. Laisney.

« C'est dans son imprimerie que je fus mis en apprentissage, dit Béranger dans une note du deuxième volume de ses chansons ; n'ayant pu parvenir à m'apprendre l'orthographe, il me fit prendre goût à la poésie, me donna des leçons de versification et corrigea mes premiers essais. »

Le poète, reconnaissant comme toujours, a, dans une chanson, consacré le nom du digne maître imprimeur :

Cette chanson est intitulée *Bonsoir*.

Dans l'art des vers, c'est toi qui fus mon maître ;
Je t'effaçai sans te rendre jaloux.
Si ces doux fruits que pour moi Dieu fit naître
Sont des chansons, ces fruits sont assez doux.

Un autre nom, à la date de cette époque, reste encore dans la mémoire du poète. Or, comme il a, lui, la mémoire du cœur, ce nom, ainsi que celui de Laisney, aura sa part d'immortalité.

C'est le nom de M. Quénescourt.

Modeste et bon, cet homme vertueux,
Privé des biens que l'opulence affiche,
A semblé pauvre au riche fastueux,
Et, par ses dons, au pauvre a semblé riche...
Au peu d'éclat dont je brille à présent,
Ah ! qu'il ait part, et puisse à ma lumière,
Comme au flambeau que porte un ver luisant,
Longtemps son nom se lire sur la pierre.

Ce n'est pas tout : le poète fit son épitaphe. — Venu de Péronne à Nanterre, ce fut là que mourut Quénescourt.

C'est donc dans le cimetière de Nanterre qu'il faut aller chercher cette épitaphe :

Vous qui, le rencontrant, n'avez pas reconnu
Qu'un esprit cultivé, qu'une âme tendre et fière
Brillait sous l'humble habit de cet homme ingénu,
Saluez-le sous cette pierre.

Voilà tous les détails que nous avons sur le séjour du poète à Péronne.

III

Vers la fin de 1796, Béranger revint à Paris. – Il avait seize ans.

Pendant les six ans qu'il avait passés à Péronne, Béranger avait appris le français ; mais, quels qu'eussent été ses efforts et sa persistance, il n'avait pu apprendre le latin.

Quant au grec, il n'y songea même pas.

Il le dit en vers et le redit en prose.

Jamais, hélas ! d'une noble harmonie,
L'antiquité ne m'apprit les secrets ;
L'instruction, nourrice du génie,
De son lait pur ne m'abreuva jamais !
Que demander à qui n'eut point de maître ?
Du malheur seul les leçons m'ont formé,
Et ces épis que mon printemps voit naître,
Sont ceux d'un champ où rien ne fut semé !

Voilà la plainte en vers, passons à la lamentation en prose :

« Oh ! que de fois, dit le poète, j'ai maudit cette langue latine ! Vous ne vous figurez pas le malheur d'un jeune homme poussé par le démon des vers, et qui n'a pas même décliné *musa* à vingt ans. Honteux de mon ignorance, j'éludais avec soin les occasions qui l'auraient mise à nu, ou quelquefois je faisais, en rougissant, l'aveu de mon malheur à ceux qui me

paraissaient au-dessus du préjugé ; mais presque tous, hochant la tête avec un regard de pitié, m'engageaient à me mettre à l'étude. Triste recette pour moi si paresseux, et qui me rappelais que, tout jeune, et malgré mon excellente mémoire, je n'avais jamais pu apprendre mes prières en latin ; et puis alors de beaux désespoirs ! Combien souvent j'ai été sur le point de renoncer à la poésie ! Je vous assure, mon cher ami, que la misère m'a bien moins tourmenté que cette idée tant répandue qu'un homme, sans le latin, ne pouvait pas bien écrire en français. Dès qu'un peu de réputation m'est venu trouver, j'ai avoué mon ignorance, car je hais le mensonge ; mais, alors, j'ai éprouvé un autre désappointement : j'avais beau protester que je n'avais lu Horace que dans les traductions, "Bonne plaisanterie !" me disait-on ; "ne voit-on pas que vous l'avez étudié ; vous l'imitiez sans cesse." »

Comme je connais cela, cher poète ! que de fois n'a-t-on pas dit aussi, au beau temps de mon ignorance, que j'avais imité des choses que je n'avais jamais lues !

Quoi qu'il en soit, lorsque Béranger revint de Péronne, le grand-père eut un instant l'espoir que la fée s'était trompée en prédisant que son petit-fils serait poète ; en lui voyant, à dix-sept ans, tant de bon sens, tant de calme, une raison si mûre, il s'écria :

— Toi, un poète ! Dieu merci, tu ne seras jamais qu'un gros banquier.

Le pauvre vieux tailleur n'était pas doué de la double vue. Le jeune homme nageait en pleine comédie.

Il avait rêvé une pièce dans le genre d'Aristophane, et commencé une satire de mœurs contemporaines sous le nom des *Hermaphrodites*.

La jeunesse dorée en avait fourni le sujet.

Mais le poète lui-même fut mécontent de son œuvre ; il l'en-terra vivante comme une vestale qui a laissé mourir le feu sacré.

Alors, il commença un poème épique : *Clovis*.

Il eut le bonheur de juger du poème aussi nettement qu'il avait

fait de la comédie, et l'abandonna.

Outre l'ignorance des deux langues qui sont près de nous les interprètes de l'antiquité, le poète avait peu de sympathie pour les sujets antiques.

Il dit lui-même :

« Je ne sais quelle voix me criait : “Non, les Latins et les Grecs mêmes ne doivent pas être des modèles ; ce sont des flambeaux ; sachez vous en servir.” Déjà la partie littéraire et poétique des admirables ouvrages de M. de Chateaubriand m'avait arraché aux lisières des Le Batteux et des La Harpe, services que je n'ai jamais oubliés. »

Mais une chose que l'on comprendra facilement, c'est qu'en ébauchant des comédies et en cultivant des poèmes épiques, on ne s'enrichit pas.

Béranger était donc sans le sou.

Il en est de sa détresse comme de son regret de ne pas savoir le latin ; il l'a racontée en vers et en prose.

« J'étais si pauvre, dit-il, que la plus petite partie de plaisir me forçait à vivre pendant huit jours d'une maigre panade que je faisais moi-même, tout en entassant rimes sur rimes, et plein de l'espoir d'une gloire future. Rien qu'en vous parlant de cette *riante* époque de ma vie où, sans appui, sans pain assuré, sans instruction, je rêvais un avenir, sans négliger les plaisirs du présent, mes yeux se mouillèrent de larmes involontaires. Oh ! que la jeunesse est une belle chose, puisqu'elle peut répandre son charme jusque sur la vieillesse, cet âge si déshérité et si pauvre ! »

Ô printemps, jeunesse de l'année ! ô jeunesse, printemps de la vie ! a dit Pétrarque, et, après lui, Métastase.

Oh ! le bon temps où nous étions si malheureux ! disait Ninon.

Dans un grenier qu'on est bien à vingt ans ! dit à son tour Béranger.

Cette lutte contre la misère dura jusqu'en 1803. Ce fut, sans doute, pendant cette période que le poète connut Lisette et appré-

cia Frétilton.

L'admirable chanson des *Gueux* est, selon toute probabilité, un souvenir de ce *bon temps*.

Quel Dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour qui rend visite
À la Pauvreté qui rit.

Ce grabat m'a bien l'air de faire partie des *meubles meublant*, comme dit mon bail, le grenier du poète.

Mais, en 1803, une grande joie lui arrive. Presque aussi pauvre que Malfilâtre, presque aussi désespéré que Gilbert, il a l'idée d'écrire à Lucien Bonaparte.

Lucien faisait lui-même des vers : il est vrai qu'il les faisait mauvais, témoin son poème de *Charlemagne* ; mais, chose rare dans l'espèce, il aimait ceux qui les faisaient bons.

Nous ne voulons pas dire que les vers de Béranger fussent bons, mais bien certainement l'avenir y était en germe, et *les Deux Sœurs de charité*, *le Dieu des bonnes gens*, *Mon Âme*, *les Fous*, et tant d'autres merveilles semées par la main du Seigneur dans l'âme du poète, devaient commencer, dès lors, à sortir de terre comme la moisson en avril.

À cette époque, Béranger était républicain ; c'est une ressemblance de plus avec Horace, qui, après avoir été tribun des soldats sous Brutus, devint le chantre d'Auguste.

Mais établissons bien cette différence entre Horace et Béranger : c'est qu'Horace flatta Auguste vivant, et que Béranger ne chanta Napoléon qu'après sa mort ou après sa chute, ce qui était plus courageux encore.

« Mon épître d'envoi, dit lui-même Béranger, je me le rappelle encore, était digne d'une jeune tête républicaine et portait l'empreinte de l'orgueil blessé de recourir à un protecteur. »

Lucien ne vit pas, ou ne voulut pas voir la trace de cet orgueil ; d'ailleurs, celui qui depuis devint prince de Canino

n'était-il pas républicain, et ne refusa-t-il pas plus tard le trône de Portugal ? Il est vrai que c'était un bien petit trône.

Trois jours après, le poète avait sa réponse. Lucien lui donnait un rendez-vous.

Le jeune homme y courut, le cœur bondissant de joie ; puisqu'il était reçu, il était protégé : Lucien n'eût pas voulu le recevoir pour le bonheur de le désespérer de vive voix. En effet, le poète avait trouvé un appui. Par malheur, Lucien quittait la France trois jours après cette entrevue. Mais, en quittant la France, il se souvenait.

Béranger reçut cette lettre :

« Je vous adresse une procuration pour toucher mon traitement de l'Institut. Je vous prie d'accepter ce traitement, et je ne doute pas que, si vous continuez de cultiver votre talent par le travail, vous ne soyez un jour un des ornements de notre Parnasse ; soignez surtout la délicatesse du rythme ; ne cessez point d'être hardi, mais soyez plus élégant.

» LUCIEN,

» Membre de l'Institut. »

« Pendant les Cent-jours, dit le poète, M. Lucien Bonaparte me fit entendre qu'en m'adonnant à la chanson, je détournais mon talent de la vocation plus élevée qu'il semblait avoir eue d'abord. Je le sentais ; mais j'ai toujours penché à croire qu'à certaines époques, les lettres et les arts ne doivent pas être de simples objets de luxe, et je commençais à deviner le parti qu'on pourrait tirer, pour la cause de la liberté, d'un genre de poésie éminemment national. »

Notre poète n'était pas riche ; mais, au moins, il avait le pain et l'habit assurés ; *victum et vestitum*, comme disaient les Latins, avec lesquels, à son regret, il ne pouvait converser que par interprètes.

Et, cependant, rien ne reste de cette époque comme poésie ; il est probable qu'il fit dans la période suivante, de 1803 à 1806, le volume qu'il jeta au feu, lorsque la censure ne lui permit point de

dédier son livre à Lucien.

Il est vrai qu'à cette époque Landon venait de fonder les *Annales du Musée*, et que Béranger fut un des collaborateurs de l'immense ouvrage.

Mais tout cela était en quelque sorte un bien-être d'accident, une fortune d'occasion ; ce n'était pas, nous ne dirons point cette médiocrité dorée d'Horace, que son imitateur était loin d'espérer, mais même cette modeste ambition que le poète formulait ainsi : *De quoi vivre, avec un peu de loisirs.*

Cette ambition fut enfin réalisée.

M. Arnault, l'auteur de *Marius à Minturnes*, obtint pour Béranger, de M. de Fontanes, grand maître de l'Université, une place d'expéditionnaire dans les bureaux de l'instruction publique.

La place était de cent cinquante francs par mois, dix-huit cents francs par an.

C'était ainsi que s'accomplissait la troisième prédiction de la fée :

..... Vois-le sous ma baguette,
Garçon d'auberge, imprimeur *et commis*.

Une des chansons de Béranger est adressée à M. Arnault le jour de sa fête.

Une note y consacre la reconnaissance de Béranger pour l'académicien :

« Je ne livre cette chanson à l'impression, dit-il, que parce qu'elle m'offre l'occasion de payer un tribut d'éloges à l'un de nos littérateurs les plus distingués. Je regrette qu'elle ne soit pas meilleure, et surtout que le ton qui y règne ne m'ait point permis d'y faire entrer l'expression de ma reconnaissance particulière pour l'homme excellent dont l'amitié me fut si longtemps et me sera toujours précieuse. »

La chanson porte la date de 1812, la note celle de 1815.

Ce fut pendant qu'il était *commis* que Béranger abandonna

tous les rêves de théâtre et de poème épique, et adopta définitivement la carrière de *chansonnier*, comme la Fontaine avait adopté celle de *fablier*.

La première des chansons *reconnues* par Béranger porte la date de 1810 ; elle a pour titre *les Gourmands*, et s'adresse, selon toute probabilité, aux Cambacérès, aux d'Aigrefeuille, aux Grimod de la Reynière.

Elle n'a rien de remarquable que d'être la source assez maigre du ruisseau qui, au fur et à mesure qu'il s'éloignera de cette source, deviendra un fleuve magnifique.

La seconde chanson, qui porte la date de 1810, est intitulée *la Musique*.

Elle prouve seulement une chose, c'est que Béranger, en véritable Parisien qu'il est, n'entend rien à la musique.

On demandait à Charles X, roi français s'il en fût :

— Aimez-vous la musique, sire ?

— Je ne la crains pas, répondit le roi.

Moins brave que le descendant de saint Louis, notre chansonnier la craignait, surtout si elle était de Cimarosa ou de Weber.

Et vous, gens de l'art,
Pour que je jouisse,
Quand c'est du Mozart,
Que l'on m'avertisse.
Nature n'est rien,
Mais l'on recommande
Goût italien,
Et grâce allemande.

L'année 1811 nous donne une chanson seulement : *le Mort vivant*.

On voit, par l'un des couplets, qu'il est déjà question de l'expédition de Russie.

Faut-il aller guerroyer dans le Nord,
Priez pour moi, je suis mort ! je suis mort !

Que près d'un feu, l'un l'autre se bravant,
On trinque assis derrière un paravent,
Je suis vivant, bien vivant, très-vivant.

Ces trois chansons présentent un progrès sensible l'une sur l'autre. On y trouve la richesse de la rime et le culte de la forme, qui sont, au génie de Béranger, ce qu'une charmante toilette est à la beauté d'une femme.

L'année 1812 fournit un contingent plus nombreux que les deux précédentes.

Quatre chansons datent de 1812 : *la Bonne Fille, ou les Mœurs du temps* (ne pas confondre avec *Frétillon*) ; *À Antoine Arnault* (c'est la chanson dont nous avons déjà parlé) ; *Ainsi soit-il !* ; *les Gueux*.

Dans *Ainsi soit-il*, un couplet fait allusion à l'oppression sous laquelle étouffait alors la pensée.

Qu'on n'oublie pas que le poète était commis à l'instruction publique, c'est-à-dire à la machine pneumatique même.

On rira des erreurs des grands,
On chansonnara leurs agents,
Sans voir arriver l'alguazil.
Ainsi soit-il !

La quatrième chanson est un chef-d'œuvre, *les Gueux*.

Voilà le premier éclair du génie, le véritable sourire de la Muse.

Tout le monde connaît cette merveille d'entrain, de poésie, de pensée, de verve, de forme, et, cependant, notre plume, notre esprit, notre cœur, tout veut que nous la citions en entier.

Les gueux, les gueux
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux :
Vivent les gueux !

Des gueux chantons la louange.
Que de gueux hommes de bien !

Il faut qu'enfin l'esprit venge
L'honnête homme qui n'a rien.

Les gueux, etc.

Oui, le bonheur est facile
Au sein de la pauvreté,
J'en atteste l'Évangile,
J'en atteste ma gaîté !

Les gueux, etc.

Au Parnasse, la misère
A longtemps régné, dit-on,
Quels biens possédait Homère ?
Une besace, un bâton.

Les gueux, etc.

Vous qu'afflige la détresse,
Croyez que plus d'un héros,
Dans le soulier qui le blesse,
Peut regretter ses sabots.

Les gueux, etc.

Du faste qui vous étonne,
L'exil punit plus d'un grand ;
Diogène, dans sa tonne,
Brave en paix un conquérant.

Les gueux, etc.

D'un palais l'éclat vous frappe,
Mais l'ennui vient y gémir ;
On peut bien manger sans nappe,
Sur la paille on peut dormir.

Les gueux, etc.

Quel dieu se plaît et s'agite
Sur ce grabat qu'il fleurit ?
C'est l'Amour, qui rend visite
À la Pauvreté qui rit.

Les gueux, etc.

L'Amitié que l'on regrette,

N'a point quitté nos climats ;
Elle trinque à la guinguette,
Assise entre deux soldats.

Les gueux, les gueux,
Sont les gens heureux ;
Ils s'aiment entre eux :
Vivent les gueux !

France ! n'oublie pas cette date de 1812. C'est l'année où un grand poète s'est révélé.

Quand les siècles seront écoulés, quand les temps seront révolus, quand le souvenir même des douleurs politiques sera éteint, quand Dieu, sphinx sublime, aura donné aux nations le mot des grandes catastrophes, nous dirons à la Russie victorieuse, à l'Autriche traître, à la Prusse douteuse : « Que vous reste-t-il de l'année de la grande lutte, où, comme Jacob, la France a plié pour la première fois les reins, sous l'étreinte de l'ange de la mort ? Rien que le souvenir stérile de votre alliance avec la neige et le froid ! Il nous reste, à nous, la révélation du poète qui, fils pieux, a eu, selon l'expression d'un autre poète, *des chants pour toutes nos gloires, des larmes pour tous nos malheurs*.

IV

1813 ne fournit que trois chansons au recueil de Béranger.

La première est *le Roi d'Yvetot*, la plus populaire peut-être des chansons de notre poète.

C'était de l'opposition, légère, il est vrai ; mais c'était de l'opposition.

Il n'agrandit point ses États,
Fut un voisin commode,
Et, modèle des potentats,
Prit le plaisir pour code.
Ce n'est que lorsqu'il expira
Que le peuple qui l'enterra

Pleura.

Oh ! oh ! oh ! oh ! ah ! ah ! ah ! ah !

Quel bon petit roi c'était là !

La ! la !

M. de Fontanes entendit parler de la chanson, il voulut l'avoir. Non-seulement Béranger la lui donna, mais encore il la lui chanta pour lui apprendre l'air.

L'air et la chanson arrivèrent jusqu'à l'empereur.

Il retint la chanson, mais ne put retenir l'air. Louis XV et Napoléon sont les deux souverains qui ont chanté le plus faux de la monarchie.

La seconde chanson de l'an 1813 est *le Sénateur*.

Elle était destinée à dérider le sourcil froncé peut-être par *le Roi d'Yvetot*.

La troisième fut *l'Académie et le Caveau*.

Il existait autrefois, et il existe encore aujourd'hui, une académie chantante appelée *le Caveau moderne*. Aujourd'hui, elle ne fait guère plus de bruit que sa sœur aînée, et l'on ne se doute pas davantage qu'elle existe. Mais, alors qu'elle était présidée par Désaugiers et qu'elle comptait au nombre de ses membres Armand Gouffé, Radet, Barré, Rougemont, Dumersan, Moreau, elle avait son retentissement en France et même à l'étranger.

Ce fut en 1813 que Béranger, qui ne voulut jamais être de la grande académie, sollicita et obtint la faveur d'être de la petite.

La chanson qui lui tint lieu de discours de réception n'est pas une des meilleures qu'il ait faites.

1814 arrivait ; l'ennemi enveloppait la France, au cœur de laquelle il allait pénétrer par trois points différents ; dans tout ce qui restait de l'Empire, et, de l'Empire il ne restait que la France, on entendait retentir le cri « Aux armes ! »

Deux chansonniers poussèrent leur cri comme les autres.

Désaugiers et Béranger.

Seulement, Désaugiers devait le renier et Béranger le poursuivre.

La chanson de Désaugiers, sur l'air du *Premier pas*, commence par ce couplet :

Il est chez nous, cet ennemi sauvage,
Cet ennemi du nom français jaloux ;
Sa voix nous flatte et son bras nous outrage.
Que ce seul cri redouble notre rage :
Il est chez nous !

La chanson de Béranger, sur l'air *Gai, gai, marions-nous*, commençait par ce couplet :

Gai, gai, serrons nos rangs,
Espérance
De la France ;
Gai, gai, serrons nos rangs ;
En avant, Gaulois et Francs !

D'Attila suivant la voix,
Le barbare
Qu'elle égare,
Vient une seconde fois
Périr dans les champs gaulois.

Une seconde chanson suivit de près la première ; elle était intitulée *Ma Dernière Chanson peut-être*, et elle porte la date de 1814. Selon toute probabilité, elle fut chantée au Caveau.

Le poète avait déjà fait connaissance avec la première Lisette, la Lisette aux infidélités ; un des couplets de la chanson nous initie aux craintes inspirées au poète, cette terreur tant soit peu légère avec laquelle il s'est familiarisé par la suite :

Je possède jeune maîtresse
Qui va courir bien des dangers.
Au fond, je crois que la traîtresse
Désire un peu les étrangers.
Certains excès que l'on déplore
Ne l'épouvantent qu'à demi.
Mais cette nuit me reste encore :

Autant de pris sur l'ennemi.

Dans le couplet suivant, le poète prenait un engagement, fidèlement tenu depuis, et auquel, autant qu'à son beau génie, il doit son immense popularité :

Amis, s'il n'est plus d'espérance,
Jurons, au risque du trépas,
Que pour l'ennemi de la France
Nos voix ne résonneront pas.
Mais il ne faut pas qu'on ignore
Qu'en chantant le cygne a fini.
Toujours Français, chantons encore :
Autant de pris sur l'ennemi.

Le 20 mars, les alliés entraient dans Paris.

Au mois de mai de la même année, Béranger chantait, c'était sa manière de publier, chantait deux chansons : la première intitulée *le Bon Français* ; la seconde, *Roger Bon temps*.

Le Bon Français, une note de l'auteur se charge de nous l'apprendre, fut chantée devant les aides de camp de l'empereur Alexandre.

L'esprit de la chanson est renfermé dans les quatre premiers vers de son premier couplet :

J'aime qu'un Russe soit Russe
Et qu'un Anglais soit Anglais ;
Si l'on est Prussien en Prusse,
En France, soyons Français.
Lorsqu'ici nos cœurs émus
Comptent des Français de plus,
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays.

Mais, on le voit par cette chanson même, il n'y a point encore chez Béranger de parti pris contre les Bourbons qui s'élèvent, ni de regrets exprimés pour Napoléon qui tombe ; au contraire, le poète pense à se rallier :

Louis, dit-on, fut sensible
Aux malheurs de ces guerriers
Dont l'hiver le plus terrible
A seul flétri les lauriers.
Près des lis qu'ils soutiendront,
Ces lauriers reverdiront.
Mes amis, mes amis,
Soyons de notre pays.

Au reste, voici ce que le poète dit lui-même, à propos de ses sentiments politiques à cette époque :

« Mon admiration enthousiaste et constante pour le génie de l'empereur ; ce qu'il inspirait d'idolâtrie au peuple, qui ne cessa de voir en lui le représentant de l'égalité victorieuse, cette admiration, cette idolâtrie, qui devait faire un jour de Napoléon le plus noble objet de mes chants, ne m'aveuglèrent jamais sur le despotisme toujours croissant de l'Empire. En 1814, je ne vis dans la chute du colosse que les malheurs d'une patrie que la République m'avait appris à adorer. Au retour des Bourbons, *qui m'étaient indifférents*, leur faiblesse me parut devoir rendre plus facile la renaissance des libertés nationales ; on nous assurait qu'ils feraient alliance avec elles. Malgré la Charte, j'y croyais peu. Quant au peuple, dont je ne me suis jamais séparé, après le dénouement fatal de si longues guerres, *son opinion ne me parut point d'abord décidément contraire aux maîtres que l'on venait d'exhumer pour lui*. Je chantai alors la gloire de la France ; je la chantai *en présence* des étrangers, frondant déjà, toutefois, quelques ridicules de cette époque, sans être encore hostile à la royauté restaurée.

» On m'a reproché d'avoir fait une opposition de haine aux Bourbons. Ce que je viens de dire répond à cette accusation, que peu de personnes aujourd'hui tiendraient à repousser, et qu'autrefois j'acceptais en silence. »

Nous verrons ces illusions s'éteindre dans l'esprit du poète, et une chanson nous exprimera le commencement de ses craintes.

Revenons à cette seconde chanson, publiée dans le mois de mai 1814 : *Roger Bontemps*.

Roger Bontemps est un chef-d'œuvre dans le genre du *Roi d'Yvetot*. Même entrain, même verve, même bonhomie.

Je ne sais si le *Roi d'Yvetot* a été fait sur un type quelconque ; mais j'ai connu l'homme qui a servi de modèle à *Roger Bontemps*.

Il s'appelait Billoux, et était borgne ; toutefois, l'absence de cet œil, qu'il avait perdu je ne sais où ni comment, ne l'attristait en aucune façon. Il portait un emplâtre noir sur l'œil crevé, voilà tout.

Cela n'embellissait point Billoux ; mais Billoux n'avait aucune prétention à l'endroit des femmes. Son ventre, qui n'eut depuis qu'un rival, celui de Lepeintre jeune, l'isolait de tout contact charnel. N'ayant pu le fixer au majestueux, comme avait fait Brillat-Savarin, il mettait son amour-propre dans son accroissement indéfini. Son ambition était d'arriver au poids immense de trois cent cinquante livres.

Dieu, qui le comblait, permit qu'il y parvînt.

Le jour où, après s'être pesé, Billoux reconnut qu'il avait atteint le poids désiré, il écrivit à tous ses amis, tant en son nom qu'au nom de la science, *joyeuse d'avoir enfin constaté le degré d'extension auquel la peau humaine peut atteindre*.

Il les invitait à venir admirer, en dînant, ce magnifique travail de la nature, et terminait en disant : IL Y A GRAS.

Nous l'avons dit, cette chanson était un chef-d'œuvre.

Elle popularisa Billoux.

Au moment où je le connus, le malheureux était en train de perdre cette popularité que lui avait faite le chansonnier. C'était l'heure la plus acharnée de la guerre des Turcs contre les Grecs. Or, pour ne pas être de l'avis de tous, et peut-être bien aussi parce qu'il était homme d'esprit, Billoux s'était fait turcophile, anathématisant, en plein café des Variétés, et les Grecs et ceux qui faisaient des vers sur les Grecs.

De là l'impopularité de Billoux.

J'ai perdu de vue Billoux en 1825 ou 1826, et ne me suis jamais inquiété de ce qu'il était devenu.

Pendant cette même année 1814, Béranger fit encore *l'Âge futur* et *la Grande Orgie*.

Deux couplets de cette dernière chanson font allusion à la situation de l'époque.

Loin du fracas
Des combats,
Dans nos vins délicats
Mars a noyé ses foudres.
Gardiens de nos
Arsenaux,
Cédez-nous les tonneaux
Où vous mettiez vos poudres,

Fi d'un honneur
Suborneur !
Enfin, du vrai bonheur,
Nous porterons les signes.
Les rois boiront
Tous en rond ;
Les lauriers serviront
D'échalas à nos vignes.

Le vin charme tous les esprits ;
Qu'on le donne
Par tonne ;
Que le vin pleuve dans Paris,
Pour voir les gens les plus aigris,
Gris !

Au reste, malgré cette glorification du vin dans un pareil moment, j'ai toujours soupçonné Béranger de se vanter à tort à l'endroit de deux choses : de la bouteille et de Lisette.

J'ai beaucoup connu Béranger ; j'ai vécu dans son intimité, non pas précisément *domiciliaire*, mais *amicale*. Depuis un grand

service qu'il m'avait rendu et dont je parlerai en temps et lieu, je l'appelais mon père ; et, les jours où il était content de moi, il m'appelait son fils

Eh bien, je le répéterai, à mon avis, la chanson sur *la Double Ivresse* était de la poésie :

Mon délire fut extrême ;
 Mais aussi qu'il dura peu !
 Ce n'est plus Nœris que j'aime,
 Et Nœris s'en fait un jeu.
 De ces ardeurs infidèles,
 Ce qui reste, c'est qu'enfin,
 Depuis, à l'amour des belles,
 J'ai mêlé le goût du vin.

Une anecdote à l'appui de ma négation.

En 1845, j'habitais Saint-Germain ; Béranger vint m'y voir. C'était l'été, il faisait chaud ; je dis au domestique d'apporter une bouteille de vin de Champagne et trois verres. Mon fils était là.

Le domestique rentra, portant le tout sur un plateau.

— Qu'est-ce que cela ? demanda l'auteur du *Dieu des bonnes gens*.

— Vous le voyez, cher père, c'est du vin de Champagne, répondis-je.

— Est-ce que tu crois que je bois du vin de Champagne ?

— Et pourquoi n'en boiriez-vous pas ?

— Je ne suis pas assez riche.

Mon fils s'approcha.

— À quel tonneau tirez-vous donc celui que vous buvez dans vos chansons ? lui demanda-t-il

— À la fontaine du coin, morveux ! répondit Béranger.

V

Ce fut pendant la première restauration que Béranger fit sa chanson de *Vieux habits, vieux galons* !

Ce n'était pas encore de l'opposition, ce n'était que de la satire.

Un temps fameux par cent batailles
 Mit du galon sur bien des tailles ;
 De galon même étaient couverts
 Les habits verts !
 Les valets, troupe chamarrée,
 Troquent aujourd'hui leur livrée.
 Que d'habits bleus nous étalons !
 Vieux habits, vieux galons !
 De m'enrichir, j'ai l'assurance !
 On fêtera toujours en France,
 En ville, au théâtre, à la cour,
 L'habit du jour !
 Gens vêtus d'or et d'écarlate,
 Pendant un mois chacun vous flatte ;
 Puis, à vos portes, nous allons !
 Vieux habits ! vieux galons !

Sur ces entrefaites eut lieu le retour de l'île d'Elbe. Béranger, qui, plus tard, fera *les Souvenirs du peuple*, ne souffle pas le mot de ce retour dans ses chansons ; c'est que, malgré les belles promesses que Napoléon fait à la France, il doute.

« Dans les Cent-Jours, dit-il, l'enthousiasme populaire ne m'abusa point ; je vis que Napoléon ne pouvait gouverner constitutionnellement ; ce n'était point pour cela qu'il était donné au monde : tant bien que mal, j'exprimai mes craintes dans la chanson intitulée *la Politique de Lise*¹, dont la forme a si peu de rapport avec le fond. »

Et, en effet, les conseils donnés à Lise sont, en réalité, donnés à l'ex-prisonnier de l'île d'Elbe, au futur prisonnier de Sainte-Hélène.

Comment la chose est-elle possible ?
 Jugez-en par deux couplets :

1. Ou plutôt, *Traité de politique à l'usage de Lise*.

Par excès de coquetterie,
Femme ressemble aux conquérants,
Qui vont bien loin de leur patrie
Dompter cent peuples différents.
Ce sont de terribles coquettes !
N'imité pas leurs vains projets ;
Lise, ne fais plus de conquêtes,
Pour le bonheur de tes sujets !

Lise, en vain, un roi nous assure
Que, s'il règne, il le doit aux cieux,
Ainsi qu'à la simple nature
Tu dois de charmer tous les yeux,
Bien qu'en des mains comme les tiennes,
Le sceptre passe sans procès,
De nous, il faut que tu le tiennes,
Pour le bonheur de tes sujets.

À la même date, il faut mettre *l'Opinion de ces demoiselles et le Nouveau Diogène*.

Enfin arrive Waterloo.

Le mois suivant, Béranger fait une de ses plus ravissantes et de ses plus mélancoliques chansons :

Ma mie, ô vous que j'adore,
Mais qui vous plaignez toujours
Que mon pays ait encore
Trop de part à mes amours ;
Si la politique ennuie,
Même en frondant les abus,
Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus !

La France, que rien n'égale,
Et dont le monde est jaloux,
Était la seule rivale
Qui fût à craindre pour vous ;
Mais, las ! j'ai, pour ma patrie,
Fait trop de vœux superflus.

Rassurez-vous, ma mie,
Je n'en parlerai plus.

Ici, Béranger est arrivé à la moitié de sa carrière et à l'apogée de son talent. Il a trente-cinq ans, une forme toute personnelle, un champ immense à moissonner.

Ce sont les Bourbons qui sèment pour lui.

Cette fois, il le sent bien lui-même ; aussi, vers la même époque, fait-il la ravissante chanson dont nous avons déjà cité deux vers, et dont nous allons citer le premier et le dernier couplets :

Jeté sur cette boule,
Laid, chétif et souffrant,
Étouffé dans la foule,
Faute d'être assez grand,
Une plainte touchante
De ma bouche sortit :
Le bon Dieu me dit : « Chante,
Chante, pauvre petit ! »

Chanter, ou je m'abuse,
Est ma tâche ici-bas.
Tous ceux qu'ainsi j'amuse
Ne m'aimeront-ils pas ?
Quand un cercle m'enchanté,
Quand le vin divertit,
Le bon Dieu me dit : « Chante,
Chante, pauvre petit ! »

Et d'abord, les chants du *pauvre petit*, qu'une postérité de quelques jours a déjà fait si grand, sont pour l'exil. Son ami Arnault part pour Bruxelles ; Béranger fait *les Oiseaux*, cette élégie de tous les temps, que la France, mère généreuse, chantera aux exilés de toutes les époques.

L'hiver, redoublant ses ravages,
Dérobe nos toits et nos champs ;
Les oiseaux sur d'autres rivages

Portent leurs amours et leurs chants.
Mais le calme d'un autre asile
Ne les rendra point inconstants :
Les oiseaux que l'hiver exile
Reviendront avec le printemps.

Puis s'échappent en abondance, comme le grain d'une gerbe, comme l'eau d'un torrent, toutes ces merveilles de cœur, d'art, de verve et de poésie qu'on appelle *les Deux Sœurs de Charité, l'Homme rouge, les Infidélités de Lisette, Mon Curé, le Marquis de Carabas, Paillasse*.

Arrêtons-nous court au titre de cette dernière chanson.

À mauvaise intention, ou tout simplement sans bonne ni mauvaise intention, on a dit que, par *Paillasse*, Béranger avait voulu désigner Désaugiers.

Pour les gens de bonne foi, c'était une erreur ; pour les autres, un mensonge : pis que cela, une calomnie.

Béranger n'a jamais eu même l'idée d'une mauvaise action, et c'eût été une mauvaise action que d'attaquer ainsi l'homme qui l'avait accueilli, reçu, chanté.

On vous dira : « Savait-il être aimable ? »
Et, sans rougir, vous direz : « Je l'aimais.
— D'un trait méchant se montra-t-il capable ? »
Avec orgueil vous répondrez : « Jamais ! »

Comment le poète qui, en décembre 1815, faisait, à propos de la nomination de Désaugiers à la direction du Vaudeville, cette charmante chanson :

Bon Désaugiers, mon camarade,
Mets dans ta poche deux flacons ;
Puis rassemble, en versant rasade,
Nos auteurs piquants et féconds ;
Ramène-les dans l'humble asile,
Où renait le joyeux refrain.
Eh ! va ton train,

Gain boute-en-train !
Mets-nous en train, bien en train, tous en train !
Et rends, enfin, au Vaudeville
Ses grelots et son tambourin.

Comment ce poète eût-il, trois mois après, dit du même homme :

J' suis né paillasse, et mon papa,
Pour m'lancer sur la place,
D'un coup d'pied queueq' part m'attrapa,
M'disant : « Saute paillasse !
T'as l' jarret dispos,
Quoiqu' t'aye l' ventre gros
Et la fac' rubiconde.
N' saute point z-à demi,
Paillasse, mon ami,
Saute pour tout le monde. »

Ce qui contribua à accréditer ce bruit, c'est que, dans une des illustrations de Béranger, le peintre, chargé de faire la vignette de *Paillasse*, trompé sans doute par ce faux bruit, donna à Paillasse la ressemblance de Désaugiers.

Des gens qui se prétendaient mieux instruits appliquèrent la satire à Martainville.

Cette fois, la chose est possible, quoique notre avis personnel soit que la satire désignait cette triste génération de *paillasses* qui *sautent pour tout le monde*, sans désigner personne en particulier.

Pourquoi chercher l'individu quand l'espèce est si riche ?

On eût dit que le poète secouait à la fois tous les grelots de sa marotte pour s'étourdir sur la tristesse des temps, et que, dans les intervalles, il fermait les yeux pour ne pas voir, se bouchait les oreilles pour ne pas entendre.

Mais, tout à coup, ce rire nerveux et prolongé s'achève dans un sanglot, et cette adorable élegie, intitulée *Mon Âme*, monte au ciel toute trempée de larmes.

Là commence pour le poète une nouvelle période, sa période

la plus brillante, la plus poétique, sa période qui donnera l'*Orage*, le *Dieu des bonnes gens*, le *Vieux Drapeau*, la *Vivandière*, les *Étoiles qui filent*, la *Bonne Vieille*, le *Champ d'asile*, le *Cinq Mai*.

C'est la première fois que Béranger passe de la chanson à l'ode.

Vous avez vu tomber la gloire
D'un Ilion trop insulté,
Qui prit l'autel de la victoire,
Pour l'autel de la liberté.
Vingt nations ont poussé de Thersite
Jusqu'en nos murs le char injurieux !
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant, remontez dans les cieux !

Cherchez au-dessus des orages
Tant de Français morts à propos,
Qui, se déroband aux outrages,
Ont au ciel porté leurs drapeau.
Pour conjurer la foudre qu'on irrite,
Unissez-vous à tous ces demi-dieux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant, remontez dans les cieux !

N'attendez plus, partez mon âme,
Doux rayon de l'astre éternel ;
Mais passez dans les bras d'une femme
Au sein d'un Dieu tout paternel.
L'aï pétille, à défaut d'eau bénite ;
De vrais amis viennent fermer mes yeux.
Ah ! sans regret, mon âme, partez vite ;
En souriant, remontez dans les cieux !

Dieu n'eût point permis que le même homme eût fait, dans la même année, une mauvaise action comme *Paillasse*, et un chef-d'œuvre comme *Mon Âme* !

VI

Le premier recueil de chansons porte la date de 1815 ; le second, celle de 1821. Le premier, si inoffensif qu'il fût, avait failli faire perdre sa place au poète. Le poète comprit qu'à l'apparition du second, sa place était perdue. Il ne voulait pas être destitué, il donna sa démission.

Le jour où il donna sa démission, il chanta, pour la première fois, *le Dieu des bonnes gens*, au Moulin-Vert.

Qu'était-ce que le Moulin-Vert ?

Nous allons vous le dire.

Le Moulin-Vert était un cabaret situé à la barrière du Mont-Parnasse ; il était tenu par une bonne femme que l'on appelait la mère Saguet, et avait été mis en vogue par Thiers, Armand Carrel et Chenevard.

Il devint, peu à peu, une espèce de succursale démocratique du Caveau.

Béranger était président de cette société charmante.

La certitude de trouver là l'illustre chansonnier attirait nombreuse société ; la salle et les jardins furent bientôt trop étroits pour contenir les tables : elles débordèrent, s'étendirent autour de la maison et finirent par gagner la plaine.

Il y eut des jours où l'on en compta jusqu'à cent.

En mettant chaque table, en moyenne, à dix convives, cela donnait un total de mille dîneurs.

La mère Saguet était menacée de devenir millionnaire dans un temps très-court, lorsque la même cause qui avait fait la fortune fit le désastre.

La police s'inquiéta de ces réunions politico-chantantes, dont le président-poète attaquait l'Europe coalisée, prédisait la Sainte-Alliance des peuples, réhabilitait Waterloo et apothéosait Sainte-Hélène.

D'abord, on s'en prit au grand coupable ; M. de Marchangy, auteur de *la Gaule poétique*, lança un réquisitoire contre

Béranger.

Béranger y répondit par une charmante chanson ; il n'en faisait plus d'autres.

Quittez la lyre, ô ma muse,
Et déchiffrez ce mandat ;
Vous voyez qu'on vous accuse
De plusieurs *crimes d'État*.
Pour un interrogatoire,
Au palais comparaissons,
Plus de chansons pour la gloire,
Pour l'amour, plus de chansons.
Suivez-moi,
C'est la loi ;
Suivez-moi,
De par le roi.

Les crimes d'État dont était accusé le poète étaient la triple inculpation d'insulte envers la majesté royale, dans *Mathurin Bruneau*, dans *le Roi Christophe*, dans *la Sainte-Alliance barbaresque*, dans *les Deux Cousins* et dans *le Vieux Drapeau* ; envers la morale publique, dans *l'Opinion de ces demoiselles*, dans *le Vieux Célibataire*, dans *le Voisin* ; et envers la religion, dans *l'Enfer*, *le Bon Dieu*, *les Clefs du paradis*, *le Chantre de paroisse* et *les Missionnaires*.

Deux lignes de points, remplaçant deux vers supprimés par l'imprimeur, devinrent l'une des plus sérieuses charges que fit valoir contre l'accusé M. l'avocat général.

L'accusé, défendu par M^e Dupin aîné, fut condamné à trois mois de prison, qu'il fit à Sainte-Pélagie.

Comme cela devait arriver, sa popularité en redoubla, et sa verve aussi.

En 1825, quelque temps après la mort de Louis XVIII, le poète publia un nouveau recueil.

La date est indiquée par le premier couplet de la chanson qui lui sert de préface :

Allez, enfants nés sous un autre règne,
 Sous celui-ci, quittez le coin du feu ;
 Allez, partez, bien que pour vous je craigne
 Certaines gens qui pardonnent trop peu.
 On m'a crié : « L'occasion est bonne,
 Tous les partis rapprochent leurs drapeaux. »
 Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos !

M. de Villèle laissa passer le recueil sans le poursuivre ; il est vrai que cette édition était *expurgata*, comme le poète le dit lui-même :

Si l'on disait : « La gaîté vous délaisse »,
 Vous répondrez, et, pour moi, j'en rougis :
 « De notre père accusant la faiblesse,
 Les plus joyeux sont restés au logis ;
 Ces égrillards iraient, d'humeur bouffonne,
 Pincer au lit le diable et ses suppôts. »
 Allez, enfants ; mais n'éveillez personne :
 Mon médecin m'ordonne le repos.

Il est vrai que ces *égrillards*, comme les appelle le poète, ne purent rester au logis ; ils en sortirent, confiants dans la parole mielleuse de M. de Martignac, et le poète, défendu par M. Barthe, fut condamné à dix mille francs d'amende et neuf mois de prison.

Ces neuf mois de prison, il les fit, cette fois, à la Force.

Quelque temps auparavant, j'avais été mis en relation avec Béranger dans des circonstances que je dois rappeler ici, ces circonstances appartenant autant à sa vie qu'à la mienne.

Je venais de faire *Henri III*. *Henri III* était une chose, on ne savait encore comment appeler cela, une chose tellement osée, qu'on me donna le conseil de ne pas la lire d'emblée au Théâtre-Français, mais d'en faire une lecture préparatoire.

Firmin m'offrit son salon.

Firmin, avec qui j'étais très-lié, était très-lié lui-même avec

Béranger.

Il se chargea d'inviter le poète à la lecture.

Béranger était alors à l'apogée de sa puissance. Benjamin Constant venait de dire de lui ce mot proverbial :

— Ce bon Béranger, il croit faire des chansons, il fait des odes.

C'était surtout le peuple qui glorifiait Béranger ; l'instinct des masses ne se trompe point : il sentait très-bien que Béranger était un ardent mineur, que chacune de ses chansons politiques était un coup de pioche donné sous les fondements du trône ; et il applaudissait des mains et de la voix au hardi pionnier qui creusait la tranchée par laquelle il entrerait un jour aux Tuileries.

Aussi Béranger jouissait d'une influence énorme ; c'était à qui, de tous les partis, aurait Béranger. On avait, disait-on – la chose était peu croyable sous les Bourbons de la branche aînée, mais on ne la disait pas moins –, on avait, disait-on, offert la croix à Béranger, et Béranger avait refusé la croix ; on lui avait offert une pension, et Béranger avait refusé la pension ; on avait, enfin, offert l'Académie à Béranger, et Béranger avait refusé l'Académie. Il en résultait que personne n'avait Béranger, et que, au contraire, Béranger avait tout le monde.

On savait Béranger complètement acquis aux idées nouvelles.

En 1833, c'est-à-dire dix ans plus tard, il écrivait :

« C'est lorsqu'à travers l'Atlantique il croyait voguer vers l'Asie, berceau de l'ancien monde, que Colomb rencontra un nouveau monde ; courage donc, jeunes gens ! il y a de la raison dans votre audace. »

Il était donc probable que, si Béranger ne pouvait rien pour la réception de l'ouvrage, il donnerait au moins un bon conseil à l'un des plus *audacieux* champions, non pas de l'*école nouvelle*, il n'y avait encore que des *écoliers*, mais pas d'école, à l'un des plus audacieux champions des idées nouvelles.

Béranger vint ; *Henri III* fut lu.

J'ai oublié la date de cette soirée ; c'est une des ingrattitudes

de ma mémoire ; cette soirée avait décidé de ma vie.

L'effet de la lecture fut immense.

Quoique l'esprit de Béranger fût médiocrement appréciateur de la forme dramatique, il se sentit pris comme les autres au troisième et au cinquième acte, et n'hésita point à me prédire un grand succès.

À partir de cette soirée date pour moi, de la part de Béranger, une amitié, je pourrais presque dire une paternité, qui ne s'est jamais démentie.

Je lus la pièce au Théâtre-Français le 17 septembre 1828 ; elle fut reçue par acclamation.

Le 18, les journaux annoncèrent la réception.

Le 19, le directeur général de l'administration de M. le duc d'Orléans me fit inviter à passer chez lui.

C'était un petit bossu fort vaniteux, décoré de Saint-Janvier de Naples, et que l'on appelait, par suite de cette décoration, le chevalier de Broval.

D'un ton moitié doux, moitié railleur, il daigna m'expliquer que la littérature et la bureaucratie étaient deux ennemis qui ne pouvaient vivre ensemble. Or, sachant que, malgré leur antipathie naturelle, je voulais les allier, il m'invitait à choisir entre elles.

Je compris que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout. Je laissai M. de Broval arrondir ses phrases, caresser ses périodes, et, lorsqu'il eut fini :

— Monsieur le chevalier, lui dis-je, je crois comprendre, à votre discours, que vous me laissez le choix entre ma place de commis expéditionnaire et ma vocation d'auteur dramatique ?

— Mais oui, monsieur Dumas, répondit le chevalier.

— Ma place, continuai-je, fut demandée au duc d'Orléans par le général Foy ; elle fut accordée par le duc d'Orléans sur cette demande ; j'attendrai donc, pour donner la démission de ma place ou accepter ma destitution, que mon *exeat* me soit signifié de la bouche ou de la main de M. le duc d'Orléans. Quant aux

cent vingt-cinq francs que je touche par mois, comme M. le chevalier m'a laissé entendre qu'ils grevaient d'une façon exorbitante le budget de Son Altesse royale, je les abandonne à l'instant même.

— Ah ! ah ! fit M. de Broval étonné, et votre mère, monsieur ? et votre mère ?... Comment ferez-vous ?

— Cela me regarde, monsieur.

Et je m'apprêtais à sortir.

— Faites attention, monsieur Dumas, me dit M. de Broval, à partir du mois prochain, vous ne toucherez plus de traitement.

— Mais, à partir de ce mois-ci, si vous voulez, monsieur ; ce sera cent vingt-cinq francs que vous économiserez à Son Altesse Royale, et je ne doute pas que Son Altesse ne vous sache gré de cette économie.

Sur ce, je saluai une seconde fois et me retirai.

Trois jours après, je fus officiellement averti que mes appointements étaient suspendus.

J'y comptais ; mais j'avais mon plan arrêté d'avance, et c'était ce plan qui m'avait donné cette fermeté.

J'étais résolu de m'adresser à Béranger, et, par son intermédiaire, de demander mille écus à emprunter à Laffitte sur mes droits d'auteur de *Henri III*.

J'allai trouver Béranger ; il me conduisit chez Laffitte, lui dit deux mots en particulier, et, dix minutes après, je sortais de chez l'illustre banquier avec deux années de mes appointements dans ma poche.

Voilà le service que m'a rendu Béranger. Mais, par un caprice étrange, plus j'ai voulu m'en souvenir vis-à-vis de lui, plus il s'est entêté à l'oublier.

Dans les derniers temps de sa vie, il protestait même ne m'avoir connu qu'à la Force.

C'était une idée à la Béranger.

J'allai, en effet, le voir en 1829 à la Force ; il y avait une assez jolie petite chambre, plus jolie que celle dans laquelle il est mort,

et où il recevait bonne compagnie.

Il venait d'achever sa charmante chanson *Mes Jours gras de 1829*.

Béranger avait passé à Sainte-Pélagie son carnaval de 1821 ; il passait encore en prison les jours gras de 1829.

Chacune de ces deux dates lui avait inspiré une chanson ; mais celle de 1829 a une amertume que n'a pas celle de 1821. Dans la première, le poète se contente de chanter ; dans la seconde, il menace :

Mon bon roi, Dieu vous tienne en joie !
 Bien qu'en butte à votre courroux,
 Je passe encore, grâce à Bridoie,
 Un carnaval sous les verrous.
 Ici fallait-il que je vinsse
 Perdre des jours vraiment sacrés ?
 J'ai de la rancune de prince ;
 Mon bon roi, vous me le paîrez !

La veille, M. Viennet était venu le voir ; la chanson dont nous venons de citer le premier couplet n'était pas encore finie.

— Eh bien, mon grand chansonnier, lui demanda l'auteur de *la Philippide*, combien avez-vous déjà fait de chansons depuis que vous êtes sous les verrous ?

— Pas encore tout à fait une, répondit Béranger. Croyez-vous donc qu'une chanson se fasse comme un poème épique ?

J'oubliais de dire que, lors de ma visite à la Force, *Henri III* était joué, et Laffitte remboursé.

Je ne revis Béranger que le 1^{er} août 1830.

C'était chez Laffitte ; il venait de *faire nommer* Louis-Philippe roi de France.

Faire nommer est le mot ; j'en appelle à tous ceux qui assistèrent aux conférences de l'hôtel Laffitte.

J'arrivais de mon expédition de Soissons.

J'avais rencontré dans la rue quelques-uns de nos républicains désespérés, qui m'avaient dit où les choses en étaient, et la part

que Béranger y avait prise.

En arrivant chez Laffitte, je me trouvai au milieu de trois ou quatre cents personnes qui attendaient.

Une porte s'ouvrit.

M. Sébastiani parut, la figure radieuse, et nous jeta ces mots :

— Messieurs, vous pouvez annoncer à tout le monde qu'à partir d'aujourd'hui, le roi de France s'appelle Philippe VII.

Le coup me fut rude, je l'avoue.

En ce moment, Béranger passa.

Je lui sautai au cou, moitié pour l'embrasser, moitié pour lui faire une querelle ; et, riant et grondant tout à la fois :

— Ah ! pardieu ! lui dis-je, vous venez de faire un beau coup, monsieur mon père !

— Qu'ai-je donc fait, monsieur mon fils ? me répondit-il.

— Ce que vous avez fait, malheureux ? Vous avait fait un roi !

Sa figure prit cette expression doucement sereine qui lui était habituelle.

— Écoute bien ce que je vais te dire, mon enfant ; je n'ai pas précisément fait un roi, non...

— Qu'avez-vous fait alors ?

— J'ai fait ce que font les petits Savoyards quand il y a de l'orage : j'ai mis une planche sur le ruisseau.

VII

« La révolution de juillet, dit Béranger dans sa préface de 1833, a aussi voulu faire ma fortune ; je l'ai traitée comme une puissance qui peut avoir des caprices auxquels il faut être en mesure de résister. Tous ou presque tous mes amis ont passé au ministère ; j'en ai même encore un ou deux qui restent suspendus à ce mât de cocagne. Je me plais à croire qu'ils y sont accrochés par la basque, malgré les efforts qu'ils font pour en descendre.

» J'aurais donc pu avoir part à la distribution des emplois. »

Ce que nous dit ici Béranger en prose, il nous l'avait déjà dit en vers charmants dans sa chanson intitulée : *À mes amis devenus ministres*.

Voyez plutôt :

Non, mes amis, non, je ne veux rien être ;
Semez ailleurs places, titres et croix.
Non, pour les cours, Dieu ne m'a pas fait naître :
Oiseau craintif, je fuis la glu des rois.
Que me faut-il ? Maîtresse à fine taille,
Petit repas et joyeux entretien ;
De mon berceau, près de bénir la paille,
En me créant, Dieu m'a dit : « Ne sois rien ! »

Aux premiers coups de fusil tirés par la révolution de 1830, Béranger s'était écrié :

— C'est sur moi que l'on tire !

— Comment cela ?

— Eh ! oui ; ne voyez-vous pas ce qu'ils font, les malheureux ? Ils détrônent la chanson !

Le mot avait été répété à la tribune par je ne sais quel député du centre.

Béranger le croyait en effet.

Le nouveau roi se chargea de le détromper.

Béranger était à l'affût ; il saisit l'occasion aux cheveux.

Toute détrônée qu'était la chanson, il tenait son volume prêt.

Le volume fut lancé comme une bombe, avec cette chanson en matière de préface :

Oui, chanson, muse ma fille,
J'ai déclaré net
Qu'avec Charle et sa famille,
On te détrônait.
Mais, chaque loi qu'on nous donne
Te rappelle ici.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Je croyais qu'on allait faire
Du grand et du neuf,
Même étendre un peu la sphère
De quatre-vingt-neuf.
Mais point : on rebadigeonne
Un trône noirci.
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Te voilà donc restaurée,
Chanson, mes amours ;
Tricolore et sans livrée,
Montre-toi toujours ;
Ne crains plus qu'on t'emprisonne,
Du moins à Poissy...
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Mais, pourtant, laisse en jachère
Mon sol fatigué ;
Mes jeunes rivaux, ma chère,
Ont un ciel si gai !
Chez eux la rose foisonne ;
Chez moi le souci !
Chanson, reprends ta couronne.
— Messieurs, grand merci !

Le poète, dans sa préface, donnait en prose l'explication de ce dernier couplet :

« Quant à moi, dit-il, qui jusqu'à présent n'ai eu qu'à me louer de la jeunesse, je n'attendrai pas qu'elle me crie : "Arrière, bonhomme ! laisse-nous passer !" ce que l'ingrate pourrait faire avant peu. Je sors de la lice pendant que j'ai encore la force de m'en éloigner. Trop souvent, au soir de la vie, nous nous laissons surprendre par le sommeil sur la chaise où il vient nous clouer ; mieux vaudrait aller l'attendre au lit, dont alors on a si grand besoin. Je me hâte de gagner le mien, quoiqu'il soit un peu dur.

» "Quoi ! vous ne ferez plus de chanson ?" Je ne promets pas

cela ; entendons-nous, de grâce. Je promets de n'en pas publier davantage. Aux jours du travail succèdent les dégoûts du besoin de vivre ; bon gré mal gré, il faut trafiquer de la Muse ; le commerce m'ennuie, je me retire : mon ambition n'a jamais été à plus d'un morceau de pain pour mes vieux jours ; elle est satisfaite, bien que je ne sois pas même électeur, et que je ne puisse pas même espérer jamais l'honneur d'être éligible, en dépit de la révolution de juillet, à qui je n'en veux pas pour cela. »

Maintenant, voyons ce que le chansonnier nous donnait dans son adieu.

Il nous donnait *les Fous, les Contrebandiers, Jacques, Jeanne la Rousse, le Suicide, la Prédiction de Nostradamus pour l'an deux mil, le Vieux Vagabond*, etc., etc.

L'adieu était terrible ; c'était l'adieu du Parthe : à la monarchie, qu'il fuyait, il lançait la république !

Voulez-vous un échantillon de chacune de ces chansons ? Voici : nous commençons par *les Fous*.

Combien de temps une pensée,
Vierge obscure, attend son époux ?
Les sots la traitent d'insensée ;
Le sage lui dit : « Cachez-vous ! »
Mais, la rencontrant loin du monde,
Un fou qui croit au lendemain
L'épouse. Elle devient féconde
Pour le bonheur du genre humain.

Qui découvrit un nouveau monde ?
Un fou qu'on raillait en tout lieu.
Sur la croix que son sang inonde
Un fou qui meurt nous lègue un Dieu !
Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait, eh bien, demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain !

Passons aux *Contrebandiers* :

Aux échanges l'homme s'exerce ;
Mais l'impôt barre les chemins ;
Passons ! c'est nous qui du commerce
Tiendrons la balance en nos mains.

Partout, la Providence
Veut, en nous protégeant,
Niveler l'abondance,
Éparpiller l'argent.

Nos gouvernants, pris de vertige,
Des biens du ciel triplant le taux,
Font mourir le fruit sur la tige,
Du travail brisent les marteaux.

Pour qu'au loin il abreuve
Le sol et l'habitant,
Le bon Dieu crée un fleuve,
Ils en font un étang !

À la frontière, où l'oiseau vole,
Rien ne lui dit : « Suis d'autres lois. »
L'été vient tarir la rigole
Qui sert de limite à deux rois.

Prix du sang qu'ils répandent
Là leurs droits sont perçus ;
Ces bornes qu'ils défendent,
Nous sautons par-dessus !

Laissons passer *Jacques* :

Jacques, il me faut troubler ton somme.
Dans le village, un gros huissier
Rôde et court suivi du messier.
C'est pour l'impôt, las ! mon pauvre homme.
Lève-toi, Jacques ! lève-toi !
Voici venir l'huissier du roi.

Pauvres gens, l'impôt nous dépouille ;
Nous n'avons, accablés de maux,
Pour nous, ton père et six marmots,
Rien que ta bêche et ma quenouille.

Lève-toi, Jacques ! lève-toi !
Voici venir l'huissier du roi.

On compte, avec cette mesure,
Un quart d'arpent cher affermé ;
Par la misère il est fumé,
Il est moissonné par l'usure.
Lève-toi, Jacques ! lève-toi !
Voici venir l'huissier du roi.

Elle appelle en vain, il rend l'âme.
Pour qui s'épuise à travailler,
La mort est un doux oreiller !
Bonnes gens, priez pour sa femme.
Lève-toi, Jacques ! lève-toi !
Voici venir l'huissier du roi.

Ce qu'il y a de remarquable, c'est la tristesse profonde dont est atteint le poète ; il a regardé dans l'abîme social, et a reculé d'effroi.

Ce ne sont plus des chansons qu'il publie ; ce sont des élégies, des plaintes, des lamentations qu'il secoue.

Voyez plutôt *Jeanne la Rousse*. Puis comme le poète est peintre en même temps qu'il est poète !

Un enfant dort à sa mamelle ;
Elle en porte un autre à son dos ;
L'aîné, qu'elle traîne après elle,
Gèle pieds nus dans ses sabots.
Hélas ! des gardes qu'il courrouce,
Le père au loin est prisonnier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier !

Un fermier riche et de son âge,
Qu'elle espérait voir son époux,
La quitta, parce qu'au village
On riait de ses cheveux roux ;
Puis deux, puis trois ; chacun repousse

Jeanne, qui n'a pas un denier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier !

Doux besoin d'être épouse et mère
Fit céder Jeanne, qui, trois fois,
Depuis, dans une joie amère,
Accoucha seule au fond du bois.
Pauvres enfants ! chacun d'eux pousse,
Frais comme un bouton printanier.
Dieu, veillez sur Jeanne la Rousse,
On a surpris le braconnier !

Certes, ce sont toujours des fleurs que le chansonnier moissonne ; mais où va-t-il les cueillir ?

Parfois au bord des abîmes.

En voici cueillies sur une tombe.

Escousse et Lebras meurent. Le poète, à qui Dieu a dit de chanter, chante ; mais est-ce bien un chant, ce murmure plein de doute et de désenchantement ? Le poète voit-il clair dans ce chaos qu'on appelle la société ? Non ; il trébuche, il chancelle, sans connaître lui-même la cause de ce vertige ; tout ce qu'il sait, c'est que la terre est mouvante comme l'Océan, c'est que le temps est à la tempête, c'est que la nuit est sur la création, c'est que le vaisseau qu'on appelle la France va plus que jamais à la dérive, est plus que jamais en perdition.

Écoutez : en avez-vous beaucoup entendu de lamentations plus douloureuses sur ces plages hérissées de rochers, couvertes de bruyères, où vient se briser, dans les criques de Morlaix et le long des falaises de Douarnenez, cette mer sauvage dont chaque flot est une tombe, dont chaque murmure est la plainte d'une âme ?

Quoi ! morts tous deux dans cette chambre close
Où du charbon pèse encor la vapeur !
Leur vie, hélas ! était à peine éclosée.
Suicide affreux ! triste objet de stupeur !

Ils auront dit : « Le monde fait naufrage ;
Voyez pâlir pilote et matelots.
Vieux bâtiment usé par tous les flots,
Il s'engloutit : sauvons-nous à la nage ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! l'écho murmure encore
L'air qui berça votre premier sommeil.
Si quelque brume obscurcit votre aurore,
Leur disait-on, attendez le soleil.
Ils répondaient : « Qu'importe que la séve
Monte enrichir les champs où nous passons !
Nous n'avons rien, arbres, fleurs ni moissons ;
Est-ce pour nous que le soleil se lève ? »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pauvres enfants ! de fantômes funèbres
Quelque nourrice a peuplé vos esprits.
Mais un Dieu brille à travers nos ténèbres,
Sa voix de père a dû calmer vos cris.
« Ah ! disaient-ils, suivons ce trait de flamme ;
N'attendons pas, Dieu, que ton nom puissant,
Qu'on jette en l'air comme un nom de passant,
Soit, lettre à lettre, effacé de notre âme. »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Dieu créateur, pardonne à leur démente ;
Ils s'étaient faits les échos de leurs sons,
Ne sachant pas qu'en une chaîne immense,
Non pour nous seuls, mais pour tous nous naissons.
L'humanité manque de saints apôtres
Qui leur aient dit : « Enfants, suivez sa loi ;
Aimer ! aimer ! c'est être utile à soi ;
Se faire aimer, c'est être utile aux autres ! »
Et, vers le ciel se frayant un chemin,
Ils sont partis en se donnant la main.

Pourquoi pousser plus loin nos citations ? Jamais Béranger n'a fait rien de plus beau que ce que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous dirons même que jamais il n'a rien fait de si beau, non-seulement comme poète, mais encore comme prophète.

Car, réfléchissez-y, à quel moment Béranger crie-t-il que le monde fait naufrage ?

En février 1832, quand les Tuileries regorgent de courtisans, quand les journaux du gouvernement regorgent de louanges, quand les soldats citoyens de la rue Saint-Denis et de la rue Saint-Martin montent la garde avec enthousiasme, quand les officiers demandent des croix pour eux et des invitations à la cour pour leurs femmes ; enfin, quand, sur trente-six millions d'hommes dont se compose le peuple français, trente millions hurlent à tue-tête : « Vive Louis-Philippe, le soutien de l'ordre, le sauveur de la société ! » Quand le *Journal des Débats* crie : HOSANNAH ! quand le *Constitutionnel* répond : AMEN !

Nous le répétons, il y a eu progrès, et progrès immense. Dans son premier volume, Béranger chante *le vin et les filles* ; dans le second, Béranger chante *la gloire et la nationalité* ; dans le troisième, il chante *la France et le peuple* ; dans le quatrième, comme Jésus au Thabor, il se transfigure, et, au lieu de chanter, il crie : HUMANITÉ ! HUMANITÉ !

Et maintenant le poète peut se taire, le poète peut se reposer, le poète peut mourir.

Son œuvre est faite, son monument érigé : il a sa base dans le passé et son faite dans l'avenir.

Aussi Béranger tient-il parole. On n'entend plus parler de ce qu'il fait, mais de ce qu'il a fait.

De temps en temps seulement, on répète des anecdotes, on raconte des mots.

On le suit où il va.

Il abandonne Paris, il part pour Tours. C'est à cette époque seulement qu'il décide Judith à habiter avec lui. Depuis long-

temps, il a quitté la Lisette volage pour la Lisette fidèle.

Cette petite fille qui donnait des leçons d'armes en 1789 avec son oncle Valois, dans la pension du faubourg Saint-Antoine, il la retrouve en 1807 ou 1808.

À cette époque, ils se sont dit qu'ils s'aimaient ; depuis cette époque, ils se le sont prouvé.

Un soir, Béranger passait sur le pont de Tours. Un aveugle chantait ; Béranger lui donne deux sous.

Béranger a toujours été assez riche pour faire l'aumône.

Un jeune homme suivait Béranger ; il voit les deux sous tomber dans la sébile du pauvre, il s'approche vivement ; le pauvre n'a pas encore eu le temps de mettre les deux sous dans sa poche.

— Vingt sous pour cette pièce de deux sous ! dit-il à l'aveugle.

Le jeune homme était pauvre lui-même.

— Pourquoi voulez-vous payer cette pièce de deux sous dix-huit sous de plus qu'elle ne vaut ?

— C'est un caprice.

— Dites-moi le motif de votre caprice, et je verrai si je puis vous la donner ?

— Eh bien, celui qui vient de vous faire l'aumône est Béranger ; je voudrais garder sa pièce de deux sous comme chose lui ayant appartenu.

— Si cette pièce de deux sous vient de Béranger, dit l'aveugle, je ne la donnerais pas pour dix francs ; elle me portera bonheur.

L'aveugle fit clouer la pièce de deux sous au fond de sa sébile, où elle lui rapporta, en effet, bien des fois les vingt sous que lui en avait offert le jeune homme.

Le jeune homme, c'était l'artiste Clarence.

Un jour, Béranger discutait avec Michelet ; nous nous taisions, nous autres jeunes gens, nous étions jeunes près de ces deux grands vieillards, et nous écoutions.

Béranger craignait les révolutions.

Michelet les bravait.

— En révolutions, disait Michelet, c'est comme en puits artésiens, il faut creuser au plus profond du sol ; la première eau qui vient est trouble.

— Oui, répondit Béranger, et après l'eau trouble vient l'eau claire.

VIII

De Tours, Béranger revint à Passy ; de Passy, il alla se loger avenue Chateaubriand, dans une pension bourgeoise.

C'est de cette pension bourgeoise qu'en 1853 il m'adressa trois lettres que j'ai précieusement conservées, et qu'il ne me paraît pas inutile de reproduire ici.

J'habitais alors Bruxelles.

Les premiers volumes de mes *Mémoires* étaient en cours de publication dans le journal *la Presse*, et des personnes, probablement peu bienveillantes pour moi, et à coup sûr très-mal informées, avaient dit à Béranger que, dans un chapitre de ces *Mémoires* qui lui était consacré et tout près de paraître, je lui reprochais de s'être rallié au nouvel empire. Or, voici la lettre que, sur ces rapports, m'écrivit aussitôt l'illustre chansonnier :

« Paris, 19 août 53.

» J'apprends, mon cher Dumas, que vous vous préparez à publier (dans vos *Mémoires* sans doute) un article où vous me reprochez de m'être fait le partisan du nouvel empire. Qui a pu vous mettre sur mon compte une pareille idée en tête ? Vous ne m'en avez rien dit lorsque vous m'avez rencontré. Je suis même sûr que vous n'en croyez rien. Vous voulez seulement vous venger de mes mauvaises plaisanteries par cette espièglerie nouvelle, qui sera chose fort sérieuse pour moi, dont la vie tout entière devrait suffire pour répondre à une pareille accusation.

» Je ne fais pas mystère de mes opinions, tout en respectant la

bonne foi dans les opinions opposées. Au reste, la politique vous a toujours fort peu occupé : n'en parlons pas ici. Mais ce que vous eussiez dû vous dire en formulant le jugement que vous portez sur moi, d'après je ne sais quelles dépositions, c'est qu'à Paris je manquerais de liberté pour repousser l'accusation, moi qui vis loin du journalisme. Je viens donc exiger de vous que vous me fassiez faire place au barreau.

» Si votre article paraît dans *la Presse*, où je n'ai aucune relation, j'aurai besoin que ma réponse se trouve dans le même journal. Obtenez-moi donc de M. de Girardin, que je connais trop peu pour ne pas me faire appuyer auprès de lui, l'assurance qu'il voudra bien faire insérer quinze ou vingt lignes dans un des numéros qui suivront le vôtre. Je promets, bien entendu, de me tenir dans les termes que la censure ne peut incriminer, ce qui ne sera pas chose facile. Au reste, M. de Girardin sera juge, et je connais assez son esprit pour compter sur ses bons conseils.

» J'ai aujourd'hui soixante-treize ans. C'est un peu dur d'être obligé de venir, à cet âge, se faire donner un certificat de bonne vie et mœurs. Vous le voulez. Répondez-moi le plus tôt possible, et pardonnez-moi d'avoir pris mon papier à l'envers.

» BÉRANGER.

» Rue Chateaubriand, 5,
à la pension bourgeoise. »

Je m'empressai, bien entendu, de répondre à Béranger qu'avec ou sans mauvaise intention, on l'avait induit en erreur ; que, depuis le 2 décembre, certaines gens m'avaient bien voulu souffler des calomnies à son endroit, mais que je les avais méprisées, et que, dans le chapitre de mes *Mémoires* qui lui était consacré, je ne faisais qu'exprimer l'admiration que m'inspirait son talent et son caractère ; qu'au surplus, j'allais prier le secrétaire de *la Presse*, M. Neeftzer, de lui communiquer les épreuves du chapitre en question, sur lequel je lui donnais carte blanche, jugeât-il à propos de le supprimer tout entier.

Il m'écrivit alors ce qui suit :

« Mon cher fils, je me suis mal exprimé ou vous m'avez mal compris. Je ne demande le sacrifice de rien de ce que peut contenir votre article. Je n'en veux pas même recevoir communication. Mais, quand il aura paru, si je juge utile d'y répondre, je désire que M. de Girardin m'en accorde la facilité dans son journal. La faveur que je sollicitais de votre crédit se réduit à cela, et je vous remercie de me la faire espérer, pour en user si bon me semble.

» Vous concevez qu'il m'en coûte d'occuper encore le public de moi, et que je ne veux pas me laisser remettre en scène par ceux qui n'ont pas cru devoir protester à la Chambre et dans les journaux lorsque j'ai été déclaré *citoyen indigne* et privé de tout droit politique. Le mieux, d'après cela, est de rester dans le coin où l'on m'a repoussé, et où, du reste, j'ai passé toute ma vie.

» En bon fils, arrangez-vous donc pour ne pas me forcer d'en sortir. Vous le ferez, si vos témoignages d'attachement sont aussi sincères que je me plais à le croire. Ne m'envoyez donc pas M. Neeftzer, parce que je ne veux pas jeter les yeux sur les épreuves de votre article, quelques remerciements que je vous doive pour le bien que, dites-vous, il contient sur mon compte.

» On m'avait dit, hier, que vous étiez à Paris. Tout souffrant que je suis, j'ai couru chez votre fils chercher votre adresse. Il était absent. Je lui ai laissé un mot. Sans doute, on s'était trompé en m'assurant votre présence à Paris.

» Aujourd'hui, j'ai trouvé votre lettre, à ma rentrée pour dîner. Je crains que ma réponse ne puisse partir que demain.

» Tout à vous,

» BÉRANGER.

» 21 août 53. »

La Presse publia donc mes feuillets tels quels ; ce qui me valut cette troisième et charmante lettre du noble vieillard :

« Cher fils, je ne sais comment vous vous y êtes pris ; mais il ne me reste à vous faire que force compliments pour ce qu'il y a d'esprit dans les articles que j'ai lus, et plus encore, à vous faire des remerciements pour les fleurs et même les lauriers dont vous

voulez bien parer ma tête chauve ; parure dont mon scepticisme ne peut s'empêcher de rire.

» Ce que je craignais, c'était, à soixante-quatorze ans, d'être obligé de mettre encore le nez à la fenêtre ; ce que, certes, je n'aurais pas manqué de faire, car mon besoin de repos n'aurait pu m'empêcher de rectifier les idées que vous avaient soufflées sur mon compte des gens que je ne devine pas, et qui ignorent, sans doute, qu'il y a plus de cinquante ans, si j'ai signé pour le consulat à vie, je n'ai pas signé pour l'Empire. Si la politique a pu, depuis, modifier un peu mes idées, elle n'a jamais eu le pouvoir de changer mes principes, ainsi que le prouvent mes petits vers.

» Ce que je n'ai pas voulu vous dire d'abord, parce que cette considération était de nature à vous toucher trop, je vais vous l'avouer aujourd'hui.

» J'ai conservé plusieurs relations parmi les gens arrivés ou restés au pouvoir ; ces relations me procurent l'avantage de rendre quelques services à ceux qu'oppriment la politique ou la misère. Bien qu'à Paris mes opinions soient mieux connues qu'à Bruxelles, ces puissances administratives se montrent accueillantes pour moi. Mais, si j'avais écrit quelques lignes qui eussent fait scandale, ces personnes n'eussent plus osé me rendre même mon salut ; du moins, je devais le craindre.

» Laissez-moi mon métier de solliciteur, le seul qui puisse encore utiliser la fin de ma vie, autant que ma popularité le permettra ; car c'est un devoir pour moi que de prouver à ceux qui me l'ont faite que j'ai su apprécier les obligations qu'elle m'impose, même quand elle sera tout à fait disparue, ce qui, sans doute, ne peut tarder.

» D'après cette explication, vous concevez, enfant terrible, pourquoi, moi qui ne réponds jamais à ce qu'on écrit sur moi, j'ai dû me préoccuper des articles qu'on annonçait de vous.

» Adieu, mon cher Dumas. L'épicurien de la pension bourgeoise vous fait ses amitiés et vous souhaite tous les succès possibles, surtout aux Français.

» Tout à vous.

» BÉRANGER.

» 4 septembre 53.

» J'ai eu une vive peur, il y a trois jours : on est venu m'annoncer la mort de Victor Hugo. Heureusement que Vacquerie, qui avait à m'envoyer les daguerréotypes de toute la famille et même de la maison, m'a écrit et donné des nouvelles qui sont excellentes. »

IX

En 1854, Béranger quitta l'avenue Chateaubriand, et alla demeurer rue de Vendôme, n° 5.

Un appartement se trouvait disponible dans la maison qu'habitait son ami Benjamin Antier, il profita de l'occasion.

L'appartement, situé au second au-dessus de l'entresol, était de huit cents francs ; il se composait de cinq pièces, avec deux issues en face l'une de l'autre, sur le même corridor.

La chambre de Béranger, véritable chambre d'étudiant, tapissée d'un de ces papiers gris sur gris, que l'on devrait désigner sous le nom de papier de propriétaire, avait pour tous meubles, à gauche en entrant, dans une alcôve, entre deux cabinets de toilette, un lit de fer à rideaux de serge verte, soutenus par une flèche autrefois dorée ; en face de la porte, au fond, un vieux canapé disloqué dans ses articulations, chargé de livres et de brochures, dont un bon tiers glissait d'habitude sur le parquet, et, se trouvant mieux là que sur le canapé, y restait indéfiniment. Un bureau-secrétaire, qui paraissait avoir suivi le poète dans toutes ses pérégrinations, un fauteuil et trois ou quatre chaises complétaient l'ameublement.

Dans l'un des deux cabinets attenants à l'alcôve était une patère où Béranger avait l'habitude d'accrocher son chapeau.

Il entra dans cet appartement le 15 octobre 1854.

Au mois de février dernier, Judith, qui avait près de quatre-

vingts ans, c'est-à-dire trois ans de plus que notre poète, tomba malade.

Béranger la soigna comme un père eût soigné sa fille, mieux que cela, comme une mère eût soigné son enfant.

Non-seulement il la laissa libre d'accomplir ses devoirs de religion, mais il l'y invita même ; elle refusa obstinément de recevoir ni prêtre ni sœur de charité.

Judith mourut le 8 avril. De quoi ?

Littéralement de vieillesse.

En mourant, elle emporta la moitié de la vie du poète. Resté seul, il dit à son ami Antier :

— Elle est partie la première ; mais, tu comprends, cher ami, il y a cinquante-neuf ans que nous ne nous sommes quittés, je ne tarderai point à la rejoindre.

Et, en effet, de ce moment, lui qui ne s'était jamais plaint, se plaignit.

Dans les premiers jours de juillet, il s'alita ; son médecin, Charles Bernard, que l'on envoya chercher, reconnut une hypertrophie du cœur.

À partir de ce moment, trois amis ne le quittèrent plus, M. et madame Antier et Perrotin, son éditeur.

Perrotin, qui avait acheté en 1816, je crois, tout ce que le poète avait fait et tout ce qu'il ferait, moyennant une rente de huit cents francs, avait successivement porté cette rente à mille deux cents, à mille cinq cents, à mille huit cents, à deux mille quatre cents, et, enfin, à trois mille francs.

Vers la fin de la maladie, la surveillance de la mort, un quatrième ami vint les rejoindre.

C'était M. Vernet, aujourd'hui agrégé à la faculté de droit de Toulouse.

On a dit à tort que ce dernier était le gendre de Béranger ; on se trompe : Béranger n'a de descendant masculin ni féminin.

Voici quel lien attachait Vernet au poète :

Vous vous rappelez cette bonne tante de Péronne, qui reçut

chez elle le futur chansonnier pendant six ans, c'est-à-dire de 1790 à 1796.

Elle était morte depuis quelque vingt à vingt-cinq ans.

Béranger l'adorait.

Elle fut soignée pendant sa maladie par une pauvre femme.

Cette femme avait une petite fille.

Béranger reporta en tendresse sur cette petite fille la reconnaissance qu'il avait pour la mère.

On nommait l'enfant Fanny.

D'abord, Judith et lui firent venir la petite Fanny tous les ans à Paris.

Puis, tous les six mois.

Puis, enfin, tous les trois mois.

Alors, Béranger, qui s'était attaché à l'enfant, pensa qu'il était bien plus simple de la garder toujours.

Il la demanda à sa mère, qui la lui donna.

L'enfant grandit, appelant Béranger *mon père*, et devint une belle jeune fille de dix-huit ans.

Vernet, qui habitait alors Paris et qui fréquentait assidûment la maison du poète, devint amoureux de Fanny.

Béranger s'aperçut, non pas de l'amour de Vernet pour Fanny, mais de l'amour de Fanny pour Vernet.

Il s'en ouvrit franchement avec le jeune homme, en l'invitant à ne lui plus faire que de rares visites.

— Cela serait bon si j'étais un malhonnête homme, dit Vernet ; mais, si je suis un honnête homme ?...

— Je ne vous comprends pas.

— Si j'épouse Fanny ?

— Dans ce cas, mon cher, au lieu de discontinuer vos visites, vous pouvez rester tout à fait.

Vernet épousa.

Citons une anecdote qui peint l'homme ; nous parlons de Vernet.

En juin 1848, capitaine dans la 11^e légion, il prit, à une bar-

ricade du faubourg Saint-Jacques, un pharmacien qui faisait de la poudre pour les insurgés.

Ses hommes voulaient le fusiller.

Il le sauva de la fusillade.

Mais le pauvre pharmacien n'en valait guère mieux : il était renvoyé devant une commission militaire.

Vernet lui offrit ses services comme avocat, plaida pour lui, et le fit acquitter.

X

Revenons à notre malade.

Le docteur Charles Bernard comprit tout de suite la gravité de sa maladie.

Il y eut une consultation entre lui, M. Trousseau et M. Jobin.

— Vous êtes oppressé ? lui demanda l'un des trois médecins.

— Très-oppressé.

— Et vous souffrez beaucoup ?

— L'oppression fait toujours souffrir, répondit en riant Béranger.

Par un caprice de malade, il eut envie de manger du gâteau.

Il en envoya chercher.

Tandis que la bonne faisait la commission, Béranger s'endormit.

La bonne revint ; on plaça les gâteaux à côté de lui.

— Qu'est-ce que cela ? demanda-t-il en s'éveillant.

— Des gâteaux que vous avez demandés.

Il étendit la main vers eux ; puis, tout à coup, secouant la tête :

— Donnez-moi le gâteau du pauvre, dit-il, du pain.

Huit ou dix jours avant sa mort, il eut un instant de délire. Il se croyait en prison.

— Quel est le directeur de la prison ? demanda-t-il.

— M. Ségalas, lui répondit-on.

M. Ségalas occupe le rez-de-chaussée de la maison.

— M. Ségalas, répéta-t-il ; mais c'est le frère, alors. On n'a pas le droit de me mettre en prison sans mandat d'amener.

— Aussi, dit Antier, allons-nous essayer de sortir ; voyons, donne-moi le bras.

Et, en effet, on sortit de la chambre de Béranger, on traversa la salle à manger, et l'on passa de l'appartement de Béranger dans celui qu'avait habité Judith.

Il fallait pour cela traverser le corridor, la porte de communication était calfeutrée.

Dans l'appartement de Judith, seulement, il se crut libre.

Au reste, l'hallucination ne dura que quelques minutes, et ne revint qu'une seule fois.

Seulement, cette seconde fois, c'était une espèce d'extase.

Béranger était assis dans son fauteuil, Antier écrivait à son bureau, il entendit le malade qui parlait seul.

Il se retourna.

Les premières paroles de Béranger furent incohérentes ; mais, peu à peu, elles prirent un sens, et Antier retint celles-ci :

— Mon Dieu ! inspirez aux hommes réunis l'amour du bon, l'amour du bien... Faire le bien, vivre pour les autres, c'est le bonheur !... La charité ! la charité ! que tout le monde soit heureux !... Les veuves et les petits enfants, secourez-les !...

L'homme de l'humanité priait encore dans son délire.

Béranger avait une sœur religieuse sous le nom de Sainte-Marie des Anges, sans doute celle qu'il a voulu peindre dans *la Sœur de charité* ; le frère et la sœur se voyaient peu, mais s'aimaient beaucoup. Une des causes de ces rares entrevues était que la règle de l'ordre ne veut pas qu'une religieuse sorte sans être accompagnée de deux autres sœurs.

Au reste, dans ces rares entrevues, jamais la question religieuse n'était soulevée.

Son frère malade, elle vint le voir, mais accompagnée, comme toujours, de deux sœurs.

Toutes trois entrèrent dans la chambre de Béranger ; les deux

étrangères s'assirent ; sœur Sainte-Marie des Anges alla près de son frère.

Mais les deux statues qui demeuraient immobiles fatiguèrent Béranger ; il appela Antier et lui dit :

— Mon ami, un malade a quelquefois besoin d'être seul ; prie qu'on sorte.

On sortit.

Dans le corridor, les deux sœurs rencontrèrent l'abbé Jousse-
lin, vieil ami de Béranger, qui avait été son curé à Passy, et qui
était devenu curé de Sainte-Élisabeth.

Mues par un sentiment religieux, les deux sœurs s'appro-
chèrent du prêtre et commencèrent à lui dire que Béranger était
fort malade, et qu'il était urgent de le ramener dans la voie du
salut.

— Dans la voie du salut ? répondit le digne prêtre. Il n'est
pas besoin de l'y ramener, il n'en est jamais sorti.

La discussion se borna là ; les deux sœurs se retirèrent, l'abbé
Jousselin entra chez Béranger.

Pendant les quatre derniers jours et les quatre dernières nuits,
Béranger, ne pouvant supporter le lit, resta dans son fauteuil.
Depuis quelque temps déjà, il ne mangeait plus ; mais, comme
dans son enfance, il suçait des mouillettes trempées dans du vin.

Lui-même souriait à ce souvenir qui mettait le berceau si près
de la tombe.

Deux jours avant la mort, Vernet, comme nous l'avons dit,
arriva de Toulouse ; Béranger le reconnut et parut fort joyeux de
le voir.

Le dernier jour, trois personnes étaient dans sa chambre :
madame Antier, une autre dame et la bonne qui servait particuliè-
rement Béranger.

Une syncope fit croire à Béranger qu'il approchait de la mort.

— Venez m'embrasser, ma chère, dit-il à madame Antier.

Madame Antier y alla.

— Vous aussi, dit-il à l'autre personne.

Puis, quand il eut embrassé celle-ci comme madame Antier, il fit signe à la bonne de s'approcher à son tour.

La bonne crut que c'était pour lui donner un ordre ; elle s'approcha et attendit.

— Embrasse-moi aussi, ma pauvre fille, lui dit le malade ; à cette heure, nous sommes tous égaux.

À quatre heures de l'après-midi, le jeudi 16, sa tête se renversa sur son épaule, on le crut mort ; mais, aux questions qu'on lui adressa, il répondit encore quelques paroles inarticulées.

À quatre heures et demie, sa tête se redressa, mais pour se renverser en arrière avec une espèce de râle.

On lui demanda s'il souffrait davantage ; cette fois, il ne répondit que par un soupir.

C'était le dernier. Béranger était mort.

Antier, Vernet, Perrotin et Charles Bernard assistaient seuls à cette douce agonie de l'homme de bien.

Dans la même soirée, Antier, Perrotin et Charles Bernard, prévenus par l'autorité que le convoi aurait lieu dès le lendemain matin, lui rendirent les derniers devoirs. Nulle autre main que celle de ces trois amis ne toucha le corps du poète.

Depuis la veille, une table avait été dressée dans la cour, tant était grand l'encombrement des gens qui se venaient inscrire.

À dix heures du soir, c'est-à-dire plus de cinq heures après sa mort, deux ou trois cents personnes attendaient encore des nouvelles. À dix heures et demie, on leur fit évacuer la cour...

Le lendemain, à midi, le curé de Sainte-Élisabeth disait la messe des morts sur son ancien ami.

À deux heures, au milieu du déploiement de forces que l'on sait, les restes de Béranger étaient déposées dans le caveau de Manuel.

C'est là que le poète et le tribun, ces deux grands lutteurs du passé, dorment dans la paix du présent et dans l'espérance de l'avenir.

Nous ne dirons pas aux hommes : Priez pour eux ! Nous

dirons aux hommes : Ils prient pour vous !

POST-SCRIPTUM

I

Dans l'étude qui précède, nous vous avons raconté, chers lecteurs, la vie et les œuvres de Béranger : sa vie jusqu'au dénouement suprême, ses œuvres jusqu'au dernier vers alors connu.

Nous savions que le poète laissait un recueil de quatre-vingts chansons inédites, composées par lui de 1833 à 1851.

Ce recueil vient d'être publié, et, pour compléter notre consciencieuse étude sur le chansonnier populaire, nous allons, avec un soin pieux, mais aussi avec l'impartialité qu'on doit à cette grande renommée, examiner la valeur du legs qu'il a fait à la France.

Comme les enfants de chair de la vieillesse de l'homme sont les enfants bien-aimés de l'homme, cet enfant de l'esprit des derniers jours du poète est l'enfant pour lequel le poète craint le plus. Il le sent venu faible et tout grelottant de l'hiver pendant lequel il est né ; aussi, que de recommandations à son *cher Perrotin*, à son bon éditeur, qui a gagné un million avec lui, et qui a bien voulu élever sa rente viagère de huit cents francs à douze cents !

Jugez-en.

Voici la lettre qui sert de préface à la préface de ce dernier-né, pauvre enfant posthume, orphelin du chansonnier, qui n'a plus que le libraire pour tuteur.

Il est vrai qu'il a la France pour mère adoptive, ce qui aurait pu, à la rigueur, lui suffire.

« Mon cher Perrotin,

» On ne saurait prendre trop de précautions : en vous cédant tous mes droits sur mes chansons imprimées et publiées par vous, et je n'en reconnais pas d'autres que celles de l'édition in-18 ; en

vous cédant, dis-je, tous mes droits sur mes chansons, aujourd'hui et à toujours, je vous ai également cédé la propriété des chansons que je pourrais faire jusqu'à l'époque de ma mort, quel qu'en pût être le nombre. Voilà déjà quelques années que, pour prix d'acquisition, vous me servez une rente de *huit cents francs* ; cette rente viagère, vous avez voulu dernièrement la porter à *douze cents francs* : c'est le moins que moi, pour reconnaître tous vos bons procédés, je vous assure, par tous les moyens, la propriété, non-seulement des chansons publiées, mais encore des chansons que je fais encore de temps à autre.

» Sur le cahier où je les écris, j'ai eu soin de mettre : *Ce cahier appartient à M. Perrotin, conformément à l'acte sous seing privé entre lui et moi*. Ainsi, à ma mort, vous n'aurez qu'à le réclamer pour que ces chansons vous soient remises, de même que le peu de notes que j'ai pu faire sur les anciens volumes, notes intercalées dans un exemplaire de mes publications in-12 ; mais, comme des papiers peuvent disparaître et se perdre, je veux, quant aux chansons manuscrites prendre encore une autre précaution. Je vous remets donc une copie, faite par moi, de ces chansons nouvelles, *et vous prie de les déposer entre les mains du notaire qui a votre confiance*, et vous promets de vous envoyer celles que je pourrai faire par la suite, pour les ajouter à ce premier dépôt, afin qu'elles attendent là l'époque de ma mort, bien déterminé que je suis à n'en publier aucune désormais, *ainsi que le porte la convention faite entre nous*. Ayez donc bien soin, cher ami, *de les tenir sous triple cachet*, afin que personne n'en puisse prendre connaissance ; s'il me vient des corrections à y faire, je les consignerai sur le cahier qui reste dans mes mains et les joindrai par *errata* aux envois subséquents que je vous adresserai... »

Ne vous semble-t-il pas voir une seconde édition de cette fameuse cassette en fer que M. Véron, afin de s'assurer les abonnés du *Constitutionnel*, annonçait avoir achetée dans le but de renfermer le manuscrit du *Juif errant* de notre pauvre Eugène

Sue, *Juif errant* qui n'avait échappé que par miracle au bris de la première armoire où il avait été enfermé ?

Béranger continue :

« Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma *conscience* que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. *Il est juste que je vous assure la propriété exclusive* des chansons de ma vieillesse, qui n'auront peut-être d'autre mérite que de compléter les mémoires chantants de ma vie, mais qui auront au moins ce mérite... »

Il est vrai qu'il y a *conscience* de prendre tant de peines pour douze cents francs de rente viagère, quand Béranger, s'il n'eût pas fait le fameux *sous seing privé* dont il parle, pouvait vendre douze cents francs chacune de ses chansons !

« Vous concevez, poursuit le poète, que, dans l'impression, il ne faudra point s'astreindre à l'ordre que j'établis ici ; si cela m'est possible, j'indiquerai l'ordre dans lequel il faudra les publier. Ce que je vous demande, c'est que, dans le cas improbable ou vous viendriez à mourir avant moi, le dépôt que vous ferez chez le notaire me soit remis sans rupture de cachet ; vous promettant, de mon côté, de prendre tous les arrangements nécessaires pour assurer à vos héritiers la propriété de ces chansons. Il suffit, je crois, pour cela, que vous laissiez un mot de votre main qui ordonne que la remise du dépôt me soit faite. Cette remise est nécessaire *pour que la publication n'ait pas lieu sans mon consentement*, dans le cas où votre fortune tomberait entre les mains d'un mineur.

» Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles ; *vous savez que cela est dans mon caractère*, vous en aurez la preuve à ma mort ; car vous verrez que, dans mon testament, j'ai eu soin de faire mention de l'acte passé entre nous, qui vous donne la propriété de mes chansons imprimées ou manuscrites... »

Comment M. Perrotin accorde-t-il ces deux phrases dans la même lettre et à quinze lignes de distance :

« Vous sentez que c'est dans votre seul intérêt et pour l'acquit de ma conscience que je prends tous ces soins, qui ne me sont pas ordinaires. »

« Pardonnez-moi de penser ainsi à tout, même aux circonstances les plus pénibles ; vous savez que cela est dans mon caractère. »

Ces deux phrases, nous l'avouerons, nous semblent quelque peu contradictoires ; mais notre pauvre Béranger devait tant à son éditeur, que, emporté par la reconnaissance, il a pu un instant oublier cette suprême logique qui est le trait distinctif, à notre avis, de sa conduite et de son talent.

Béranger continue toujours :

« Comme je pense que vous garderez cette lettre, je suis bien aise de vous y donner un témoignage de ma gratitude pour vos procédés. Vous êtes venu à mon secours dans un moment bien difficile, et je dois ajouter, pour ceux qui ont été surpris, que, si je n'ai pas eu une plus grande part dans vos bénéfices, c'est que je n'ai pas trouvé cela juste, sachant pour combien votre industrie a été dans le succès de la grande édition. J'ai été, du reste, bien récompensé de ma conduite par celle que vous avez tenue envers moi. Recevez-en mes remercements et l'assurance de toute mon amitié.

» À vous de cœur,

» P.-J. DE BÉRANGER.

» Tours, 5 septembre 1838.

Pourquoi diable M. Perrontin nous donne-t-il connaissance de cette lettre toute d'affaires, disons plus, toute de ménage, faite pour être gardée, comme le dit l'illustre défunt, mais faite pour être imprimée, non ? Elle nous donne la preuve de la grande amitié que le poète portait à son éditeur. Nous la connaissions déjà, cette amitié, par l'affiche de M. le préfet de police, qui lui donnait un caractère tout officiel. Vous avez oublié cette affiche, chers lecteurs, ou vous ne la connaissez pas.

La voici :

PRÉFECTURE DE POLICE

AVIS

OBSÈQUES DE BÉRANGER

« La France vient de perdre son poète national.

» Le gouvernement de l'empereur a voulu que les honneurs publics fussent rendus à la mémoire de Béranger. Ce pieux hommage était dû au poète dont les chants, consacrés au culte de la patrie, ont aidé à perpétuer dans le cœur du peuple le souvenir des gloires impériales.

» J'apprends que des hommes de parti ne voient dans cette triste solennité qu'une occasion de renouveler des désordres qui, dans d'autres temps, ont signalé de semblables cérémonies.

» Le gouvernement ne souffrira pas qu'une manifestation tumultueuse se substitue au deuil respectueux et patriotique qui doit présider aux funérailles de Béranger.

» D'un autre côté, la volonté du défunt s'est manifestée par ces touchantes paroles :

» "Quant à mes obsèques, si vous pouvez éviter le bruit public, faites-le, je vous prie, MON CHER PERROTIN ; j'ai horreur, pour les amis que je perds, du bruit de la foule et des discours à leur enterrement. Si le mien peut se faire sans bruit, ce sera un de mes vœux accompli."

» Il a donc été résolu, d'accord avec l'exécuteur testamentaire, que le cortège funèbre se composera exclusivement des députations officielles et des personnes munies de lettres de convocation.

J'invite la population à se conformer à ces prescriptions. Des mesures sont prises pour que la volonté du gouvernement et celle du défunt soient rigoureusement et religieusement respectées.

» Paris, 16 juillet 1857.

» *Le sénateur, préfet de police,*

» PIETRI. »

Oui, monsieur Perrotin, c'est une chose dite, c'est une chose

sue, une chose convenue même, vous étiez l'ami, le bon ami, le *cher ami* de Béranger ; vous lui avez rendu de grands, d'énormes services ; sans vous, notre poète national serait mort de faim comme Malfilâtre, ou à l'hôpital comme Gilbert, nous le savons, Paris le sait, la France va le savoir, l'Europe le saura.

Vous aurez la croix, que n'a pas eue Béranger ! vous serez de l'Académie, dont il n'a pas voulu être !

Maintenant, assez de commerce comme cela ; passons à la chose d'art, c'est-à-dire à la préface.

II

Tout le monde a su, tout le monde a dit, tout le monde a répété, depuis vingt ans, que Béranger avait fait, ou plutôt faisait des Mémoires.

Ces Mémoires ont tourné en biographie.

La biographie a tourné en préface.

Mais là, il faut reconnaître, comme toujours, le suprême bon sens, l'incomparable esprit de conduite de Béranger, l'homme qui a mis autant de talent dans sa vie, autant de génie dans sa mort, qu'il en a mis dans ses œuvres ; l'homme qui est arrivé à être su par cœur de Lamartine, qui n'avait pas lu de Musset.

Lisez avec moi ces quelques lignes ; je vous ai cité, dans mon étude sur le poète, bien des chefs-d'œuvre en vers ; voici un chef-d'œuvre en prose :

« J'avais promis d'écrire des notices sur quelques-uns de mes contemporains morts ou vivants ; j'ai fait plus : j'ai essayé ce travail, et plusieurs biographies ont été à peu près achevées.

» Mais bientôt, frappé de l'impossibilité d'être toujours suffisamment instruit et, par conséquent, toujours juste pour les hommes des différentes opinions, soit à raison du pêle-mêle des documents, soit à raison des retours possibles dans les existences non achevées, soit enfin par la faiblesse qu'inspire au peintre son attachement pour quelques-uns de ses modèles, j'ai renoncé à

cette tâche pénible et détruit mes premières ébauches. S'il est doux de casser des arrêts injustes en rectifiant des accusations erronées et trop sévères, combien n'y a-t-il pas à souffrir quand, pour être vrai, il faut diminuer le lustre d'une belle vie que la vertu ou une haute intelligence n'a pu préserver de toute faute, surtout si l'on est convaincu, comme je le suis, que décrire sans nécessité, et au jour le jour, les admirations du peuple, c'est travailler à sa démoralisation !... »

Grande et sublime vérité, ô poète !

Tout peuple enthousiaste peut être encore un grand peuple ; tout peuple sceptique est un peuple perdu ! Aristophane, en attaquant Socrate, a plus démoralisé les Athéniens qu'Alcibiade en coupant la queue à son chien, et que Périclès en entretenant Aspasia.

C'est que Béranger avait très bien compris une chose ; car nul homme, sous une modestie apparente ou réelle, ne se rendait mieux compte que lui de la place considérable qu'il occupait, non-seulement dans l'affection, mais encore dans l'estime publique ; et ce qui prouve notre supériorité morale sur les Athéniens, qui proscrivirent Aristide au bout de dix ans, c'est que, au bout de quarante ans, nous ne nous sommes pas lassés d'entendre appeler Béranger *le Juste*.

Béranger avait donc très-bien compris que ses biographies, à lui, ne seraient pas confondues avec ces opuscules scandaleux qui vivent un jour pour faire vivre leur auteur une semaine ; il savait que tout ce qui sortait de sa plume avait son poids plutôt exagéré qu'amoindri dans le plateau de la balance sociale ; il craignait que, là où il mettait la justice, le public, lui, ne mît la sévérité.

Mais Béranger s'est bien gardé d'avouer, avant sa mort, cette renonciation à son travail biographique.

Béranger, ayant horreur du bruit, et surtout du bruit qui discute, ne craignait rien tant que d'être discuté poétiquement ou politiquement pendant sa vie : il s'est toujours fait humble pour échapper à la critique ; hysope, pour échapper au tonnerre ; bon

enfant à la manière de l'abeille, qui bâtit sa cellule et qui y distille son miel, il n'était point fâché qu'on dît de lui comme de l'abeille : « Ne l'irritez pas, il a un aiguillon ! »

Cet aiguillon avec lequel Béranger pouvait rendre au centuple le mal, non pas qu'on lui eût fait, Béranger était invulnérable, mais qu'on eût voulu lui faire, c'étaient ses biographies, faisceau d'épées qu'il laissa suspendu sur la tête de ses contemporains jusqu'au jour où il s'est moqué du bruit que l'on pouvait faire autour de lui, réfugié qu'il était dans l'asile à la porte duquel tout bruit s'éteint.

Voici comment Béranger parle lui-même de ce bruit qu'il craignait tant :

« De bonne heure, je me suis défendu du bruit, si contraire à mon humeur et à mes goûts ; certes, je n'aurais pas quitté tout à coup la carrière des lettres, s'il était donné à l'écrivain de faire deux parts de sa vie : au public, ses ouvrages, à lui, sa personne. J'aurais voulu dire presque comme Sosie : Un *moi* se promène dans la rue, où on le chante et où on l'applaudit, et l'autre *moi* le voit et l'entend de sa fenêtre sans être reconnu ni salué des passants ; mais cela n'est guère possible quand on se fait le champion des intérêts populaires, à une époque où la politique passe chaque jour en revue ses bataillons et donne le besoin de se faire connaître aux soldats comme aux chefs. »

Vous le voyez, ce n'est pas le bruit, ce n'est pas la renommée qui se fait autour de l'œuvre que redoute Béranger ; non, de ce bruit, de cette renommée, il a toujours été assez friand, au contraire, le délicat gastronome qu'il était ; non, ce qu'il craint, c'est le dérangement que le bruit et la renommée de la poésie causent au poète ; ce sont les cinquante lettres qu'il reçoit chaque matin et auxquelles il est obligé de répondre ; ce sont les mille services qu'on lui demande et pour lesquels il lui faudrait, en supposant qu'il voulût les rendre, la richesse de Lucullus et la longévité du Juif errant ; ce sont les ennemis que ce bruit et cette renommée vous font, de ceux à qui on n'a pas pu rendre service, et surtout

de ceux à qui on l'a rendu.

Il voudrait, Béranger vous le dit naïvement lui-même, il voudrait, d'une fenêtre, invisible derrière le rideau, se voir passer, s'entendre chanter et applaudir.

Je le crois bien ! ce serait tout simplement le paradis du poète si cela pouvait être, s'il y avait un paradis sur la terre.

Mais ce désir de se voir passer, de s'entendre chanter et applaudir, n'a-t-il point, sans qu'il s'en doutât, entraîné le poète un peu loin ? Lui qui n'a voulu être ni le courtisan de l'empereur, c'est-à-dire du génie, ni le courtisan des Bourbons de la branche aînée, c'est-à-dire de la légitimité, ni le courtisan de la branche cadette, c'est-à-dire de l'usurpation, ni le courtisan de la République, c'est-à-dire du principe démocratique, n'a-t-il pas été quelque peu le courtisan de la popularité ? N'est-ce pas à une popularité permanente qu'il a sacrifié la fortune, c'est-à-dire une jouissance ; la position sociale, c'est-à-dire une vanité ; une position politique, c'est-à-dire un devoir ?

Béranger, donnant sa démission de représentant du peuple, en 1848, ressemble bien à Horace jetant son bouclier à la bataille de Philippes.

Lui-même le sent, car il s'en excuse dans un des meilleurs couplets de son nouveau volume :

« Dirige le char de la République ! »
M'ont crié des fous, sages d'à présent.
Qui ? moi ? m'atteler au joug politique,
Lorsqu'il faut un aide à mon pas pesant ?
Ai-je à tel labeur force qui réponde ?
Qu'en dis-tu, bâton las de me porter ?
Tu gémirais trop de voir ajouter
Au poids de mon corps tout le poids d'un monde !

Cela est vrai au point de vue de la philosophie épicurienne, mais ce n'est point vrai au point de vue du devoir social.

C'étaient des vieillards, et des vieillards à barbe blanche, ces sénateurs romains que les Gaulois crurent de marbre comme leurs

fauteuils, et dont le plus impatient donna à l'un de ses vainqueurs le coup de bâton d'ivoire qui amena leur mort sur la chaire curule même où ils avaient l'honneur de siéger.

Et, en effet, examinez l'œuvre immense et si remarquable de Béranger. Dans cette œuvre, il est toujours en harmonie avec l'esprit public ; il ne le précède pas, l'accompagne à peine, le suit presque toujours.

En 1812, la France se désaffectionne de Napoléon. Béranger fait *le roi d'Yvetot* et *le Mort vivant*, critique légère, mais critique du gouvernement napoléonien.

Avec cet admirable instinct qui ne le quitte jamais, Béranger sent que Napoléon, tyran en 1812, ogre de Corse en 1814, sera martyr en 1820, dieu en 1825.

Alors viennent les chansons contre les Bourbons impopulaires et les odes pour Napoléon, dont la popularité grandit.

C'est en ce moment qu'il est facile de voir combien souvent cette voix du peuple, qu'on appelle la voix de Dieu, est injuste.

En 1826, quatre poètes existent : deux qui appartiennent à l'opinion légitimiste, deux qui appartiennent à l'opposition.

Les deux poètes légitimistes sont Victor Hugo et Lamartine.

Les deux poètes de l'opposition sont Béranger et Delavigne.

Tout ce que font Béranger et Delavigne est accepté, adopté, loué ; leur poésie, c'est l'arche sainte à laquelle on ne saurait toucher sans être frappé de mort, et la majorité maudira l'impie.

Tout ce que fait Lamartine ou Victor Hugo est attaqué, dépecé, raillé ; on peut déchiqûeter leurs vers, les parodier, les traîner dans le ruisseau, et la majorité applaudira le vengeur.

C'est que Lamartine et Hugo, il faut le dire, ne répondaient alors qu'à des besoins de poésie individuels, la vraie poésie, au reste, tandis que Béranger et Casimir Delavigne répondaient aux besoins des masses, c'est-à-dire à la réaction contre Waterloo.

Quand l'esprit d'un peuple est dans cette disposition, il lui faut des années pour que chaque génie reprenne son équilibre.

De 1820 à 1830, toute chanson de Béranger est attendue, prô-

née, fêtée ; en 1830, l'esprit change : Béranger se tait ; en 1833, le gouvernement du juste milieu se popularise : Béranger fait paraître son volume de chansons ; mais, cette fois, il se trompe : il n'est plus saint Jean l'Évangéliste ; il est saint Jean Précurseur, et il est puni de sa précipitation à attaquer l'homme qui ne tombera que quinze ans après, par l'indifférence, disons mieux, par l'injustice du public, qui déclare inférieur à ses devanciers ce volume, qui, à notre avis, est le point culminant du talent de Béranger.

Aussi, à partir de ce moment, prend-il la résolution de se taire.

C'est Rossini gardant le silence après *Moïse* et *Guillaume Tell*.

Voici ce que dit Béranger, qui cherche un prétexte à son silence :

« Nous vivons sous un régime de grande publicité. De ces immenses avantages doivent résulter quelques inconvénients. Chacun prend droit, par exemple, d'imprimer vos lettres sans votre assentiment¹. On fait, de mémoire, et même sans vous avoir vu, votre portrait et votre buste, pour le livrer en étalage aux regards des badauds. Enfin, avez-vous un journaliste pour ami, celui-ci, trouvant en vous matière à feuilleton, vous dépèce en colonne et vous vend à tant la ligne. Si bien que la personne du pauvre auteur, sa vie intime, ses plus douces habitudes, arrivent en peu de temps à la connaissance des oisifs, quand même on a pris, comme je l'ai fait depuis le commencement de ma réputation, la précaution d'éviter les spectacles, les réunions nombreuses ; grâce à ces révélations multipliées, plus de promenades assez retirées pour ne pas y rencontrer quelque doigt indiscret, qui vous désigne à des regards curieux. Votre renom est depuis longtemps évanoui, que le doigt perfide vous poursuit encore.

1. Témoin madame Collet ; mais c'est la faute de Béranger. Pourquoi, par politesse, par courtoisie, écrit-il des lettres qu'il peut regretter un jour de voir imprimer ?

» Cette manière de voir, que l'on n'en fasse pas honneur à la philosophie, je ne la dois qu'à mon amour de l'indépendance ; elle fera comprendre qu'il y a eu du bonheur pour moi à cesser, depuis 1833, d'occuper de moi le public. À ce sujet, et sous le rapport politique, quelques personnes m'ont blâmé, attaqué même. J'ai entendu traiter mon silence de félonie. Je ne sais si des gens qui n'avaient pas pu se faire acheter n'ont pas été jusqu'à dire que je m'étais vendu. À de si plaisantes accusations, j'aurais rougi de répondre ; mais à la jeunesse qui m'a comblé de témoignages de sympathie, et dont la bienveillance enthousiaste eût volontiers considéré le silence du chansonnier comme Mirabeau celui de Siéyès, j'ai dû expliquer les motifs de ma conduite, et l'âge me fournirait déjà une excuse suffisante ; mes raisons se trouvent, d'ailleurs, exposées dans des correspondances particulières ; je me contenterai d'en rapporter quelques-unes, en faisant observer que je vais parler ici uniquement de la chanson politique.

» La chanson politique est sans doute une arme redoutable ; mais la pointe s'en émousse vite et ne se retrempe que dans le repos. Tous les moments ne lui sont pas également bons, et, pour qu'elle intervienne à point, il faut qu'elle ait à choisir entre deux camps bien distincts ou des passions fortes. La Ligue et la Fronde l'ont prouvé du reste. Après les noëls contre la cour de Louis XV et de Louis XVI, au commencement de notre immortelle révolution, en présence des étrangers et du royalisme en armes, elle produisit des refrains de colère et de triomphe. Le Directoire ressembla trop à une anarchie, surtout vers la fin, pour n'avoir pas été en butte à quelques-uns de ses traits. Avec toutes les factions, la chanson fut contrainte de se taire sous l'Empire ; elle ne put même alors être louangeuse sans un visa de la police. Les héros ne sont pas ceux qui la redoutent le moins. Voyez comment Turenne la traitait dans la personne de Bussy-Rabutin, exilé plus tard par Louis XIV pour d'assez médiocres couplets. Ce n'est point à moi de dire combien les deux règnes de la Restauration

lui furent favorables, en dépit des juges et des geôliers. À la chute de la branche aînée des Bourbons, je prédis que la chanson arriverait à un temps de repos. »

C'était facile à prévoir, et un moins lucide prophète l'eût annoncé.

Comment cela ? Nous allons le dire.

III

Il y a, à la suite de tout revirement politique dans le genre de celui de 1830, une période réactionnaire pendant laquelle les intérêts matériels l'emportent sur la nationalité, les appétits honteux sur les nobles passions ; pendant cette période-là, et Louis-Philippe en fut un exemple, tout ce que fait le gouvernement qui caresse ces intérêts et qui soule ces appétits est bien fait ; les actes de ce gouvernement, fussent-ils visiblement illégaux, tyranniques, immoraux, sont des actes sauveurs ; on les approuve, on les loue ; on fait du bruit autour du pouvoir, comme ces prêtres de Cybèle qui battaient des cymbales autour du berceau de Jupiter. Pendant cette période, la seule chose que craigne la masse qui, vivant de cette réaction, a tout intérêt à la soutenir, c'est que le jour ne se fasse sur ce Pandémonium, c'est que la lumière ne pénètre dans cette sentine où se heurtent, se pressent, se bousculent, avec un bruit d'argent qui dénonce l'œuvre qu'ils y opèrent, les agioteurs, les gens de bourse, les tripoteurs d'écus, les froisseurs de papiers.

Cette période est plus ou moins longue, et, nous le répétons, tant qu'elle dure, tant que l'élément honnête, pur, élevé de la nation n'a pas repris le dessus, il n'y a rien à dire, rien à faire, rien à espérer ; tout est applaudi, tout est ratifié, tout est glorifié d'avance ! On dirait que cette grande âme populaire qui, de temps en temps, vient ranimer les nations et leur faire tenter de grandes choses s'est évanouie, est remontée au ciel, est allée enfin on ne sait où... Les esprits inférieurs désespèrent de la voir revenir

jamais ; les esprits supérieurs seuls, c'est-à-dire ceux qui participent à son essence, savent qu'elle vit toujours, ayant en eux une étincelle de cette âme divine que l'on croit éteinte, et ils attendent son retour le sourire aux lèvres, la sérénité sur le front.

Alors, peu à peu, ils assistent à ce phénomène politique.

Sans cause apparente, sans qu'il s'écarte de la route qu'il a suivie, et peut-être par cela même qu'il continue de la suivre, ce gouvernement, qui ne peut pas perdre la considération qu'il n'a jamais eue, perd la popularité factice qu'il avait : ceux-là mêmes dont il a fait la fortune, dont il a récompensé la coopération, s'éloignent de lui peu à peu, et, sans le renier encore tout à fait, commencent déjà à douter de sa stabilité. À partir de cette heure, ce gouvernement est condamné ; de même que l'on approuvait ce qu'il faisait de mal, on critique même ce que, par hasard, il fait de bien.

La corruption, qui est sa moelle, va du centre aux extrémités, sèche la sève fatale qui lui avait fait étendre sur tout un peuple des rameaux comme ceux de l'upas, une ombre pareille à celle du mancenillier. Dans cette atmosphère où, pendant cinq, dix, quinze, vingt ans, il a répandu cette impure émanation qu'on a respirée parmi les autres éléments de l'air, passe quelque chose d'hostile : c'est le retour de la masse à la probité sociale, à la conscience politique ; c'est cette âme de la nation enfin que l'on croyait évanouie, remontée au ciel, allée je ne sais où, et qui revient animer le grand corps populaire qu'elle avait un instant abandonné à une léthargie que les peuples environnants, jaloux et, par conséquent, ennemis, s'étaient hâtés de proclamer la mort.

Alors, ce gouvernement, par le seul retour de la masse à l'honnêteté, semble un vaisseau qui a perdu son aire ; il trébuche, il chancelle, il ne sait plus où il va ; il a résisté à quinze ans de tempêtes et d'orages, il sombre sous une bourrasque. Il était devenu plus fort par des 5 et 6 juin, des 13 et 14 avril, et il tombe devant un 24 février.

Ce gouvernement, le présage de sa chute, c'est lorsque les

hommes de cœur et d'intelligence refusent de s'y rallier, ou que ceux qui s'y étaient ralliés par faiblesse ou par erreur s'en éloignent par dégoût ; cet éloignement ne veut pas dire qu'il tombera le lendemain, dans un an, dans dix ans ; cela veut dire qu'il tombera un jour, qu'il tombera tout seul, et que, pour qu'il tombe, la conscience publique n'aura qu'à le pousser du doigt !

Oui, Béranger a eu raison de ne rien publier de 1835 à 1843 ; mais nous croyons qu'à partir de 1843, il eût pu faire et publier de nouvelles chansons, et qu'au milieu des procès Teste et des assassinats Praslin, ces chansons eussent pu avoir le succès des chansons de 1828, en leur supposant une valeur égale.

Maintenant, les chansons de la vieillesse de Béranger ont-elles une valeur égale à celles de sa jeunesse et à celles de son âge mûr ?

C'est ce que nous aurons à examiner tout à l'heure. J'ai assez loué, Dieu merci, le volume de 1833 pour n'être pas accusé, je l'espère, de dénigrer celui de 1857.

Mais, comme nous voulons juger le poète à son point de vue, mettons sous les yeux de nos lecteurs sa théorie nouvelle à l'endroit de ses nouvelles chansons.

C'est Bérangre qui parle :

« Si l'on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger, un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que la retraite seule peut procurer. Si les regards du public sont d'abord un encouragement pour l'écrivain, à la longue ils lui deviennent une gêne : il semble qu'il y ait des engagements pris avec lui auxquels le maître impérieux ne permet pas qu'on échappe. Vous a-t-il applaudi sous tel costume, ne vous avisez pas d'en changer, même pour être mieux. Il feindra de ne pas me reconnaître ; il m'a comblé de ses faveurs, et j'en suis reconnaissant : toutefois, comme chansonnier, ne voulant plus avoir affaire à lui qu'après ma mort, j'ai cru pouvoir me dégager un peu des formes rythmiques auxquelles je me soumet-

tais pour lui plaire et dans l'intérêt de la cause que j'ai défendue. On s'en apercevra à l'absence d'un choix d'airs pour beaucoup de ces dernières chansons ; ce qui ne m'a pas empêché de les chanter souvent sur des airs improvisés d'une voix chevrotante. Surtout on remarquera que j'ai fait moins usage du refrain obligé, dont, jusque-là, je n'avais point osé m'affranchir, ayant observé que, sans ce retour des mêmes paroles, la chanson avait moins d'empire sur l'oreille et sur l'esprit des auditeurs. Combien de peines, mon Dieu ! le refrain ne m'a-t-il pas données ? Combien de nuits passées à ramer pour venir rattacher à cet immobile poteau ma pauvre nacelle, qui n'eût pas demandé mieux que de voguer en liberté au gré de tous les vents ! Je dois le reconnaître pourtant : si j'ai eu à souffrir de cette servitude, elle n'a pas été sans avantage pour moi. Avec raison, j'ai dit, du refrain, qu'il était le frère de la rime : comme elle, il m'a forcé à résumer mes idées d'une manière plus succincte et à mieux en approfondir l'expression.

» Ces courtes observations prouveront que, plein de respect pour le public, j'ai toujours cherché à lui complaire, me livrant pour cela au travail le plus consciencieux. Dans les chansons de ma vieillesse, il pourra se convaincre qu'au moins, sous ce rapport, l'âge ne m'a rien fait négliger. »

Le nouveau volume de chansons que Béranger annonce dans cette éloquente préface, remarquable en certains endroits par la hauteur de sa pensée, remarquable partout par son bon sens, est divisé en six périodes :

De 1834 à 1838, – de 1838 à 1841, – de 1841 à 1843, – de 1843 à 1844, – de 1844 à 1847, – de 1847 à 1851.

IV

La première période contient vingt et une chansons. Sur ces vingt et une chansons, sept sont consacrées à la gloire du premier empereur.

C'est le tiers.

Mais que l'on n'oublie pas que cette époque est celle où l'on s'occupe le plus de Napoléon en France.

Son fils, le duc de Reichtadt, meurt à Schoenbrunn.

Louis-Philippe rend sa statue à la colonne et rêve de rendre ses cendres à la France.

Horace Vernet, par l'ordre du gouvernement, peuple la grande galerie de Versailles de Napoléon, vu de profil, de trois quarts, de face, de dos, à pied et à cheval.

Le prince Louis frappe aux portes de Strasbourg.

Comme toujours, Béranger se met à la suite de l'opinion publique.

La chanson par laquelle s'ouvre ce recueil de vers est intitulée : *Plus de vers*. Il semble que le poète demande l'indulgence pour ce qu'on va lire.

Et cependant, cette chanson est une des mieux réussies de cette période. La voici :

PLUS DE VERS

Non, plus de vers ! quelque amour qui m'anime,
La règle et l'art m'échappent à la fois.
Un écolier sait mieux coudre la rime
Au bout du vers mesuré sur ses doigts.
Devant le ciel, lorsque tout haut je cause
Avec mon cœur, au fond des bois déserts,
L'écho des bois ne me répond qu'en prose.
Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Dieu ne veut plus ; et, comme aux fins d'automne,
Le villageois, dans ses clos dépouillés,
Regarde encor si l'arbre en sa couronne
Ne cache pas quelques fruits oubliés,
Je vais cherchant ! Pour cela je m'éveille ;
Mais l'arbre est mort, fatigué des hivers :
Qu'il manquera de fruits à ma corbeille !
Dieu ne veut plus que je fasse ce vers.

Dieu ne veut plus ; et, pourtant, dans mon âme,
 J'entends sa voix dire au peuple craintif :
 « Lève ton front, peuple ! je te proclame
 De la couronne héritier présomptif ! »
 Il dit, et moi, joyeux de prescience,
 Lorsque j'allais, par de nouveaux concerts,
 Peuple dauphin, t'instruire à la clémence,
 Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Vous le voyez, la forme est toujours belle, le rythme facile, la rime riche. Le poète a mis une certaine coquetterie à faire la meilleure chanson de son recueil, peut-être, en prenant pour refrain :

Dieu ne veut plus que je fasse de vers.

Mais, cet anathème de Dieu, on serait tenté d'y croire, lorsqu'on lit ces sept chansons à la gloire de l'empereur !

LE BAPTÊME

PREMIER CORSE

Nous voilà sujets de la France.
 Qui nous envoie un gouverneur.
 Y gagnera-t-elle en puissance ?
 Y gagnerons-nous en bonheur ?

DEUXIÈME CORSE

De ce toit, vois d'ici le maître,
 Bonaparte, ami des Français ;
 Tandis qu'il aide à leur succès,
 Un second fils lui vient de maître.

PREMIER CORSE

Dans toute l'île une fête a donc lieu ?

DEUXIÈME CORSE

D'être à la France on y rend grâce à Dieu.

PREMIER CORSE

On dispose ainsi de la Corse,
 Sans nous dire : « Y consentez-vous ? »

La règle des rois, c'est la force :
Ont-ils parlé, peuple, à genoux !

DEUXIÈME CORSE

Dieu le veut, comme il veut la joie
De ces époux qu'on vient fêter.
À l'église, on va présenter
L'enfant qu'à leur cœur il envoie.

PREMIER CORSE

Où va la foule au pied de ce rempart ?

DEUXIÈME CORSE

Voir de la France arborer l'étendard.

PREMIER CORSE

Sur nous qu'avait opprimés Gênes,
Un autre joug va donc peser !
Ce n'est pas à changer de chaînes
Que l'on apprend à les briser.

DEUXIÈME CORSE

Voilà le baptême qui sonne,
Le cortège part triomphant ;
Ce fils n'est pas leur seul enfant ;
D'où vient tout l'espoir qu'il leur donne ?

PREMIER CORSE

Par le canon, quoi ! ce jour est fêté ?

DEUXIÈME CORSE

Il sera cher à la postérité...

PREMIER CORSE

« La Corse étonnera le monde, »
A dit un ami de nos droits.
Mais, s'il faut qu'un roi la féconde,
Qu'enfantera-t-elle ? Des rois.

DEUXIÈME CORSE

La mère, dame honnête et bonne,
Sur son lit, le front incliné,

Par le jour où son fils est né,
Le recommande à la Madone.

PREMIER CORSE

Les chants français troublent ville et faubourgs.

DEUXIÈME CORSE

D'exploits futurs, ces chants parlent toujours.

Il est inutile d'aller plus loin.

Vous voyez la distance qui existe entre cette espèce de cantate et *le Dieu des bonnes gens, Mon âme et la Grand'mère*.

Pour Béranger, le *placer* impérial est puisé. Il s'y acharne, mais comme le mineur qui, ayant trouvé un splendide filon, s'acharne à ne pas l'abandonner.

V

On a fort attaqué ce dernier recueil de Béranger ; on l'a trouvé relativement d'une grande faiblesse ; et l'on a eu raison. Mais nous soutenons que ce n'est point l'âge qui, chez Béranger, cause cet affaiblissement, et la preuve, c'est que c'est dans la période de 1847 à 1851 que se trouvent les meilleures chansons du recueil, c'est-à-dire quand Béranger traverse sa soixante-huitième, sa soixante-neuvième et sa soixante et dixième année, c'est-à-dire ses trois dernières années de production.

Le secret de cet affaiblissement, à notre avis, Béranger nous le livre par ces mots :

« Si l'on s'occupe un jour de mes derniers vers, on y reconnaîtra l'homme qui, autrefois, osa entrer en lutte avec un pouvoir imposé par l'étranger, un peu modifié sans doute, mais aussi plus à l'aise dans cette liberté morale que *la retraite seule* peut procurer. »

Oui, Béranger était *en retraite*, Béranger avait quitté Paris, Béranger habitait la province.

Eh bien, en province, Béranger échappait à ces effluves

magnétiques qui émanent de ce grand centre que l'on appelle Paris. Il y a certain nombre d'idées, et surtout les idées *actuelles*, que l'on respire en quelque sorte avec l'air du boulevard ; il y a une certaine électricité qui se dégage des amis que nous cou-doyons, et qui alimente notre foyer ; il y a certaines sources qui aboutissent à nous et qui empêchent notre réservoir de se tarir. Échappant au frottement quotidien du premier-Paris, de la nouvelle, du canard même, le génie se rouille, la verve s'endort, la forme s'alanguit. Peu à peu, le murmure des ruisseaux, la vue des arbres, le chant des oiseaux attirent le poète à l'idylle ; de satirique, il devient contemplatif... Juvénal tourne au Théocrite.

C'est ce qui arrive à Béranger. Ses chansons les plus faibles sont celles de sa retraite, celles où il ne s'astreint plus *au refrain*, celles où *il ne rame plus toute une nuit pour venir attacher sa pauvre nacelle à cet immobile poteau*, phrase charmante, qui tout à la fois exprime et peint la pensée.

Et, cependant, au milieu de tout cela, que de ravissants petits poèmes, s'ils n'étaient point signés de ce nom habitué à ne signer que des chefs-d'œuvre !

Il y a, dans la publication posthume de M. Perrotin, quatre ou cinq chansons éminemment remarquables.

Nous en avons cité une, c'est la première.

La seconde est intitulée *l'Histoire d'une idée*.

Elle appartient à la période de 1847 à 1851.

C'est avec une joie filiale que nous avons salué cette enfant de la vieillesse du poète, que l'on dirait une des plus pimpantes fille de son âge mûr.

HISTOIRE D'UNE IDÉE

Idée, idée, éveille-toi

Vite, éveille-toi, Dieu t'appelle.

Sommeillait-elle au front d'un roi ?

Au front d'un pape dormait-elle ?

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

D'un tribun ou d'un courtisan
Est-ce l'ouvrage ou la trouvaille ?
Non, fille d'un simple artisan,
Elle a vu le jour sur la paille.

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

« Quoi ! toujours, s'écrie un bourgeois,
Des prétentions mal fondées !
Pour l'émeute encore une voix !
Nous n'avons eu que trop d'idées. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

De l'Institut les souverains
Disent : « Sachez, petite fille,
Que nous ne servons de parrains
Qu'aux enfants de notre famille. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Un philosophe crie : « Eh quoi !
Quelqu'un a cru, cervelle folle,
D'une idée accoucher sans moi ?
Il n'en sort que de mon école. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Un prêtre dit : « Siècle de fer,
Ce qui naît de toi m'épouvante ;

Ton idée est fille d'enfer.
Si Dieu créa, le diable invente. »

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Un charlatan, qui vient la voir,
L'escamote, fuit, et répète :
« Sans tambour qui peut le savoir ?
Qui peut le savoir sans trompette ?

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Mais, malgré trompette et tambour :
« Cette idée est sans doute ancienne, »
Se dit chacun, et tour à tour
Chacun lui préfère la sienne.

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Pauvre idée ! enfin un Anglais
L'achète, et le sir britannique
À Londres lui donne un palais,
En criant : « C'est ma fille unique ! »

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

En France, avec le père intrus
Elle accourt. Que d'or elle apporte !
Du fisc les valets malôtus
Vite au nez lui ferment la porte.

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

Mais, en fraude admise à la cour,
Comme Anglaise, on lui rend justice.
Son vrai père, le même jour,
Pauvre et fou mourait à l'hospice.

CHŒUR DE BOURGEOIS

« Une idée a frappé chez nous !
Fermons notre porte aux verrous. »

On le sent, l'idée qui préoccupe éternellement Béranger, c'est qu'il vieillit, et qu'en vieillissant sa verve s'en va, son génie s'évapore, son étoile pâlit.

Il a tort : c'est dans sa dernière période, nous le répétons, c'est-à-dire de 1847 à 1851, quand il est rentré dans Paris, quand il s'est remis en contact avec le monde, quand il retrouve la main électrique de la société tendue vers lui à chaque pas, c'est alors qu'il rentre dans un crépuscule doux comme son aurore, quelquefois brillant comme son midi.

Vous venez de lire l'*Histoire d'une idée*, qui appartient à sa façon critique.

Voici le *Septuagénaire*, qui rentre dans le cercle de ses chansons intimes et qui rappelle son meilleur temps :

LE SEPTUAGÉNAIRE

Me voilà septuagénaire,
Beau titre, mais lourd à porter.
Amis, ce titre qu'on vénère,
Nul de vous n'ose le chanter.
Tout en respectant la vieillesse,
J'ai bien étudié les vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Malgré moi, j'en grossis l'espèce.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Ce mot n'est pas pour vous, mesdames :
À vos traits seuls l'âge fait tort.
L'amour persiste au cœur des femmes ;
Il y sommeille ou fait le mort.
Connaisseuses comme vous l'êtes,
Tout bas vous dites : « Fi des vieux ! »

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ils s'en vont sans payer leurs dettes.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Que de plaisirs un vieux condamne !
Au progrès il met son *veto* :
« Ne renversez pas ma tisane ;
Ne dérangez pas mon loto. »
Tous ils ont peur qu'un nouveau monde
N'enterre leur monde trop vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Le ciel sourit : le vieillard gronde.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Arracheurs de dents politiques,
Nos hommes d'État, vieux hâbleurs,
Prétendent guérir les coliques
Qu'ils provoquent chez les trembleurs !
Ils nous traitent à leur idée :
Régime et drogues, tout est vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
France, ils te font vieille et ridée.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !

Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

L'empereur, s'il régnait encore,
Canon par le temps encloué,
Faible et démentant son aurore,
Aujourd'hui serait bafoué.
Mieux vaut mourir, gloire proscrire :
Dieu reprend le génie aux vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Voyez Corneille et *Pertharite*.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

Du siècle entier Dieu nous préserve !
Que de sottises en cent ans !
Amis, moi, j'ai perdu ma verve :
Plus de couplets gais et chantants.
Pour compléter cette satire,
Le souffle manque au pauvre vieux.

Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ici, du moins, on peut en rire.
Ah ! que les vieux
Sont ennuyeux !
Ne rien faire est ce qu'ils font mieux.

La lampe va s'éteindre ; mais, vous le voyez, elle jette en mourant, sinon une de ses plus ardentes, du moins une de ses plus mélancoliques lueurs.

VI

Disons un mot d'une chanson qui me donne raison complète dans la polémique qui commence cette étude, lorsque je dis que Béranger est un épicurien qui a arrangé sa vie d'avance et qui

déteste tout ce qui contrarie son plan.

La révolution de 1848 arrive. Béranger ne comptait pas dessus ; si quelqu'une de ses chansons la prévoit, c'est vaguement, dans un avenir terne et éloigné.

Elle arrive.

On le nomme représentant du peuple. Il s'effraye et résigne son mandat, malgré l'insistance de l'Assemblée nationale, qui sent que c'est une grande popularité et, par conséquent, une grande force qui lui fait défaut à l'heure des périls.

La seule chose qui le frappe dans cette révolution, qui consacrer le plus grand principe qu'une révolution ait jamais consacré – le vote universel, immense progrès sur 1789 –, c'est le bruit des tambours.

Ni l'affranchissement du domestique, qui redevient homme, ni l'ennoblissement du soldat, qui redevient citoyen, ne lui paraissent dignes d'être constatés dans un vers.

Mais ces tambours, ces maudits tambours qui battent sans cesse, qui le font tressaillir lorsqu'il rêve, qui l'éveillent en sursaut quand il dort, oh ! les tambours maudits !

Tambours, cessez votre musique,
Rendez la paix à mon réduit ;
J'aime peu votre politique,
Et moins encor j'aime le bruit.
Terreur des nuits, troubles des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours ?
Tambours, tambours, maudits tambours !

Grâce à vos roulements stupides,
Ma vieille muse en désarroi
Retrouve des ailes rapides,
Mais c'est pour s'enfuir loin de moi.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours ?

Tambours, tambours, maudits tambours !

Quand la nappe ici se déploie,
Qu'on y fait trêve aux noirs frissons,
Gronde un rappel, – adieu la joie !
Il redouble, – adieu les chansons !
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours,
M'étourdirez-vous donc toujours ?
Tambours, tambours, maudits tambours !

Sous l'Empire, ils ont fait merveille :
J'ai vu ces racoleurs puissants
Du génie assourdir l'oreille,
Étouffer la voix du bon sens.
Terreur des nuits, trouble des jours,
Tambours, tambours, tambours, tambours
M'étourdirez-vous donc toujours ?
Tambours, tambours, maudits tambours !

Celui qu'à régner Dieu condamne,
S'il veut faire en grand son métier,
Sait combien il faut de peaux d'âne
Pour abrutir le monde entier.
Terreur...

Hein ! j'espère qu'il retrouve sa verve pour maudire, notre
Béranger !

Tout à l'heure, il va retrouver toute sa poésie pour mourir.

Sa dernière chanson est un chef-d'œuvre de tristesse et de
mélancolie. Jamais fils pieux n'a trouvé plus tendres et plus doux
accents pour dire à sa mère l'adieu éternel.

Jugez-en :

ADIEU

France, je meurs ! – je meurs, tout me l'annonce.
Mère adorée – adieu ! Que ton saint nom
Soit le dernier que ma bouche prononce.

Aucun Français t'aima-t-il plus ? Oh ! non.
Je t'ai chantée avant de savoir lire,
Et, quand la mort me tient sous son épieu,
En te chantant, mon dernier souffle expire.
À tant d'amour donne une larme. – Adieu !

Lorsque dix rois, dans leur triomphe impie,
Poussaient leurs chars sur ton corps mutilé,
De leurs bandeaux j'ai fait de la charpie
Pour ta blessure, où mon baume a coulé...

Arrêtons-nous pour dire que nous venons de citer quatre des
plus beaux vers que Béranger ait faits.

Maintenant continuons :

Le ciel rendit ta ruine féconde :
De te bénir les siècles auront lieu :
Car ta pensée ensemence le monde.
L'égalité fera sa berge. – Adieu !

Nous aurions dû ne nous interrompre qu'ici ; les quatre der-
niers vers de ce couplet valent bien les quatre premiers.

Demi-couché, je me vois dans la tombe,
Ah ! viens en aide à tous ceux que j'aimais.
Tu le dois, France, à la pauvre colombe
Qui, dans ton champ, ne butina jamais.
Pour qu'à tes fils arrive ma prière,
Lorsque déjà j'entends la voix de Dieu,
De mon tombeau j'ai soutenu la pierre ;
Mon bras se lasse ; elle retombe. – Adieu !

C'est son dernier cri ; ce dernier cri poussé, le poète meurt.
Maintenant, ce dernier volume ajoute-t-il à la gloire poétique
de Béranger ?

Non, mais il la complète.

Béranger était placé comme poète aussi haut qu'il pouvait
l'être ; mais il lui manquait ce qui fait de l'arc-en-ciel une chose
véritablement céleste : à sa fin, les quelques nuages de son com-

ancement.

Donnons à Béranger la place qu'il se donne lui-même.

Il s'est débattu sous l'accusation de faire des odes : il a eu raison.

Comme poète pindarique, il avait deux rivaux terribles, je ne dirai pas à dépasser, mais à atteindre : Lamartine et Victor Hugo.

Comme chansonnier, il avait Désaugiers à faire oublier ; voilà tout. Désaugiers oublié, il était maître et roi.

Roi d'un royaume inférieur. Mais rappelez-vous ce mot de César, traversant un village des Alpes :

« J'aime mieux être le premier ici que le second dans Rome. »

Béranger, avec son immense bon sens, avec son irréprochable civisme, avec sa conduite stoïque, a droit, au reste, en France, à quelque chose de mieux qu'une royauté.

Nous avons eu soixante et dix ou soixante et douze rois en France, et nous avons dix ou douze grands poètes.

Mettons-le au rang de ces dix ou douze grands poètes, et répétons-nous bien que, en même temps qu'il fut un grand poète, il fut un grand citoyen.

Quelques-uns diront peut-être que Béranger a posé pour la pauvreté, pour le désintéressement et pour la nationalité.

Répondons que l'homme qui pose soixante-seize ans ou soixante-dix-sept ans pour les trois vertus les plus rares de nos jours mérite bien, s'il ne les avait pas, que l'on croie qu'il les avait.

Eugène Sue

La mort est en fête ! elle frappe à coups redoublés dans nos rangs : après Alfred de Musset, c'était l'auteur de *Frétilton* et du *Dieu des bonnes gens* ; après Béranger, c'est l'auteur de *Mathilde* et des *Mystères de Paris* !

Quel malheur invisible et inconnu pèse donc sur la France, qu'elle laisse tomber de pareilles larmes dans le gouffre de l'éternité ?

Ce que nous avons perdu depuis dix ans suffirait à enrichir la littérature d'un peuple : Frédéric Soulié, Chateaubriand, Balzac, Gérard de Nerval, Augustin Thierry, madame de Girardin, Alfred de Musset, Béranger, Eugène Sue !

Le dernier fut le plus à plaindre de tous ; lui mourut deux fois : l'exil est une première mort.

À nous de raconter cette vie de luttes, de jeunesse folle et de sombre âge mur ; à nous de montrer l'homme comme il fut aux différentes périodes de sa vie.

Allons, plume et cœur, à l'œuvre !

Nous diviserons la vie d'Eugène Sue en trois phases, et nous laisserons à chacune d'elles le caractère qu'elle a eu :

L'enfant insoucieux et gai ;

Le jeune homme inquiet et douteur ;

L'homme désenchanté et triste.

L'ENFANT

À vingt kilomètres de Grasse existe un petit port de mer qu'on appelle la Calle ; c'est le berceau de la famille Sue, célèbre à la fois dans la science et dans les lettres.

La Calle est encore peuplée des membres de cette famille, qui composent à eux seuls, peut-être, la moitié de la population.

C'est de là que, vers la fin du règne de Louis XV, partit un

jeune étudiant aventureux qui vint s'établir médecin à Paris.

Ayant réussi, il appela ses neveux dans la capitale, où deux d'entre eux se distinguèrent particulièrement.

C'étaient Pierre Sue, qui devint professeur de médecine légale et bibliothécaire de l'École : celui-là a laissé des œuvres de haute science ; – Jean Sue, qui fut chirurgien en chef de la Charité, professeur à l'École de médecine, professeur d'anatomie à l'École des beaux-arts, chirurgien du roi Louis XVI.

Ce dernier eut pour successeur et continuateur Jean-Joseph Sue, qui, outre la place des Beaux-Arts, dont il hérita de son père, devint médecin en chef de la garde impériale, et, plus tard, médecin en chef de la maison militaire du roi.

Ce fut le père d'Eugène Sue.

Et, ici, constatons un fait : c'est que Jean Sue, père d'Eugène Sue, fut celui qui soutint contre Cabanis la fameuse discussion sur la guillotine, lorsque son inventeur, M. Guillotin, affirma à l'Assemblée nationale que les guillotins en seraient quittes pour une légère fraîcheur sur le cou. Jean-Joseph Sue, au contraire, soutint la persistance de la douleur au delà de la séparation de la tête, et il défendit son opinion par des arguments qui prouvaient sa science profonde de l'anatomie, et par des exemples pris, les uns chez les médecins allemands, les autres sur la nature.

On a dit dernièrement, à propos de la mort d'Eugène Sue, qu'il était né en 1801.

Il me dit un jour, à moi, qu'il était né le 1^{er} janvier 1803, et nous calculâmes qu'il avait cinq mois de moins que moi, quelques jours de plus que Victor Hugo.

Il eut pour parrain le prince Eugène, pour marraine l'impératrice Joséphine ; de là son prénom d'Eugène.

Il fut nourri par une chèvre et conserva longtemps les allures brusques et saillantes de sa nourrice.

Il fit, ou plutôt ne fit pas ses études au collège Bourbon ; car, ainsi que tous les hommes qui doivent conquérir dans les lettres un nom original et une position éminente, Eugène Sue fut un

exécration écolier.

Son père, médecin de dames surtout, faisait un cours d'histoire naturelle à l'usage des gens du monde ; il s'était remarié trois fois, et était riche de deux millions, à peu près.

Il demeurait rue du Rempart, rue qui a disparu depuis, et qui était située alors derrière la Madeleine.

Tout ce quartier était occupé par des chantiers ; le terrain n'y valait pas le dixième de ce qu'il vaut aujourd'hui. M. Sue y possédait une belle maison, avec un magnifique jardin.

Dans la même maison que M. Sue demeurait sa sœur, mère de Ferdinand Langlé, qui, en collaboration avec Villeneuve, a fait, de 1822 à 1830, une cinquantaine de vaudevilles.

En 1817 et 1818, les deux cousins allaient ensemble au collège Bourbon, c'est-à-dire que Ferdinand y allait, et que le futur auteur de *Mathilde* était censé y aller.

Eugène avait un répétiteur à domicile. J'ai encore connu ce brave homme : c'était un digne Auvergnat de cinq pieds de haut, qui, étant entré pour faire répéter Eugène Sue, et tenant à gagner honnêtement son argent, n'hésitait pas à soutenir des luttes corps à corps avec son élève, qui avait la tête de plus que lui.

Ordinairement, lorsqu'une de ces luttes menaçait, Eugène Sue prenait la fuite, mais, comme Horace, pour être poursuivi et vaincre son vainqueur.

Le père Delteil – c'est ainsi que se nommait le digne répétiteur –, se laissait constamment prendre à cette manœuvre stratégique, si simple qu'elle fût.

Eugène fuyait au jardin, le répétiteur l'y suivait ; mais, arrivé là, l'écolier rebelle se trouvait à la fois au milieu d'un arsenal d'armes offensives et défensives.

Les armes défensives, c'étaient les plates-bandes du jardin botanique, le labyrinthe, dans lequel il se réfugiait, et où le père Delteil n'osait le poursuivre, de peur de fouler aux pieds les plantes rares, que l'écolier fugitif écrasait impitoyablement et à pleine semelle ; les armes offensives, c'étaient les échelas portant sur

des étiquettes les noms scientifiques de plantes, échalas qu'Eugène Sue, comme le fils de Thésée, convertissait en javelots pour pousser au monstre, et qu'il lançait avec une adresse qui eût fait honneur à Castor et à Pollux, les deux plus habiles lanceurs de javelots de l'antiquité, avant que Racine eût inventé Hippolyte.

Oh ! ne nous reprochez pas la gaieté qui s'étendra sur cette première phase de la vie de notre ami, qui fut notre confrère sans être notre rival. C'est le rayon de soleil auquel a droit toute jeunesse qui n'est point maudite du Seigneur. La fin de la vie sera assez triste, allez ! assez sombre, assez orageuse !

Suivons donc l'enfant dans son jardin, nous retrouverons l'homme dans son désert.

Quand il fut démontré au père d'Eugène Sue que la vocation de son fils était de lancer le javelot et non d'expliquer Horace et Virgile, il le tira du collège et le fit entrer, comme chirurgien sous-aide, à l'hôpital de la maison du roi, dont il était chirurgien en chef, et qui était situé rue Blanche.

Eugène Sue y retrouva son cousin Ferdinand Langlé et le futur docteur Louis Véron, qui devait aussi abandonner la médecine, non pour faire, mais pour faire faire de la littérature.

Nous avons dit qu'Eugène Sue avait beaucoup du caractère de sa nourrice la chèvre. C'était, en effet, et nous l'avons encore connu ainsi, un franc gamin de bonne maison, toujours prêt à faire quelque méchant tour, même à son père, et, disons plus, surtout à son père, qui venait de se remarier et le traitait fort rudement.

Mais aussi, comme on se vengeait de cette rudesse !

Le docteur Sue occupait ses élèves à lui préparer son cours d'histoire naturelle ; la préparation se faisait dans un magnifique cabinet d'anatomie qu'il a laissé par testament aux Beaux-Arts. Ce cabinet, entre autre curiosités, contenait le cerveau de Mirabeau, conservé dans un bocal.

Les préparateurs en titre étaient Eugène Sue, Ferdinand Langlé et un de leurs amis nommé Delattre, qui fut depuis, et est

probablement encore docteur médecin ; les préparateurs amateurs étaient un nommé Achille Petit et un vieil et spirituel ami à nous, James Rousseau.

Les séances de préparation étaient assez tristes, d'autant plus tristes que l'on avait devant soi, à portée de la main, deux armoires pleines de vins près desquels le nectar des dieux n'était que de la blanquette de Limoux.

Ces vins étaient des cadeaux qu'après l'invasion de 1815, les souverains alliés avaient faits au docteur Sue. Il y avait des vins de Tokai donnés par l'empereur d'Autriche, des vins du Rhin donnés par le roi de Prusse, du johannisberg donné par M. de Metternich, et, enfin, une centaine de bouteilles de vin d'Alicante données par madame de Morville, et qui portaient la date respectable – mieux que respectable –, vénérable de 1750.

On avait essayé de tous les moyens pour ouvrir les armoires ; les armoires avaient vertueusement résisté à la persuasion comme à la force.

On désespérait de faire jamais connaissance avec l'alicante de madame de Morville, avec le johannisberg de M. de Metternich, avec le liebfraumilch du roi de Prusse et avec le tokai de l'empereur d'Autriche, autrement que par les échantillons que, dans ses grands dîners, le docteur Sue versait à ses convives dans des dés à coudre, lorsqu'un jour, en fouillant dans un squelette, Eugène Sue trouva par hasard un trousseau de clefs.

C'était les clefs des armoires !

Dès le premier jour, on mit la main sur une bouteille de vin de Tokai au cachet impérial, et on la vida jusqu'à la dernière goutte ; puis on fit disparaître la bouteille.

Le lendemain, ce fut au tour du johannisberg ; le surlendemain, celui du liebfraumilch ; le jour suivant, de l'alicante.

On en fit autant de ces trois bouteilles que de la première.

Mais James Rousseau, qui était l'aîné et qui, par conséquent, avait une science du monde supérieure à celle de ses jeunes amis, qui hasardaient leurs pas sur le terrain glissant de la société,

James Rousseau fit judicieusement observer qu'au train dont on y allait, on creuserait bien vite un gouffre, que l'œil du docteur Sue plongerait dans ce gouffre, et qu'il y trouverait la vérité.

Il fit alors cette proposition astucieuse, de boire chaque bouteille au tiers seulement, de la remplir d'une composition chimique qui, autant que possible, se rapprocherait du vin dégusté ce jour-là, de la reboucher artistement et de la remettre à sa place.

Ferdinand Langlé appuya la proposition et, en sa qualité de vaudevilliste, y ajouta un amendement : c'était de procéder à l'ouverture de l'armoire à la manière antique, c'est-à-dire avec accompagnement de chœurs.

Les deux propositions passèrent à l'unanimité.

Le même jour, l'armoire fut ouverte sur ce chœur, imité de *la Leçon de Botanique*.

Le coryphée chantait :

Que l'amour et la botanique
N'occupent pas tous nos instants ;
Il faut aussi que l'on s'applique
À boire le vin des parents.

Puis le chœur reprenait :

Buvons le vin des grands-parents !

Et l'on joignait l'exemple au précepte. Une fois lancés sur la voie de la poésie, les préparateurs composèrent un second chœur pour le travail. Ce travail consistait particulièrement à empailler de magnifiques oiseaux que l'on recevait des quatre parties du monde.

Voici le chœur des travailleurs :

Goûtons le sort que le ciel nous destine ;
Reposons-nous sur le sein des oiseaux ;
Mêlons le camphre à la térébenthine,
Et par le vin égayons nos travaux.

Sur quoi, on buvait une gorgée de la bouteille, qui se trouvait non pas au tiers, mais à moitié vide.

Il s'agissait de suivre l'ordonnance de James Rousseau et de la remplir.

C'était l'affaire du comité de chimie, composé de Ferdinand Langlé, d'Eugène Sue et de Delattre ; plus tard, Romieu y fut adjoint.

Le comité de chimie faisait un affreux mélange de réglisse et de caramel, remplaçait le vin bu par ce mélange improvisé, rebouchait la bouteille aussi proprement que possible et la remettait à sa place.

Quand c'était du vin blanc, on clarifiait la préparation avec des blancs d'œuf battus.

Mais parfois la punition retombait sur les coupables.

De temps en temps, M. Sue donnait de grands et magnifiques dîners ; au dessert, on buvait tantôt l'alicante de madame de Morville, tantôt le tokai de Sa Majesté l'empereur d'Autriche, tantôt le johannisberg de M. de Metternich, tantôt le liebfraumilch du roi de Prusse.

Tout allait à merveille si l'on tombait sur une bouteille vierge ; mais plus on allait en avant, plus les virginités fondaient aux mains des travailleurs.

Il arriva que l'on tomba quelquefois, puis souvent, puis enfin presque toujours sur des bouteilles revues et corrigées par le comité de chimie.

Alors il fallait avaler le breuvage.

Le docteur Sue goûtait son vin, faisait une légère grimace et disait :

— Il est bon, mais il demande à être bu.

Et c'était une si grande vérité, et le vin demandait si bien à être bu, que, le lendemain, on recommençait à le boire.

Tout cela devait finir par une catastrophe, et, en effet, tout cela finit ainsi.

Un jour que l'on savait le docteur Sue à sa maison de campa-

gne de Bouqueval, d'où l'on comptait bien qu'il ne reviendrait pas de la journée, on s'était, à force de séductions sur la cuisinière et les domestiques, fait servir dans le jardin un excellent dîner sur l'herbe.

Tous les empailleurs, comité de chimie compris, étaient là, couchés sur le gazon, couronnés de roses, comme les convives de la vie inimitable de Cléopâtre, buvant à plein verre le tokai et le johannisberg, ou plutôt l'ayant bu, quand, tout à coup, la porte de la maison donnant sur le jardin s'ouvrit et le commandeur apparut.

Le commandeur, c'était le docteur Sue.

Chacun, à sa vue, s'enfuit et se cache. Rousseau seul, plus gris que les autres, ou plus brave dans le vin, remplit deux verres, et, s'avançant vers le docteur :

— Ah ! mon bon monsieur Sue, dit-il en lui présentant le moins plein des deux verres, voilà de fameux tokai ! À la santé de l'empereur d'Autriche !

On devine la colère dans laquelle entra le docteur, en retrouvant sur le gazon le cadavre d'une bouteille de tokai, les cadavres de deux bouteilles de johannisberg et de trois bouteilles d'alicante. On avait bu l'alicante à l'ordinaire.

Les mots de vol, d'effraction, de procureur du roi, de police correctionnelle grondèrent dans l'air comme gronde la foudre dans un nuage de tempête.

La terreur des coupables fut profonde.

Delattre connaissait un puits desséché aux environs de Clermont ; il proposait de s'y réfugier.

Huit jours après, Eugène Sue partait comme sous-aide pour faire la campagne d'Espagne de 1823.

Il avait vingt ans accomplis.

La ligne imperceptible qui sépare l'adolescent du jeune homme était franchie.

C'est au jeune homme que nous allons avoir affaire.

LE JEUNE HOMME

Eugène Sue fit la campagne, resta un an à Cadix, et ne revint à Paris que vers le milieu de 1824.

Le feu du Trocadéro lui avait fait pousser les cheveux et les moustaches ; il était parti imberbe, il revenait barbu et chevelu.

Cette croissance capillaire, qui faisait d'Eugène Sue un très-beau garçon, flatta probablement l'amour-propre du docteur Sue, mais ne relâcha en rien les cordons de sa bourse.

Ce fut alors que, par de Leuven et Desforges, je fis connaissance avec Eugène Sue.

À cette époque, où ma vocation était déjà décidée, il n'avait, lui, aucune idée littéraire.

Desforges, qui avait une petite fortune à lui, Ferdinand Langlé, que sa mère adorait, étaient les deux Crassus de la société. Quelquefois, comme faisait Crassus à César, ils prêtaient non pas vingt millions de sesterces, mais vingt, trente, mais quarante, et même jusqu'à cent francs aux plus nécessiteux.

Outre sa bourse, Ferdinand Langlé mettait à la disposition de ceux des membres de la société qui n'étaient jamais sûrs ni d'un lit, ni d'un souper, sa chambre dans la maison de M. Sue, et l'*en cas* que sa mère, pleine d'attentions pour lui, faisait préparer tous les soirs.

Combien de fois cet *en cas* fut-il la ressource suprême de quelque membre de la société qui avait mal dîné, ou même qui n'avait pas dîné du tout !

Ferdinand Langlé, notre aîné, grand garçon de vingt-cinq à vingt-six ans, auteur d'une douzaine de vaudevilles, amant d'une actrice du Gymnase nommée Fleuriet, charmante fille que je revois comme un mirage de ma jeunesse et qui mourut vers cette époque, empoisonnée, dit-on, par un empoisonneur célèbre ; Ferdinand Langlé rentrait rarement chez lui. Mais, comme le domestique, complètement dans nos intérêts, affirmait à madame Langlé que Ferdinand vivait avec la régularité d'une religieuse,

la bonne mère avait le soin de faire mettre tous les soirs l'*en cas* sur la table de nuit.

Le domestique mettait donc l'*en cas* sur la table de nuit, et la clef de la petite porte de la rue à un endroit convenu.

Un attardé se trouvait-il sans asile, il se dirigeait vers la rue du Rempart, allongeait la main dans un trou de la muraille, y trouvait la clef, ouvrait la porte, remettait religieusement la clef à sa place, tirait la porte derrière lui, allumait la bougie, s'il était le premier, mangeait, buvait et se couchait dans le lit.

Si un second suivait le premier, il trouvait la clef au même endroit, pénétrait de la même façon, mangeait le reste du poulet, buvait le reste du vin, levait la couverture à son tour et se fourrait dessous.

Si un troisième suivait le second, même jeu pour la clef, même jeu pour la porte ; seulement, celui-ci ne trouvait plus ni poulet, ni vin, ni place dans le lit : il mangeait le reste du pain, buvait un verre d'eau et s'étendait sur le canapé.

Si le nombre grossissait outre mesure, les derniers venus tiraient un matelas du lit et couchaient par terre.

Une nuit, Rousseau arriva le dernier ; la lumière était éteinte : il compta à tâtons quatorze jambes !

Cela dura quatre ou cinq ans, sans que le docteur Sue se doutât le moins du monde que sa maison était un caravansérail dans lequel l'hospitalité était pratiquée gratis et sur une grande échelle.

Au milieu de cette vie de bohème, Eugène fut pris tout à coup de la fantaisie d'avoir un groom, un cheval et un cabriolet. Or, comme son père lui tenait de plus en plus la dragée haute, il lui fallut, pour pouvoir satisfaire ce caprice, recourir aux expédients.

Il fut mis en rapport avec deux honnêtes capitalistes qui vendaient des souricières et des contre-basses aux jeunes gens qui se sentaient la vocation du commerce.

On les nommait MM. Ermingot et Godefroy.

J'ignore si ces messieurs vivent encore et font le même

métier ; mais, ma foi, à tout hasard, nous citons les noms, espérant qu'on ne prendra pas les lignes que nous écrivons pour une réclame.

MM. Ermingot et Godefroy allèrent aux informations ; ils surent qu'Eugène Sue devait hériter d'une centaine de mille francs de son grand-père maternel et de quatre à cinq cent mille francs de son père. Ils comprirent qu'ils pouvaient se risquer.

Ils parlèrent de vins qu'ils avaient à vendre dans d'excellentes conditions et sur lesquels il y avait à gagner cent pour cent ! Eugène Sue répondit qu'il lui serait agréable d'en acheter pour une certaine somme.

Il reçut, en conséquence, une invitation à déjeuner à Bercy pour lui et un de ses amis.

Il jeta les yeux sur Desforges ; Desforges passait pour l'homme rangé de la société, et le docteur Sue avait la plus grande confiance en lui.

On était attendu aux Gros-Marronniers.

Le déjeuner fut splendide ; on fit goûter aux deux jeunes gens les vins dont ils venaient faire l'acquisition, et Eugène Sue, sur lequel s'opérait particulièrement la séduction, en fut si content, qu'il en acheta, séance tenante, pour quinze mille francs, que, séance tenante toujours, il régla en lettres de change.

Le vin fut déposé dans une maison tierce, avec faculté pour Eugène Sue de le faire goûter, de le vendre et de faire dessus tels bénéfices qu'il lui conviendrait.

Huit jours après, Eugène Sue revendait à un compère de la maison Ermingot et Godefroy son lot de vins pour la somme de quinze cents francs payés comptant.

On perdait treize mille cinq cents francs sur la spéculation, mais on avait quinze cents francs d'argent frais. C'était de quoi réaliser l'ambition qui, depuis un an, empêchait les deux amis de dormir : un groom, un cheval et un cabriolet.

Comment, demandera le lecteur, peut-on avoir, avec quinze cents francs, un groom, un cheval et un cabriolet ?

C'est inouï, le crédit que donnent quinze cents francs d'argent comptant, surtout quand on est fils de famille et que l'on peut s'adresser aux fournisseurs de son père.

On acheta le cabriolet chez Sailer, carrossier du docteur, et l'on donna cinq cents francs à compte ; on acheta le cheval chez Kunsmann, où l'on prenait des leçons d'équitation, et l'on donna cinq cents francs à compte. On restait à la tête de cinq cents francs : on engagea un groom que l'on habilla de la tête aux pieds ; ce n'était pas ruineux, on avait crédit chez le tailleur, le bottier et le chapelier.

On était arrivé à ce magnifique résultat, au commencement de l'hiver de 1823 à 1824.

Le cabriolet dura tout l'hiver.

Au printemps, on résolut de monter un peu à cheval pour saluer les premières feuilles.

Un matin, on partit ; Eugène Sue et Desforges, à cheval, étaient suivis de leur groom, à cheval comme eux.

À moitié chemin des Champs-Élysées, comme on était en train de distribuer des saluts aux hommes et des sourires aux femmes, un cacolet vert s'arrête, une tête sort par la portière et examine avec stupéfaction les deux élégants.

La tête était celle du docteur Sue, le cacolet vert était ce que l'on appelait dans la famille la voiture aux trois lanternes. C'était une voiture basse inventée par le docteur Sue, et de laquelle on descendait sans marche-pied : l'aïeule de tous nos petits coupés d'aujourd'hui.

Cette fête frappa les deux jeunes gens comme eût fait celle de Méduse ; seulement, au lieu de les pétrifier, elle leur donna des ailes ; ils partirent au galop.

Par malheur, il fallait rentrer ; on ne rentra que le surlendemain, c'est vrai, mais on rentra.

La justice veillait à la porte sous les traits du docteur Sue ; il fallut tout avouer, et ce fut même un bonheur que l'on avouât tout. La maison Ermingot et Godefroy commençait de montrer les

dents sous la forme de papier timbré.

L'homme d'affaires du docteur Sue fut chargé d'entrer en arrangement avec MM. Ermingot et Godefroy ; ces messieurs, au reste, venaient d'avoir un petit désagrément en police correctionnelle, ce qui les rendit tout à fait coulants.

Moyennant deux mille francs, ils rendirent les lettres de change et donnèrent quittance générale.

Sur quoi, Eugène Sue s'engagea à rejoindre son poste à l'hôpital militaire de Toulon.

Desforges perdit toute la confiance du docteur. Il fut reconnu par l'enquête qu'il avait trempé jusqu'au cou dans l'affaire Ermingot et Godefroy, et il fut mis à l'index ; ce qui le détermina – facilité toujours par sa fortune personnelle – à suivre Eugène Sue à Toulon.

Damon n'eût pas donné une plus grande preuve de dévouement à Pythias.

On passa la dernière nuit ensemble : de Leuven, Adam, Desforges, Romieu, Croissy, Millaud, un cousin d'Eugène Sue, charmant garçon qui est allé mourir depuis en Amérique, Mira, le fils du célèbre Brunet, dont un duel fatal illustra depuis l'adresse.

Au moment du départ, l'enthousiasme fut tel, que Romieu et Mira résolurent d'escorter la diligence.

Eugène Sue et Desforges étaient dans le coupé ; Romieu et Mira galopaient aux deux portières.

Romieu galopa jusqu'à Fontainebleau ; là, il lui fallut absolument descendre de cheval.

Mira, s'entêtant, fit trois lieues de plus ; puis force lui fut de s'arrêter à son tour.

La diligence continua majestueusement son chemin, laissant les blessés en route.

On arriva le cinquième jour à Toulon.

Le premier soin des exilés fut d'écrire, pour avoir des nouvelles de leurs amis.

Romieu avait été ramené dans la capitale sur une civière.

Mira avait préféré attendre sa convalescence là où il était, et, quinze jours après, rentrait à Paris en voiture.

On s'installa à Toulon et l'on commença de faire les beaux avec les restes de la splendeur parisienne. Ces restes de splendeur, un peu fanés, étaient du luxe à Toulon.

Les Toulonnais ne tardèrent pas à regarder les nouveaux venus d'un mauvais œil ; ils appelaient Eugène Sue le *Beau Sue*. Les Toulonnais faisaient un calembour auquel l'orthographe manquait, mais qui se rachetait par la consonance.

Le calembour eut d'autant plus de succès là-bas, qu'Eugène Sue, très-beau garçon, du reste, nous l'avons dit déjà, avait la tête un peu dans les épaules.

Mais le haro redoubla quand on vit tous les soirs venir les muscadins au théâtre, et que l'on s'aperçut qu'ils y venaient particulièrement pour lorgner la première amoureuse, mademoiselle Florival.

C'était presque s'attaquer aux autorités : le sous-préfet protégeait la première amoureuse.

Les deux Parisiens s'entêtèrent et demandèrent leurs entrées dans les coulisses. Desforges faisait valoir sa qualité d'auteur dramatique ; il avait eu deux ou trois vaudevilles joués à Paris.

Eugène Sue était vierge de toute espèce de littérature et ne donnait aucun signe de vocation pour la carrière d'homme de lettres ; il était plutôt peintre. Gamin, il avait couru les ateliers, dessinait, croquait, brossait.

Il y a sept ou huit ans à peine que je voyais encore, dans une des anciennes rues qui longeaient la Madeleine, un cheval qu'il avait dessiné sur la muraille avec du vernis noir et un pinceau à cirer les bottes.

Le cheval s'est écroulé avec la rue.

La porte des coulisses restait donc impitoyablement fermée ; ce qui donnait aux Toulousains le droit incontestable de goguenarder les Parisiens.

Par bonheur, Louis XVIII était mort le 15 septembre 1824, et Charles X avait eu l'idée de se faire sacrer ; la cérémonie devait avoir lieu dans la cathédrale de Reims, le 26 mai 1825.

Maintenant, comment la mort du roi Louis XVIII à Paris, comment le sacre du roi Charles X à Reims, pouvaient-ils faire ouvrir les portes du théâtre de Toulon à Desforges et à Eugène Sue ?

Voici :

Desforges proposa à Eugène Sue de faire, sur le sacre, ce que l'on appelait, à cette époque, un *à-propos*. Eugène Sue accepta, bien entendu.

L'*à-propos* fut représenté au milieu de l'enthousiasme universel. J'ai encore cette bluette, écrite tout entière de la main d'Eugène Sue.

Le même soir, les deux auteurs avaient, d'une façon inattaquable, leurs entrées dans les coulisses, et par suite chez mademoiselle Florival.

Ils en profitèrent conjointement et sans jalousie aucune.

Sous ce rapport, Eugène Sue avait des idées de communisme innées.

Vers le mois de juin 1825, Damon et Pythias se séparèrent.

Eugène Sue resta seul en possession de ses entrées au théâtre et chez mademoiselle Florival. Desforges partit pour Bordeaux, où il fonda le *Kaléidoscope*.

Pendant ce temps, Ferdinand Langlé fondait *la Nouveauté* à Paris.

Vers la fin de 1825, Eugène Sue revint de Toulon.

Il trouva un centre littéraire auquel s'étaient ralliés les anciens hôtes de la rue du Rempart.

C'était *la Nouveauté*.

Les principaux rédacteurs du journal étaient de Brucker, Michel Masson, Romieu, Rousseau, Garnier-Pagès aîné, de Leuven, Dupeuty, de Villeneuve, Cavé, Vulpian et Desforges.

Desforges avait abandonné son fruit en province pour venir se

rallier à la création de Ferdinand Langlé.

Le petit journal était en plein prospérité. Depuis la représentation de son *à-propos* à Toulon, Eugène Sue était auteur dramatique, par conséquent, homme de lettres. Son cousin étant rédacteur en chef, il se trouva tout naturellement rédacteur particulier.

On lui demanda des articles ; il en fit quatre ; cette série était intitulée *l'Homme-Mouche*.

Ce sont les premières lignes sorties de la plume de l'auteur de *Mathilde* et des *Mystères de Paris* qui aient été imprimées.

Mais on comprend que *la Nouveauté* ne payait point ses rédacteurs au poids de l'or ; d'un autre côté, le docteur Sue restait inflexible : il avait sur le cœur non-seulement le vin bu, mais encore le vin gâté.

On avait bien une ressource extrême dont je n'ai pas encore parlé et que je réservais, comme son propriétaire, pour les grandes occasions : c'était une montre Louis XVI, à fond d'émail, entourée de brillants, donnée par la marraine, l'impératrice Joséphine.

Dans les cas extrêmes, on la portait au mont-de-piété et l'on en avait cent cinquante francs.

Elle défraya le mardi gras de 1826 ; mais, le mardi gras passé, après avoir traîné le plus longtemps possible, il fallut prendre un grand parti et s'en aller à la campagne.

Bouqueval, la campagne du docteur Sue, offrait aux jeunes gens son hospitalité champêtre et frugale ; on alla à Bouqueval.

Pâques arriva, et, avec Pâques, un certain nombre de convives. Chacun avait promis d'apporter son plat, qui un homard, qui un poulet rôti, qui un pâté.

Or, il arriva que, chacun comptant sur son voisin, l'argent manquant à tous, personne n'apporta rien.

Il fallait cependant faire la pâque ; c'eût été un péché que de ne pas fêter un pareil jour.

On alla droit aux étables et l'on égorga un mouton.

Par malheur, le mouton était un magnifique mérinos que le docteur gardait comme échantillon.

Il fut dépouillé, rôti, mangé jusqu'à la dernière côtelette.

Lorsque le docteur apprit ce nouveau méfait, il se mit dans une abominable colère ; mais aux colères paternelles Eugène Sue opposait une admirable sérénité.

C'était un charmant caractère que celui de notre pauvre ami, toujours gai, joyeux, riant.

Il devint triste, mais resta bon.

Ordre fut donné à Eugène Sue de quitter Paris.

Il passa dans la marine, et fit deux voyages aux Antilles.

De là la source d'*Atar-Gull*, de là l'explication de ces magnifiques paysages qui semblent entrevus dans un pays de fées, à travers les déchirures d'un rideau de théâtre.

Puis il revint en France. Une bataille décisive se préparait contre les Turcs. Eugène Sue s'embarqua, comme aide-major, à bord du *Breslau*, capitaine la Bretonnière, assista à la bataille de Navarin, et rapporta comme dépouilles opimes un magnifique costume turc qui fut mangé au retour, velours et broderie.

Tout en mangeant le costume turc, Eugène Sue, qui prenait peu à peu goût à la littérature, avait fait jouer, avec Desforges, *Monsieur le Marquis*.

Enfin, vers le même temps, il faisait paraître, dans *la Mode*, la nouvelle de *Plick et Plock*, son point de départ comme roman.

Sur ces entrefaites, le grand-père maternel d'Eugène Sue mourut, lui laissant quatre-vingt mille francs, à peu près. C'était une fortune inépuisable.

Aussi le jeune poète, qui avait vingt-quatre ans, et qui, par conséquent, était sur le point d'atteindre sa grande majorité, donna-t-il sa démission et se mit-il dans ses meubles.

Nous disons se mit *dans ses meubles*, parce qu'Eugène Sue, artiste d'habitudes comme d'esprit, fut le premier à meubler un appartement à la manière moderne ; Eugène Sue eut le premier tous ces charmants bibelots dont personne ne voulait alors, et que

tout le monde s'arracha depuis : vitraux de couleur, porcelaines de Chine, porcelaines de Saxe, bahuts de la renaissance, sabres turcs, criks malais, pistolets arabes, etc.

Puis, libre de tout souci, il se dit que sa vocation était d'être peintre, et il entra chez Gudin, qui, à peine âgé de trente ans alors, avait déjà sa réputation faite.

Nous avons dit qu'Eugène Sue dessinait, ou plutôt croquait assez habilement ; il avait, je me le rappelle, rapporté de Navarin un album qui était doublement curieux, et comme côté pittoresque, et comme côté artistique.

Ce fut chez l'illustre peintre de marine qu'arriva à Eugène Sue une de ces aventures de gamin qui avaient rendu célèbre la société Romieu, Rousseau et Eugène Sue.

Gudin, nous l'avons dit, était à cette époque dans toute la force de son talent et dans tout l'éclat de sa renommée. Les amateurs s'arrachaient ses œuvres, les femmes se disputaient l'homme. Comme tous les artistes dans une certaine position, il recevait de temps en temps des lettres de femmes inconnues, qui, désirant faire connaissance avec lui, lui donnaient des rendez-vous à cet effet.

Un jour, Gudin en reçut deux ; toutes deux lui donnaient rendez-vous pour la même heure. Gudin ne pouvait pas se dédoubler. Il fit part à Eugène Sue de son embarras.

Eugène Sue s'offrit pour le remplacer ; de l'élève au maître, il n'y a qu'un pas.

Puis il y avait une grande ressemblance physique entre Gudin et Eugène Sue : ils étaient de même taille, avaient tous deux la barbe et les cheveux noirs ; l'un ayant vingt-sept ans, l'autre trente, la plus mal partagée des deux inconnues n'aurait point à crier au voleur. D'ailleurs, on mit les deux lettres dans un chapeau, et chacun tira la sienne.

À partir de ce moment, et pour le reste de la journée, il y eut deux Gudin et plus d'Eugène Sue.

Le soir, chacun alla à son rendez-vous, et, le lendemain, cha-

cun revenait enchanté. La chose eût pu durer ainsi éternellement ; mais la curiosité perdit toujours les femmes, témoin Ève, témoin Psyché.

La dame qui avait obtenu le faux Gudin en partage avait des goûts artistiques. Après avoir vu le peintre, elle voulait absolument voir l'atelier.

Elle voulait surtout voir Gudin travaillant, la palette et le pinceau à la main.

Au nombre des femmes curieuses, nous avons oublié Sémélé, qui voulut voir son amant Jupiter dans toute sa splendeur, et qui fut brûlée vive par les rayons de sa foudre.

Le faux Gudin ne put résister à tant d'instances : il consentit et donna rendez-vous pour le lendemain à la belle curieuse.

Elle devait venir à deux heures de l'après-midi, moment où le jour est le plus favorable à la peinture.

À deux heures moins un quart, Eugène Sue, vêtu d'une magnifique livrée, attendait dans l'antichambre de Gudin.

À deux heures moins quelques minutes, la sonnette s'agita sous la main tremblante de la belle curieuse.

Eugène Sue alla ouvrir.

La dame, jalouse de tout voir, commença par jeter les yeux sur le domestique, qui lui paraissait d'excellente mine, et qui s'inclinait respectueusement devant elle.

Cet examen fut suivi d'un cri terrible.

— Quelle horreur ! un laquais !

Et la dame, se cachant le visage dans son mouchoir, descendit précipitamment l'escalier.

Au bal masqué de l'Opéra, Eugène Sue rencontra la dame et voulut renouer connaissance avec elle ; mais elle s'obstina, cette fois, à croire qu'il était déguisé, et il n'en obtint, pour toute réponse, que ces mots qu'il avait déjà entendus :

— Quelle horreur ! un laquais !

Vers ce temps, je fis représenter *Henri III* au Théâtre-Français.

De Leuven et Ferdinand Langlé, prévoyant le succès que la pièce devait avoir, vinrent me demander l'autorisation d'en faire la parodie. Je la leur accordai, bien entendu.

Cette parodie fut faite pour le Vaudeville. Elle portait le titre de : *le roi Dagobert et sa Cour*.

Mais ce titre parut irrévérencieux à l'égard du *descendant* de Dagobert. – Par *descendant* de Dagobert, l'honorable compagnie qui porte *de sable aux ciseaux d'argent* entendait Sa Majesté Charles X. Elle confondait *descendants* avec *successeurs* ; mais bah ! quand on coupe toujours et qu'on n'écrit jamais, il ne faut pas y regarder de si près.

Les auteurs changèrent le titre et prirent celui du *Roi Pétaud et sa Cour*.

Le comité de censure n'y trouva aucun inconvénient.

Comme si personne ne descendait du roi Pétaud !

La pièce fut jouée sous ce dernier titre.

Tout le cénacle assistait à la première représentation.

La parodie parodiait la pièce scène par scène.

Or, à la fin du quatrième acte, la scène d'adieux de Saint-Mégrin et de son domestique était parodiée par une scène entre le héros de la parodie et son portier.

Dans cette scène, très-tendre, très-touchante, très-sentimentale enfin, le héros demandait à son portier une mèche de ses cheveux sur l'air *Dormez donc, mes chères amours*, très en vogue à cette époque et tout à fait approprié à la situation.

Trois ou quatre jours après, nous dînâmes chez Véfour – Eugène Sue, Desforges, de Leuven, Desmares, Rousseau, Romieu et moi.

À la fin du dîner, qui avait été fort gai et où le fameux refrain

Portier, je veux
De tes cheveux !

avait été chanté en chœur, Eugène Sue et Desmares résolurent de donner une réalité à ce rêve de l'imagination d'Adolphe de

Leuven et de Langlé, et, entrant dans la maison n° 8 de la rue de la Chaussée-d'Antin, dont Eugène Sue connaissait le concierge de nom, ils demandèrent au brave homme s'il ne se nommait pas M. Pipelet.

Le concierge répondit affirmativement.

Alors, au nom d'une princesse polonaise qui l'avait vu et qui était devenue amoureuse de lui, ils lui demandèrent avec tant d'instances une boucle de ses cheveux, que, pour se débarrasser d'eux, le pauvre Pipelet finit par la leur donner, quoiqu'il n'eût la tête que médiocrement garnie.

À partir du moment où il eut commis cette imprudence, le pauvre Pipelet fut un homme perdu.

Dès le même soir, trois autres demandes lui furent adressées de la part d'une princesse russe, d'une baronne allemande et d'une marquise italienne.

Et, à chaque fois qu'une semblable demande était adressée au pauvre homme, un chœur invisible chantait sous ses fenêtres :

Portier, je veux
De tes cheveux !

Le lendemain, la plaisanterie continua. Chacun envoyait les gens de sa connaissance demander des cheveux à maître Pipelet, qui ne tirait plus le cordon qu'avec angoisse, et qui – mais inutilement – avait enlevé de sa porte l'écriteau : *Parlez au portier !*

Le dimanche suivant, Eugène Sue et Desmares voulurent donner au pauvre diable une sérénade en grand ; ils entrèrent dans la cour à cheval, chacun une guitare à la main, et se mirent à chanter l'air persécuteur. Mais, nous l'avons dit, c'était un dimanche, les maîtres étaient à la campagne ; le portier, se doutant qu'on chercherait à empoisonner son jour dominical, et qu'il n'aurait pas même, ce jour-là, le repos que Dieu s'était accordé à lui-même, avait prévenu tous les domestiques de la maison. Il se plaça derrière les chanteurs, ferma la porte de la rue, fit un signal convenu d'avance et sur lequel cinq ou six domestiques accoururent

à son aide, de sorte que les troubadours, forcés de convertir en armes défensives leurs instruments de musique, ne sortirent de là que le manche de leur guitare à la main.

Des détails de ce combat terrible, personne ne sut jamais rien, les combattants les ayant gardés pour eux ; mais on sut qu'il avait eu lieu, et, dès lors, le portier du n° 8 de la rue de la Chaussée-d'Antin fut mis au ban de la littérature.

À partir de ce moment, la vie de ce malheureux devint un enfer anticipé. On ne respecta plus même le repos de ses nuits ; tout littérateur attardé dut faire le serment de rentrer à son domicile par la rue de la Chaussée-d'Antin, ce domicile fût-il à la barrière du Maine.

Cette persécution dura plus de trois mois. Au bout de ce temps, comme un nouveau visage se présentait pour faire la demande accoutumée, la femme Pipelet, tout en pleurs, annonça que son mari, succombant à l'obsession, venait d'être conduit à l'hôpital sous le coup d'une fièvre cérébrale. Le malheureux avait le délire, et, dans son délire, ne cessait de répéter avec rage le refrain infernal qui lui coûtait la raison et la santé.

Ce Pipelet n'est autre que le Pipelet des *Mystères de Paris*, et Eugène Sue s'est peint lui-même dans le rapin Cabrion.

La campagne d'Alger arriva ; Gudin partit pour l'Afrique ; les deux amis se trouvèrent séparés ; Eugène Sue se remit à la littérature.

Atar-Gull, un de ses romans les plus complets, fut commencé à cette époque.

Puis vint la révolution de juillet.

Eugène Sue fit alors, avec Desforges, une comédie intitulée *le Fils de l'Homme*.

Les souvenirs de jeunesse se réveillaient chez Eugène Sue ; il se rappelait que Joséphine avait été sa marraine et qu'il portait le prénom du prince Eugène.

La comédie faite, elle resta là ; la réaction orléaniste avait été plus vite que les acteurs.

D'ailleurs, Desforgés, l'un des coupables, était devenu le secrétaire du maréchal Soult. On comprend que le maréchal Soult, qui devait tout à Napoléon, aurait eu de grandes répugnances à voir jouer une pièce en l'honneur de son fils.

Mais l'amour-propre d'auteur est une passion bien impérieuse ; on a vu de pauvres filles trahir leur maternité par leur amour maternel.

Un jour, Desforgés avait déjeuné avec Volnys ; après ce déjeuner, il tira la pièce incendiaire de son carton et la lut à Volnys.

Volnys était fils d'un général de l'Empire qui n'avait pas été fait maréchal ; son cœur se fondit à cette lecture.

— Laissez-moi le manuscrit, dit-il ; je veux relire cela.

Desforgés laissa le manuscrit ; — six semaines s'écoulèrent.

Le bruit se répandit sourdement dans le monde littéraire qu'il se préparait un grand événement au Vaudeville.

On demandait ce que pouvait être cet événement ; Bossange était alors directeur du Vaudeville ; Bossange, le collaborateur de Soulié dans deux ou trois drames ; Bossange, qui était alors et qui est encore aujourd'hui un des hommes les plus spirituels de Paris.

Déjazet était un des principaux sujets de son théâtre.

On les savait capables de tout à eux deux.

Un soir, Desforgés, curieux de savoir quel était cet événement littéraire que couvait le Vaudeville, était venu dans les coulisses.

Il rencontre Bossange et veut l'interroger à ce sujet.

Mais Bossange était trop affairé.

— Ah ! mon cher, lui dit-il, je ne puis rien entendre ce soir : imaginez-vous qu'Armand est malade et nous fait manquer le spectacle, de sorte que nous sommes obligés de donner au pied levé une pièce qui était en répétition et qui n'était pas sue. Voyons, monsieur le régisseur, Déjazet est-elle prête ?

— Oui, monsieur Bossange.

— Alors, frappez les trois coups et faites l'annonce que vous savez.

On frappa les trois coups ; on cria : « Place au théâtre ! » et force fut à Desforbes de se ranger comme les autres derrière un châssis.

Le régisseur, en cravate blanche, en habit noir, entra en scène et dit, après les trois saluts d'usage :

— Messieurs, un de nos artistes se trouvant indisposé au moment de lever le rideau, nous sommes forcés de vous donner, à la place de la seconde pièce, une pièce nouvelle qui ne devait passer que dans trois ou quatre jours. Nous vous supplions d'accepter l'échange.

Le public, auquel on donnait une pièce nouvelle au lieu d'une vieille, couvrit d'applaudissements le régisseur.

La toile tomba pour se relever presque aussitôt.

En ce moment, Déjazet descendait de sa loge en uniforme de colonel autrichien.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria Desforbes, à qui un éclair traversa le cerveau, que joues-tu donc là ?

— Ce que je joue ? Je joue *le Fils de l'Homme*. Allons, laisse-moi passer, monsieur l'auteur.

Les bras tombèrent à Desforbes. Déjazet passa.

La pièce eut un succès énorme.

Après la représentation, Desforbes se fit ouvrir la porte de communication du théâtre avec la salle ; il voulait porter la nouvelle à Eugène Sue.

Il se heurte dans le corridor avec un monsieur tout effaré. Ce monsieur, c'était Eugène Sue.

Le hasard avait fait qu'il s'était trouvé dans la salle en même temps que Desforbes se trouvait dans les coulisses.

Sur ces entrefaites, le docteur Sue mourut, laissant à peu près vingt-trois ou vingt-quatre mille livres de rentes à Eugène Sue.

Il était temps : les quatre-vingt mille francs du grand-père maternel étaient mangés, ou tout au moins tiraient à leur fin.

Eugène Sue pouvait vivre désormais sans faire de littérature ; mais, une fois qu'on a revêtu cette tunique de Nessus, tissée

d'espérance et d'orgueil, on ne l'arrache plus facilement de ses épaules.

Notre auteur continua donc sa carrière littéraire par *la Salamandre*, encore un de ses meilleurs romans ; puis parut *la Coucaratcha*, puis *la Vigie de Koat-Ven*.

Ces trois ou quatre ouvrages placèrent bruyamment Eugène Sue au rang des littérateurs modernes, mais soulevèrent contre lui la grande question d'immoralité qui l'a si longtemps poursuivi.

Faisons halte un instant et examinons cette question.

Nous avons dit ailleurs qu'Alfred de Musset avait une maladie de l'âme. Nous pourrions dire d'Eugène Sue qu'il avait une maladie de l'imagination ; ce qui est beaucoup moins grave, et la preuve, c'est que, avec sa maladie de l'âme, de Musset devint un méchant garçon, tandis que, avec sa maladie de l'imagination, Eugène Sue resta toujours un brave et excellent cœur.

Seulement, Eugène Sue se *croyait* dépravé.

Eugène Sue croyait avoir besoin de certaines excitations pour éprouver certains désirs.

Il n'avait pas cherché cette accusation d'immoralité : il avait écrit avec son imagination malade ; avec cette imagination malade, il avait créé les rôles de Brulard, de Pazillo, de Zaffie ; il eût voulu être ces hommes-là, et, par malheur ou plutôt par bonheur, n'avait point la moindre ressemblance avec eux. Il s'était fait, pour ainsi dire, un miroir diabolique dans lequel il se regardait ; abandonné au désordre de son imagination, il rêvait les fantaisies horribles du marquis de Sade. Mais, en face de la réalité, il pleurait comme un enfant et faisait l'aumône comme un saint.

Nous donnerons deux ou trois exemples de cette adorable bonté ; pour être un peu excentriques, ils n'en sont pas moins vrais.

Eh bien, lorsque se dressa contre Eugène Sue cette accusation d'immoralité, il fut au septième ciel.

— Maintenant, me disait-il à cette époque, je suis lancé ; toutes les femmes vont vouloir de moi.

Alors, pour entretenir l'accusation, il y répondit et érigea en système ce qui n'était chez lui qu'un accident du hasard, une défaillance de son imagination.

Il déclara que c'était de son libre arbitre et à tête reposée que, comme dans ce hideux roman de *Justine*, il faisait triompher le crime et succomber la vertu ; qu'il était selon les lois de la religion, qui met au ciel la récompense des souffrances de ce monde ; et il soutint que, si la vertu était récompensée ici-bas, elle n'aurait pas besoin de récompense au ciel.

Une fois entré dans ce système, tout ce qui pouvait concourir à fausser l'idée du public sur lui était religieusement cultivé par lui.

Je le rencontrai un jour, joyeux, content, enchanté de lui. Il appelait une voiture pour aller plus vite.

— Où courez-vous comme cela ? lui demandai-je.

— Ah ! mon cher, ne m'arrêtez pas : je cours chez moi commencer une nouvelle dont je viens de trouver...

— Le dénoûment ? interrompis-je.

— Non, la première phrase.

Je me mis à rire.

— Et cette phrase est ?... lui demandai-je.

— *Depuis six mois, j'étais l'amant de la femme de mon meilleur ami.*

Et, en effet, cette phrase commence, je crois, une des nouvelles de *la Coucaratcha*.

Souvent, quand nous causions avec de Leuven et Ferdinand Langlé de cette manie d'Eugène Sue de se *méphistophéliser*, nous riions à cœur joie. Rien n'était moins diabolique que ce gai et charmant garçon.

Mais les deux brises littéraires qui soufflaient alors sur la France venaient, l'une d'Allemagne, et l'autre d'Angleterre : la première disait Faust et Werther ; la seconde, don Juan et Manfred.

Rien ne fâchait plus Eugène Sue que de se voir nier en face

cette prétendue corruption.

Souvent, à l'appui de cette corruption qu'il ambitionnait, il racontait des anecdotes qui indiquaient, disons plus, qui dénonçaient le meilleur cœur de la terre.

Un jour que je le poussais à bout :

— Tenez, me dit-il, je vais vous donner une idée du degré auquel je suis usé et mauvais. Voici ce qui m'est arrivé il y a quelques jours. Depuis un mois, j'aimais et désirais une femme du monde, une honnête créature que j'avais l'idée de mettre à mal ; mais, comme elle était sévèrement gardée par son mari, nous n'avions jamais pu nous trouver seuls ensemble, quoiqu'elle le désirât autant que moi. Enfin, lundi dernier, je reçois une lettre d'elle ; elle était libre pour un jour ou deux, et m'attendait à sa campagne. Vous comprenez que je pars ; on m'attendait pour dîner ; j'arrive à l'heure dite, à six heures. C'était par une adorable soirée d'automne, une de ces soirées d'automne qui rappellent le printemps. Elle m'attendait sur le perron, vêtue de blanc, comme une vestale antique. Elle me conduisit à une terrasse enveloppée de fleurs ; la table était servie pour nous deux. Je n'ai jamais vu fête pareille, mon ami ; toute la nature était en joie ! le soleil était tiède, la brise caressante, l'atmosphère parfumée... Eh bien, savez-vous ce que je suis devenu au milieu de ces honnêtes excitations ? Une véritable borne-fontaine ! *J'ai pleuré, et tout s'est borné là.* Si, au lieu de me donner rendez-vous sur une terrasse couverte de fleurs, en plein air, au soleil couchant, cette femme m'eût donné rendez-vous dans quelque mauvais lieu, j'eusse été un Hercule, au lieu d'être un Abailard.

Et voilà ce que le pauvre Eugène appelait de la corruption.

Comment arriver à raconter le pendant de cette anecdote ? Je n'en sais rien, mais je vais essayer.

Fermez-vous, oreilles chastes ; voilez-vous, regards pudibonds.

Un soir, il est arrêté par une fille, et monte chez elle.

Dans un coin de la chambre, il voit une espèce d'assemblage

de châles, de robes et de chiffons, duquel sortait de temps en temps un soupir.

— Qu'est-ce que cela ? demande Eugène Sue.

— Ne fais pas attention, dit la fille, c'est une de mes amies.

— C'est une femme, cela ?

— Sans doute.

— Mais où est sa tête ?

— Tu ne peux pas la voir, elle la cache entre ses mains.

— Pourquoi la cache-t-elle ?

La fille se penche à son oreille :

— Son amant lui a jeté du vitriol au visage, de sorte qu'elle est dévisagée.

La fille, accroupie, qui se doute que l'on raconte son aventure, se met à pleurer.

Eugène va à elle.

— Ah ça ! lui dit-il, pauvre fille, tu regrettes donc de ne plus pouvoir faire le métier ?

— Quelquefois, dit la fille en regardant entre ses doigts, quand je vois un beau garçon comme toi.

Eugène Sue va aux bougies et les souffle.

.

Puis, en s'en allant, il laisse deux louis sur la cheminée.

Il avait fait double aumône, et il donnait cette anecdote comme preuve de sa corruption.

En 1834, Eugène Sue fit paraître les premières livraisons de son *Histoire de la Marine française*, un de ses plus mauvais ouvrages.

Le libraire n'acheva pas la publication.

Eugène Sue, par la nature de son talent, ne pouvait réussir ni dans l'histoire, ni dans le roman historique. *Jean Cavalier* est un livre médiocre, et c'est cependant le plus important de ses ouvrages historiques. *Le Morne au Diable*, moins long, est infiniment meilleur, quoique la fable du duc de Monmouth, si bossu que le bourreau s'y reprit à trois ou quatre fois pour lui couper la

tête, soit inadmissible

En sept ou huit ans, il publia successivement, mais sans succès réel, *Deleytar*, *le Marquis de Létorières*, *Hercule Hardy*, *le Colonel Surville*, *le Commandeur de Malte*, *Paula Monti*.

Pendant ce temps, Sue avait mené la vie de grand seigneur. Il avait, rue de la Pépinière, une charmante maison encombrée de merveilles et qui n'avait qu'un défaut : c'était de ressembler à un cabinet de curiosités ; il avait trois domestiques, trois chevaux, trois voitures ; tout cela tenu à l'anglaise ; il avait les plus rui-neuses de toutes les maîtresses, des femmes du monde ; il avait une argenterie que l'on estimait cent mille francs ; il donnait d'excellents dîners, et se passait enfin tous ses caprices, ce qui était d'autant plus facile que, lorsqu'il manquait d'argent, il écri-vait à son notaire : « Envoyez-moi trois mille, cinq mille, dix mille francs », et que son notaire les lui envoyait.

Mais, un jour qu'il avait demandé cinq mille francs à son notaire, son notaire lui répondit :

« Mon cher client,

» Je vous envoie les cinq mille francs que vous me demandez ; mais je vous préviens qu'encore deux demandes pareilles, et tout sera fini.

» Vous avez mangé toute votre fortune, moins quinze mille francs. »

Le hasard me conduisit chez lui ce jour-là. Nous devons faire une pièce ensemble ; il m'avait écrit plusieurs fois de venir le voir, et j'étais venu.

Il était atterré.

Il me raconta très-simplement ce qui lui arrivait, en me disant :

— Je ne toucherai point à ces quinze mille francs-là ; j'em-prunterai, je travaillerai et je rendrai.

— Oh ! lui dis-je, à quoi pensez-vous, cher ami ! si vous empruntez, les intérêts vous mangeront bien au delà de vos quinze mille francs.

— Non, me dit-il, j'ai quelqu'un, une excellente amie à moi...

— Une femme ?

— Plus qu'une femme, une parente, une parente très-riche ; elle me prêtera ce dont j'aurai besoin, fût-ce cinquante mille francs. Venez demain, j'aurai sa réponse.

Je revins le lendemain.

Je le trouvai anéanti.

La personne avait répondu par un refus motivé sur toutes ces banalités que l'on invente quand on ne veut pas rendre un service.

Mais ce qui était le plus curieux, c'était le post-scriptum qui terminait la lettre :

« Vous parlez d'aller à la campagne ; surtout n'y allez pas avant de m'avoir présentée à l'ambassadeur d'Angleterre. »

C'était surtout ce post-scriptum qui exaspérait le pauvre Eugène.

— Et que l'on dise encore, s'écriait-il, que je peins la société en laid !

Le lendemain, je revins le voir, non point pour travailler, mais pour savoir dans quel état il était.

Il était au lit avec une fièvre horrible. Il avait été à Chatenay, petite maison de campagne qu'il avait, pour reposer un instant sa pauvre tête brisée sur le cœur d'une femme qu'il aimait ; mais elle connaissait sa ruine et s'était excusée de ne pouvoir venir au rendez-vous.

Il n'y avait cependant pas loin de Verrières à Chatenay.

Passons du jeune homme à l'homme. La douleur mûrit vite.

D'ailleurs, Eugène Sue avait trente-six à trente-huit ans à peu près, lors de cette catastrophe.

L'HOMME

Ce qui épouvanta surtout Eugène Sue, ce ne fut point seulement qu'il ne lui restât plus que quinze mille francs, c'est qu'il reconnut qu'il en devait à peu près cent trente mille.

Il tomba dans un profond marasme.

Tous les amis des jours de jeunesse et de folies avaient disparu. Une autre société s'était faite autour de l'auteur de talent.

Au nombre des jeunes hommes qu'Eugène Sue voyait le plus à cette époque était Ernest Legouvé.

Legouvé est un esprit sain, un cœur droit, une âme chrétienne.

Il se trouvait, sinon parent, du moins allié d'Eugène Sue. La première femme du docteur Sue était devenue, après divorce, la seconde femme du père de Legouvé, l'auteur du *Mérite des Femmes*.

Ernest Legouvé s'inquiéta de l'état dans lequel il voyait Eugène.

Il avait lui-même pour ami un homme non-seulement à l'âme droite, mais au cœur fort. C'était Goubaux.

Goubaux connaissait peu Eugène Sue, ne l'ayant vu que deux ou trois fois et sans intimité ; il n'en accepta pas moins cette mission que lui confiait Legouvé, et qui avait pour but de relever, par la force, par la raison et par la droiture, cette âme brisée qui n'avait la force que de gémir.

Goubaux trouva le malade dans une atonie morale complète ; tout venait de lui manquer à la fois : fortune, amitié, amour !

Goubaux essaya de le renouveler par la gloire.

Mais lui, souriant tristement :

— Mon cher monsieur, lui dit-il, voulez-vous que je vous dise une chose, c'est que je n'ai pas de talent.

— Comment, vous n'avez pas de talent ? dit Goubaux étonné.

— Eh ! non, j'ai eu quelques succès, mais médiocres ; rien de tout ce que j'ai fait n'est réellement une œuvre. Je n'ai ni style, ni imagination, ni fond, ni forme ; mes romans maritimes sont de mauvaises imitations de Cooper ; mes romans historiques, de mauvaises imitations de Walter Scott. Quant à mes trois ou quatre pièces de théâtre, cela n'existe pas. J'ai une façon de travailler déplorable : je commence mon livre sans avoir ni milieu ni fin ;

je travaille au jour le jour, menant ma charrue sans savoir où, ne connaissant pas même le terrain que je laboure. Tenez, en voulez-vous un exemple : voilà deux mois que j'ai fait les deux premiers feuillets d'un roman nommé *Arthur* ; voilà deux mois que ces deux feuillets ont paru dans *la Presse*. Je ne puis pas arriver à faire le troisième. Je suis un homme perdu, mon cher monsieur Goubaux, et, si je n'étais pas *poltron comme une vache*, je me brûlerais la cervelle

— Allons, dit Goubaux, vous êtes plus malade qu'on ne me l'avait dit. Je croyais vous trouver ne doutant que des autres, et je vous trouve doutant de vous-même. Je vais lire ce soir ces deux premiers feuillets d'*Arthur*, et je reviendrai demain en causer avec vous.

Et il lui tendit la main.

Eugène Sue prit la main que lui tendait Goubaux, mais avec un sourire découragé et en secouant la tête.

Goubaux revint le lendemain ; il avait lu les deux chapitres. Ces deux chapitres, dont le premier est consacré à un voyage avec un postillon qui raconte comment il a été dupe de la vieille mystification d'un homme qui, voulant aller vite et ne payer que vingt-cinq sous de guides, recommande au postillon d'aller doucement, ce que celui-ci se garde bien de faire, et dont le second contient la description d'une maison de champagne charmante, espèce d'oasis perdue dans un désert du Midi, au milieu des sables ; ces deux chapitres, en piquant la curiosité, n'entament aucun sujet. Ils avaient donc pu, en effet, comme l'avait dit Eugène Sue, être écrits sur une première donnée, rompue avec ces deux premiers chapitres et ne donnant absolument dans rien.

— Ah ! vous voilà ? dit Eugène Sue. Je vous avoue que je ne comptais pas vous revoir.

— Pourquoi cela ?

— Mais parce que je suis assommant, et qu'à votre place je ne serais pas revenu.

Goubaux haussa les épaules.

— J'espère, au moins, reprit Eugène Sue, que vous n'avez pas lu les deux chapitres ?

— C'est ce qui vous trompe, je les ai lus.

— J'en fais compliment à votre patience.

Goubaux lui prit la main.

— Écoutez-moi, lui dit-il.

— Oh ! parlez.

— Vous dites que vous n'avez rien d'arrêté pour la suite de votre roman ?

— Pas cela !

Et Eugène jeta une chiquenaude en l'air.

— Eh bien, je vais vous donner une idée.

— Laquelle ?

— Vous doutez de tout, de vos amis, de vos maîtresses, de vous même ?

— J'ai quelques raisons pour cela.

— Eh bien, faites le roman du doute : que ce voyageur qui visite la maison abandonnée soit vous. Creusez votre cœur, faites-en résonner toutes les fibres. L'autopsie que l'on fait de son propre cœur est la plus curieuse de toutes, croyez-moi, et ce n'était pas sans raison que les Grecs avaient écrit, sur le fronton du temple de Delphes, cette maxime du sage : « Connais-toi toi-même. » Vous serez tout étonné qu'autour de vous gravitera tout un monde de personnages créés, non point par vous, mais, selon le côté où vous les envisagerez, par le hasard, la fatalité ou la Providence. Quant aux événements, au lieu que ce soient les caractères qui ressortent d'eux, ce sont eux qui ressortiront des caractères. Mais, avant tout, quittez Paris, isolez-vous avec vous-même, trouvez quelque campagne ; il n'est pas besoin qu'elle ait le confortable de celle que vous décrivez. Allez, allez, et ne revenez que quand votre roman sera fini.

Eugène Sue poussa un soupir de doute.

— Vous en avez le placement, n'est-ce pas ?

— J'ai un traité avec un libraire qui me donne trois mille

francs par volume ; plus, *la Presse*, qui peut m'en rapporter deux mille.

— Allez, restez quatre mois, faites quatre volumes ; vous aurez gagné vingt mille francs, et vous en aurez dépensé deux ou trois mille ; il vous restera dix-sept mille francs ; vous payerez là-dessus cinq ou six mille, vous garderez le reste. Vous verrez comme cela fait du bien, de payer.

— Mais...

— Je vous dis d'aller.

Eugène Sue laissa tomber sa tête sur sa poitrine.

— Je vous quitte, lui dit Goubaux.

— Reviendrez-vous demain ?

— Non. J'attendrai de vos nouvelles.

Et il sortit.

Le lendemain, il reçut un petit billet parfumé et sur du papier de couleur. C'était une des faiblesses de notre ami.

« Vous avez raison. Je pars et ne reviendrai que quand *Arthur* sera fini.

» Votre bien reconnaissant,

» EUGÈNE SUE.

» Si vous avez à m'écrire, écrivez-moi à Chatenay ; ayant cette maison de campagne, j'ai jugé inutile de faire la dépense d'en louer une autre. »

Trois mois après, il revint. *Arthur* était fait.

Voyez, par cet extrait de la préface, s'il avait bien suivi le conseil de Goubaux.

« Le personnage d'*Arthur* n'est pas une fiction... son caractère, une invention d'écrivain ; les principaux événements de sa vie sont racontés naïvement ; presque toutes les particularités en sont vraies.

» Attiré vers lui par un attrait aussi inexplicable qu'irrésistible, mais souvent forcé de l'abandonner, tantôt avec une sorte d'horreur, tantôt par un sentiment de pitié douloureuse, j'ai longtemps connu, quelquefois consolé, mais toujours profondé-

ment plaint cet homme singulier et malheureux.

» Si, afin de rassembler les souvenirs d'hier, et presque stéréotypés dans ma mémoire, j'ai choisi ce cadre : *Journal d'un inconnu*, c'est que j'ai cru que ce mode d'affirmation, pour ainsi dire personnelle, donnerait encore plus d'autorité, d'individualité au caractère neuf et bizarre d'Arthur, dont ces pages sont le plus intime, le plus fidèle reflet.

» En effet, *une puissance rare : l'attraction ; un penchant peu vulgaire : la défiance de soi*, servent de double pivot à cette nature excentrique qui emprunte toute son originalité de la combinaison étroite, et pourtant anormale, de ces deux contrastes.

» En d'autres termes : qu'un homme doué d'un très-grand attrait soit, sinon présomptueux, du moins confiant en lui, rien de plus simple ; qu'un homme sans intelligence ou sans dehors soit défiant de lui, rien de plus naturel.

» Qu'au contraire, un homme réunissant, par hasard, les dons de l'esprit, de la nature et de la fortune, plaise, séduise, mais qu'il ne croie pas au charme qu'il inspire ; et cela, parce qu'ayant la conscience de sa misère et de son égoïsme, et que, jugeant les autres d'après lui, il se défie de tous, parce qu'il doute de son propre cœur ; que, doué pourtant de penchants généreux et élevés grâce auxquels il se laisse parfois entraîner, bientôt il les refoule impitoyablement en lui de crainte d'en être dupe, parce qu'il juge ainsi le monde, qu'il les croit, sinon ridicules, du moins funestes à celui qui s'y livre ; ces contrastes ne semblent-ils pas un curieux sujet d'étude ?

» Qu'on joigne, enfin, à ces deux bases primordiales du caractère des instincts de tendresse, de confiance, d'amour et de désœuvrement, sans cesse contrariés par une défiance incurable, ou flétris dans leur germe par une connaissance fatale et précoce des plaies morales de l'espèce humaine ; un esprit souvent accablé, inquiet, chagrin, analytique, mais d'autres fois vif, ironique et brillant ; une fierté, ou plutôt une susceptibilité à la fois si irritable, si ombrageuse et si délicate, qu'elle s'exalte jusqu'à une

froide et implacable méchanceté si elle se croit blessée, ou qu'elle s'épanche en regrets touchants et désespérés lorsqu'elle a reconnu l'injustice de ses soupçons ; et on aura les principaux traits de cette organisation.

» Quant aux accessoires de la figure principale de ce récit, quant aux scènes de la vie du monde parmi lesquels on la voit agir, l'auteur de ce livre en reconnaît d'avance la pauvreté stérile ; mais il pense que les mœurs de la société, aujourd'hui, n'en présentent pas d'autres, ou, du moins, il avoue n'avoir pas su les découvrir.

» Ceci dit à propos de cet ouvrage, ou plutôt de cette longue, trop longue peut-être, étude biographique, passons.

» Un écrivain n'ayant guère d'autre moyen de répondre à la critique d'une œuvre que dans la préface d'une autre, je dirai donc deux mots sur une question soulevée par mon dernier ouvrage (*Lautréamont*), et posée avec une flatteuse bienveillance par ceux-ci, avec une haute et grave sévérité par ceux-là ; ici avec amertume, là avec ironie, ailleurs avec dédain.

» Cette question est de savoir si je renonce à cette conviction, taxée, selon chacun, de paradoxe, de calomnie sociale, de triste vérité, de misérable raillerie, ou de thèse inféconde ; cette question est de savoir, dis-je, si je renonce à cette conviction, *que la vertu est malheureuse et le vice heureux ici-bas*.

» Et, d'abord, bien que rien ne lui semble plus pénible que de parler de soi, l'auteur de ce livre ne peut se lasser de répéter qu'il n'a pas la moindre des prétentions *philosophiques* qu'on lui accorde, qu'on lui suppose ou qu'on lui reproche ; que, dans ses ouvrages sérieux ou frivoles, qu'il s'agisse d'histoire, de comédie ou de romans, il n'a jamais voulu *formuler de système* ; qu'il a toujours écrit selon ce qu'il a ressenti, ce qu'il a vu, ce qu'il a lu, sans vouloir imposer sa foi à personne.

» Seulement, ce qui autrefois avait été, pour lui, plutôt la prévision de l'instinct que le résultat de l'expérience, a pris, à ses yeux, l'impérieuse autorité d'un fait.

» Que si, enfin, il semble renoncer, non à sa triste croyance, mais à signaler, même dans ses propres ouvrages, les observations ou les preuves irrécusables qu'il pourrait citer à l'appui de sa conviction, c'est qu'à cette heure, plus avancé dans la vie, il sait qu'une intelligence ordinaire suffit pour faire triompher une erreur, mais que le privilège de consacrer, d'accréditer les VÉRITÉS ÉTERNELLES est réservé au génie ou à la Divinité.

» En un mot, ne voulant pas hasarder ici un rapprochement facile et sacrilège entre la vie sublime et la mort infamante du divin Sauveur (*véritable symbole de sa pensée*), il reconnaît humblement que Galilée seul pouvait dire du fond de son cachot : *E pur si muove !*

» EUGÈNE SUE. »

Eugène suivit en tout point le conseil de Goubaux. Sur les vingt mille francs d'*Arthur*, il paya six ou sept mille francs de dettes.

De là l'amitié de Goubaux pour Eugène Sue, et l'espèce de vénération qu'Eugène Sue avait pour Goubaux.

Un jour, il lui disait :

— Tout homme a la chose qu'il aime selon son utilité, et son ami qu'il compare à cette chose. Ainsi, moi-même, j'ai des amis que j'aime, les uns comme mes bagues, les autres comme mon argenterie, les autres comme mes chevaux ; vous, mon cher Goubaux, vous êtes ma *ferme de Beauce*.

Et il ne lui écrivait jamais que : « Ma chère ferme de Beauce. »

Et il avait raison ; car Goubaux était non-seulement l'homme du conseil moral, mais encore l'homme du conseil littéraire.

Vers 1839 ou 1840, le cœur d'Eugène Sue se reprit d'un grand amour. Cette passion, qui avait commencé comme un caprice à la manière du pari de M. de Richelieu dans *Mademoiselle de Belle-Isle*, devait tenir une grande place dans la vie du romancier.

Cette fois, celle qu'il aimait et dont il était aimé était une des femmes les plus distinguées et les plus intelligentes de Paris.

Ce fut, ayant à sa droite Goubaux, qui était sa raison, et à sa gauche cette femme, qui était sa lumière, qu'Eugène Sue fit ses deux meilleurs romans, *Mathilde* et *les Mystères de Paris*.

Mathilde ne fut point estimée à sa valeur ; *les Mystères de Paris* furent estimés au delà de la leur.

Disons comment se fit ce livre, attaquable sur tant de points, mais si magnifique sur tant d'autres, et qui devait avoir une influence si grande et si inattendue sur l'avenir de son auteur.

Souvent, Goubaux, en causant avec Eugène Sue, lui avait dit :

— Mon cher Eugène, vous croyez connaître le monde et vous n'en avez vu que la surface ; vous croyez connaître les hommes et les femmes, et vous n'avez vu et fréquenté qu'une classe de la société. Il y a une chose au milieu de laquelle vous vivez que vous ne voyez pas, qui vous coudoie éternellement, qui vous porte, vous soulève, vous caresse ou vous brise, comme l'Océan porte, soulève, caresse ou brise un vaisseau : c'est le peuple ! Ce peuple, jamais on ne l'entrevoit même dans vos livres ; vous le dédaignez, vous le méprisez, vous le mettez à néant, vous le traitez comme un zéro, et cela, sans le connaître. Voyez donc le peuple, étudiez-le donc, appréciez-le donc ; c'est un cinquième élément que la physique a oublié de classer, et qui attend son historien, son romancier, son poète. Vous avez assez vécu jusqu'aujourd'hui dans les régions supérieures de la société ; descendez dans les classes inférieures ; c'est là, croyez-moi, que sont les grandes douleurs, les grandes misères, les grands crimes, mais aussi les grands dévouements et les grandes vertus.

— Mon cher ami, répondait Eugène Sue, je n'aime pas ce qui est sale et ce qui sent mauvais.

— Médecin des corps, répondait le philosophe, vous avez fouillé dans la puanteur et la pourriture des cadavres pour chercher les remèdes physiques ; médecin de l'âme, fouillez dans la puanteur et la pourriture sociales pour chercher les remèdes moraux.

Mais Eugène Sue secouait la tête.

Un jour, enfin, il se décida.

Il acheta une vieille blouse grise couverte de taches de couleur, et qui avait appartenu à quelque peintre vitrier, se coiffa d'une casquette, passa un pantalon de toile, chaussa de gros souliers, salit ses mains, dont il avait un soin tout particulier, et s'en alla dîner dans un cabaret de la rue aux Fèves. Le hasard le servit.

Il assista à une rixe grave. Les acteurs de cette rixe lui donnèrent les types de Fleur-de-Marie et du Chourineur ; du Chourineur, de l'homme qui voit rouge, c'est-à-dire d'une création qui peut lutter avec ce que les plus grands créateurs ont fait de plus beau.

Il rentra, et, sans savoir où cela le mènerait, il fit les deux premiers chapitres des *Mystères de Paris*, comme il avait fait les deux premiers chapitres d'*Arthur* ; puis un troisième, qui s'y rattachait tant bien que mal : c'était un souvenir de la salle d'armes, de boxe et de bâton de lord Seymour.

Rodolphe, à ce moment, n'était pas encore prince régnant.

Ces trois chapitres faits, il envoya chercher Goubaux et les lui lut.

Goubaux trouva les deux premiers chapitres excellents, mais le troisième mal soudé, inutile d'ailleurs. Il fut sacrifié séance tenante.

Eugène Sue n'avait aucun amour-propre, et jetait ses manuscrits au feu avec une extrême facilité.

Il fut, en outre, convenu qu'un roman de cette forme et dans cette couleur ne pouvait passer dans un journal.

— Cela tombe à merveille, dit Eugène Sue : mon libraire m'a demandé de lui rendre le service de lui donner un livre inédit.

Eugène Sue discuta avec Goubaux le plan de trois ou quatre autres chapitres, qui furent arrêtés.

C'était un horizon immense pour Eugène Sue, que quatre chapitres, lui qui, d'habitude, trouvait au hasard de la plume et faisait au jour le jour.

Goubaux parti, Eugène Sue écrivit à son libraire et lui lut les deux chapitres. Il fut convenu que le roman aurait deux volumes et ne serait pas mis dans un journal.

Quinze jours après, le libraire était en possession de son premier volume, et avait l'idée d'aller le vendre au *Journal des Débats*.

Dès leur apparition, *les Mystères de Paris* eurent un tel succès, qu'il fut convenu qu'au lieu de deux volumes, on en ferait quatre, puis six, puis huit, puis dix, je crois.

De là vient la lassitude et l'affaiblissement des quatre derniers volumes, la déviation des caractères et les notes nombreuses, destinées à faire passer certaines oppositions trop brutales, comme, par exemple, celle de Fleur-de-Marie, fille publique au premier chapitre, et vierge et martyre au dernier ; de plus, chanoinesse !

Le jour où Eugène Sue eut l'idée d'en faire une chanoinesse, ce fut fête rue de la Pépinière. Il crut avoir trouvé un admirable paradoxe social.

Mais, malgré tous les défauts de l'ouvrage, *les Mystères de Paris* étaient un livre immense : le peuple y jouait son rôle, un grand rôle.

L'amélioration des classes inférieures était représentée dans la personne du Chourineur.

Morel le lapidaire était un beau type de vertu.

Les misères du peuple y étaient décrites d'une façon poignante.

Le succès fut universel, et, chose étrange, se répandit surtout dans les couches supérieures de la société.

Tous les jours, Eugène Sue recevait, de quelque main invisible, cent francs, deux cents francs, et jusqu'à trois cents francs, avec des billets dans le genre de celui-ci :

« Monsieur,

» Nous ignorions qu'il existât des misères pareilles à celles que vous nous avez racontées ; car, pour les si bien dépeindre, vous avez dû nécessairement les voir. Appliquez donc à quelque

bonne œuvre la somme que j'ai l'honneur de vous envoyer. »

Et alors seulement, Eugène Sue comprit quel admirable conseil lui avait donné Goubaux.

Il se mit à aimer le peuple, qu'il avait peint, qu'il soulageait, et qui, de son côté, lui faisait son plus grand, son plus beau succès.

Dans la répartition des aumônes qu'il était chargé de faire, il se taxa lui-même à trois cents francs par mois, et, jusqu'à l'heure de sa mort, en exil comme en France, alla souvent au delà, mais ne demeura jamais en deçà de cette somme.

Au milieu de l'étonnement naïf que lui causait cette espèce de découverte d'un monde inconnu, une suite d'articles de *la Démocratie pacifique* vint le surprendre.

Le journal phalanstérien le présentait à ses lecteurs non-seulement comme un grand romancier, mais encore comme un grand philosophe socialiste.

Dès ce moment, Eugène Sue vit la portée inconnue de l'œuvre qu'il avait produite ; il vit la nouvelle voie qui lui était ouverte ; il réfléchit un instant ; puis, convaincu qu'il y avait plus de bien à faire dans celle-là que dans celle qu'il avait suivie jusqu'alors, il s'y engagea résolument.

Les Mystères de Paris, qui avaient beaucoup fait pour la réputation d'Eugène Sue, ne firent rien, momentanément du moins, pour sa fortune : le libraire y gagna tout, lui presque rien.

Mais, aux yeux de la France, aux yeux du monde entier, Eugène Sue fut le premier romancier de son époque : jamais, peut-être, enthousiasme pour une œuvre ne fut plus universel que pour *les Mystères de Paris*.

L'argent, le premier des flatteurs et le plus grand des poltrons, courut au succès.

M. le docteur Véron, l'ancien collègue d'Eugène Sue, venait d'acheter *le Constitutionnel* expirant. Le malheureux journal, saigné tous les jours par les coups d'épingle des autres journaux, était sur le point de mourir d'épuisement. M. le docteur Véron

résolus de le faire revivre avec Eugène Sue.

Il alla trouver l'auteur des *Mystères de Paris*, fit avec lui un traité de quinze ans ; pendant quinze ans, Eugène Sue devait produire dix volumes par an, en échange desquels M. le docteur Véron devait lui compter cent mille francs.

M. le docteur Véron partageait dans le produit de l'étranger.

Alors, poursuivant sa voie nouvelle, c'est-à-dire la voie socialiste, Eugène Sue publie *le Juif errant*, *Martin*, *les Sept péchés capitaux*.

Grâce à l'admirable marché qui lui avait été fait, il avait pu payer ses dettes et retrouver, en partie du moins, cet ancien luxe qui lui était si nécessaire. Il avait sa maison de la rue de la Pépinière, à Paris, et son *château* des Bordes.

Ce château des Bordes lui a été tant reproché, qu'il faut que nous disions un peu ce que c'était que ce fameux château, où nous l'avons été voir en 1846 ou 1847.

Les Bordes, c'est-à-dire le véritable château, appartenait à son beau-frère, M. Caillard.

À l'extrémité du parc, il y avait une espèce de grange abandonnée.

Eugène Sue, qui logeait aux Bordes, mais qui n'y trouvait pas toutes les conditions de liberté et de solitude désirables pour son travail, demanda à son beau-frère de lui céder cette grange, ce qu'il n'eut pas de peine à obtenir.

Il la fit diviser en plusieurs compartiments, y ajouta une serre, et ce fut *le château des Bordes*.

Eh ! mon Dieu, oui, un véritable château ; le goût est un enchanteur dont la baguette bâtit des palais.

Avec des fleurs, des étoffes, de l'argenterie, des vases de Chine, l'enchanteur, qui de rien avait fait *Mathilde* et *les Mystères de Paris*, fit d'une grange un palais.

Là, son cœur, usé, brisé, desséché par les amours parisiennes, retrouva une certaine fraîcheur ; là, l'homme qui, depuis dix ans, n'aimait plus, aima de nouveau.

Ce fut toute une idylle dans sa vie. Au milieu de cette existence devenue un désert surgit tout à coup une source d'eau vive ; puis un ruisseau au doux murmure traça son lit au milieu des sables arides, et, aux bords de ce ruisseau poussèrent toutes les fleurs de la jeunesse et de l'innocence, les bluets et les boutons d'or, les pâquerettes et les myosotis.

C'était une jeune fille du peuple, petite, brune, modeste ; elle était brunisseuse de son état, et était entrée chez Eugène Sue pour avoir soin de l'argenterie, qui était une des passions de notre pauvre ami. Comment s'appelait-elle ? Je n'en sais rien ; lui l'appelait *Fleur-de-Marie*.

Jamais elle n'essaya de sortir de l'humble position qu'elle occupait ; jamais Eugène Sue n'essaya de la produire. On rencontra la douce et belle enfant dans les corridors, dans les antichambres, dans les vestibules ; elle glissait et disparaissait comme une ombre ; mais jamais on ne la vit dans la salle à manger, ni dans le salon.

Ces deux ans passés entre cette jeune fille et ses lévriers furent peut-être les deux plus douces, les deux plus limpides, les deux plus sereines années de la vie d'Eugène Sue.

Hélas ! les jours de la tempête allaient venir. Dieu, qui voulait sans doute éprouver le poète, lui enleva celle qui, partout, en France comme en exil, eût empêché qu'il ne fût tout à fait malheureux.

Fleur-de-Marie se donna, contre le volet d'un meuble ouvert, un coup à la tête ; elle n'y fit point attention d'abord ; un abcès se forma, et elle en mourut.

Elle avait passé, dans cette vie agitée, comme un rayon de soleil, comme un parfum, comme un murmure ; mais elle y laissait un souvenir éternel.

Eugène Sue fut au désespoir, et voilà où fut en lui l'immense progrès.

Dix ans auparavant, il eût cherché l'oubli dans la débauche, la distraction dans l'orgie ; il ne chercha ni à oublier, ni à se

distraindre.

Il pleura et fit le bien.

Cette douleur marqua en lui la complète séparation de l'ancien homme et du nouveau.

Disons une des choses intelligentes et bonnes qu'il faisait là-bas, entre mille autres.

Il attelait deux de ses chevaux à une grande charrette garnie de paille, et il allait prendre chez eux tous les pauvres petits enfants qui, demeurant trop loin de l'école, eussent eu de la peine à s'y rendre à pied, surtout par le mauvais temps ; il les conduisait à l'école, puis les faisait reprendre et ramener chez eux le soir ; de sorte que ce qui eût été, pour toute cette jeunesse, une fatigue, devenait, grâce à lui, une sorte de fête.

Aussi était-il adoré aux Bordes.

Ce fut là que vint le surprendre la révolution de 1848, à laquelle toutes les intelligences contribuèrent, tant elle était dans les desseins de Dieu.

Il continuait son œuvre littéraire au milieu des coups de fusil et des émeutes, lorsqu'en 1850, il fut nommé représentant du peuple par les électeurs de la Seine, sans avoir rien fait pour la réussite de cette élection.

En effet, Sue n'était point d'une nature militante, et n'avait qu'à perdre à entrer dans la vie politique, et surtout dans la vie politique parlementaire.

Il était loin d'être éloquent, avait la langue embarrassée, zézayait en parlant, et n'avait pas même dans la conversation ce brio pour lequel beaucoup de gens inférieurs eussent pu lui donner des leçons.

Puis ses affaires s'embarrassaient de nouveau.

M. le docteur Véron était venu le trouver ; mais, cette fois, non pas pour hausser le prix de vente de ses livres.

Le résultat de la conférence fut, je crois, qu'Eugène Sue ne dut plus faire que sept volumes par an, au lieu de dix, et que *le Constitutionnel* ne dut plus les payer que sept mille francs, au

lieu de dix mille.

Or, sur ces sept mille francs, il y avait, je ne sais trop comment ni pourquoi, trois mille francs à payer au libraire ; de sorte que le libraire, qui ne faisait rien, qui ne publiait même pas, gagnait presque autant qu'Eugène Sue, qui, ayant le travail extrêmement difficile, s'exténua à produire.

Et même, de ce nouveau traité, *le Constitutionnel* ne publia que quatre volumes des *Sept péchés capitaux*.

Le 2 décembre arriva.

Eugène Sue ne fut porté sur aucune liste de proscription ; mais le comte d'Orsay, notre ami commun, lui donna le conseil de s'expatrier volontairement.

Eugène Sue suivit ce conseil. Il se retira à Annecy, en Savoie, chez un de ses amis, M. Masset.

Il y a deux Annecy : Annecy-le-Neuf et Annecy-le-Vieux. M. Masset habitait Annecy-le-Vieux.

Eugène Sue logea d'abord chez lui ; puis, un petit chalet étant venu à vaquer sur les bords du lac, il le loua pour la modique somme de quatre cents francs par an.

En quittant la France, Eugène Sue y avait laissé une centaine de mille francs de dettes, à peu près.

Son premier soin fut de s'occuper de ses créanciers.

Il fit un marché avec Masset.

Masset payerait ses dettes, lui donnerait dix mille francs par an pour vivre, et garderait le surplus pour se rembourser. Masset remboursé, le surplus des dix mille francs serait placé à la banque d'Annecy.

Au bout de trois ans, Masset fut remboursé, et les placements commencèrent.

Il y a un an à peu près que Goubaux recevait d'Eugène Sue une lettre qui commençait par ces mots :

« Ma chère ferme de Beauce,

» Croiriez-vous une chose, c'est que, si j'écrivais à la banque d'Annecy : "Payez à mon ordre la somme de vingt-cinq mille

francs”, elle la payerait sans contestation ? »

Et, en effet, il travaillait là-bas énormément.

Voici quelle était sa vie :

Il se levait à sept heures du matin, puis se mettait au travail aussitôt sa toilette faite. À dix heures, il prenait deux tasses de thé sans crème, parfois de chocolat.

À deux heures, sa journée de travail était finie ; alors, il s’habillait selon la saison, et, à moins que le temps ne fût par trop mauvais, faisait à pied le tour du lac, quatre ou cinq lieues.

Il rentrait, se mettait à table, mangeait fortement et passait le reste de la journée avec quelques amis.

Eugène Sue avait, de tout temps, été grand marcheur. Aux Bordes, il faisait, chaque jour, des promenades de trois ou quatre heures consécutives. Il s’était imposé cet exercice pour sa santé ; comme Byron, il craignait d’engraisser, et, dans cette crainte, bien plus plausible chez lui que chez Byron, il ne mangea pendant plusieurs années à son dîner qu’un seul potage aux herbes, un filet de sole et quelques tranches de homard à l’huile.

Il y avait, en effet, chez Eugène Sue, tendance à l’obésité.

Le résultat de ces sept heures de travail fut *l’Institutrice, la Famille Jouffroy*, un des meilleurs romans de son exil, *les Mystères du Peuple, Gilbert et Gilberte, la Bonne Aventure*, et enfin *les Secrets de l’oreiller*, qu’il a laissés inédits.

Il avait eu de nouveaux tracasseries avec *le Constitutionnel* : un procès où son ami Masset était intervenu, et au bout duquel on obtint que le journal payerait une somme de quarante mille francs pour ne pas publier les romans d’Eugène Sue.

Ô enthousiasme des spéculateurs !

Ces quarante mille francs servirent à désintéresser le libraire, qui continuait de toucher les trois mille francs par volume qu’il ne publiait pas.

C’est une singulière meule que celle qui nous broie.

Eugène Sue se retrouva ainsi maître de sa production.

Masset conclut pour lui un traité avec *la Presse* et avec *le*

Siècle ; il ferait six volumes par an : *la Presse* en aurait trois, *le Siècle* trois. Chaque journal payerait huit sous la ligne.

Cela, comme on le voit, réduisait fort les revenus de l'exilé.

Aussi son petit chalet, là-bas, à part le luxe de la nature, qui lui avait fait un paysage charmant, quoique un peu triste ; aussi, disons-nous, son petit chalet était-il de la plus grande simplicité. On eût dit un presbytère élégant.

Il était situé au pied d'une montagne et déjà sur la pente, pente assez rapide pour que le rez-de-chaussée d'une de ses façades fût le premier étage de l'autre.

Un joli jardin plein de fleurs – Eugène Sue a toujours adoré les fleurs –, un joli jardin plein de fleurs s'étendait jusqu'au lac, dont il n'était séparé que par une espèce de chemin de halage.

Quand Eugène Sue ne faisait pas le tour du lac, il montait sur la montagne, ordinairement tout seul, et par des sentiers qui eussent effrayé les guides du pays ; il avait conservé cela de la chèvre sa nourrice.

Parvenu au but de sa course, il s'asseyait sur un rocher.

Pourquoi montait-il si haut ? pourquoi regardait-il ainsi obstinément du même côté ? Répondez, pros crits de tous les temps et de tous les partis !

Il vécut ainsi cinq ans.

Depuis un an, il avait énormément maigri et avait douloureusement changé.

Je vis, il y a cinq ou six mois, une photographie de lui ; je ne voulus point le reconnaître.

Sa sœur, madame Caillard, envoya une photographie pareille à Goubaux, qui la lui rendit, ne voulant pas voir ainsi celui qu'il avait vu si différent.

La fin de sa vie avait été troublée par l'entrée d'une femme dans cet humble chalet et dans cette vie triste mais calme, douloureuse mais sereine.

Cette femme le brouilla avec son meilleur ami, Masset.

Quelque temps après cette brouille, Masset mourut.

La femme ne pouvait toujours demeurer, elle s'éloigna ; Eugène Sue resta seul, épuisé de corps, épuisé de cœur !...

Un matin arriva aux Barattes – c'était le nom du chalet d'Eugène Sue – un autre exilé, le colonel Charras.

Ce fut une grande fête pour les deux amis de se revoir.

Depuis cinq ou six jours, ils étaient ensemble, oubliant le présent, parlant de l'avenir, lorsque Eugène Sue fut pris d'une douleur névralgique très-forte à la tempe droite, douleur qu'il avait ressentie depuis quelques mois, à diverses reprises.

Des députations de la Société nautique arrivèrent pour faire une ovation à l'exilé, peut-être aux deux exilés.

Eugène Sue éprouvait de telles douleurs de tête, qu'il ne put recevoir personne.

On se contenta de lui donner une sérénade.

Le lundi 27 juillet, une fièvre intermittente se déclara, mais elle parut céder à une énergique médication.

Le mercredi, il y avait un mieux sensible, mais accompagné de faiblesse ; cependant, il resta debout et voulut commencer un nouveau roman ; il venait d'achever et d'envoyer en France *les Secrets de l'oreiller*.

Mais il froissa et jeta les premiers feuillets ; les idées ne venaient pas.

Le vendredi, il était si bien portant, que ce fut lui qui réveilla Charras, lui proposant de faire avec lui son ascension favorite sur la montagne qui domine son chalet.

Mais, au tiers de l'ascension à peine, les forces lui manquèrent, il fut obligé de renoncer à aller plus loin, et, appuyé au bras du colonel, il regagna les Barattes.

Le soir, il était faible, mais assez calme. En souhaitant le bonsoir à son hôte, il lui dit :

— Bonne nuit, colonel ! quant à moi, je crois que je dormirai bien.

Il se trompait : la nuit fut mauvaise ; à peine couché, il sentit le retour plus acharné des douleurs névralgiques.

Dans la crainte d'inquiéter Charras, il n'appela personne et passa une nuit entière d'insomnie.

Le lendemain, la fièvre intermittente reparut menaçante. À la vue du malade et des symptômes de plus en plus inquiétants qui se manifestaient, Charras, du consentement de M. le docteur Lachanal, expédia une dépêche télégraphique à Genève. Elle avait pour but de réclamer le concours d'un second médecin, le docteur Maunoir.

M. Lachanal n'avait pas dissimulé les inquiétudes que lui inspirait la nouvelle phase dans laquelle la maladie entraînait ; en effet, Eugène Sue avait eu quelques instants de délire, après lesquels cependant la lucidité était revenue.

La journée s'écoula ainsi, c'est-à-dire dans des alternatives de délire et de retour à la raison.

Il se plaignait d'une douleur très-aiguë à l'hypocondre droit. Le médecin fit appliquer dix-huit sangsues dans la région de la rate.

À dix heures du soir, le docteur Maunoir arriva, s'entretint avec son confrère, puis vint se placer au pied du lit du malade, dont on éclaira le visage avec la lampe.

Alors M. Maunoir murmura :

— Mais ce n'est point cela que vous m'aviez annoncé.

En effet, depuis quelques minutes, Eugène Sue venait d'être frappé d'une hémiplegie qui avait paralysé le côté gauche ; la face était cadavéreuse, les yeux vitreux, la bouche tordue.

C'étaient les symptômes de la mort.

Le docteur Maunoir secoua la tête et déclara que son concours était complètement inutile.

Depuis ce moment, c'est-à-dire depuis le samedi à dix heures du soir, jusqu'au lundi matin sept heures moins cinq minutes, moment précis où il rendit le dernier soupir, le mourant ne reprit pas connaissance.

Pendant ces trente-trois heures, il ne fit qu'un mouvement imperceptible et ne prononça qu'un seul mot :

— BOIRE !

Du reste, aucun symptôme de souffrance n'agita ces derniers moments, ordinairement si terribles, et, n'eût été le râle de l'agonie qui indiquait que le cœur battait toujours, on eût pu croire à la mort.

Lorsque le malade sentit que tout était fini, il prit la main du colonel Charras, et, la serrant avec tout ce qui lui restait d'énergie :

— Mon ami, lui dit-il, je désire mourir comme j'ai vécu, c'est-à-dire en libre penseur.

Sa volonté dernière fut exécutée.

Dieu, qui lui avait fait une vie si agitée, lui donna cette douceur de mourir au moins la main dans une des mains les plus fermes et les plus loyales qu'il y ait au monde.

Merci, Charras !

Alfred de Musset

(Étude)

I

Vers la fin de 1830 ou le commencement de 1831, nous fûmes conviés à une soirée chez Nodier. Un jeune homme de vingt-deux à vingt-trois ans devait y lire quelques fragments d'un livre de poésies qu'il venait de faire imprimer. Ce jeune homme portait un nom alors à peu près inconnu dans les lettres, et, pour la première fois, ce nom allait être livré à la publicité.

On ne manquait jamais à une convocation faite par notre cher Nodier et notre belle Marie.

Tout le monde fut donc exact au rendez-vous.

Par tout le monde, j'entends notre cercle ordinaire de l'Arsenal : Lamartine, Hugo, de Vigny, Jules de Rességuier, Sainte-Beuve, Lefèvre, Taylor, les deux Johannot, Louis Boulanger, Jal, Laverdant, Bixio, Amaury Duval, Francis Wey, etc.

Puis une foule de jeunes filles, fleurs en bouton, devenues aujourd'hui de belles et bonnes mères de famille.

Vers dix heures, un jeune homme de taille ordinaire, mince, blond, avec des moustaches naissantes, de longs cheveux bouclés rejetés en touffe d'un côté de la tête, un habit vert très-serré à la taille, un pantalon de couleur claire, entra, affectant une grande désinvolture de manières, qui n'était peut-être destinée qu'à cacher une timidité réelle.

C'était Alfred de Musset.

Parmi nous, peu le connaissaient personnellement, peu de vue, peu même de nom.

On lui avait préparé une table, un verre d'eau, deux bougies.

Il s'assit, et, autant que je puis me le rappeler, il lut non pas sur un manuscrit, mais sur un livre imprimé.

Dès le début, toute cette assemblée de poètes frissonna ; elle sentit qu'elle avait affaire à un poète.

En effet, le volume s'ouvrait par ces vers, que l'on nous permettra de citer, quoiqu'ils soient connus de tout le monde.

Je n'ai jamais aimé, pour ma part, ces bégueules
Qui ne sauraient aller au Prado toutes seules,
Qu'une duègne toujours, de quartier en quartier,
Talonne comme fait sa mule un muletier ;
Qui s'usent à prier les genoux et la lèvre,
Se courbent sur le grès, plus pâles dans leur fièvre
Qu'un homme qui, pieds nus, marche sur un serpent,
Ou qu'un faux monnayeur au moment qu'on le pend.
Certes, ces femmes-là, pour mener cette vie,
Portent un cœur châtré de toute noble envie.
Elles n'ont pas de sang et pas d'entrailles ! Mais,
Sur ma tête et mes os, frère, je vous promets
Qu'elles valent encor quatre fois mieux que celles
Dont le temps se dépense en intrigues nouvelles.
Celles-là vont au bal, courent les rendez-vous,
Savent dans un manchon cacher un billet doux,
Serrer un ruban noir sur un beau flanc qui ploie,
Jeter d'un balcon d'or une échelle de soie,
Suivre l'imbroglio de ces amours mignons
Poussés dans une nuit comme des champignons ;
Si charmantes, d'ailleurs ! Aimant en enragées
Les moustaches, les chiens, la valse et les dragées.
Mais, oh ! la triste chose et l'étrange malheur,
Lorsque dans leurs filets tombe un homme de cœur !
Frère, mieux lui vaudrait, comme ce statuaire
Qui prenait dans ses bras son amante de pierre,
Réchauffer de baisers un marbre ! Mieux vaudrait
Une louve enragée en quelque âpre forêt !...

Vous le voyez, il n'y avait pas à s'y tromper, ces vers étaient à la fois bien faits, bien pensés ; ils marchaient d'une allure fière et hardie, le poing sur la hanche, la taille cambrée, splendidement

drapés dans leur manteau espagnol.

Ce n'était ni du Larmartine, ni de l'Hugo, ni du de Vigny ; c'était une fleur du même jardin, c'est vrai ; un fruit du même verger, c'est vrai encore, mais une fleur ayant son odeur à elle, un fruit ayant son goût à lui : un arrière-goût de Byron, c'était incontestable ; mais, à cette époque, Byron agissait sur notre poésie, comme Walter Scott sur notre prose.

Il continua cette pièce, intitulée *Don Paez*.

Dès la première moitié de l'œuvre, toutes les qualités et tous les défauts du talent d'Alfred de Musset s'étaient fait jour. Un style à lui, mais une grande négligence dans ce style ; peu de souci de la rime, ce qui est un tort d'autant plus grand, que, dans les rares pièces bien rimées d'Alfred de Musset, cette richesse de rime, au lieu de nuire au sens de la phrase ou à l'allure du vers, ne donne, au contraire, au sens qu'une plus grande fermeté, au vers qu'une plus ferme allure.

L'enjambement, comme c'était la mode de cette époque, y est fort cultivé ; plus tard, excepté dans les pièces familières, le poète s'est corrigé de ce défaut.

La description du combat d'Étur avec Don Paez fit grand effet ; la voici :

Comme on voit dans l'été, sur les herbes fauchées,
Deux louves remuant les feuilles desséchées,
S'arrêter face à face et se montrer la dent,
La rage les excite au combat ; cependant,
Elles tournent en rond lentement et s'attendent ;
Leurs mufles amaigris l'un vers l'autre se tendent.
Tels, et se renvoyant de plus sombres regards,
Les deux rivaux penchés sur le bord des remparts
S'observent ; par instant, entre leurs mains rapides,
S'allume sous l'acier un éclair homicide ;
Tandis qu'à la lueur des flambeaux incertains,
Tous viennent, à voix basse, agiter leurs destins,
Eux, muets, haletants, vers une mort hâtive,
Pareils à des pêcheurs courbés sur une rive,

Se poussent à l'attaque, et, prompts à riposter,
Par l'injure et le fer tâchent de s'exciter.
Étur est plus ardent, mais don Paez plus ferme.
Ainsi que sous son aile un cormoran s'enferme,
Tel il s'est enfermé sous sa dague. Le mur
Le soutient ; à le voir, on dirait à coup sûr
Une pierre de plus dans les pierres gothiques
Qu'agitent les falots en spectres fantastiques.
Il attend. Pour Étur, tantôt d'un pied hardi,
Comme un jeune jaguar, en criant il bondit ;
Tantôt, calme à loisir, il le touche et le raille,
Comme pour l'exciter à quitter la muraille.
Le manège fut long. Pour plus d'un coup perdu,
Plus d'un bien adressé fut aussi bien rendu,
Et déjà leurs cuissards, où dégouttaient des larmes,
Laisaient voir clairement qu'ils saignaient sous leurs armes.
Don Paez, le premier parmi tous ces débats,
Voyant qu'à ce métier ils n'en finiraient pas :
« À toi, dit-il, mon brave, et que Dieu te pardonne ! »
Le coup fut mal porté, mais la botte était bonne,
Car c'était une botte à lui rompre du coup,
S'il l'avait attrapé, la tête avec le cou.
Étur l'évita donc, non sans peine, et l'épée
Se brisa sur le sol dans son effort trompée ;
Alors chacun saisit au corps son ennemi,
Comme après un voyage on embrasse un ami.
– Heur et malheur ! on vit ces deux hommes s'étreindre
Si fort, que l'un et l'autre ils faillirent s'éteindre,
Et qu'à peine leur cœur eut pour un battement
Ce qu'il fallait de place en cet embrassement.
– Effroyable baiser ! où nul n'avait d'envie
Que de vivre assez long pour prendre une autre vie ;
Où chacun en mourant regardait l'autre, et si,
En le faisant râler, il râlait bien aussi ;
Où, pour trouver du cœur les routes les plus sûres,
Les mains avaient du fer, les bouches des morsures.
– Effroyable baiser ! le plus jeune en mourut ;

Il blêmit tout à coup comme un mort, et l'on crut,
Quand on voulut après le tirer à la porte,
Qu'on ne pourrait jamais, tant l'étreinte était forte,
Des bras de l'homicide ôter le trépassé.
— C'est ainsi que mourut Étur de Guadassé.

Tout incorrects qu'ils étaient, ces vers avaient une qualité, ils étaient vivants. Le récit, au lieu de s'alanguir au rythme et à la rime, devenait plus vif que n'eût été la prose ; les contours des personnages se dessinaient bien dans leur âpreté ; c'était un allié qui arrivait aux poètes pittoresques et imagés, ennemis de l'épithète banale et de la périphrase classique.

Qu'on se rappelle qu'un instant auparavant, on avait sifflé, dans *Christine*, le mot *cheval* faisant rime.

— C'est bien ; descends de ton cheval,
Flatte le cou nerveux de ce noble animal.

Il est vrai que, le lendemain, le mot *cheval*, enfermé dans le vers, passait sans difficulté.

— C'est bien ; tu fais ce que je veux :
Descends de ton cheval, flatte son cou nerveux.

Il est vrai que *tu fais ce que je veux* était une cheville ; mais, en France, où l'on siffle presque toujours une hardiesse, on ne siffle jamais une cheville.

Au théâtre, la plupart de ces vers que nous venions d'applaudir eussent été chutés.

Dès cette première pièce, du reste, on remarquait de ces admirables apostrophes contre l'amour et contre les femmes, où jaillit dans toute sa vigueur le côté misanthropique du talent d'Alfred de Musset. À cette époque, ce n'était qu'un reflet des boutades de l'auteur de *Don Juan* ; depuis, quand le poète eut véritablement souffert, au lieu de sortir du caprice, de l'imitation ou de la fantaisie, elles s'élancèrent du plus profond du cœur, tout imprégnées de larmes, et quelquefois vertes de fiel ou rouges de sang.

Amour, fléau du monde, exécration folie,
Toi qu'un lien si frêle à la volupté lie,
Quand par tant d'autres nœuds tu tiens à la douleur !
Si jamais, par les yeux d'une femme sans cœur,
Tu peux m'entrer au ventre et m'empoisonner l'âme,
Ainsi que d'une plaie on arrache une lame,
Plutôt que comme un lâche on me voie en souffrir,
Je t'en arracherai, quand j'en devrais mourir !

Rappelez-vous ces vers quand vous lirez cette plainte pleine de sanglots que, cinq ou six ans plus tard, le poète adresse à Lamartine.

Où l'on vit dès le premier abord que le poète excellerait, c'était dans le détail des beautés féminines. Sous sa plume, le nu, qui se dessine un peu trop hardiment, frissonne et palpite, comme font les chairs sous le pinceau du Titien.

Oh ! dans cette saison de verdure et de force,
Où la chaude jeunesse, arbre à la rude écorce,
Couvre tout de son ombre, horizon et chemin,
Heureux, heureux celui qui frappe de la main
Le cou d'un étalon rétif, ou qui caresse
Les seins *étincelants* d'une folle maîtresse.

L'épithète est magnifique ; je ne l'ai vue nulle part ailleurs ; elle appartient bien au poète.

Cependant les rideaux, autour d'elle tremblant,
La laissaient voir pâmée aux bras de son amant ;
Œil humide, bras mort, tout respirait en elle
Les langueurs de l'amour, et la rendaient plus belle.
Sa tête, avec *ses seins*, roulait dans ses cheveux,
Pendant que sur son corps mille traces de feux,
Et sa joue empourprée et ses lèvres avides,
Qui se pressaient encor comme en des baisers vides,
Et son cœur gros d'amour, plus fatigué qu'éteint,
Tout d'une folle nuit vous eût rendu certain.

Les images sont crues, mais la passion les fait excuser ; ce

n'est point du libertinage à froid comme dans Parny ; ce ne sont plus de fausses imitations de l'antiquité comme dans Bertin. Les poètes du XVIII^e siècle eussent rendu indécemment la Vénus pudique. Non, dans les descriptions que nous venons de reproduire, le poète a la fièvre, son poulx bat cent vingt-cinq fois à la minute ; on n'en veut pas, quelque chose qu'il dise, à l'homme qui a le délire.

D'ailleurs, tous ces tableaux-là sont si ravissants :

Vous avez vu du Titien tout à l'heure, voici de l'Albane maintenant :

Comme elle est belle au soir, au rayon de la lune,
Peignant sur son col blanc sa chevelure brune !
Sous la tresse d'ébène on dirait, à la voir,
Une jeune guerrière avec son casque noir :
Son voile déroulé plie et s'affaisse à terre.
Comme elle est belle et noble, et comme avec mystère
L'attente du plaisir et le moment venu
Font, sous son collier d'or, frissonner son sein nu !

À côté de ces personnages en pleine lumière, il y avait une admirable entente du clair-obscur, témoin ces vers de Portia :

Qui ne sait que la nuit a de puissances telles,
Que les femmes y sont, comme les fleurs, plus belles,
Et que tout vent du soir qui les peut effleurer
Leur enlève un parfum plus doux à respirer.

Dans ce premier volume du jeune poète, l'héroïne est déjà la femme sensuelle mais sans cœur, enivrante mais infidèle : la Marco de *l'Enfant du siècle*, la Belcolor de *Franck*.

La Juana d'Orvado est infidèle à son amant. La Portia, plus excusable, ne l'est qu'à son mari ; il est vrai que le poète a le soin de nous montrer les circonstances aggravantes.

La main de Portia vient de tuer son mari ; Salti l'enlève, ils sont sur les lagunes, on vient de perdre Venise de vue.

— Portia, dit l'étranger, un vent plus doux commence
À se faire sentir. Chante-moi ta romance.

Peut-être que le seuil du vieux palais Luigi
Du pur sang de son maître était encore rougi ;
Que tous les serviteurs sur le drap funéraire
N'avaient pas achevé leur dernière prière.
Peut-être qu'alentour des sinistres apprêts,
Les moines, s'agitant comme de noirs cyprès,
En mêlant leurs soupirs aux cantiques des vierges,
N'avaient point, sur la tombe, encore éteint les cierges.
Peut-être de la veille avait-on retrouvé
Le cadavre perdu, le front sous un pavé ;
Son chien pleurait sans doute et le cherchait encore.
Mais, quand Salti parla, Portia prit sa mandore,
Mêlant sa douce voix, que l'écho répétait,
Au murmure moqueur du flot qui l'emportait.

Après ces deux poèmes et la comédie de *la Camargo*, de la Camargo qui fait tuer son amant dans un moment de jalousie, venaient les *Chansons à mettre en musique*.

Elles ont été mises en musique en grande partie, comme l'indiquait leur titre, par le pauvre Monpou. Poète et compositeur sont morts aujourd'hui ; mais les vers et la musique de *l'Andalouse* sont dans toutes les bouches.

L'Andalouse, grâce à la musique de Monpou, est devenue la plus populaire des chansons de de Musset. Grâce à une strophe retranchée, elle était sur tous les pianos.

Il était, en effet, difficile de faire chanter par une jeune fille :

Qu'elle est superbe en son désordre,
Quand elle tombe les seins nus,
Qu'on la voit béante se tordre
Dans un baiser de rage, et mordre
En criant des mots inconnus.

C'était ce côté sensuel, si éminent, comme art, dans de Musset, qu'à défaut de la pudeur, l'art mettait un voile à ses tableaux,

c'était ce côté sensuel qui le séparait des poètes de l'époque. Lamartine, Hugo, de Vigny n'avaient rien de pareil dans leurs œuvres. L'auteur des *Méditations* était rêveur et tendre, – l'auteur des *Odes et Ballades* était sombre et sévère, – l'auteur d'*Eloa*, gracieux et prude.

Byron lui-même, qui brisa tant de préjugés dans ses poèmes, n'atteignit jamais à la nudité des tableaux de de Musset. Dans Byron, toujours quelque magnifique voile de pourpre, quelque splendide écharpe d'Orient est jetée si adroitement sur l'héroïne, que, comme une draperie de peintre, elle cache ce qu'elle doit cacher.

Les héroïnes d'Alfred de Musset, elles, sont franchement nues, et, quand par hasard elles ont la chemise, la chemise est tellement froissée, déchirée, mise en lambeaux, que, comme dans certaine statues de Pradier, la chemise est plutôt restée pour laisser voir que pour cacher.

Le nom de Byron reviendra souvent dans cette étude. De Musset n'a rien pris aux poètes de l'antiquité, ou, quand il leur a pris, la pensée est défigurée par la forme, et son cœur, gros d'amour, plus fatigué qu'éteint, est une vague réminiscence du vers de Suétone :

Et lassata viris, sed non satiata recessit.

Si vague que soit cette réminiscence, peut-être n'en trouverait-on pas un second exemple.

De Musset n'a rien pris aux poètes nuageux du Nord, ni aux *Niebelungen*, ni à Ossian, excepté à ce dernier une seule pièce, imitée de loin, souvenir resté dans la tête plutôt que traduction copiée sur le livre.

Cette pièce appartient à la seconde publication, intitulée *Poésies diverses*, et qui eut lieu en 1831. La voici :

Pâle étoile du soir, messagère lointaine,
Dont le front sort brillant des voiles du couchant,
De ton portail d'azur, au sein du firmament,

Que regardes-tu dans la plaine ?
La tempête s'éloigne et les vents sont calmés ;
La forêt qui frémit pleure sur la bruyère ;
Le phalène doré dans sa course légère,
 Traverse les prés embaumés,
Que cherches-tu sur la terre endormie ?
Mais déjà vers les monts je te vois t'abaisser ;
Tu fuis en souriant, mélancolique amie,
Et ton tremblant regard est près de s'effacer.
Étoile qui descends sur la verte colline,
Triste larme d'argent du manteau de la nuit,
Toi qui regarde au loin le pâtre qui chemine,
Tandis que pas à pas son long troupeau le suit,
Étoile, où t'en vas-tu dans cette nuit immense ?
Cherches-tu sur la terre un lit dans les roseaux,
Ou t'en vas-tu si belle, à l'heure du silence,
Tomber comme une perle au sein profond des eaux ?
Ah ! si tu dois mourir, bel astre, et si ta tête
Va dans la vaste mer plonger ses blonds cheveux,
Avant de nous quitter, un seul instant arrête ;
Étoile de l'amour, ne descends pas des cieux.

Peut-être est-il curieux de mettre en regard de cette imitation la traduction d'un vieux poète classique, dont, par une de ces étranges anomalies dont l'Académie seule donne l'exemple, Alfred de Musset devait devenir le confrère.

Baour-Lormian, quelque soixante ans auparavant, avait publié les chants d'Ossian, comme il avait publié la *Jérusalem délivrée*, comme il avait publié cinquante mille vers à peu près oubliés.

Si oubliés que, lorsque Ponsard lui succéda à l'Académie, il chercha vainement un exemplaire de ces poésies ; – Chamerot, Techener, Leclerc se mirent inutilement en quête, – tout avait disparu. Un dernier espoir restait au récipiendaire : Baour-Lormian avait légué à un vieux domestique tout ce qui lui restait de volumes de lui. Il lui en restait beaucoup, à ce qu'il paraît.

Ponsard s'enquit du domestique. Il était parti en Amérique

avec son bagage, le croyant de placement plus facile là-bas qu'ici.

Ponsard lui écrivit, offrant de lui payer un exemplaire des œuvres de son maître ce qu'il voudrait.

Le vieux domestique répondit qu'il était désolé, mais qu'il avait vendu aux épiciers de New-York toute la pacotille au poids.

Ponsard dut se résigner. — L'auteur de *Mahomet II* et d'*Oma-sis* semblait avoir tout emporté avec lui dans son tombeau.

Si Ponsard avait eu l'idée de me venir trouver, je lui eusse donné cent, deux cents, quatre cents vers de Baour-Lormian, conservés non pas dans ma bibliothèque, mais dans ma mémoire, et, entre autres, ceux-ci, puisés à la même source que nous venons de citer :

Ainsi qu'une jeune beauté,
 Silencieuse et solitaire,
 Du sein du nuage argenté,
 La lune sort avec mystère.
 Fille aimable du ciel, à pas lents et sans bruit,
 Tu glisses dans les airs où brille ta couronne,
 Et ton passage s'environne
 Du cortège pompeux des soleils de la nuit.
 Que fais-tu loin de nous, quand l'aube blanchissante
 Efface à nos yeux attristés
 Ton sourire charmant et tes molles clartés ?
 Vas-tu, comme Ossian, plaintive et gémissante,
 Dans l'asile de la douleur,
 Ensevelir ta beauté languissante,
 Fille aimable du ciel, connais-tu le malheur ?

Alfred de Musset n'a rien pris non plus aux Allemands modernes, ni à Uhland, ni à Goethe, ni à Schiller.

Nous le répétons, Byron seul avait aidé de Musset dans sa forme.

Et lui le sent bien. Voyez plutôt dans la dédicace du *Spectacle dans un fauteuil*, — dédicace adressée à son ami Tatet, mort com-

me lui.

Je ne fais pas grand cas pour moi de la critique ;
Toute mouche qu'elle est, c'est rare qu'elle pique !
On m'a dit, l'an passé, que j'imitais Byron ;
Vous qui me connaissez, vous savez bien que non.
Je hais comme la mort l'état de plagiaire.
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre ;
C'est bien peu, je le sais, que d'être homme de bien ;
Mais toujours est-il vrai que je n'exhume rien.

Je crois que c'est plutôt la faute de la critique que la faute de de Musset, s'il s'accuse de ressembler à Byron. – La critique, brutale comme toujours, lui aura brutalement dit : « Vous imitez Byron. » Et de Musset, qui n'avait jamais sciemment imité le poète anglais, a brutalement répondu : « Non ! »

La critique eût dû dire : « Vous avez des analogies de tempérament avec Byron, vous êtes son parent, – vous êtes de sa famille, – vous marchez parfois de la même allure que lui. »

Le poète alors se fût étudié lui-même et n'eût pas répondu : « Non ! »

Mais elle lui a dit : « Vous êtes son ombre, – vous êtes son reflet. » Le poète, qui sentait sa valeur, a répondu : « Vous mentez, je suis un corps. »

Et il avait raison.

Qu'on dise à un homme : « Vous avez les cheveux noirs comme un tel », ou : « Vous avez les yeux bleus comme un tel », il l'admettra.

Mais qu'on lui dise : « Vous êtes tout le portrait d'un tel », fût-ce de son père, il niera.

Et cependant, une chose qui n'est point niable pour quiconque a lu le *Don Juan* de Byron, c'est que voici deux ou trois strophes de *Mardoche* qui sont bien de la famille du poète anglais :

XLI

Heureux, un amoureux ! – Il ne s'inquiète pas
 Si c'est plage ou gravier dont s'attarde son pas.
 On en rit. – C'est hasard s'il n'a heurté personne.
 Mais sa folie au front lui met une couronne,
 À l'épaule une pourpre, et, devant son chemin,
 La flûte et les flambeaux comme au jeune Romain.
 Tel était celui-ci qu'à sa mine inquiète
 On eût pris pour un fou, si non pour un poète ;
 Car vous verriez plutôt une moisson sans pré,
 Sans serrure une porte, et sans nièce un curé...

XLII

.
 Que sans manie un homme ayant l'amour dans l'âme.

XLIV

Muses ! depuis le jour où John Bull en silence
 Vit jadis par Brummel, en dépit de la France,
 Les gilets blancs proscrits et jusques aux talons
 (Exemple monstrueux !) traîner les pantalons ;
 Jusqu'à ces heureux temps où nos compatriotes
 Enfin, jusqu'à mi-jambe, ont relevé leurs bottes,
 Et, ramenant au vrai tout un siècle enhardi,
 Dégagé du maillot le mollet du dandy !
 Si jamais, retroussant sa royale moustache,
 Gentilhomme en plein vent fit siffler sa cravache ;

XLV

D'un air tendre et rêveur, si jamais merveilleux,
 Pour montrer une bague, écarta ses cheveux,
 Oh ! surtout si jamais manchon aristocrate
 Fit follement plier la douillette écarlate ;
 Ou si jamais, pareil à l'étoile du soir,
 Put, sous un voile épais, scintiller un œil noir,
 Ô muses d'Hélicon ! ô chastes Piérides !
 Vous qui du double roc buvez les eaux rapides,
 Dites, ne fut-ce pas lorsque, la canne en l'air,
 Mardoche en sautillant passa comme un éclair ?

Nous ne nions pas que le verre ne soit à de Musset mais, à coup sûr, cette fois, le vin qu'il nous fait boire est tiré de la cave de Byron.

Maintenant, direz-vous, sans Byron, est-ce que de Musset n'eût point existé ?

C'est comme si vous me disiez : « Sans Rubens, aurions-nous Delacroix ? »

Certainement, vous auriez Delacroix, sans telle ou telle nuance, sans telle ou telle teinte.

Ou encore, qui sait ? Si Rubens n'avait point existé, Delacroix aurait trouvé telle ou telle nuance, telle ou telle teinte. Il eût été le premier qui l'eût trouvée, voilà tout, au lieu d'être le second qui s'en soit servi.

Supposez que la peinture n'ait point été inventée avant M. Ingres, ni la poésie avant M. de Pongerville.

Certes, M. de Pongerville n'inventera pas la poésie, ni M. Ingres la peinture.

Mais qu'il n'y ait eu ni peinture avant Delacroix, ni poésie avant de Musset, Delacroix et de Musset inventeront la peinture et la poésie, attendu qu'ils sont par eux-mêmes, et qu'ils seraient, par conséquent, quand même d'autres n'auraient point été.

Ainsi donc, ce premier volume de de Musset révélait un poète, un mâle, un générateur.

Il était bien jeune, cependant ; mais la génération avait mûri vite :

Hugo publiait à vingt ans ; Lamartine, à vingt trois. De Musset était de 1810, il avait vingt ans à peine.

Écoutez ce que le poète dit de lui-même sur la première page de son livre.

Ce livre est toute ma jeunesse ;
Je l'ai fait, sans presque y songer.
Il y paraît, je le confesse,
Et j'aurais pu le corriger.
Mais, quand l'homme change sans cesse,

Au passé, pourquoi rien changer ?
Va-t'en pauvre oiseau passager,
Que Dieu te mène à ton adresse !
Qui que tu sois qui me liras,
Lis-en le plus que tu pourras,
Et ne me condamne qu'en somme.
Mes premiers vers sont d'un enfant,
Les seconds d'un adolescent,
Les derniers à peine d'un homme.

Comme toujours, la critique a dit de de Musset que sa première publication était la meilleure.

La tactique est connue : quand la critique n'essaye pas de tuer l'auteur avec les autres, elle essaye de le tuer avec lui-même.

La critique a dit la même chose d'Hugo, en exaltant les *Odes et Ballades* au-dessus des *Feuilles d'automne* et des *Orientales* ; la même chose de Lamartine, en mettant les *Méditations poétiques* au-dessus des *Harmonies*, de la *Chute d'un ange* et de *Jocelyn* ; la même chose de Béranger, en louant ses premières chansons au détriment des dernières.

La critique mentait.

Dans chacun des hommes que nous venons de citer, dans de Musset surtout, il y a eu progrès.

II

En 1831, Alfred de Musset publia un second volume de poésies. Ce volume ne contenait que sept pièces :

Les Vœux stériles, – *Octave*, – *Les Secrètes Pensées de Raphaël*, – *Pâle Étoile du soir*, – *Chanson*, – *À papa*, – *À Juana*.

Dès cette seconde publication se révèle déjà cette disposition malade qui tirera plus tard du cœur du poète des cris si désespérés, et qui fera pour lui, de la vie, un de ces fruits du lac Asphaltique, vermeils et veloutés au dehors, pleins de cendres et d'amertume au dedans.

Nous disons *disposition malade*, parce que pour nous, là où il y a amertume et injustice dans l'appréciation de la vie que Dieu nous fait, il y a maladie. Notre génie, c'est notre tempérament ; nous naissons arbres animés pour produire certains fruits ; quelquefois la société nous greffe à l'aide de l'éducation, mais les vrais producteurs sont les arbres et les poètes de la nature.

Seulement, lorsque c'est le corps qui est malade, il arrive souvent que la souffrance physique épure l'âme ; quand, au contraire, c'est l'âme qui est atteinte, du spleen, de la nostalgie, de la misanthropie, elle gangrène et tue le corps.

Mais il ne faut pas plus en vouloir aux âmes malades qu'aux arbres amers ; – sans doute les âmes malades ont leur mission comme les arbres amers leur influence, toutes deux bienfaisantes peut-être. Qui rendait justice au quinquina, tant que l'on a ignoré que son écorce guérissait de la fièvre ?

Aimons donc le plus que nous pouvons, restons indifférents s'il nous est impossible d'aimer ; mais ne haïssons jamais.

Ainsi, en 1831, c'est-à-dire à vingt-deux ans à peine, – sinon riche, du moins loin de la misère, beau, déjà applaudi, reçu en frère par tout ce qui était grand, quel droit, s'il n'a reconnu lui-même cette infirmité dont nous parlions tout à l'heure, quel droit le poète a-t-il de dire de lui :

Je suis jeune ; j'arrive. À moitié de ma route,
Déjà las de marcher, je me suis retourné.
La science de l'homme est le mépris sans doute ;
C'est un droit de vieillard qui ne m'est pas donné.
Mais qu'en dois-je penser ? Il n'existe qu'un être
Que je puisse en entier et constamment connaître,
Sur qui mon jugement puisse au moins faire foi,
Un seul, – je le méprise, – et, cet être, c'est moi.

Quand un auteur dit ces choses-là de lui-même, il met bien à l'aise l'homme qui veut faire sur lui une consciencieuse étude.

Aussi, entendez l'auteur s'écrier :

À l'action ! au mal ! Le bien reste ignoré.
– Allons, cherche un égal à des maux sans remède.
Malheur à qui nous fit le sens dénaturé ;
Le mal cherche le mal, et qui souffre nous aide.

Cinquante vers plus loin, comme Escousse et Lebras – autres âmes malades –, l'auteur en est au suicide.

Tu te gonfles, mon cœur ? – Des pleurs, le croirais-tu ?
Tandis que j'écrivais ont baigné mon visage.
Le fer me manque-t-il, ou ma main sans courage
A-t-elle lâchement glissé sur mon sein nu ?
– Non, rien de tout cela. Mais, si loin que la haine
De cette destinée aveugle et sans pudeur
Ira, j'y veux aller ! – J'aurai du moins le cœur
De la mener si bas, que la honte lui prenne.

Remarquez que nous ne citons pas ces vers comme des beautés ; non. Ils sont durs, difficiles, mal tournés, mal rimés. Nous les donnons comme des preuves de cette maladie de l'âme dont nous avons parlé.

Il y a, Dieu merci, de magnifiques pages à opposer à ces pauvretés.

C'est chez de Musset surtout qu'éclôt et fleurit la courtisane sans cœur, vampire du sang et de la fortune. – Nous avons déjà vu Portia ; mais Portia n'est encore que l'épouse adultère.

Nous avons vu la Carmago ; mais la Carmago n'est que la badine jalouse, et, du moment qu'il y a jalousie, quelque chose palpite encore dans la poitrine de la femme.

Mais, attendez, nous arriverons vite à la femme au cœur de bronze ; puis nous passerons à la femme au cœur de marbre ; puis à la femme qui n'aura pas de cœur du tout.

Voici la femme au cœur de bronze ; – ce cœur s'est amolli sous un rayon d'amour :

Ni ce moine rêveur, ni ce vieux charlatan
N'ont deviné pourquoi Mariette est mourante.

Elle est frappée au cœur, la belle indifférente ;
Voilà son mal, – elle aime ! – Il est cruel pourtant
De voir, entre les mains d'un cafard et d'un âne,
Mourir cette superbe et jeune courtisane.
Mais chacun a son jour et le sien est venu...
– Pour moi, je ne crois pas à ce mal inconnu ;
Tenez, la voyez-vous, seule, au pied de ces arbres,
Chercher l'ombre profonde et la fraîcheur des marbres,
Et plonger dans le bain ses membres en sueur ?
Je gagerais mes os qu'elle est frappée au cœur.
Regardez... C'est ici, sous ces longues charmilles,
Qu'hier encore, dans ses bras, loin des rayons du jour,
Ont pâli les enfants des plus nobles familles ;
Là s'exerçait dans l'ombre un redoutable amour ;
Là, cette Messaline ouvrait ses bras rapaces
Pour changer en vieillards ses frêles favoris,
Et, répandant la mort sous des baisers vivaces,
Buvait avec fureur ses éléments chéris :
L'or et le sang...

Voilà la courtisane en vers ; c'est la femme au cœur de bronze, dont le cœur cependant peut s'amollir et même se fondre à la flamme ardente de l'amour.

Maintenant, voici la courtisane en prose – la femme au cœur de marbre, que rien ne fond ni n'amollit.

Lisez, c'est le type de tout ce que l'on a fait depuis dans le même genre ; car, si l'ivraie pousse sans être semée, à plus forte raison pousse-t-elle quand on la sème.

Ceci est triste et mauvais comme fond, mais c'est véritablement beau comme forme.

C'est Alfred de Musset qui parle ; son héros, c'est lui-même :

« À peine entré, je me lançai dans le tourbillon de la valse ; cet exercice, vraiment délicieux, m'a toujours été cher ; je n'en connais pas de plus noble et qui soit plus digne en tout d'une belle femme et d'un jeune garçon. Toutes les danses, auprès de celle-là, ne sont que des conventions insipides ou des prétextes

pour les entretiens les plus insignifiants. C'est véritablement posséder une femme, que de la tenir une demi-heure dans ses bras, et de l'entraîner ainsi palpitante, malgré elle, et non sans quelque risque ; de telle sorte que l'on ne pourrait dire si on la protège ou si on la force. Quelques-unes se livrent alors avec une si voluptueuse pudeur, avec un si doux et si pur abandon, qu'on ne sait si ce que l'on ressent près d'elles est du désir ou de la crainte, et si, en les serrant sur son cœur, on se pâmerait ou on les briserait comme des roseaux. L'Allemagne, où l'on a inventé cette danse, est, à coup sûr, un pays où l'on aime.

» Je tenais dans mes bras une superbe danseuse d'un théâtre d'Italie, venue à Paris pour le carnaval : elle était en costume de bacchante, avec une robe de peau de panthère. Jamais je n'ai vu rien de si languissant que cette créature ; elle était grande et mince, et, tout en valsant avec une rapidité extrême, elle avait l'air de se traîner. À la voir, on eût dit qu'elle devait fatiguer son valseur, mais on ne la sentait pas. Elle courait comme par enchantement.

» Sur son sein était un bouquet énorme, dont les parfums m'enivraient malgré moi. Au moindre mouvement de mon bras, je la sentais plier comme une liane des Indes, pleine d'une mollesse si douce et si sympathique, qu'elle m'entourait comme d'un voile de soie embaumée. À chaque tour, on entendait à peine un léger froissement de son collier sur sa ceinture de métal ; elle se mouvait si divinement, que je croyais voir un bel astre, et tout cela avec un sourire comme une fée qui va s'envoler. La musique de la valse, tendre et voluptueuse, avait l'air de lui sortir des lèvres, tandis que sa tête, chargée d'une forêt de cheveux noirs tressés en nattes, penchait en arrière, comme si son col eût été trop faible pour la porter.

» Lorsque la valse fut finie, je me jetai sur une chaise au fond d'un boudoir ; mon cœur battait, j'étais hors de moi. "Ô mon Dieu !" m'écriais-je, "comment cela est-il possible ? ô monstre superbe ! ô beau reptile ! comme tu enlaces, comme tu ondoies, douce couleuvre, avec ta peau souple et tachetée ! comme ton

cousin le serpent t'a appris à te rouler autour de l'arbre de la vie, avec la pomme dans les lèvres ! Ô Mélusine ! Mélusine ! les cœurs des hommes sont à toi, tu le sais bien, enchanteresse, avec ta moelleuse langueur, qui n'a pas l'air d'en douter ! tu sais bien que tu perds, tu sais bien que tu noies, tu sais bien que l'on va souffrir lorsqu'on t'aura touchée ; tu sais bien qu'on meurt de tes sourires, du parfum de tes fleurs, du contact de tes voluptés. Voilà pourquoi tu te livres avec tant de mollesse ; voilà pourquoi ton sourire est si doux, tes fleurs si fraîches ; voilà pourquoi tu poses si doucement ton bras sur nos épaules ! Ô Dieu ! ô Dieu ! que veux-tu donc de nous ? » »

Certes, voilà de la prose aussi belle que les plus beaux vers ; c'est une extase érotique, mais c'est de l'extase. La corde étant si fortement tendue, il n'est point étonnant qu'elle se détende avec un gémissement.

Voilà la glorification de la femme belle, suave et voluptueuse. Il était bien facile de la faire bonne ; mais l'esprit ou plutôt le cœur du poète n'est pas tourné à la femme consolatrice, à la femme ange ; non, plus la femme sera belle, plus, sous cette décevante enveloppe, elle portera de mauvais instincts.

Un autre remerciait et glorifierait la nature d'avoir créé un pareil type. Alfred de Musset la maudit.

Écoutons son anathème :

« Le professeur Halle a dit un mot terrible : “La femme”, a-t-il dit, “est la partie nerveuse de l'humanité, et l'homme la partie musculaire.” Humboldt lui-même, ce savant sérieux, a dit qu'autour des nerfs humains était une atmosphère invisible. Je ne parle point des rêveurs qui suivent le vol tournant des chauves-souris de Spallanzani, et qui pensent avoir trouvé un sixième sens à la nature. *Telle qu'elle est, ses mystères sont bien assez redoutables, ses puissances bien assez profondes, à cette nature qui nous crée, nous raille et nous tue*, sans qu'il faille encore épaissir les ténèbres qui nous entourent ! Mais quel est l'homme qui croit avoir vécu s'il nie la puissance des femmes, s'il n'a jamais senti

ce je ne sais quoi indéfinissable, ce magnétisme énervant qui, au milieu d'un bal, au bruit des instruments, à la chaleur qui fait pâlir les lustres, sort peu à peu d'une jeune femme, l'électrise elle-même et voltige autour d'elle, comme le parfum des aloès sur l'encensoir qui se balance au vent.

» J'étais frappé d'une stupeur profonde ; qu'une semblable ivresse existât quand on aime, cela ne m'était pas nouveau : je savais ce que c'était que cette auréole dont rayonne la bien-aimée ; mais exciter de tels battements de cœur, évoquer de pareils fantômes, rien qu'avec la beauté des fleurs et la peau bigarrée d'une bête féroce, avec de certains mouvements, une certaine façon de tourner en cercle qu'elle a appris de quelque baladin, avec les contours d'un beau bras, et cela sans une parole, sans une pensée, sans qu'elle daigne paraître le savoir ! Qu'était donc le chaos, si c'est là l'œuvre des sept jours ?

» Ce n'était pourtant pas de l'amour que je ressentais, et je ne puis dire autre chose, sinon que c'était de la soif. Pour la première fois de ma vie, je sentais vibrer dans mon être une corde étrangère à mon cœur ; la vue de ce bel animal en avait fait rugir un autre dans mes entrailles. Je sentais bien que je n'aurais pas dit à cette femme que je l'aimais, ni même qu'elle me plaisait, ni même qu'elle était belle. Il n'y avait rien sur mes lèvres que l'envie de baiser les siennes, de lui dire : "Ces bras nonchalants, fais-m'en une ceinture ; cette tête penchée, appuie-la sur moi ; ce doux sourire, colle-le sur ma bouche." Mon corps aimait le sien. J'étais pris de beauté, comme on est pris de vin...

» Le souper fut splendide ; mais je ne fis qu'y assister ; je ne pouvais toucher à rien, les lèvres me défaillaient.

» — Qu'avez-vous donc ? me dit Marco.

» Mais je restai comme une statue, et la regardai de la tête aux pieds dans un muet étonnement.

» Elle se mit à rire, Desgenais aussi, qui nous observait de loin ; devant elle était un grand verre de cristal taillé en forme de coupe, qui reflétait sur mille facettes étincelantes la lumière des

lustres, et qui brillait comme les sept couleurs de l'arc-en-ciel. Elle étendit son bras nonchalant et l'emplit jusqu'au bord d'un flot doré d'un vin de Chypre, de ce vin sucré d'Orient que j'ai trouvé si amer plus tard sur la grève déserte du Lido.

» — Tenez, dit-elle en me le présentant, *per voi, bambino mio*.

» — Pour toi et moi, lui dis-je en lui présentant le verre à mon tour.

» Elle y trempa les lèvres, et je le vidai avec une tristesse qu'elle sembla lire dans mes yeux.

» — Est-ce qu'il est mauvais ? dit-elle.

» — Non, répondis-je.

» — Ou si vous avez mal à la tête ?

» — Non.

» — Ou si vous êtes las ?

» — Non.

» — Ah ! donc, c'est un ennui d'amour ?

» En parlant ainsi dans son jargon, ses yeux devenaient sérieux. Je savais qu'elle était de Naples, et, malgré elle, en parlant d'amour, son Italie lui battait dans le cœur...

» Au milieu du bacchanal, la belle Marco restait muette, ne buvant pas, appuyée tranquillement sur son bras nu et laissant rêver sa paresse. Elle ne semblait ni étonnée ni émue.

» — N'en voulez-vous pas faire autant qu'eux ? lui demandai-je ; vous qui m'avez offert du vin de Chypre tout à l'heure, ne voulez-vous pas y goûter aussi ?

» Je lui versai en disant cela un grand verre plein jusqu'au bord. Elle le souleva lentement, le but d'un trait, puis le reposa sur la table et reprit son attitude distraite.

» Plus j'observais cette Marco, plus elle me paraissait singulière ; elle ne prenait plaisir à rien, mais ne s'ennuyait non plus de rien. Il paraissait aussi difficile de la fâcher que de lui plaire ; elle faisait ce qu'on lui demandait, mais rien de son propre mouvement. Je songeais au repos du génie éternel, et je me disais que, si cette pâle statue devenait somnambule, elle ressemblerait à

Marco.

» — Es-tu bonne ? es-tu méchante ? lui disais-je, triste ou gaie ? As-tu aimé ? Veux-tu qu'on t'aime ? Aimes-tu l'argent, le plaisir ? quoi ? Les chevaux, la champagne, le bal ? Qui te plaît ? À quoi rêves-tu ?

» Et à toutes ces demandes le même sourire de sa part, un sourire sans joie, sans peine, qui voulait dire : "Qu'importe ?" et rien de plus.

» J'approchai mes lèvres des siennes ; elle me donna un baiser distrait et nonchalant comme elle ; puis elle porta son mouchoir à sa bouche.

» — Marco, lui dis-je, malheur à qui t'aimerait !

» Elle abaissa sur moi son œil noir, puis le leva au ciel ; et, mettant un doigt en l'air, avec ce geste italien qui ne s'imité pas, elle prononça doucement le grand mot féminin de son pays :

» — *Forse*.

» Cependant on servit le dessert ; plusieurs des convives s'étaient levés : les uns fumaient, d'autres s'étaient mis à jouer, un petit nombre restait à table, les femmes dansaient, d'autres s'endormaient ; l'orchestre revint ; les bougies pâlissaient, on en remit d'autres. Je me souvins du souper de Pétrone, où les lampes s'éteignent autour des maîtres assoupis, tandis que des esclaves entrent sur la pointe du pied et volent l'argenterie. Au milieu de tout cela, les chansons allaient toujours, et trois Anglais, trois de ces figures mornes dont le continent est l'hôpital, continuaient, en dépit de tout, la plus sinistre ballade qui soit sortie de leurs marais.

» — Viens, dis-je à Marco, partons.

» Elle se leva et prit mon bras...

» En approchant du logis de Marco, mon cœur battit avec violence. Je ne pouvais parler. Je n'avais aucune idée d'une femme pareille. Elle n'éprouvait ni désir ni dégoût, et je ne savais que penser de voir trembler ma main près de cet être immobile.

» La chambre était comme elle, sombre et voluptueuse ; une

lampe d'albâtre l'éclairait à demi. Les fauteuils et le sofa étaient moelleux comme des lits, et je crois que tout y était fait de duvet et de soie. En entrant, je fus frappé d'une forte odeur de pastilles turques, non pas de celles que l'on vend ici dans les rues, mais de celles de Constantinople, qui sont les plus nerveux et les plus dangereux des parfums. Elle sonna. Une fille de chambre entra ; elle passa avec elle dans son alcôve sans dire un mot, et, quelques instants après, je la vis couchée, appuyée sur son coude et toujours dans la posture nonchalante qui lui était habituelle.

» J'étais debout et je la regardais. Chose étrange ! plus je l'admirais et plus je la trouvais belle, plus je sentais s'évanouir les désirs qu'elle m'inspirait. Je ne sais si ce fut un effet magnétique, son silence et son immobilité me gagnaient. Je fis comme elle, je m'étendis sur un sofa en face du balcon, et le froid de la mort me descendit dans l'âme.

» Les battements du sang dans les artères sont une étrange horloge, qu'on ne sent vibrer que la nuit. L'homme, abandonné alors par les objets extérieurs, retombe sur lui-même. Il s'entend vivre, malgré la fatigue et la tristesse. Je ne pouvais fermer les yeux. Ceux de Marco étaient fixés sur moi. Nous nous regardions en silence et lentement, si l'on peut parler ainsi.

» — Que faites-vous ? dit-elle enfin ; ne venez-vous pas près de moi ?

» — Si fait, lui répondis-je. Vous êtes bien belle !

» Un faible soupir se fit entendre, semblable à une plainte. Une des cordes de la harpe de Marco venait de se détendre. Je tournai la tête au bruit, et je vis que la pâle teinte des premiers rayons de l'aurore colorait les croisées.

» Je me levai et j'ouvris les rideaux. Une vive lumière pénétra dans la chambre. Je m'approchai d'une fenêtre et m'y arrêtai quelques instants ; le ciel était pur, le soleil sans nuages.

» — Viendrez-vous donc ? répéta Marco.

» Je lui fis signe d'attendre encore.

» Comme un liège qui plonge dans l'eau semble inquiet sous

la main qui le renferme, et glisse entre les doigts pour remonter à la surface, ainsi s'agitait en moi quelque chose que je ne pouvais ni vaincre ni écarter. L'aspect des allées du Luxembourg (sur lesquelles donnait la fenêtre) me fit bondir le cœur et toute autre pensée s'évanouit. Que de fois sur les petits tertres, faisant l'écobuissonnière, je m'étais étendu sous l'ombrage avec quelque bon livre, tout plein de folle poésie ; car, hélas ! c'étaient là les débauches de mon enfance ; je retrouvais tous ces souvenirs lointains sur les arbres dépouillés, sur les herbes flétries des parterres. Là, quand j'avais dix ans, je m'étais promené avec mon frère et mon précepteur, jetant du pain à quelques pauvres oiseaux transis ; là, assis dans un coin, j'avais regardé durant des heures danser en rond des petites filles ; j'écoutais battre mon cœur naïf aux refrains de leurs chansons enfantines ; là, rentrant du collège, j'avais traversé mille fois la même allée, perdu dans un vers de Virgile et chassant du pied un caillou. "Oh ! mon enfance ! vous voilà", m'écriai-je ; "oh ! mon Dieu ! vous voilà ici."

» Je me retournai, Marco s'était endormie ; la lampe s'était éteinte, la lumière du jour avait changé tout l'aspect de la chambre ; les tentures qui m'avaient semblé d'un bleu d'azur étaient d'une teinte verdâtre et fanée, et Marco, la belle statue, étendue dans l'alcôve, était livide comme une morte.

» Je frissonnai malgré moi ; je regardai l'alcôve, puis le jardin ; ma tête épuisée s'alourdissait ; je fis quelques pas et j'allai m'asseoir devant un secrétaire ouvert près d'une autre croisée. Je m'y étais appuyé et regardais machinalement une lettre dépliée qui avait été laissée dessus ; elle ne contenait que quelques mots ; je la lus plusieurs fois de suite sans y prendre garde, jusqu'à ce que le sens en devînt intelligible à ma pensée. À force d'y revenir, j'en fus frappé tout à coup, quoiqu'il ne me fût pas possible de tout saisir ; je pris le papier et lus ce qui suit avec une mauvaise orthographe :

» "Elle est morte hier à onze heures du soir. Elle se sentait

défaillir ; elle m'a appelée et elle m'a dit : *Je vais rejoindre mon camarade ; tu vas aller à l'armoire, tu vas décrocher le drap qui est au clou, c'est le pareil de l'autre.* Je me suis jetée à genoux en pleurant ; mais elle étendait la main en criant : *Ne pleure pas, ne pleure pas...* Et elle a poussé un tel soupir..."

» Le reste était déchiré. — Je ne puis rendre l'effet que cette lecture sinistre produisit sur moi. Je retournai le papier : je vis l'adresse de Marco, la date de la veille.

» — Elle est morte ! et qui donc est morte ? m'écriai-je involontairement en allant à l'alcôve ; morte, qui donc ? qui donc ?

» Marco ouvrit les yeux ; elle me vit assis sur son lit, la lettre à la main.

» — C'est ma mère, dit-elle, qui est morte. Vous ne venez donc pas près de moi ?

» En disant cela, elle étendit la main.

» — Silence ! lui dis-je ; dors, et laisse-moi là.

» Elle se retourna et se rendormit. Je la regardai quelque temps, jusqu'à ce que, m'étant assuré qu'elle ne pouvait plus m'entendre, je m'éloignai et sortis doucement. »

Certes, voilà quelques pages écrites avec un pittoresque merveilleux, une forme irréprochable. Voilà un poème en quelques lignes, aussi triste, aussi fantastique, aussi émouvant que possible ; seulement, à la suite de ce poème, on cherche quelques mots qui disent : « Je me réveillai. Par bonheur, ce que je croyais une réalité n'était qu'un rêve. »

Point. L'auteur était bien éveillé lorsqu'il a tracé les contours de ce joli monstre de velours et de soie, sphinx plus impitoyable que celui de Daulis, qui ne dévorait que ceux qui ne devinaient point son énigme.

Non, le sphinx Marco dévore tout le monde ; le sphinx Marco danse, soupe et raccroche le soir même où sa mère est morte, comme Portia prend sa mandore et chante une heure après que son mari a été tué par son amant.

Comment voulez-vous que de pareilles choses soient sympa-

thiques à d'autres qu'à ceux qui, comme le poète, ont cette fatale maladie de l'âme qui leur fait voir la femme toujours pareille à la sirène antique, belle du haut seulement, mais du bas terminée en queue de poisson ; *desinens in piscem formosa superne*.

Et encore, si Portia était une exception, si la Camargo était une exception, si Mariette était une exception, si Marco était une exception, non-seulement on admirerait, comme on est forcé d'admirer toujours, mais on comprendrait, ce qui ne gêne rien à l'admiration ; non, c'est un parti pris, toutes les héroïnes du poète seront ainsi ; parce qu'une femme l'a trompé, toutes seront parjures ; parce qu'une femme aura manqué de cœur envers lui, aucune n'aura de cœur.

Tenez, voyez Belcolor :

Le soleil paraît. FRANCK s'éveille. STRANIO, jeune paladin, et sa maîtresse, MONNA BELCOLOR, passent à cheval.

STRANIO

Holà ! dérange-toi, manant, pour que je passe.

FRANCK

Attends que je me lève et prends garde à tes pas.

STRANIO

Chien, lève-toi plus vite, ou reste sur la place.

FRANCK

Tout beau ! l'homme à cheval, tu ne passeras pas ;

Dégaine-moi ton sabre, ou c'est fait de ta vie.

Allons, pare ceci.

(Ils se battent ; Stranio tombe.)

BELCOLOR, à Franck

Comment t'appelles-tu ?

FRANCK

Charles Franck.

BELCOLOR

Tu me plais, et tu t'es bien battu.

Ton pays ?

FRANCK

Le Tyrol.

BELCOLOR

Me trouves-tu jolie ?

FRANCK

Belle comme un soleil.

BELCOLOR

J'ai dix-huit ans ; et toi ?

FRANCK

Vingt ans.

BELCOLOR

Monte à cheval, et viens souper chez moi.

Vous voyez que tout cela est bien de la même famille ; mauvaise famille, sur ma foi !

Portia, qui chante, quand son mari est mort depuis une heure !

Marco, qui danse, quand sa mère est morte de la veille !

Belcolor, qui emmène souper le meurtrier de son amant, quand son amant râle encore !

Aussi, vous allez voir le joli ménage que cela fait.

MONNA BELCOLOR et FRANCK, assis dans un kiosque.

BELCOLOR

Comment as-tu gagné, ce soir, au lansquenet ?

FRANCK

Qu'importe ? Je ne sais. Je n'ai plus de mémoire.

Voyons, viens dans mes bras, laisse-moi t'admirer ;

Parle, réveille-moi, conte-moi ton histoire.

Quelle superbe nuit ! Je suis prêt à pleurer.

BELCOLOR

Si tu veux t'éveiller, dis-moi plutôt la tienne.

FRANCK

Nous sommes trop heureux pour que je m'en souviennne.

.

Parle, parle, je veux t'entendre jusqu'au bout.

Allons, un beau baiser, et c'est moi qui le donne ;

Un baiser pour ta vie, et qu'on me dise tout.

BELCOLOR, *soupirant*

Oh ! je n'ai pas toujours vécu comme l'on pense.

Ma famille était noble et puissante à Florence ;
 On nous a ruinés. Ce n'est que le malheur
 Qui m'a forcée à vivre aux dépens de l'honneur.
 Mon cœur n'était pas fait...

FRANCK

Toujours la même histoire !

Voilà peut-être ici la vingtième catin
 À qui je la demande, et toujours ce refrain !
 Qui donc ont-elles vu d'assez sot pour y croire ?
 Mon Dieu, dans quel borbier me suis-je donc jeté ?
 J'avais cru celle-ci plus forte, en vérité.

BELCOLOR

Quand mon père mourut...

FRANCK

Assez, je t'en supplie ;

Je me ferai conter le reste par Julie,
 Au premier carrefour où je la trouverai.

(Silence.)

Dis-moi, ce jour fameux que tu m'as rencontré,
 Pourquoi, par quel hasard, par quelle sympathie
 T'es-tu de m'emmener senti la fantaisie ?
 J'étais couvert de sang, poudreux et mal vêtu.

BELCOLOR

Je te l'ai déjà dit : tu t'étais bien battu.

FRANCK

Parlons sincèrement. Je t'ai semblé robuste ;
 Tes yeux, ma chère enfant, n'ont pas deviné juste.
 Je comprends qu'une femme aime les portefaix ;
 C'est un goût comme un autre, il est dans la nature ;
 Mais, moi, si j'étais femme, et si je les aimais,
 Je n'irais pas chercher mes gens à l'aventure :
 J'irais tout simplement les prendre aux cabarets ;
 J'en ferais lutter six, et puis je choisirais.
 Encore un mot. Cet homme à qui je t'ai volée
 T'entretenait, sans doute ? Il était ton amant ?

BELCOLOR

Oui.

FRANCK

Cette affreuse mort ne t'a pas désolée ?
Cet homme, il m'en souvient, râlait horriblement ;
L'œil gauche était crevé, le pommeau de l'épée
Avait ouvert le front, la gorge était coupée ;
Sous les pieds des chevaux l'homme était étendu.
Comme un lierre arraché qui rampe et qui se traîne,
Pour se suspendre encore à l'écorce du chêne,
Ainsi ce malheureux se tenait suspendu
Aux restes de sa vie. Et toi, ce meurtre infâme
Ne t'a pas, de dégoût, levé le cœur et l'âme ?
Tu n'as pas dit un mot, tu n'as pas fait un pas !

BELCOLOR

Prétends-tu me prouver que j'ai un cœur de pierre ?

FRANCK

Et ce que je te dis ne te le lève pas !

BELCOLOR

Je hais les mots grossiers, ce n'est pas ma manière ;
Mais, quand il n'en faut qu'un, je n'en dis jamais deux :
Franck, tu ne m'aimes plus !

FRANCK

Qui, moi ? Je vous adore !

J'ai lu je ne sais ou, ma chère Belcolore,
Que les plus doux moments, pour des amants heureux,
Ce sont les entretiens d'une nuit d'insomnie,
Pendant l'enivrement qui succède au plaisir,
Quand les sens apaisés sont morts pour le désir,
Quand la main à la main, et l'âme à l'âme unie,
On ne fait plus qu'un être, et qu'on sent s'élever
Ce parfum de bonheur qui fait longtemps rêver ;
Quand l'amie, en prenant la place de l'amante,
Laisse son bien-aimé regarder dans son cœur,
Comme une fraîche source où l'onde confiante
Laisse sa pureté trahir sa profondeur ;
C'est alors qu'on connaît le prix de ce qu'on aime,
Que du choix qu'on a fait on s'estime soi-même,
Et que dans un doux songe on peut fermer les yeux.

N'est-ce pas, Belcolor ? n'est-ce pas, mon amie ?

BELCOLOR

Laisse-moi !

FRANCK

N'est-ce pas, que nous sommes heureux ?

Mais, j'y pense, il est temps de régler notre vie.

Comme on ne peut compter sur les jeux de hasard,

Nous piperons d'abord quelque honnête vieillard

Qui fournira le vin, les meubles et la table.

Il gardera la nuit, et, moi, j'aurai le jour ;

Tu pourras bien parfois lui jouer quelque tour :

J'entends quelque bon tour adroit et profitable.

Il aura des amis que nous pourrons griser ;

Tu seras le chasseur, et moi le lévrier.

Avant tout, pour la chambre, une fille discrète,

Capable de huiler une porte secrète.

Mais nous la paîrons bien ; aujourd'hui, tout se vend.

Quant à moi, je serai le chevalier servant ;

Nous ferons, à nous deux, la perle des ménages.

BELCOLOR

Ou tu vas en finir avec tes persiflages,

Ou je vais tout à l'heure en finir avec toi.

Veux-tu faire la paix ? Je ne suis pas boudeuse.

Voyons, viens m'embrasser.

FRANCK

Cette fille est hideuse !

Mon Dieu ! deux jours plus tard, c'en était fait de moi !

À ce côté gangrené d'un admirable talent, nous avons à opposer des pages, nous dirions presque de remords et d'expiation, qui atteignent à la hauteur de tout ce qu'il y a de beau, de tout ce qu'il y a de grand.

Aussi, pauvre âme malade, nous ne te critiquons pas, nous ne te blâmons pas, nous te plaignons.

Oh ! ne jugez pas les poètes, ces Ixions courbés à la roue de l'imagination, ces Tantales appâtés par tous les désirs, ne les jugez pas à la mesure des autres hommes ; isolez-les ; étudiez-les

– et surtout plaiguez-les.

Il raille, dites-vous ? Non, il grimace. Il rit ? Non, il souffre.

Le malheur de tout cela, c'est que l'ivraie semée pousse, – que Marco donne *les Filles de marbre*, – que Belcolor donne *Dalila*.

Et cela au bout de vingt ans.

Et le public blasé trouve à ce fruit qu'on lui présente une saveur âcre qui, tout en l'agaçant, l'excite ; car, nous le répétons, il y a un tel génie dans le maître, qu'il y a du talent dans les élèves.

Maintenant, si l'on vous disait que, par un point, Alfred de Musset touche à Béranger, vous demanderiez par lequel ?

Eh ! mon Dieu, le voici :

Béranger aussi peint les filles.

Frétilton est une fille ; – Lisette est une fille ; – la demoiselle de l'Opéra est une fille.

Seulement, comme l'âme de l'auteur de *Frétilton*, de *Lisette* et des *Deux Sœurs de Charité* est saine, ses filles sont de bonnes filles, buveuses de champagne, et non d'or et de sang.

Ce sont des filles qui donnent et qui reçoivent, mais qui ne se vendent ni n'arrachent, et Béranger a su trouver des cœurs d'or où Alfred de Musset n'a su trouver que des cœurs de bronze, des cœurs de marbre ou pas de cœur du tout.

Vous avez vu ce que sont les filles d'Alfred de Musset.

Tenez, voici ce que sont les filles de Béranger :

Francs amis des bonnes filles,
Vous connaissez Frétilton.
Ses charmes, aux plus gentilles,
Ont fait baisser pavillon.
Ma Frétilton,
Cette fille
Qui frétille,
N'a pourtant qu'un cotillon.

Deux fois elle eut équipage,
Dentelles et diamants,

Et deux fois mit tout en gage,
Pour quelques fripons d'amants.

Entends-tu, Mariette ?

Et toi, Belcolor, écoute ! car voilà Béranger qui dit à Lisette
ce que Franck te disait tout à l'heure, à toi :

Mondor, qui toujours donne
Et rubans et bijoux,
Devant moi te chiffonne
Sans te mettre en courroux.
J'ai vu sa main hardie
S'égarer sur ton sein.
Verse jusqu'à la lie
Pour un si grand larcin.

Maintenant, à ton tour, Marco, et que l'exemple te profite ;
c'est l'actrice qui parle :

« Moi qui subjuguais la puissance,
Dit l'actrice, j'ai bien des fois
Fait savourer à l'indigence
La coupe où s'enivraient les rois. »

Aussi, vois, Marco ; aussi, voyez, Mariette, voyez, Belcolor,
voyez, Portia : il arrive là-haut pour elle une chose qui n'arrivera
certes pas pour vous :

C'est que saint Pierre en sentinelle,
Après un Ave pour la sœur,
Dit à l'actrice : « On peut, ma belle,
Entrer chez nous sans confesseur !... »

Ô Béranger ! âme confiante et sereine ! fils épicurien du XVIII^e
siècle, épure de ton souffle l'âme douteuse et troublée de cet
enfant de notre siècle à nous, qui a pris la vie pour l'ange du mal,
et qui, au lieu de se laisser conduire doucement par lui comme
Tobie, a, comme Jacob, lutté contre lui, et, comme Jacob, a été
terrassé par lui !

Ô Béranger ! toi qui es si grand dans ton triomphe, dis aux hommes, avec moi, que lui, aussi, est grand dans sa chute !

Michel et Satan sont deux Dominations ; seulement, l'un est l'ange de la lumière, l'autre est l'ange des ténèbres.

III

Je reprends en hésitant, je l'avoue, la tâche que j'ai commencée.

C'est toujours une œuvre difficile pour un contemporain que de prendre la mesure d'un grand poète, ce poète fût-il mort et couché devant lui dans son tombeau.

La difficulté s'augmente quand c'est un poète survivant qui parle d'un poète mort.

L'erreur du critique ne peut-elle point, dans ce cas, être mise sur le compte de la jalousie du rival ?

Par bonheur, on sait que je ne hais pas, que je n'envie pas, que je ne jalouse pas.

Parfois il m'arrive d'admirer et d'aimer tout à la fois un homme. C'était le cas où je me trouvais vis-à-vis de Béranger.

C'est le cas où je me trouve vis-à-vis de Hugo et de Lamartine.

Ce n'était point celui où je me trouvais vis-à-vis de de Musset.

— Eh bien, M. de Turenne, disait un matin Napoléon à son grand écuyer, votre mère me déteste-t-elle toujours ?

— Sire, répondit M. de Turenne, je dois avouer qu'à l'endroit de Votre Majesté, elle n'en est encore qu'à l'admiration.

À l'endroit d'Alfred de Musset, je suis comme madame de Turenne.

Non point que je n'aie fait tout au monde, — je ne dirai pas pour aimer de Musset, cela allait de source, aimant l'œuvre, j'eusse facilement aimé l'homme, — mais pour me lier avec lui.

Malheureusement, de Musset était un buisson d'épines. Il rendait la piquûre pour la caresse.

On ne peut pas aimer les gens malgré eux.

Seulement, on peut toujours ne pas haïr.

Ne pouvait pas avoir de Musset pour ami, ne voulant pas le haïr, j'avais pour lui un sentiment étrange que je ne puis rendre que par ces mots : je le regrettais.

J'eus occasion de lui rendre un service. Il m'en aima un peu moins, je crois.

Pauvre de Musset ! Je crois qu'au fond il a été une des âmes les plus désolées de notre époque.

Voyons, puisque nous avons commencé, tirons l'âme de ce corps, comme on tire le fer du fourreau.

Si le fer a des taches, ce sera la faute du fourreau.

C'est à *l'Enfant du siècle* que nous allons emprunter cette monographie de l'auteur.

Laissons-le parler.

Il va lui-même non-seulement avouer sa maladie, mais la dépeindre.

Le lecteur ne nous en voudra pas de mettre les pages suivantes sous ses yeux : ce sont des plus belles que l'auteur ait laissé tomber de sa plume.

« Pour écrire l'histoire de sa vie, il faut d'abord avoir vécu ; aussi n'est-ce pas la mienne que j'écris.

» Ayant été atteint, jeune encore, d'une maladie morale abominable, je raconte ce qui m'est arrivé pendant trois ans. Si j'étais seul malade, je n'en dirais rien ; mais, comme il y en a beaucoup d'autres que moi qui souffrent du même mal, j'écris pour ceux-là, sans trop savoir s'ils y feront attention. Car, dans le cas où personne n'y prendrait garde, j'aurai encore retiré ce fruit de mes paroles, de m'être mieux guéri moi-même, et, comme le renard pris au piège, j'aurai rongé mon pied captif.

» Pendant les guerres de l'Empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges au roulement des tambours, des

milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps, leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leur poitrine chamarrée d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

» Un seul homme était en vie en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; c'était l'impôt payé à César, et, s'il n'avait ce troupeau derrière lui, il ne pouvait suivre sa fortune. C'était l'escorte qu'il lui fallait pour qu'il pût traverser le monde, et s'en aller tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

» Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ; jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant, jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs.

» Jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait les soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient des nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

» C'était l'air de ce soleil sans tache où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient encore. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes, mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'empereur sur le pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis, qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers, tous les cercueils en

étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards, il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

» Cependant, l'immortel empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger. Comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route, il l'effleura du bout de l'aile et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les puissances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et, de la pourpre de César, se firent un habit d'Arlequin.

» De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers, mais, dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit : ainsi, la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure ; elle tomba en défaillance, et s'endormit d'un si profond sommeil, que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

» Alors, ces hommes de l'Empire qui avaient tant couru et tant égorgé embrassèrent leurs femmes amaigries, et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et, ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades avec ces deux mots au bas : *Salvatoribus mundi*.

» Alors s'assit sur un monde en ruine une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait

inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes ; mais on leur avait dit que, par chaque barrière de ces villes, on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins : tout cela était vide, et les cloches de leur paroisse résonnaient seules dans le lointain.

» De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, et, dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

» Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants, il répondait à ceux-là d'aller dans sa grande salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

» Les enfants regardaient tout cela, pensant toujours que l'ombre de César allait débarquer à Cannes et souffler sur ces larves ; mais le silence continuait toujours, et l'on ne voyait flotter dans le ciel que la pâleur des lis. Quand les enfants parlaient de gloire, on leur disait : "Faites-vous prêtres !" d'espérance, d'amour, de force, de vie : "Faites-vous prêtres !"

» Cependant il monta à la tribune aux harangues un homme qui tenait à la main un contrat entre le roi et le peuple : il commença à dire que la gloire était une belle chose, et l'ambition de

la guerre aussi, mais qu'il y en avait une plus belle, qui s'appelait la liberté.

» Les enfants relevèrent la tête et se souvinrent de leurs grands-pères, qui en avaient aussi parlé. Ils se souvinrent d'avoir rencontré, dans les coins obscurs de la maison paternelle, des bustes mystérieux avec de longs cheveux de marbre et une inscription romaine ; ils se souvinrent d'avoir vu, le soir, à la veillée, leurs aïeules branler la tête et parler d'un fleuve de sang bien plus terrible encore que celui de l'empereur. Il y avait pour eux, dans ce mot de liberté, quelque chose qui leur faisait battre le cœur, à la fois comme un lointain et terrible souvenir, et comme une chère espérance, plus lointaine encore.

» Ils tressaillirent en l'entendant ; mais, en rentrant au logis, ils virent trois paniers que l'on portait à Clamart : c'étaient trois jeunes gens qui avaient prononcé trop haut ce mot de liberté.

» Un étrange sourire leur passa sur les lèvres à cette triste vue ; mais d'autres harangueurs, montant à la tribune, commencèrent à calculer publiquement ce que coûtait l'ambition, et que la gloire était bien chère ; ils firent voir l'horreur de la guerre et appelèrent boucheries les hécatombes. Et ils parlèrent tant et si longtemps, que toutes les illusions humaines, comme des arbres en automne, tombaient feuille à feuille autour d'eux, et que ceux qui les écoutaient passaient leur main sur leur front, comme des fiévreux qui s'éveillent.

» Les uns disaient : "Ce qui a causé la chute de l'empereur, c'est que le peuple n'en voulait plus" ; les autres : "Le peuple voulait le roi. — Non, la liberté. — Non, la raison. — Non, la religion. — Non, la constitution anglaise. — Non, l'absolutisme." Un dernier ajouta : "Non, rien de tout cela, mais le repos."

» Trois éléments partageaient donc la vie qui s'offrait alors aux jeunes gens : derrière eux un passé à jamais détruit, s'agitant encore sur ses ruines, avec tous les fossiles des siècles de l'absolutisme ; devant eux, l'aurore d'un immense horizon, les premières clartés de l'avenir ; et entre ces deux mondes... quelque

chose de semblable à l'Océan, qui sépare le vieux continent de la jeune Amérique, je ne sais quoi de vague et de flottant, une mer houleuse et pleine de naufrages, traversée de temps en temps par quelque blanche voile lointaine ou par quelque navire soufflant une lourde vapeur ; le siècle présent, en un mot, qui sépare le passé de l'avenir, qui n'est ni l'un ni l'autre, et qui ressemble à tous deux à la fois, et où l'on ne sait, à chaque pas qu'on fait, si l'on marche sur une semence ou sur un débris.

» Voilà dans quel chaos il fallut choisir alors ; voilà ce qui se présentait à des enfants pleins de force et d'audace, fils de l'Empire et petits-fils de la Révolution.

» Or, du passé, ils n'en voulaient plus, car la foi en rien ne se donne ; l'avenir, ils l'aimaient, mais quoi ! comme Pygmalion Galatée : c'était pour eux comme une amante de marbre, et ils attendaient qu'elle s'animât, que le sang colorât ses veines.

» Il leur restait donc le présent, l'esprit du siècle, ange du crépuscule qui n'est ni la nuit ni le jour ; ils le trouvèrent assis sur un sac de chaux plein d'ossements, serré dans le manteau des égoïstes et grelottant d'un froid terrible. L'angoisse de la mort leur entra dans l'âme à la vue de ce spectre moitié momie et moitié fœtus ; ils s'en approchèrent comme le voyageur à qui l'on montre, à Strasbourg, la fille d'un vieux comte de Sarverden embaumée dans sa parure de fiancée : ce squelette enfantin fait frémir, car ses mains fluettes et livides portent l'anneau des épousées, et sa tête tombe en poussière au milieu des fleurs d'oranger.

» Comme, à l'approche d'une tempête, il passe dans les forêts un vent terrible qui fait frissonner tous les arbres, à quoi succède un profond silence ; ainsi Napoléon avait tout ébranlé en passant sur le monde ; les rois avaient senti vaciller leur couronne, et, portant leur main à leur tête, ils n'y avaient trouvé que leurs cheveux hérissés de terreur. Le pape avait fait trois cents lieues pour le bénir au nom de Dieu et lui poser son diadème ; mais Napoléon le lui avait pris des mains. Ainsi tout avait tremblé dans cette forêt lugubre de la vieille Europe ; puis le silence avait

succédé.

» Napoléon, despote, fut la dernière lueur de la lampe du despotisme ; il détruisit et parodia les rois, comme Voltaire les livres saints. Et, après lui, on entendit un grand bruit : c'était la pierre de Sainte-Hélène qui venait de tomber sur l'ancien monde. Aussitôt parut dans le ciel l'astre de la raison, et ses rayons, pareils à ceux de la froide déesse des nuits, versant de la lumière sans chaleur, enveloppèrent le monde d'un suaire livide.

» On avait bien vu jusqu'alors des gens qui haïssaient les nobles, qui déclamaient contre les prêtres, qui conspiraient contre les rois ; on avait bien crié contre les abus et les préjugés, mais ce fut une grande nouveauté que de voir le peuple en sourire. S'il passait un noble, ou un prêtre, ou un souverain, les paysans qui avaient fait la guerre commençaient à hocher la tête et à dire : "Ah ! celui-là, nous l'avons vu en temps et lieu, il avait un autre visage." Et, quand on parlait du trône et de l'autel, ils répondaient : "Ce sont quatre ais de bois ; nous les avons cloués et décloués." Et, quand on leur disait : "Peuple, tu es revenu des erreurs qui t'avaient égaré ; tu as rappelé tes rois et tes prêtres", ils répondaient : "Ce n'est pas nous, ce sont ces bavards-là." Et, quand on leur disait : "Peuple, oublie le passé, laboure et obéis", ils se redressaient sur leur siège, et on entendait un sourd retentissement. C'était un sabre rouillé et ébréché qui avait remué dans un coin de la chaumière. Alors on ajoutait aussitôt : "Reste en repos, du moins ; si on ne te punit pas, ne cherche pas à nuire." Hélas ! ils se contentaient de cela.

» Mais la jeunesse ne s'en contentait pas. Il est certain qu'il y a dans l'homme deux puissances occultes qui combattent jusqu'à la mort : l'une, clairvoyante et froide, s'attache à la réalité, la calcule, la pèse et juge le passé ; l'autre a soif de l'avenir et s'élance vers l'inconnu.

» Quand la passion emporte l'homme, la raison le suit en pleurant et en l'avertissant du danger ; mais, dès que l'homme s'est arrêté à la voix de la raison, dès qu'il s'est dit : "C'est vrai,

je suis un fou, où allais-je ?” la passion lui crie : “Et, moi, je vais donc mourir ?”

» Un sentiment de maladie inexprimable commença donc à fermenter dans tous les jeunes cœurs. Condamnés au repos par les souverains du monde, livrés aux cuistres de toute espèce, à l’oisiveté et à l’ennui, les jeunes gens voyaient se retirer d’eux les vagues écumantes contre lesquelles ils avaient préparé leurs bras. Tous ces gladiateurs, frottés d’huile, se sentaient au fond de l’âme une misère insupportable. Les plus riches se firent libertins ; ceux d’une fortune médiocre prirent un état, et se résignèrent soit à la robe, soit à l’épée ; les plus pauvres se jetèrent dans l’enthousiasme à froid, dans les grands mots, dans l’affreuse mer de l’action sans but. Comme la faiblesse humaine cherche l’association, et que les hommes sont troupeaux de nature, la politique s’en mêla. On s’allait battre avec les gardes du corps sur les marches de la chambre législative ; on courait à une pièce de théâtre où Talma portait une perruque qui le faisait ressembler à César ; on se ruait à l’enterrement d’un député libéral. Mais des membres des deux partis opposés, il n’en était pas un qui, en rentrant chez lui, ne sentît amèrement le vide de son existence et la pauvreté de ses mains.

» En même temps que la vie au dehors était si pâle et si mesquine, la vie intérieure de la société prenait un aspect sombre et silencieux ; l’hypocrisie la plus sévère régnait sur les mœurs, les idées anglaises se joignaient à la dévotion ; la gaieté même avait disparu. Peut-être était-ce la Providence qui préparait déjà ses voies nouvelles ; peut-être était-ce l’ange avant-coureur des sociétés futures qui semait déjà dans le cœur des femmes les germes de l’indépendance humaine, que quelque jour elles réclameront.

» Mais il est certain que, tout d’un coup, chose inouïe, dans tous les salons de Paris, les hommes passèrent d’un côté et les femmes de l’autre ; et ainsi, les unes vêtues de blanc comme des fiancées, les autres vêtus de noir comme des orphelins, ils com-

mencèrent à se mesurer des yeux.

» Qu'on ne s'y trompe pas : ce vêtement noir que portent les hommes de notre temps est un symbole terrible ; pour en venir là, il a fallu que les armures tombassent pièce à pièce, et les broderies fleur à fleur. C'est la raison humaine qui a renversé toutes les illusions ; mais elle porte en même temps le deuil, afin qu'on la console.

» Les mœurs des étudiants et des artistes, ces mœurs si libres, si belles, si pleines de jeunesse, se ressentirent du changement universel. Les hommes, en se séparant des femmes, avaient chuchoté un mot qui blesse à mort : le mépris. Ils s'étaient jetés dans le vin et dans les courtisanes ; les étudiants et les artistes s'y jetèrent aussi. L'amour était traité comme la gloire et la religion : c'était une illusion ancienne. On allait donc aux mauvais lieux ; la *grisette*, cette classe si rêveuse, si romanesque, et d'un amour si tendre et si doux, se vit abandonnée aux comptoirs des boutiques : elle était pauvre, et on ne l'aimait plus ; elle voulut avoir des robes et des chapeaux, elle se vendit. Ô misère ! le jeune homme qui avait dû l'aimer, qu'elle aurait aimé elle-même ; celui qui la conduisait autrefois aux bois de Verrières et de Romainville, aux danses sur le gazon, aux soupers sous l'ombrage ; celui qui venait causer le soir sous la lampe, au fond de la boutique, durant les longues veillées d'hiver ; celui qui partageait avec elle son morceau de pain trempé de la sueur de son front, et son amour sublime et pauvre ; celui-là, ce même homme, après l'avoir délaissée, la retrouvait quelque soir d'orgie au fond du lupanar, pâle et plombée, à jamais perdue, avec la faim sur les lèvres et la prostitution dans le cœur !

» Or, vers ce temps-là, deux poètes, les deux plus beaux génies du siècle, après Napoléon, venaient de consacrer leur vie à rassembler tous les éléments d'angoisse et de douleur épars dans l'univers. Goethe, le patriarche d'une littérature nouvelle, après avoir peint, dans *Werther*, la passion qui mène au suicide, avait tracé, dans son *Faust*, la plus sombre figure humaine qui eût

jamais représenté le mal et le malheur. Ses écrits commencèrent alors à passer d'Allemagne en France. Au fond de son cabinet d'étude, entouré de tableaux et de statues, riche, heureux et tranquille, il regardait venir à nous son œuvre de ténèbres avec un sourire paternel. Byron lui répondit par un cri de douleur qui fit tressaillir la Grèce, et suspendit *Manfred* sur les abîmes, comme si le néant eût été le mot de l'énigme hideuse dont il s'enveloppait.

» Pardonnez-moi, ô grands poètes, qui êtes maintenant un peu de cendre, et qui reposez sous la terre ! pardonnez-moi ! vous êtes des demi-dieux, et je ne suis qu'un enfant qui souffre ; mais, en écrivant tout ceci, je ne puis m'empêcher de vous maudire. Que ne chantiez-vous le parfum des fleurs, les voix de la nature, l'espérance et l'amour, la vigne et le soleil, l'azur et la beauté ? Sans doute vous connaissiez la vie, et sans doute vous avez souffert, et le monde croulait autour de vous, et vous pleuriez sur ses ruines, et vous désespériez, et vos maîtresses vous avaient trahis, et vos amis calomniés, et vos compatriotes méconnus ; et vous aviez le vide dans le cœur, la mort devant les yeux, et vous étiez des colosses de douleur ; mais, dites-moi, vous, noble Goethe, n'y avait-il plus de voix consolatrice dans le murmure religieux de vos vieilles forêts d'Allemagne ? Vous pour qui la belle poésie était la sœur de la science, ne pouvaient-elles, à elles deux, trouver dans l'immortelle nature une plante salutaire pour le cœur de leur favori ? Vous qui étiez un panthéiste, un poète antique de la Grèce, un amant des formes sacrées, ne pouviez-vous mettre un peu de miel dans ces beaux vases que vous saviez faire, vous qui n'aviez qu'à sourire et à laisser les abeilles vous venir sur les lèvres ? Et toi, et toi, Byron, n'avais-tu pas, près de Ravenne, sous les orangers d'Italie, sous ton beau ciel vénitien, près de ta chère Adriatique, n'avais-tu pas ta bien-aimée ? Ô Dieu, moi qui te parle, et qui ne suis qu'un faible enfant, j'ai connu peut-être des maux que tu n'as pas soufferts, et cependant je crois à l'espérance, et cependant je bénis Dieu.

» Quand les idées anglaises et allemandes passèrent ainsi sur nos têtes, ce fut comme un dégoût morne et silencieux, suivi d'une convulsion terrible. Car, formuler des idées générales, c'est changer le salpêtre en poudre, et la cervelle homérique du grand Goethe avait sucé, comme un alambic, toute la liqueur du fruit défendu. Ceux qui ne le lurent pas alors crurent n'en rien savoir. Pauvres créatures ! l'explosion les emporta comme des grains de poussière dans l'abîme du doute universel.

» Ce fut comme une dénégation de toutes choses du ciel et de la terre, qu'on peut nommer désenchantement, ou, si l'on veut, *désespérance* ; comme si l'humanité en léthargie avait été crue morte par ceux qui lui tâtaient le pouls. De même que ce soldat à qui l'on demanda jadis : "À quoi crois-tu ?" et qui le premier répondit : "À moi" ; ainsi la jeunesse de France, entendant cette question, répondit la première : "À rien."

» Dès lors il se forma comme deux camps : d'une part, les esprits exaltés, souffrants, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini, plièrent la tête en pleurant ; ils s'enveloppèrent de rêves maladifs, et l'on ne vit plus que de frêles roseaux sur un océan d'amertume. D'une autre part, les hommes de chair restèrent debout, inflexibles, au milieu des jouissances positives, et il ne leur prit d'autre souci que de compter l'argent qu'ils avaient. Ce ne fut qu'un sanglot et qu'un éclat de rire, l'un venant de l'âme, l'autre du corps.

» Voici donc ce que disait l'âme :

» — Hélas ! hélas ! la religion s'en va ; les nuages du ciel tombent en pluie ; nous n'avons plus ni espoir ni attente, pas deux petits morceaux de bois noir en croix devant lesquels tendre les mains. L'astre de l'avenir se lève à peine ; il ne peut sortir de l'horizon ; il reste enveloppé de nuages, et, comme le soleil en hiver, son disque y apparaît d'un rouge de sang, qu'il a gardé de 93. Il n'y a plus d'amour, il n'y a plus de gloire. Quelle épaisse nuit sur la terre ! et nous serons morts quand il fera jour.

» Voici donc ce que disait le corps :

» — L'homme est ici-bas pour se servir de ses sens ; il a plus ou moins de morceaux d'un métal jaune ou blanc, avec quoi il a le droit à plus ou moins d'estime. Manger, boire et dormir, c'est vivre. Quant aux liens qui existent entre les hommes, l'amitié consiste à prêter de l'argent ; mais il est rare d'avoir un ami qu'on puisse aimer assez pour cela. La parenté sert aux héritages ; l'amour est un exercice du corps ; la seule jouissance intellectuelle est la vanité.

» Pareille à la peste asiatique exhalée des vapeurs du Gange, l'affreuse *désespérance* marchait à grands pas sur la terre. Déjà Chateaubriand, prince de poésie, enveloppant l'horrible idole de son manteau de pèlerin, l'avait placée sur un autel de marbre, au milieu des parfums des encensoirs sacrés ; déjà, pleins d'une force désormais inutile, les enfants du siècle roidissaient leurs mains oisives et buvaient dans leur coupe stérile le breuvage empoisonné ; déjà tout s'abîmait quand les chacals sortirent de terre. Une littérature cadavéreuse et infecte, qui n'avait que la forme, mais une forme hideuse, commença d'arroser d'un sang fétide tous les monstres de la nature.

» Qui osera jamais raconter ce qui se passait alors dans les collèges ? Les hommes doutaient de tout : les jeunes gens nièrent tout. Les poètes chantaient le désespoir : les jeunes gens sortirent des écoles le front serein, le visage frais et vermeil et le blasphème à la bouche. D'ailleurs, le caractère français, qui de sa nature est gai et ouvert, prédominant toujours, les cerveaux se remplirent aisément des idées anglaises et allemandes ; mais les cœurs, trop légers pour lutter et pour souffrir, se flétrirent comme des fleurs brisées. Ainsi le principe de la mort descendit froidement et sans secousse de la tête aux entrailles. Au lieu d'avoir l'enthousiasme du mal, nous n'eûmes que l'abnégation du bien ; au lieu du désespoir, l'insensibilité. Des enfants de quinze ans, assis nonchalamment sous des arbrisseaux en fleurs, tenaient par passe-temps des propos qui auraient fait frémir d'horreur les bosquets immobiles de Versailles. La communion du Christ, l'hostie,

ce symbole éternel de l'amour céleste, servait à cacheter des lettres ; les enfants crachaient le pain de Dieu.

» Heureux ceux qui échappèrent à ce temps ! heureux ceux qui passèrent sur les abîmes en regardant le ciel ! Il y en eut sans doute, et ceux-là nous plaindront.

» Il est malheureusement vrai qu'il y a dans le blasphème une grande déperdition de force qui soulage le cœur trop plein. Lorsqu'un athée, tirant sa montre, donnait un quart d'heure à Dieu pour le foudroyer, il est certain que c'était un quart d'heure de colère et de jouissance atroce qu'il se procurait. C'était le paroxysme du désespoir, un appel sans nom à toutes les puissances célestes. C'était une pauvre et misérable créature se tordant sous le pied qui l'écrase ; c'était un grand cri de douleur, et, qui sait ? aux yeux de celui qui voit tout, c'était peut-être une prière.

» Ainsi les jeunes gens trouvaient un emploi de la force inactive dans l'affectation du désespoir. Se railler de la gloire, de la religion, de l'amour, de tout au monde, est une grande consolation pour ceux qui ne savent que faire. Ils se moquent par là d'eux-mêmes et se donnent raison tout en se faisant la leçon. Et puis il est doux de se croire malheureux lorsqu'on n'est que vide et ennuyé. La débauche, en outre, première conclusion des principes de mort, est une terrible meule de pressoir lorsqu'il s'agit de s'énervier.

» En sorte que les riches se disaient : "Il n'y a de vrai que la richesse, tout le reste est un rêve ; jouissons et mourons." Ceux d'une fortune médiocre se disaient : "Il n'y a de vrai que l'oubli, tout le reste est un rêve ; oublions et mourons." Et les pauvres disaient : "Il n'y a de vrai que le malheur, tout le reste est un rêve ; blasphémons et mourons."

» Ceci est-il trop noir ? est-ce exagéré ? Que pensez-vous ? suis-je un misanthrope ? Qu'on me permette une réflexion.

» En lisant l'histoire de la chute de l'empire romain, il est impossible de ne pas s'apercevoir du mal que les chrétiens, si admirables dans le désert, firent à l'État dès qu'ils eurent la puis-

sance. “Quand je pense”, dit Montesquieu, “à l’ignorance profonde dans laquelle le clergé grec plongeait les laïques, je ne puis m’empêcher de la comparer à ces Scythes dont parle Hérodote, qui crevaient les yeux à leurs esclaves, afin que rien ne pût les distraire et les empêcher de battre leur lait. Aucune affaire d’État, aucune paix, aucune guerre, aucune trêve, aucune négociation, aucun mariage ne se traitèrent que par le ministère des moines. On ne saurait croire quel mal il en résulta.”

» Montesquieu aurait pu ajouter : Le christianisme perdit les empereurs, mais il sauva les peuples. Il ouvrit aux barbares les palais de Constantinople, mais il ouvrit les portes des chaumières aux anges consolateurs du Christ. Il s’agissait bien des grands de la terre ! Et voilà qui est intéressant, que les derniers râlements d’un empire corrompu jusqu’à la moelle des os, que le sombre galvanisme au moyen duquel s’agitait encore le squelette de la tyrannie sur la tombe d’Héliogabale et de Caracalla ! la belle chose à conserver que la momie de Rome embaumée des parfums de Néron, emmaillottée du linceul de Tibère ! Il s’agissait, messieurs les politiques, d’aller trouver les pauvres et de leur dire d’être en paix ; il s’agissait de laisser les vers et les taupes ronger les monuments de honte, mais de tirer des flancs de la momie une vierge aussi belle que la mère du Rédempteur, l’Espérance, amie des opprimés.

» Voilà ce que fit le christianisme ; et maintenant, depuis tant d’années, qu’ont fait ceux qui l’ont détruit ? Ils ont vu que le pauvre se laissait opprimer par le riche, le faible par le fort, par cette raison qu’ils se disaient : “Le riche et le fort m’opprimeront sur la terre ; mais, quand ils voudront entrer au paradis, je serai à la porte et je les accuserai au tribunal de Dieu.” Ainsi, hélas ! ils prenaient patience.

» Les antagonistes du Christ ont dit au pauvre : “Tu prends patience jusqu’au jour de la justice : il n’y a point de justice ; tu attends la vie éternelle pour y réclamer ta vengeance : il n’y a point de vie éternelle ; tu amasses tes larmes et celles de ta famil-

le, les cris de tes enfants et les sanglots de ta femme pour les porter aux pieds de Dieu à l'heure de la mort : il n'y a point de Dieu."

» Alors il est certain que le pauvre a séché ses larmes, qu'il a dit à sa femme de se taire, à ses enfants de venir avec lui, et qu'il s'est redressé sur la glèbe avec la forme d'un taureau. Il a dit au riche : "Toi qui m'opprimes, tu n'es qu'un homme" ; et au prêtre : "Toi qui m'as consolé, tu en as menti." C'était justement là ce que voulaient les antagonistes du Christ. Peut-être croyaient-ils faire ainsi le bonheur des hommes, en envoyant le pauvre à la conquête de la liberté.

» Mais, si le pauvre, ayant bien compris une fois que les prêtres le trompent, que les riches le dérobent, que tous les hommes ont les mêmes droits, que tous biens sont de ce monde, et que sa misère est impie ; si le pauvre, croyant à lui et à ses deux bras pour toute croyance, s'est dit un jour : "Guerre au riche ! à moi aussi la jouissance ici-bas, puisqu'il n'y en a pas d'autre ! à moi la terre, puisque le ciel est vide ! à moi et à tous, puisque tous sont égaux !" Ô raisonneurs sublimes qui l'avez mené là, que lui direz-vous s'il est vaincu ?

» Sans doute, vous êtes des philanthropes, sans doute, vous avez raison pour l'avenir, et un jour viendra où vous serez bénis : mais pas encore, en vérité ; nous ne pouvons pas vous bénir. Lorsque, autrefois, l'opprimeur disait : *À moi la terre !* "À moi le ciel !" répondait l'opprimé. À présent, que répondra-t-il ?

» Toute la maladie du siècle présent vient de deux causes ; le peuple qui a passé par 93 et par 1814 porte au cœur deux blessures. Tout ce qui n'est plus, tout ce qui sera et n'est pas encore. Ne cherchez pas ailleurs le secret de nos maux.

» Voilà un homme dont la maison tombe en ruine ; il l'a démolie pour en bâtir une autre. Les décombres gisent sur son champ, et il attend des pierres nouvelles pour son édifice nouveau. Au moment où le voilà prêt à tailler ses moellons et à faire son ciment, la pioche en main, les bras retroussés, on vient lui

dire que les pierres manquent, et lui conseiller de reblanchir les vieilles pour en tirer parti. Que voulez-vous ! lui ne veut point de ruines pour faire un nid à sa couvée. La carrière est pourtant profonde, les instruments trop faibles pour en tirer les pierres. “Attendez”, lui dit-on, “on les tirera peu à peu ; espérez, travaillez, avancez, reculez.” Que ne lui dit-on pas ? Et, pendant ce temps-là, cet homme, n’ayant plus sa vieille maison et pas encore sa maison nouvelle, ne sait comment se défendre de la pluie, ni comment préparer son repas du soir, ni où travailler, ni où reposer, ni où vivre, ni où mourir : et ses enfants sont nouveau-nés.

» Ou je me trompe étrangement, ou nous ressemblons à cet homme. Ô peuples des siècles futurs ! lorsque, par une chaude journée d’été, vous serez courbés sur vos charrues dans les vertes campagnes de la patrie, lorsque vous verrez, sous un ciel pur et sans tache, la terre, votre mère féconde, sourire dans sa robe matinale au travailleur, son enfant bien-aimé ; lorsque, essuyant sur vos fronts tranquilles le saint baptême de la sueur, vous promèneriez vos regards sur votre horizon immense, où il n’y aura pas un épi plus haut que l’autre dans la moisson humaine, mais seulement des bluets et des marguerites au milieu des blés jaunissants ; ô hommes libres ! quand alors vous remercerez Dieu d’être nés pour cette récolte, pensez à nous qui n’y serons plus ; dites-vous que nous avons acheté bien cher le repos dont vous jouirez ; plaignez-nous plus que tous vos pères ; car nous avons beaucoup plus des maux qui les rendaient dignes de plainte, et nous avons perdu ce qui les consolait ! »

Voilà la maladie dont l’enfant du siècle est atteint.

Avez-vous lu quelque part de plus belles pages, – plus imagées, plus pittoresques, – mais en même temps plus désolantes ?

Ô poète ! tu as bien fait d’inventer un mot – *la désespérance* – ; le désespoir était insuffisant, et ne peignait pas l’état de ton cœur.

Nous venons de voir la maladie.

Tout à l’heure, nous verrons le malade !

Ô Musset ! – ô Balzac ! – vous êtes deux grands génies ; – mais vous êtes les deux sphinx de granit qui gardent le désert du cœur, où rien ne pousse que l'euphorbe ou l'aconit.

Mieux valait être le dragon antique ; – au moins gardait-il le jardin des Hespérides, où poussaient les pommes d'or.

IV

Alfred de Musset est un de ces hommes que l'on ne juge bien qu'en prenant le jugement qu'il porte sur lui-même et en revoyant ce jugement article par article ; voilà pourquoi nous sommes obligé de multiplier les citations.

Au reste, il y a dans les passages que nous citons de telles beautés, que nos lecteurs n'ont pas à s'en plaindre.

Puis nous écrivons pour cette jeunesse qui nous suit, qui admire de Musset et qui a raison de l'admirer – comme poète – ; donc, ce n'est pas légèrement que nous voulons parler d'un des beaux génies de notre époque. – Tout au contraire de notre illustre ami Lamartine, qui avoue n'avoir jamais lu de Musset, nous l'avons, nous, non-seulement lu, mais étudié ; car nous n'avons pas voulu que cette espèce d'antipathie que nous inspirait le caractère de l'homme réagît sur les œuvres du poète.

Nous allons donc laisser parler de Musset en prose et en vers. Il est un de ces rares privilégiés maîtres dans les deux langues.

C'est lui qui raconte.

« J'ai à raconter à quelle occasion je fus pris d'abord de la maladie du siècle.

» J'étais à table à un grand souper, – après une mascarade ; – autour de moi, mes amis richement costumés ; de tous côtés, des jeunes gens et des femmes, tous étincelants de beauté et de joie ; à droite et à gauche, des mets exquis, des flacons, des lustres, des fleurs ; au-dessus de ma tête, un orchestre bruyant, et, en face de moi, ma maîtresse, – créature superbe que j'idolâtrais.

» J'avais alors dix-neuf ans ; je n'avais éprouvé aucun mal-

heur ni aucune maladie ; j'étais d'un caractère à la fois hautain et ouvert, avec toutes les espérances et un cœur débordant. Les vapeurs du vin fermentaient dans mes veines ; c'était un de ces moments d'ivresse où tout ce qu'on voit, tout ce qu'on entend, vous parle de la bien-aimée. La nature entière paraît alors comme une pierre précieuse à mille facettes, sur laquelle est gravé le nom mystérieux. On embrasserait volontiers tous ceux qu'on voit sourire, et on se sent le frère de tout ce qui existe. Ma maîtresse m'avait donné rendez-vous pour la nuit, et je portais lentement mon verre à mes lèvres en la regardant.

» Comme je me retournais pour prendre une assiette, ma fourchette tomba ; je me baissai pour la ramasser, et, ne la trouvant pas d'abord, je soulevai la nappe pour voir où elle avait roulé ; — j'aperçus alors sous la table le pied de ma maîtresse qui était posé sur celui d'un jeune homme assis à côté d'elle ; leurs jambes étaient croisées et entrelacées, et ils les resserraient doucement de temps en temps.

» Je me relevai parfaitement calme, demandai une autre fourchette et continuai à souper. Ma maîtresse et son voisin étaient, de leur côté, très-tranquilles aussi, se parlant à peine et ne se regardant pas. Le jeune homme avait les coudes sur la table et plaisantait avec une autre femme qui lui montrait son collier et ses bracelets. Ma maîtresse était immobile, les yeux fixes et noyés de langueur. Je les observai tous deux tant que dura le repas, et je ne vis ni dans leurs yeux ni sur leur visage rien qui pût les trahir. À la fin, lorsqu'on fut au dessert, je fis glisser ma serviette à terre, et, m'étant baissé de nouveau, je les retrouvai dans la même position, étroitement liés l'un à l'autre.

» J'avais promis à ma maîtresse de la ramener ce soir-là chez elle. Elle était veuve, et, par conséquent, fort libre, — au moyen d'un vieux parent qui l'accompagnait et lui servait de chaperon. — Comme je traversais le péristyle, elle m'appela :

» — Allons, Octave, me dit-elle, partons, me voilà.

» Je me mis à rire et sortis sans répondre. Au bout de quelques

pas, *je m'assis sur une borne*. Je ne sais à quoi je pensais ; j'étais comme abruti et devenu idiot par l'infidélité de cette femme dont je n'avais jamais été jaloux et sur laquelle je n'avais jamais conçu un soupçon.

» Ce que je venais de voir ne me laissant aucun doute, je demeurai comme étourdi d'un coup de massue et ne me rappelle rien de ce qui se passa en moi durant le temps que je restai *sur cette borne*, sinon que, regardant machinalement le ciel, et voyant une étoile filer, je saluai cette lueur fugitive où les poètes voient un monde détruit, et lui ôtai gravement mon chapeau. »

Voilà le récit matériel et en prose de ce qui s'est passé. Maintenant, si vous voulez avoir une idée de la blessure que cette trahison fait dans l'âme déjà malade du poète, lisez cette lamentation en vers.

Elle est adressée à Lamartine, et Lamartine ne l'avait pas lue !
Plaignons-le.

Lorsque le grand Byron allait quitter Ravenne
Et chercher sur les mers quelque plage lointaine
Où finir en héros son immortel ennui ;
Comme il était assis aux pieds de sa maîtresse,
Pâle et déjà tourné du côté de la Grèce,
Celle qu'il appelait alors sa Guiccioli
Ouvrit un soir un livre où l'on parlait de lui.

Avez-vous de ce temps conservé la mémoire,
Lamartine ? et ces vers au prince des proscrits,
Vous souvient-il encore qui les avait écrits ?
Vous étiez jeune, alors, vous, votre chère gloire ;
Vous veniez d'essayer pour la première fois
Ce beau luth éploré qui vibre sous vos doigts.
La Muse, que le ciel vous avait fiancée,
Sur votre front rêveur cherchait votre pensée ;
Vous ne connaissiez pas, noble fils de la France,
Vous ne connaissiez pas, sinon par la souffrance,
Ce sublime orgueilleux à qui vous écriviez.
De quel droit osiez-vous l'aborder et le plaindre ?

Quel aigle, Ganymède, à ce Dieu vous portait ?
Pressentiez-vous qu'un jour vous le pourriez atteindre,
Celui que de si haut alors vous écoutait ?
Non, vous aviez vingt ans, et le cœur vous battait.
Vous aviez lu *Lara*, *Manfred* et *le Corsaire*,
Et vous aviez écrit sans essuyer vos pleurs ;
Le souffle de Byron vous soulevait de terre,
Et vous alliez à lui, porté par ses douleurs ;
Vous appeliez de loin cette âme désolée,
Pour grand qu'il vous parût, vous le sentiez ami,
Et, comme le torrent dans la verte vallée,
L'écho de son génie en vous avait gémi.

Et lui, lui dont l'Europe, encore tout armée,
Écoute en tremblant les sauvages concerts ;
Lui qui, depuis dix ans, fuyait sa renommée,
Et de sa solitude emplissait l'univers ;
Lui, le grand inspiré de la mélancolie,
Qui, las d'être envié, se changeait en martyr ;
Lui, le dernier amant de la pauvre Italie,
Pour son dernier exil s'apprêtant à partir ;
Lui, qui se rassasie de la grandeur humaine,
Comme un cygne à son chant sentant sa mort prochaine,
Sur terre, autour de lui, cherchait pour qui mourir.
Il écoutait les vers que lisait sa maîtresse,
Ce doux salut lointain d'un jeune homme inconnu ;
Je ne sais si du style il comprit la richesse ;
Il laissa dans ses yeux sourire sa tristesse,
Ce qui venait du cœur lui fut le bienvenu.

Poète, maintenant que la Muse fidèle,
Par ton prodigue amour sûre d'être immortelle,
De la verveine en fleurs t'a couronné le front,
À ton tour, reçois-moi comme le grand Byron.
De t'égaler jamais, je n'ai pas l'espérance ;
Ce que tu tiens du ciel, nul ne me l'a promis ;
Mais de ton sort au mien plus grande est la distance,
Meilleur en sera Dieu, qui peut nous rendre amis.

Je ne t'adresse pas d'inutiles louanges,
Et je ne songe point que tu me répondras ;
Pour être proposés, ces illustres échanges
Veulent être signés d'un nom que je n'ai pas.
J'ai cru pendant longtemps que j'étais las du monde ;
J'ai dit que je niais, croyant avoir douté,
Et j'ai pris devant moi pour une nuit profonde
Mon ombre, qui passait pleine de vanité.
Poète, je t'écris pour te dire que j'aime,
Qu'un rayon de soleil est tombé jusqu'à moi,
Et qu'en un jour de deuil et de douleur suprême,
Les pleurs que je versais m'ont fait penser à toi !

Qui de nous, Lamartine, et de notre jeunesse,
Ne sait par cœur le chant des amants adoré
Qu'un soir, au bord d'un lac, tu nous a soupiré ?
Qui n'a lu mille fois, qui ne relit sans cesse
Ces vers mystérieux où parle ta maîtresse ?
Et qui n'a sangloté sur ces divins sanglots,
Profonds comme le ciel et purs comme les flots ?
Hélas ! ces longs regrets des amours mensongères,
Ces ruines du temps qu'on trouve à chaque pas,
Ces sillons infinis de lueurs éphémères,
Qui peut se dire un homme et ne les connaît pas ?
Quiconque aime jamais porte une cicatrice ;
Chacun l'a dans le sein, toujours prête à s'ouvrir ;
Chacun la garde en soi, cher et secret supplice,
Et mieux il est frappé, moins il en veut guérir.
Te le dirai-je, à toi, chantre de la souffrance,
Que ton glorieux mal, je l'ai souffert aussi ?
Qu'un instant, comme toi, devant ce ciel immense,
J'ai serré dans mes bras la vie et l'espérance,
Et qu'ainsi que le tien, mon rêve s'est enfui ?
Te dirai-je qu'un soir, dans la brise embrumée,
Endormi comme toi dans la paix du bonheur,
Aux célestes accents d'une voix bien-aimée,
J'ai cru sentir le temps s'arrêter dans mon cœur ?
Te dirai-je qu'un soir, resté seul sur la terre,

Dévoré comme toi d'un affreux souvenir,
Je me suis étonné de ma propre misère,
Et de ce qu'un enfant peut souffrir sans mourir !
Oh ! ce que j'ai senti dans cet instant terrible,
Oserai-je m'en plaindre et te le raconter ?
Comment expliquerais-je une peine indicible ?
Après toi, devant toi, puis-je encor la sentir ?
Oui, de ce jour fatal plein d'horreur et de charme,
Je veux fidèlement te faire le récit ;
Ce ne sont point des chants, ce ne sont que des larmes,
Et je ne te dirai que ce que Dieu m'a dit.

Lorsque le laboureur, regagnant sa chaumière,
Trouve le soir son champ rasé par le tonnerre,
Il croit d'abord qu'un rêve a fasciné ses yeux,
Et, doutant de son rêve, interroge les cieux.
Partout la nuit est sombre et la terre enflammée ;
Il cherche autour de lui la place accoutumée
Où sa femme l'attend sur le seuil entr'ouvert,
Il voit un peu de cendre au milieu d'un désert.
Les enfants demi-nus sortent de la bruyère
Et viennent lui conter comment leur pauvre mère
Est morte sous le chaume, avec des cris affreux ;
Et maintenant, au loin, tout est silencieux.
Le misérable écoute et comprend sa ruine,
Il serre, désolé, ses fils sur la poitrine ;
Il ne lui reste plus, s'il ne tend pas la main,
Que la faim pour ce soir, et la mort pour demain.
Pas un sanglot ne sort de sa gorge oppressée ;
Muet et chancelant, sans force et sans pensée,
Il s'assied à l'écart, les yeux sur l'horizon,
Et, regardant s'enfuir sa moisson consumée
Dans les noirs tourbillons de l'épaisse fumée,
L'ivresse du malheur emporte sa raison.

Certes, nous eussions pu nous dispenser de tout ce début, et ne commencer notre citation qu'aux vers suivants, puisque les vers suivants rentrent seuls dans notre sujet. Mais comment éla-

guer volontairement de pareils vers, quand la bouche qui les dicta est muette, quand la lyre qui les accompagna est brisée ?

Pauvres chers enfants qui me lisez, et qui cherchez un enseignement dans ce que j'écris pour vous, ne dédaignez pas cette langue magique que l'on appelle la poésie. Assez vous parleront le jargon de la politique ou l'argot de la Bourse ; lisez des vers ; la poésie, c'est le printemps ; la poésie, c'est la jeunesse ; la poésie, c'est l'amour ; c'est plus que tout cela, quand ce n'est pas tout cela, c'est la douleur, et la douleur est sainte ; c'est la fille aînée de Dieu ; la charité, l'espérance et la foi ne viennent qu'après elle.

Voici donc les vers par lesquels, peut-être, nous aurions dû commencer :

Tel, lorsque abandonné d'une fidèle amante,
Pour la première fois j'ai connu la douleur,
Transpercé tout à coup d'une flèche sanglante,
Seul je me suis assis dans la nuit de mon cœur.
Ce n'était pas au bord d'un lac au flot limpide,
Ni sur l'herbe fleurie au penchant des coteaux ;
Mes yeux noyés de pleurs ne voyaient que le vide,
Mes sanglots étouffés n'éveillaient point d'échos.
C'était dans une rue obscure et tortueuse
De cet immense égout qu'on appelle Paris ;
Autour de moi criait cette foule railleuse
Qui des infortunés n'entend jamais les cris ;
Sur le pavé noirci, les blafardes lanternes
Versaient un jour douteux plus triste que la nuit,
Et, suivant au hasard des feux vagues et ternes,
L'homme passait dans l'ombre, allant où va le bruit.
Partout retentissait comme une joie étrange ;
C'était en février, au temps du carnaval.
Les masques avinés, se croisant dans la fange,
S'accostaient d'une injure et d'un refrain banal ;
Dans un carrosse ouvert, une troupe entassée
Paraissait par moments sous le ciel pluvieux,

Puis se perdait au loin dans la ville insensée,
Hurlant un hymne impur sous la résine en feu.
Cependant les vieillards, les enfants et les femmes
Se barbouillaient de lie au fond des cabarets,
Tandis que de la nuit les prêtresses infâmes
Promenaient çà et là leurs spectres inquiets.
On eût dit un portrait de la débauche antique,
Un de ces soirs fameux, chers au peuple romain,
Où des temples secrets la Vénus impudique
Sortait échevelée, une torche à la main.
Dieu juste ! pleurer seul par une nuit pareille !
Ô mon unique amour, que vous avais-je fait ?
Vous m'avez vu tromper, vous qui juriez la veille
Que vous étiez ma vie et que Dieu le savait !
Oh ! toi, le savais-tu, froide et cruelle amie,
Qu'à travers cette honte et cette obscurité,
J'étais là, regardant de ta lampe chérie
Comme une étoile au ciel la tremblante clarté ?
Non, tu n'en savais rien, je n'ai pas vu ton ombre ;
Ta main n'est pas venue entr'ouvrir ton rideau ;
Tu n'as pas regardé si le ciel était sombre ;
Tu ne m'as pas cherché dans cet affreux tombeau !

Lamartine, c'est là, dans cette nuit obscure,
Assis sur une borne au coin d'un carrefour,
Les deux mains sur mon cœur en serrant ma blessure,
Et sentant y saigner un invincible amour ;
C'est là, dans cette nuit d'horreur et de détresse,
Au milieu des transports d'un peuple furieux
Qui semblait en passant crier à ma jeunesse :
Toi qui pleures ce soir, n'as-tu pas ri comme eux ?
C'est là, devant ce mur, où j'ai frappé ma tête,
Où j'ai posé deux fois le fer sur mon sein nu,
C'est là, le croiras-tu, chaste et noble poète ?
Que de tes chants divins je me suis souvenu.

J'ai mis exprès en face l'un de l'autre les deux miroirs destinés à refléter la même douleur : la prose, les vers. Eh bien, ne

vous semble-t-il pas que cette douleur en vers est plus grande, plus plaintive, plus désespérée ?

En tout cas, c'est une permission de Dieu, que ces harpes éoliennes que l'on appelle les poètes souffrent de pareilles douleurs et jettent de pareils cris. Plus précieuse que cette manne matérielle qui nourrissait les Hébreux au désert, c'est la manne intellectuelle, qui nourrit les esprits dans ce désert du monde, bien autrement stérile parfois que les sables de l'Arabie.

Écoutez le poète ; je vous le redis, il ne chantera plus.

À toi qui sais aimer, réponds, amant d'Elvire,
Comprends-tu que l'on parte et qu'on se dise adieu ?
Comprends-tu que ce mot, la main puisse l'écrire ?
Et le cœur le signer, et les lèvres le dire ?
Les lèvres qu'un baiser vient d'unir devant Dieu !
Comprends-tu qu'un lien qui, dans l'âme immortelle,
Chaque jour plus profond se forme à notre insu,
Qui déracine en nous la volonté rebelle,
Et nous attache au cœur son merveilleux tissu ;
Un lien tout-puissant, dont les nœuds et la trame
Sont plus durs que la roche et que les diamants,
Qui ne craint ni le temps, ni le fer, ni la flamme,
Ni la mort elle-même, et qui fait des amants
Jusque dans les tombeaux s'aimer les ossements ?
Comprends-tu que dix ans ce lien nous enlace,
Qu'il ne fasse, dix ans, qu'un seul être de deux,
Puis tout à coup se brise, et, perdu dans l'espace,
Nous laisse épouvantés d'avoir cru vivre heureux ?

Ô poète ! il est dur que la nature humaine,
Qui marche à pas comptés vers une fin certaine,
Doive encor s'y traîner en portant une croix,
Et qu'il faille ici-bas mourir plus d'une fois,
Car de quel autre nom peut s'appeler sur terre
Cette nécessité de changer de misère
Qui nous fait jour et nuit tout prendre et tout quitter,
Si bien que notre temps se passe à convoiter ?

Ne sont-ce pas des morts, et des morts effroyables,
Que tant de changements d'être si variables,
Qui se disent toujours fatigués d'espérer,
Et qui sont toujours prêts à se transfigurer ?
Quel tombeau que le cœur, et quelle solitude !
Comment la passion devient-elle habitude ?
Et comment se fait-il que, sans y trébucher,
Sur ses propres débris l'homme y puisse marcher ?
Il y marche pourtant, c'est Dieu qui l'y convie ;
Il va, semant partout et prodiguant sa vie :
Désir, crainte, colère, inquiétude, ennui,
Tout passe et disparaît, tout est fantôme en lui ;
Son misérable cœur est fait de telle sorte,
Qu'il faut incessamment qu'une ruine en sorte ;
Que la mort soit son terme, il ne l'ignore pas,
Et, marchant vers la mort, il meurt à chaque pas.
Il meurt dans ses amis, dans son fils, dans son père,
Il meurt dans ce qu'il pleure et dans ce qu'il espère,
Et, sans parler des corps qu'il faut ensevelir,
Qu'est-ce donc qu'oublier, si ce n'est pas mourir ?

Peut-être trouverez-vous que c'est bien grave pour un pied posé sur un autre pied, pour deux jambes entrelacées vues sous une table en ramassant une fourchette tombée. Mais la question n'est pas là ; la douleur est une question de nerfs. Il ne faut pas demander que tous les hommes l'éprouvent de la même façon. Coupez la jambe à un Russe, il regardera le chirurgien en fumant sa pipe ; ouvrez un panari à un Italien, il poussera des cris d'écorché.

Notre poète a prodigieusement souffert, puisqu'en prose ou en vers, il a écrit ce que vous venez de lire.

Maintenant, voyons où l'a conduit cette douleur.

Prenez garde, ce que vous allez lire, ce n'est plus de la poésie, c'est de l'histoire ; – et il faut qu'en effet vous considériez ce que vous allez lire comme de l'histoire, pour que cette étude que nous faisons vous donne une idée juste du poète, homme et talent.

C'est lui qui va parler.

« Tout à coup, au milieu du plus noir chagrin, le désespoir, la jeunesse et le hasard me firent commettre une action qui décida de mon sort.

» J'avais écrit à ma maîtresse que je ne voulais plus la revoir ; je tenais en effet ma parole ; mais je passais la nuit sous ses croisées, assis sur un banc à sa porte. — Je voyais ses fenêtres éclairées, j'entendais le bruit de son piano, parfois je l'apercevais comme une ombre derrière les rideaux entr'ouverts.

» Une certaine nuit que j'étais sur ce banc, plongé dans une affreuse tristesse, je vis passer un ouvrier attardé qui chancelait. Il balbutiait des mots sans suite mêlés d'exclamations de joie, puis il s'interrompait pour chanter. Il était pris de vin et ses jambes affaiblies le conduisaient tantôt d'un côté du ruisseau, tantôt de l'autre ; il vint tomber sur un banc d'une autre maison en face de moi. Là, il se berça quelque temps sur les coudes, puis s'endormit profondément.

» — Quel sommeil ! me disais-je ; assurément cet homme ne fait aucun rêve ; sa femme, à l'heure qu'il est, ouvre peut-être à son voisin la porte du grenier où il couche. Ses habits sont en haillons, ses joues sont creuses, ses mains ridées, c'est quelque malheureux qui n'a pas de pain tous les jours. — Mille soucis dévorants, mille angoisses mortelles l'attendent à son réveil ; cependant, il avait ce soir un écu dans sa poche. — *Il est entré dans un cabaret où on lui a vendu l'oubli de ses maux.* — Il a gagné dans sa semaine de quoi avoir une nuit de sommeil, il l'a prise peut-être sur le souper de ses enfants ; maintenant, sa maîtresse peut le trahir, son ami peut se glisser comme un voleur dans son taudis ; moi-même, je peux lui frapper sur l'épaule et lui crier qu'on l'assassine, que sa maison est en feu ; il se retournera sur l'autre flanc et se rendormira. Et moi, moi, continuai-je en traversant à grands pas la rue, je ne dors pas ; moi qui ai dans ma poche, ce soir, de quoi le faire dormir un an, je suis si fier et si insensé, que je n'ose entrer dans un cabaret, *et je ne m'aperçois*

pas que, si tous les malheureux y entrent, c'est parce qu'il en sort des heureux ! Ô Dieu ! une grappe de raisin écrasée sous la plante des pieds suffit pour disperser les soucis les plus noirs, et pour briser tous les fils invisibles que les génies du mal tendent sur notre chemin ! Nous pleurons comme des femmes, nous souffrons comme des martyrs ; il nous semble, dans notre désespoir, qu'un monde s'est écroulé sur notre tête, et nous nous asseyons dans nos larmes, comme Adam aux portes d'Éden, — *et, pour guérir une blessure plus large que le monde, il suffit de faire un petit mouvement de la main et d'humecter notre poitrine.* — Quelles misères sont donc nos chagrins pour qu'on les console ainsi ? Nous nous étonnons que la Providence, qui les voit, n'envoie pas ses anges pour nous exaucer dans nos prières ; elle n'a pas besoin de se tant mettre en peine, elle, avec toutes nos souffrances, tous nos désirs, tout notre orgueil d'esprits déçus et l'océan de maux qui nous environne, — et elle s'est contentée de suspendre un petit fruit noir au bord de nos routes. Puisque cet homme dort si bien sur son banc, pourquoi ne dormirais-je pas de même sur le mien ? Mon rival passe peut-être la nuit chez ma maîtresse ; il en sortira au point du jour ; elle l'accompagnera demi-nue jusqu'à la porte, et ils me verront endormi ; leurs baisers ne m'éveilleront pas et ils me frapperont sur l'épaule ; je me retournerai sur l'autre flanc et je me rendormirai.

» Ainsi plein d'une joie farouche, je me mis en quête d'un cabaret ; comme il était minuit passé, presque tous se trouvaient fermés, cela me mettait en fureur.

» — Eh quoi ! pensais-je, cette consolation même me sera refusée !

» Je courais de tous côtés, frappant aux boutiques :

» — Du vin, du vin !

» Enfin, je trouvai un cabaret ouvert ; je demandai une bouteille, et, sans regarder si elle était bonne ou mauvaise, je l'avalai coup sur coup ; une seconde suivit, puis une troisième. Je me traitais comme un malade, je buvais comme s'il se fût agi d'un

remède ordonné par un médecin sous peine de la vie.

» Bientôt les vapeurs de la liqueur épaisse, qui sans doute était frelatée, m'environnèrent d'un nuage ; comme j'avais bu précipitamment, l'ivresse me prit tout à coup ; je sentis mes idées se troubler, puis se calmer, puis se troubler encore. Enfin, la réflexion m'abandonnant, je levai les yeux au ciel comme pour me dire adieu à moi-même et m'étendis les coudes sur la table.

» Alors seulement je m'aperçus que je n'étais pas seul dans la salle ; à l'autre extrémité du cabaret était un groupe d'hommes hideux avec des figures hâves et des voix rauques...

» Ils disputaient sourdement sur des cartes dégoûtantes ; au milieu d'eux était une fille très-jeune et très-jolie, proprement mise, qui ne paraissait leur ressembler en rien, si ce n'est par la voix, qu'elle avait aussi enrouée et aussi cassée, avec un visage de rose, que si elle eût été crieuse publique pendant soixante ans. Elle me regardait attentivement, étonnée sans doute de me voir dans un cabaret ; car j'étais élégamment vêtu et presque recherché dans ma toilette. Peu à peu elle s'approcha ; en passant devant ma table, elle souleva les bouteilles qui s'y trouvaient, et, les voyant toutes trois vides, elle s'assit ; je vis qu'elle avait des dents superbes et d'une blancheur éclatante ; *je lui pris la main et la priai de s'asseoir près de moi*. Elle le fit de bonne grâce, et demanda pour son compte qu'on lui apportât à souper.

» Je la regardais sans dire un mot. J'avais les yeux pleins de larmes ; elle s'en aperçut, et me demanda pourquoi. Mais je ne pouvais lui répondre, et je secouai la tête comme pour faire couler mes pleurs plus abondamment, car je les sentais ruisseler sur mes joues. Elle comprit que j'avais quelque chagrin secret, et ne chercha pas même à en deviner la cause, et, tout en soupant fort gaiement, elle m'essuyait de temps en temps le visage... »

Vous avez suivi le poète dans les péripéties de sa douleur ; vous venez de voir comment il n'a trouvé d'autre remède à cette douleur que l'ivresse brutale du vin bleu dans un cabaret au coin de la rue. Comme le tablent est immense, comme la poésie ruis-

selle partout sous sa main ! Il vous a montré dans ce bouge, au milieu d'un groupe d'hommes hideux, *une charmante fille très-jeune, très-jolie, avec de belles dents* ; et, comme cette fille est bonne, quand elle a vu qu'il pleurait, elle est venue s'asseoir près de lui, et, moitié triste, moitié souriante, la compatissante Madeleine qu'elle est, elle lui essuie les yeux avec son mouchoir. Si elle pouvait faire davantage, elle le ferait. Vous croyez que l'enfant du siècle sera touché de cette charité désintéressée, qu'il va lui prendre ces mains qui essuient les larmes d'un inconnu, qu'il va lui dire un mot qui témoigne de sa reconnaissance...

Non. Je vous l'ai dit : l'âme est malade, le cœur mauvais. Au lieu de ce que vous attendez, voici ce qui arrive :

« — Qui es-tu ? m'écriai-je tout d'un coup ; que me veux-tu ? d'où me connais-tu ? qui t'a dit d'essuyer mes larmes ? est-ce ton métier que tu fais, et crois-tu que je veuille de toi ? Je ne te toucherais pas seulement du bout du doigt ! Que fais-tu là ? Réponds ! Est-ce de l'argent qu'il te faut ? Combien vends-tu cette pitié que tu as ?... »

Lequel des deux croyez-vous qui soit selon le cœur de Dieu, de cette fille qui essaye de consoler cet homme qu'elle ne connaît pas, ou de cet homme qui insulte, brutalise, humilie celle qui essaye de le consoler ?

Mais peut-être est-ce parce qu'il est ivre ? Voyons.

Un malheur bien autrement grand que le premier arrive à l'enfant du siècle : son père meurt. Le cœur deux fois en deuil, il s'ensevelit dans la campagne qu'habitait son père et où celui-ci a rendu le dernier soupir.

Une fille est venue essuyer les larmes d'amour mondain qui coulaient de ses yeux après la perte de sa maîtresse, un ange vient essuyer les larmes d'amour filial qui coulent de ses yeux après la perte de son père.

Quel sera son remerciement ?

Séduire l'ange. Il faudra un long temps, il faudra surtout un long travail : l'ange est pur.

Mais que peut la volonté contre toutes les séductions de l'art et de la nature réunies ?

Laissons parler le poète :

« Elle s'en alla sur le balcon ; je l'y suivis en silence.

» Il faisait la plus belle nuit du monde : la lune se couchait et les étoiles brillaient d'une clarté plus vive sur un ciel d'un azur foncé. Pas un souffle de vent n'agitait les arbres, l'air était tiède et embaumé.

» Elle était appuyée sur son coude, les yeux au ciel. Je m'étais penché à côté d'elle et je la regardais rêver. Bientôt je levai les yeux moi-même ; une volupté mélancolique nous enivrait tous deux. Nous respirions ensemble les tièdes bouffées qui sortaient des charmilles. Nous suivions au loin, dans l'espace, les dernières lueurs d'une blancheur pâle que la lune entraînait avec elle en descendant derrière les masses noires des marronniers. Je me souvins d'un certain jour que j'avais regardé avec désespoir le vide immense de ce beau ciel ; ce souvenir me fit tressaillir ; tout était si plein maintenant ! Je sentis qu'un hymne de grâces s'élevait dans mon cœur et que notre amour montait à Dieu. J'entourai de mon bras la taille de ma chère maîtresse. Elle tourna doucement la tête, ses yeux étaient noyés de larmes, son corps plia comme un roseau, ses lèvres entr'ouvertes tombèrent sur les miennes, et l'univers fut oublié. »

L'univers, c'est-à-dire ce mauvais passé, cette femme sans cœur, cette maîtresse sans foi. Celle-là est aussi chaste que l'autre était impure. Écoutez l'hymne de bonheur qui s'échappe du cœur du poète :

« Ange éternel des nuits heureuses, qui racontera ton silence ? Ô baiser mystérieux, breuvage que les lèvres se versent comme des coupes altérées ! ivresse des sens ! ô volupté ! oui, comme Dieu, tu es immortelle ! Sublime élan de la créature, communion universelle des êtres, volupté trois fois sainte, qu'ont dit de toi ceux qui t'ont vantée ? Ils t'ont appelée passagère, ô créatrice ! Ils ont dit que ta courte apparition illuminait leur vie fugitive ;

parole plus courte elle-même que le souffle d'un moribond, vraie parole de brute sensuelle qui s'étonne de vivre une heure, et qui prend les clartés de la lampe éternelle pour une étincelle qui sort d'un caillou. — Amour ! ô principe du monde, flamme précieuse que la nature entière, comme une vestale inquiète, surveille incessamment dans le temple de Dieu ! foyer de tout, par qui tout existe ! les esprits de destruction mourront eux-mêmes en soufflant sur toi. Je ne m'étonne pas que l'on blasphème ton nom ; car ils ne savent qui tu es, ceux qui croient t'avoir vu en face parce qu'ils ont ouvert les yeux ; et, quand tu trouves tes vrais apôtres unis sur la terre dans un baiser, tu ordonnes à leurs paupières de se fermer comme des voiles, afin qu'on ne voie pas le bonheur.

» Mais vous, délices, sourires languissants, premières caresses, tutoiements timides, premiers bégaiements de l'amante ; vous qu'on peut voir, vous qui êtes à nous, êtes-vous donc moins à Dieu que le reste, beaux chérubins qui planez dans l'alcôve et qui ramenez à ce monde l'homme éveillé du songe divin ? Ah ! chers enfants de la volupté, comme votre mère vous aime ! C'est vous, causeries curieuses qui soulevez les premiers mystères, touchers tremblants et chastes encore, regards déjà insatiables qui commencent à tracer dans le cœur, comme une ébauche craintive, l'ineffaçable image de la beauté chérie ! Ô royaume, ô conquêtes, c'est vous qui faites les amants, et toi, vrai diadème, toi, sérénité du bonheur, premier regard reporté sur la vie, premier retour des heureux à tant d'objets indifférents, qu'ils ne voient plus qu'à travers leur joie ; premiers pas faits dans la nature à côté de la bien-aimée ! qui vous peindra ? quelle parole exprimera jamais la plus faible caresse ?

» Celui qui, par une fraîche matinée, dans la force de la jeunesse, est sorti un jour à pas lents, tandis qu'une main adorée a fermé sur lui la porte secrète ; qui a marché sans savoir où, regardant les bois et les plaines ; qui a traversé une place sans entendre qu'on lui parlait ; qui s'est assis dans un lieu solitaire,

riant et pleurant sans raison ; qui a posé ses mains sur son visage pour y respirer un reste de parfum ; qui a oublié tout à coup ce qu'il a fait sur la terre jusqu'alors ; qui a parlé aux arbres de la route et aux oiseaux qu'il voyait passer ; qui, enfin, au milieu des hommes, s'est montré un joyeux insensé, puis qui est tombé à genoux et qui a remercié Dieu ! celui-la mourra sans se plaindre : il a possédé la femme qu'il aimait. »

Ainsi, Dieu soit loué, voilà notre poète heureux : une femme est descendue dans sa vie, un ange plane sur son cœur ; que va-t-il donner, lui, à cette créature céleste qui lui apporte non-seulement tous les biens qu'il croyait avoir à jamais perdus, mais tous ceux qu'il ignorait, ne les ayant jamais possédés ? – À elle son amour, c'est le moins, son respect, son dévouement, son cœur, son âme, son culte, sa religion, son idolâtrie !...

Voilà ce que vous lui eussiez donné, vous, à cette femme, et moi aussi.

Lisez les trois lignes suivantes, elles viennent immédiatement après l'hymne de bonheur qui jailli de l'âme du poète ; elles font frissonner par ce qu'elles promettent :

« J'ai à raconter maintenant ce qui advint de mon amour et du changement qui se fit en moi. Quelle raison puis-je en donner ?

» Aucune, sinon que je raconte.

» Il y avait deux jours ni plus ni moins que j'étais l'amant de madame Burion ; je sortais du bain à onze heures du soir, et, par une nuit magnifique, je traversais la promenade pour me rendre chez elle. Je me sentais un tel bien-être de joie dans le corps et un tel contentement dans l'âme, que je sautais déjà en marchant et que je tendais les bras au ciel. Je la trouvai au haut de son escalier, accoudée sur la rampe, une bougie par terre à côté d'elle. Elle m'attendait, et, dès qu'elle m'aperçut, courut à ma rencontre ; nous fûmes bientôt dans sa chambre, et les verrous tirés sur nous.

» Elle me montrait comme elle avait changé sa coiffure et comme elle avait passé la journée à faire prendre à ses cheveux

le tour que je voulais, comme elle avait ôté de l'alcôve un grand vilain cadre qui me semblait sinistre, comme elle avait renouvelé ses fleurs : il y en avait de tous côtés. Elle me contait tout ce qu'elle avait fait depuis que nous nous connaissions, ce qu'elle m'avait vu souffrir, ce qu'elle avait souffert elle-même, comme elle avait voulu mille fois quitter le pays et fuir son amour, comme elle avait imaginé tant de précautions contre moi, qu'elle avait pris conseil de sa tante de Mercanson et du curé, qu'elle s'était juré à elle-même de mourir plutôt que de céder, et comme tout cela s'était envolé sur certain mot que je lui avais dit, sur tel regard, sur telle circonstance, et à chaque confidence un baiser. Ce que je trouvais de mon goût dans sa chambre, ce qui avait attiré mon attention parmi les bagatelles dont ses tables étaient couvertes, elle voulait me le donner, que je l'emportasse le soir même et que je le misse sur ma cheminée ; ce qu'elle ferait dorénavant, le matin, le soir, à toute heure, que je le réglasse à mon plaisir et qu'elle ne se souciait plus de rien, et que les propos du monde ne la touchaient pas ; que, si elle avait fait semblant d'y croire, c'était pour m'éloigner, mais qu'elle voulait être heureuse et se boucher les deux oreilles ; qu'elle venait d'avoir trente ans, qu'elle n'avait pas longtemps à être aimée de moi.

» — Et vous, m'aimerez-vous longtemps ? Est-ce un peu vrai, ces belles paroles dont vous m'avez si bien étourdie ?

» Et là-dessus, les chers reproches que je venais tard et que j'étais coquet, que je m'étais trop parfumé au bain, ou pas assez, ou pas à sa guise, qu'elle était restée en pantoufles pour que je visse son pied, nu, qu'il était aussi blanc que sa main, mais que, du reste, elle n'était guère belle, qu'elle voudrait l'être cent fois plus, qu'elle l'avait été à quinze ans. Et elle allait et elle venait, toute folle d'amour, toute vermeille de joie, et elle ne savait qu'imaginer, quoi faire, quoi dire, pour se donner et se donner encore, elle, corps et âme, et tout ce qu'elle avait. »

Avouez que voilà une charmante page et surtout une charmante femme, et que, d'une femme pareille, il faut baiser les pieds

nus, aussi blancs que ses mains.

Écoutez, le poète continue :

« J'étais couché sur le sofa ; je sentais tomber et se détacher de moi une mauvaise heure de ma vie passée à chaque mot qu'elle disait. Je gardais l'astre de l'amour se lever sur mon champ, et il me semblait que j'étais comme un arbre plein de sève qui secoue au vent ses feuilles sèches pour se revêtir d'une verdure nouvelle.

» Elle se mit au piano et me dit qu'elle allait me jouer un air de *Stradella*. J'aime par-dessus tout la musique sacrée, et ce morceau qu'elle m'avait déjà chanté m'avait paru très-beau.

» — Eh bien, dit-elle quand elle eut fini, vous vous y êtes bien trompé, l'air est de moi, et je vous en ai fait accroire.

» — Il est de vous ?

» — Oui ; je vous ai conté qu'il était de *Stradella* pour voir ce que vous en diriez. Je ne joue jamais ma musique, quand il m'arrive d'en composer ; mais j'ai voulu faire un essai, et vous voyez qu'il m'a réussi, puisque vous en étiez la dupe. »

Vous vous fussiez jeté au cou de cette femme, vous lui eussiez rendu grâce à genoux, de découvrir en elle tantôt une fleur, tantôt un parfum, tantôt une mélodie ; vous vous fussiez comparé à elle, quelque bon que vous fussiez, et, pour l'exalter, vous faisant petit.

Écoutez l'enfant du siècle, voici comment il prend la chose, lui :

« Monstrueuse machine que l'homme ! Qu'y avait-il de plus innocent ? Un enfant un peu avisé eût imaginé cette ruse pour surprendre son professeur. Elle en riait de bon cœur en me le disant ; mais je sentis tout à coup comme un nuage qui fondait sur moi, je changeai de visage.

» — Qu'avez-vous ? dit-elle ; que vous prend-il ?

» — Rien ; joue-moi cet air encore une fois.

» Tandis qu'elle jouait, je me promenais de long en large, je passais la main sur mon front comme pour en écarter un brouil-

lard ; je frappais du pied, je haussais les épaules de ma propre démenche ; enfin je m'assis à terre sur un coussin qui était tombé. Elle vint à moi ; plus je voulais lutter avec l'esprit des ténèbres qui me saisissait en ce moment, plus l'épaisse nuée redoublait dans ma tête.

» — Vraiment, lui dis-je, vous mentez si bien ? Quoi, cet air est de vous ? Vous savez donc mentir si aisément ?

» Elle me regarda d'un air étonné.

» — Qu'est-ce donc ? dit-elle.

» Une inquiétude inexprimable se peignait sur ses traits ; assurément, elle ne pouvait me croire assez fou pour lui faire un reproche véritable d'une plaisanterie aussi simple ; elle ne voyait là de sérieux que la tristesse qui s'emparait de moi. Mais plus la cause était frivole, plus il y avait de quoi surprendre. Elle voulut croire un instant que je plaisantais à mon tour ; mais, quand elle me vit toujours plus pâle et comme prêt à défaillir, elle resta les lèvres ouvertes, le corps penché comme une statue.

» — Dieu du ciel ! s'écria-t-elle, est-ce possible ? »

Attendez, c'est peut-être l'effet d'une mauvaise disposition. Le ciel le plus pur a ses tempêtes inattendues. Voyons ce qui va suivre.

« Le lendemain, Brigitte me dit comme par hasard :

» — J'ai un gros livre où j'écris mes pensées, tout ce qui me passe par la tête ; je veux vous donner à lire ce que j'y ai écrit de vous les premiers jours où je vous ai vu.

» Nous lûmes ensemble ce qui me regardait, et nous y ajoutâmes cent folies. Après quoi, je me suis mis à feuilleter le livre d'une manière indifférente. Une phrase tracée en gros caractères me sauta aux yeux. Au milieu des pages que je retournais rapidement, je lus distinctement quelques mots qui étaient assez insignifiants, et j'allais continuer quand Brigitte me dit :

» — Ne lisez pas cela.

» Je jetai le livre sur un meuble.

» — C'est vrai, lui dis-je, je ne sais ce que je fais.

» — Le prenez-vous au sérieux ? répondit-elle en riant, voyant sans doute mon mal reparaître. Reprenez le livre, je veux que vous lisiez.

» — N'en parlons plus ; que puis-je donc y trouver de si curieux ? Vos secrets sont à vous, ma chère. »

Vous avez vu le jour, vous avez vu le lendemain ; voici quinze jours après :

« De l'homme qui doute à celui qui renie, il n'y a guère de distance ; tout philosophe est cousin d'un athée.

» Je venais à me figurer que Brigitte me trompait, elle que je ne quittais pas une heure par jour ; je faisais quelquefois des absences assez longues, et je convenais avec moi-même que c'était pour l'éprouver ; mais, au fond, ce n'était que pour me donner, à mon insu, sujet de douter et de railler.

» J'avais d'abord gardé pour moi-même les remarques que je faisais ; je trouvai bientôt plaisir à les faire tout haut devant Brigitte.

» Sortions-nous pour une promenade :

» — Cette robe est jolie, lui disais-je ; telle fille de mes amies en a, je crois, une pareille.

» Étions-nous à table :

» — Allons, ma chère, mon ancienne maîtresse chantait sa chanson au dessert, il convient que vous l'imitiez.

» Se mettait-elle au piano :

» — Ah ! de grâce, jouez donc la valse qui était de mode l'hiver passé, cela me rappelle le bon temps.

» Lecteurs, cela dura six mois ; pendant six mois entiers, Brigitte, calomniée, exposée aux insultes du monde, eut à essuyer de ma part toutes les injures et tous les dédains qu'un libertin colère et cruel peut prodiguer à une fille qu'il paye. »

Posons ici le livre, ou plutôt laissons-le tomber. La force nous manque pour assister à cette torture morale imposée froidement par le fort au faible, par celui qui donne à celle qui croit, par celui qui n'aime pas à celle qui aime !

Au reste, deux choses ressortent de ce travail, long mais nécessaire, une maladie de l'âme et une maladie du corps.

La maladie de l'âme est la cause première, la gangrène vient d'elle.

La maladie de l'âme est le doute, la maladie du corps est l'ivresse.

Le doute éteindra l'âme, l'ivresse tuera le corps.

V

Dieu merci, nous en avons à peu près fini avec l'homme et son tempérament, et nous n'avons plus à apprécier que le poète et son génie.

Les critiques, qui veulent toujours chercher la cause où elle n'est pas, ont parlé d'un voyage en Italie, d'une maladie à Venise, d'une trahison amoureuse, qui seraient la cause de cette misanthropie du poète.

Ne nous y trompons pas, Alfred de Musset n'est point un poète misanthrope, et, s'il est un poète misanthrope, cette misanthropie est, non point un accident de sa vie, mais une face de son tempérament.

Si nous ne nous abusons pas, le voyage d'Italie date de 1836 ou 1837.

Or, les créations de la *Juana d'Orvado*, de la *Camargo* et de *Portia* datent de 1830 ; celle de *Mariette*, de 1831 ; celle de *Belcolor*, de 1833.

Non, au lieu d'avoir un reproche à adresser à une femme, Alfred de Musset n'aurait-il pas eu un reproche à s'adresser à l'endroit d'une femme ?

Je crois que la question, posée ainsi, serait plus juste et plus vraie.

Au reste, les moyens dont se sert la Providence pour arriver à son but sont étranges ; ce qui devait précipiter cette femme l'a grandie. Obligée de lutter contre la misère, son talent s'est élevé

à la hauteur du génie ; elle est devenue et est aujourd'hui une des premières artistes du monde ; elle vit pleine de gloire et de bonheur, encore jeune, aimante et aimée, et les trois hommes qui avaient cru la perdre sont morts tous trois, le plus vieux à l'âge de quarante-sept ans.

Quand le pauvre Alfred remplissait son verre pour oublier une infidélité, ne voyait-il pas en même temps un remords ?

Mais tout cela fut bien, tout cela fut bon, puisque le poète en a grandi.

Voyez le début de *Rolla*. *Rolla* est de 1835 à 1836. Ce début est tout simplement un chef-d'œuvre.

Deux ou trois rimes plus riches, et la plus sévère critique n'aurait qu'à se courber et à admirer en lisant les vers suivants :

Regrettez-vous le temps où le ciel, sur la terre,
Marchait et respirait dans un peuple de dieux,
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère,
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?
Regrettez-vous le temps où les nymphes lascives
Ondoyaient au soleil parmi les fleurs des eaux,
Et d'un éclat de rire agaçaient sur les rives
Les faunes indolents couchés dans les roseaux ;
Où les sources tremblaient des baisers de Narcisse ;
Où, du nord au midi, sur la création,
Hercule promenait l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion ;
Où les sylvains moqueurs, dans l'écorce des chênes,
Avec les rameaux verts se balançaient au vent,
Et sifflaient dans l'écho la chanson du passant ;
Où tout était divin, jusqu'aux douleurs humaines ;
Où le monde adorait ce qu'il tue aujourd'hui ;
Où quatre mille dieux n'avaient pas un athée ;
Où tout était heureux, excepté Prométhée,
Frère aîné de Satan, qui tomba comme lui ?
Et, quand tout fut changé, le ciel, la terre et l'homme,

Quand le berceau du monde en devint le cercueil,
Quand l'ouragan du nord sur les débris de Rome
De sa sombre avalanche étendit le linceul !...

Regrettez-vous le temps où, d'un siècle barbare,
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ;
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde enchanté ;
Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le manteau blanc de leur virginité ;
Où, sous la main du Christ, tout venait de renaître ;
Où le palais du prince et la maison du prêtre,
Portant la même croix sur leur front radieux,
Sortaient de la montagne en regardant les cieux ;
Où Cologne et Strasbourg, Notre-Dame et Saint-Pierre,
S'agenouillant au loin dans leur robe de pierre,
Sur l'orgue universel des peuples prosternés,
Entonnaient l'hosanna des siècles nouveau-nés ;
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire
Ouvraient les bras sans tache et blancs comme le lait ;
Où la vie était jeune, – où la mort espérait ?

Sauf trois rimes : – *cheveux* avec *dieux* – *passant* et *vent* – qui riment à peine, – et *linceul* et *cercueil*, qui ne riment pas du tout, quoique Lamartine les ait fait rimer, tout ce que nous venons de citer est deux fois beau, beau comme pensée, beau comme forme.

Ce que nous allons citer, avec des négligences égales, est d'une égale beauté.

Ô Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants ;
Je ne suis pas de ceux qui vont à ton calvaire,
En se frappant le cœur, baiser tes pieds sanglants ;
Et je reste debout sous tes sacrés portiques,
Quand ton peuple fidèle, autour des noirs arceaux,

Se courbe en murmurant sous le vent des cantiques,
Comme au souffle du nord un peuple de roseaux ;
Je ne crois pas, ô Christ ! à ta parole sainte.

Je suis venu trop tard dans un monde trop vieux.
D'un siècle sans espoir naît un siècle sans crainte ;
Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux.
Maintenant, le hasard promène au sein des ombres
De leurs illusions les mondes réveillés ;
L'esprit des temps passés, errant sur leurs décombres,
Jette au gouffre éternel tes anges mutilés ;
Les clous du Golgotha te soutiennent à peine ;
Sous ton divin tombeau le sol s'est dérobé ;
Ta gloire est morte, ô Christ ! et sur nos croix d'ébène
Ton cadavre céleste en poussière est tombé !

Eh bien, qu'il soit permis d'en baiser la poussière,
Au moins, crédule enfant de ce siècle sans foi,
Et de pleurer, ô Christ ! sur cette froide terre
Qui vivait de ta mort, et qui mourra sans toi !
Oh ! maintenant, mon Dieu, qui lui rendra la vie ?
Du plus pur de ton sang tu l'avais rajeunie :
Jésus, ce que tu fis, qui jamais le fera ?
Nous, vieillards nés d'hier, qui nous rajeunira ?

Nous sommes aussi vieux qu'au jour de ta naissance ;
Nous attendons autant ; nous avons plus perdu.
Plus livide et plus froid, dans son cercueil immense,
Pour la seconde fois Lazare est étendu.
Où donc est le Sauveur, pour entr'ouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul, haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?
Où donc est le Cénacle, où donc les Catacombes ?
Avec qui marche donc l'auréole de feu ?
Sur quels pieds tombez-vous, parfums de Madeleine ?
Où donc vibre dans l'air une voix plus qu'humaine ?
Qui de nous, qui de nous va devenir un dieu ?

La terre est aussi vieille, aussi dégénérée,

Elle branle une tête aussi désespérée,
Que lorsque Jean parut sur le sable des mers,
Et que la moribonde, à sa parole sainte,
Tressaillant tout à coup comme une femme enceinte,
Sentit bondir en elle un nouvel univers.
Les jours sont revenus de Claude et de Tibère,
Tout ici, comme alors, est mort avec le temps,
Et Saturne est au bout du sang de ses enfants ;
Mais l'espérance humaine est lasse d'être mère,
Et, le sein tout meurtri d'avoir tant allaité,
Elle fait son repos de sa stérilité.

Cela, on aura beau dire, ce n'est pas de la misanthropie ; c'est de la douleur, presque du désespoir.

La seule chose qui soit peut-être encore plus triste que cette lamentation, c'est la raillerie du poète.

Lisons ensemble cette apostrophe à Voltaire :

Dors-tu content, Voltaire, et ton hideux sourire
Voltige-t-il encor sur tes os décharnés ?
Ton siècle était, dit-on, trop jeune pour te lire ;
Le nôtre doit te plaire, et tes hommes sont nés.
Il est tombé sur nous, cet édifice immense
Que de tes larges mains tu sapais nuit et jour.
La mort devait t'attendre avec impatience,
Pendant quatre-vingts ans que tu lui fis ta cour ;
Vous devez vous aimer d'un infernal amour !
Ne quittes-tu jamais la couche nuptiale,
Où vous vous embrassez dans les vers du tombeau,
Pour t'en aller tout seul promener ton front pâle
Dans un cloître désert ou dans un vieux château ?
Que te disent alors tous ces grands corps sans vie,
Ces murs silencieux, ces autels désolés,
Que pour l'éternité ton souffle a dépeuplés ?
Que te disent les croix ? que te dit le Messie ?
Oh ! saigne-t-il encor, quand, pour le déclouer,
Sur son arbre tremblant comme une fleur flétrie,
Ton spectre dans la nuit revient le secouer ?

Ce qu'il y a d'admirable chez de Musset, c'est qu'après une apostrophe où le mépris a prodigué les plus amères paroles, un rideau se lève, on voit, non pas deux cœurs – de Musset montre rarement les cœurs –, mais deux corps, beaux, nus et purs, comme ceux d'Adam et Ève dans leur paradis.

C'est un des grands artifices du poète que de redevenir charmant après ce coup d'œil jeté sur une tombe, ou plutôt dans une tombe.

Entends-tu soupirer ces enfants qui s'embrassent ?
On dirait, dans l'étreinte où leurs bras nus s'enlacent,
Par une double vie un seul corps animé.
Des sanglots inouïs, des plaintes oppressées,
Ouvrent en frissonnant leurs lèvres insensées.
En les baisant au front, le plaisir s'est pâmé.
Ils sont jeunes et beaux, et, rien qu'à les entendre,
Comme un pavillon d'or le ciel devrait descendre :
Regarde ! – Ils n'aiment pas, ils n'ont jamais aimé.

Où les ont-ils appris, ces mots si pleins de charmes,
Que la volupté seule, au milieu de ses larmes,
A le droit de répandre et de balbutier ?
Ô femme ! étrange objet de joie et de supplice !
Mystérieux autel, où, dans le sacrifice,
On entend tour à tour blasphémer et prier !
Dis-moi, dans quel écho, dans quel air vivent-elles,
Ces paroles sans nom, et pourtant éternelles,
Qui ne sont qu'un délire, et depuis cinq mille ans
Se suspendent encore aux lèvres des amants ?

Ô profanation ! point d'amour, et deux anges,
Deux cœurs purs comme l'or, que les saintes phalanges
Porteraient à leur père, en voyant leur beauté !
Point d'amour ! et des pleurs ! et la nuit qui murmure,
Et le vent qui frémit, et toute la nature
Qui pâlit de plaisir, qui boit la volupté !
Et des parfums fumants, et des flacons à terre,
Et des baisers sans nombre, et peut-être, ô misère !

Un malheureux de plus qui maudira le jour !
Point d'amour ! et partout le spectre de l'amour !

Ainsi, voyez, de la réunion de deux êtres jeunes et beaux, voilà ce que cette âme malade prend : le plaisir présent, la douleur à venir, une longue vie de misères, puisée dans un instant, non pas même d'amour, mais de débauche payée par un libertin qui va mourir d'amour, à une vieille femme qui vend de l'amour à la nuit.

Mais tout est bien, puisque les vers sont beaux.

Au reste, lisez, pour vous consoler de *Rolla*, la pièce qui suit ; elle est intitulée : *une Bonne Fortune*. C'est un de ces petits chefs-d'œuvre comme de Musset en faisait dans ses rares moments de quiétude, quand, les nuages de son âme dissipés, il entrevoyait un petit coin du ciel.

Il a certaines pièces que l'on pourrait appeler ses *pièces d'azur*.

Le poète est à Bade ; il a joué et perdu. Une bonne passe tenant un enfant à la main ; l'enfant veut faire l'aumône à un mendiant. La bonne s'inquiète peu de cette philanthropique intention. Le poète donne à l'enfant les deux seuls écus qui lui restent. Deux jours après, le poète reçoit de l'argent, et la mère de l'enfant auquel il a donné deux écus et qui en a fait l'aumône, la mère de l'enfant, qui, appuyée à son bras, le conduit à la salle de jeu, lui indique au hasard les coups qu'il doit jouer, si bien qu'il sort de la salle de jeu les deux mains pleines d'or.

Vous le voyez, l'invention n'est rien, mais le caprice est charmant ; cela fait un bavardage de près de trois cents vers.

Un soir, venant de perdre une bataille honnête,
Ne possédant plus rien qu'un grand mal à la tête,
Je regardais le ciel, étendu sur un banc,
Et songeais dans mon âme aux héros d'Ossian ;
Je pensai tout à coup à faire une conquête ;
Il tressaillait en moi des phrases de roman.

« Il ne faudrait pourtant, me disais-je à moi-même,
Qu'une permission de Notre-Seigneur Dieu
Pour qu'il vînt à passer quelque femme en ce lieu.
Les bosquets sont déserts, la chaleur est extrême,
Les vents sont à l'amour, l'horizon est en feu ;
Toute femme ce soir doit désirer qu'on l'aime.

» S'il venait à passer sous ces grands marronniers
Quelque alerte beauté de l'école flamande,
Une ronde fillette échappée à Teniers,
Ou quelque ange pensif de candeur allemande,
Une vierge en or fin d'un livre de légende,
Dans un flot de velours traînant ses petits pieds.

» Elle viendrait par là de cette sombre allée,
Marchant à pas de biche avec un air boudeur,
Écoutant murmurer le vent dans la feuillée,
De paresse amoureuse et de langueur voilée,
Dans ses doigts inquiets tourmentant une fleur,
Le printemps sur la joue et le ciel dans le cœur.

» Elle s'arrêterait là-bas sous la tonnelle ;
Je ne lui dirais rien ; j'irais tout simplement
Me mettre à deux genoux par terre devant elle,
Regarder dans ses yeux l'azur du firmament,
Et, pour toute faveur, la prier seulement
De se laisser aimer d'une amour éternelle. »

Elle apparaîût au poète, la blanche vision, pas tout à fait dans
les conditions où il l'attendait ; mais, peu importe, c'est l'inat-
tendu surtout qui est charmant.

Voyez-la passer.

C'était un bel enfant que cette jeune mère,
Un véritable enfant ! – Et la riche Angleterre
Plus d'une fois dans l'eau jettera son filet,
Avant d'y retrouver une perle aussi chère ;
En vérité, lecteurs, pour faire son portrait,
Je ne puis mieux trouver qu'une goutte de lait.

Jamais le voile blanc de la mélancolie
Ne fut plus transparent sur un sang plus vermeil ;
Je m'assis auprès d'elle et parlai d'Italie,
Car elle connaissait le pays sans pareil.
Elle en venait, hélas ! — à sa froide patrie
Rapportant dans son cœur un rayon de soleil.

Nous causâmes longtemps : elle était simple et bonne.
Ne sachant point le mal, elle faisait le bien ;
Des richesses du cœur elle me fit l'aumône,
Et, tout en écoutant comme le cœur se donne,
Sans oser y penser je lui donnai le mien ;
Elle emporta ma vie et n'en sut jamais rien.

Le soir, en revenant après la contredanse,
Je lui donnai le bras, nous entrâmes au jeu ;
Car on ne peut sortir autrement de ce lieu.
« Vous partez, me dit-elle, et vous allez, je pense,
D'ici jusque chez vous faire quelque dépense ;
Pour votre dernier jour, il faut jouer un peu. »

Elle me fit asseoir avec un doux sourire ;
Je ne sais quel caprice alors la conseilla,
Elle étendit la main et me dit : « Jouez là ! »
Par cet ange aux yeux bleus je me laissai conduire,
Et je n'ai pas besoin, mon ami, de vous dire,
Qu'avec quelques louis mon numéro gagna.

Nous jouâmes ainsi pendant une heure entière,
Et je vis devant moi tomber tout un trésor ;
Si c'était rouge ou noir, je ne m'en souviens guère ;
Si c'était dix ou vingt, je n'en sais rien encor.
Je parlais pour la France, elle pour l'Angleterre,
Et je sortis de là les deux mains pleines d'or.

Nous nous laissons emporter au plaisir de citer ; c'est, à notre avis, quand on cite de pareils vers, la meilleure manière de louer un poète.

Là, de Musset est arrivé à l'apogée de son talent ; il ne fera

d'aussi beau que cela que la *Lettre à Lamartine*, que nous avons citée, l'*Ode à Malibran* et l'*Espoir en Dieu*.

Ô Ninette ! où sont-ils, belle muse adorée,
Ces accents pleins d'amour, de charme et de terreur,
Qui voltigeaient le soir sur ta tête inspirée
Comme un parfum léger sur l'aubépine en fleur ?
Où vibre maintenant, cette voix éplorée,
Cette harpe vivante attachée à ton cœur ?

N'était-ce pas hier, fille joyeuse et folle,
Que ta verve railleuse animait Corilla
Et que tu nous lançais, avec la Rosina,
La roulade amoureuse et l'œillade espagnole ?
Ces pleurs sur tes bras nus, quand tu chantaient *le Saule*,
N'était-ce pas hier, pâle Desdemona ?

N'était-ce pas hier qu'à la fleur de ton âge,
Tu traversais l'Europe une lyre à la main ;
Dans la mer, en riant, te jetant à la nage,
Chantant la tarentelle au ciel napolitain ;
Cœur d'ange et de lion, libre oiseau de passage,
Espègle enfant ce soir, sainte artiste demain ?

L'*Espoir en Dieu* est une de ces haltes que le poète fait sur la suprême hauteur de la vie : arrivé là du voyage et mesurant son génie, il comprend que, voyageur éternel, il pourra aller plus loin, mais ne montera pas plus haut. L'horizon est encore grand devant lui ; seulement, il en devine les bornes. Arrivé là, il laisse tomber autour de lui toutes les armes avec lesquelles il a combattu : doute, irréligion, science, désespoir, et, comme Moïse au Sinaï, il n'a plus qu'un désir, qu'une espérance, qu'une inspiration, c'est de voir Dieu, dût-il être aveuglé par le buisson ardent.

Le poète le dit lui-même : il ne peut plus, surtout il ne veut plus vivre dans cette nuit qu'il s'est faite autour de lui ; toutes les raisons qu'il s'est données pour ne pas croire ne lui suffisent plus ; il croit malgré lui, ou, s'il ne croit pas encore, il doute déjà ; mais ce doute est l'opposé du doute de sa jeunesse ; il a

commencé par douter de Dieu ; à cette heure, il doute du néant. Remarquez qu'il a trente ans à peine.

Il est vrai qu'à trente ans il est déjà arrivé aux deux tiers de sa vie.

Tant que mon faible cœur, encor plein de jeunesse,
À ses illusions n'aura pas dit adieu,
Je voudrais m'en tenir à l'antique sagesse,
Qui du sobre Épicure a fait un demi-dieu ;
Je voudrais vivre, aimer, m'accoutumer aux hommes,
Chercher un peu de joie et n'y pas trop compter,
Faire ce qu'on a fait, être ce que nous sommes,
Et regarder le ciel sans m'en inquiéter.
Je ne puis. — Malgré moi, l'infini me tourmente ;
Je n'y saurais songer sans crainte et sans espoir,
Et, quoi qu'on en ait dit, ma raison s'épouvante
De ne pas le comprendre et pourtant de le voir !
Qu'est-ce donc que ce monde et qu'y venons-nous faire ?
Si, pour qu'on vive en paix, il faut voiler les cieux,
Passer comme un troupeau, les yeux fixés à terre,
Et renier le reste, est-ce donc être heureux ?

Alors le poète creuse tous les systèmes, interroge tous les philosophes ; il passe en revue les manichéens, le théisme, Platon, Aristote, Pythagore, Leibnitz, Descartes, Montaigne, Pyrrhon, Zénon, Voltaire, Spinoza, Locke, Kant.

Et, comme aucun ne lui a appris ce qu'il désire savoir, il s'écrie :

Voilà donc les débris de l'humaine science,
Et, depuis cinq mille ans qu'on a toujours douté,
Après tant de fatigue et de persévérance,
C'est là le dernier mot qui nous en est resté !
Ah ! pauvres insensés, misérable cervelle,
Qui, de tant de façons, avait tout expliqué,
Pour aller jusqu'aux cieux, il vous fallait des ailes ;
Vous aviez le désir, la foi vous a manqué.
Je vous plains, votre orgueil part d'une âme blessée ;

Vous sentiez les tourments dont mon cœur est rempli,
Et vous la connaissiez, cette amère pensée
Qui fait frissonner l'homme en voyant l'infini.
Eh bien, prions ensemble, abjurons la misère
De vos calculs d'enfant, de tant de vains travaux.
Maintenant que vos corps sont réduits en poussière,
J'irai m'agenouiller pour vous sur vos tombeaux.
Venez, rhéteurs païens, maîtres de la science,
Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance ;
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon sans doute ; il vous pardonne.
Tous vous avez souffert, le reste est oublié.
Si le ciel est désert, nous n'offensons personne ;
Si quelqu'un nous entend, qu'il nous prenne en pitié !

I

Ô toi que nul n'a pu connaître
Et n'a renié sans mentir,
Réponds-moi, toi qui m'as fait naître,
Et demain me feras mourir.

II

Puisque tu te laisses comprendre,
Pourquoi fais-tu douter de toi ?
Quel triste plaisir peux-tu prendre
À tenter notre bonne foi ?

III

Dès que l'homme lève la tête,
Il croit t'entrevoir dans les cieux ;
La création, sa conquête,
N'est qu'un vaste temple à ses yeux.

IV

Dès qu'il redescend en lui-même,
Il t'y trouve : tu vis en lui ;
S'il souffre, s'il pleure, s'il aime,
C'est son Dieu qui le veut ainsi.

V

De la plus noble intelligence,
La plus sublime ambition
Est de prouver ton existence,
Et de faire épeler ton nom.

VI

De quelque façon qu'on t'appelle,
Brahma, Jupiter ou Jésus,
Vérité, Justice éternelle,
Vers toi tous les bras sont tendus.

VII

Le dernier des fils de la terre
Te rend grâce du fond du cœur,
Dès qu'il se mêle à sa misère
Une apparence de bonheur.

VIII

Le monde entier te glorifie,
L'oiseau te chante sur son nid,
Et, pour une goutte de pluie,
Des milliers d'êtres t'ont béni.

IX

Tu n'as rien fait qu'on ne l'admire,
Rien de toi n'est perdu pour nous ;
Tout prie, et tu ne peux sourire,
Que nous ne tombions à genoux.

X

Pourquoi donc, ô maître suprême,
As-tu créé le mal si grand,
Que la raison, la vertu même
S'épouvante en le voyant ?

XI

Lorsque tant de choses sur terre
Proclament la Divinité,
Et semblent attester d'un père

L'amour, la force et la bonté,

XII

Comment, sous la sainte lumière,
Voit-on des actes si hideux,
Qu'ils font expirer la prière
Sur les lèvres du malheureux ?

XIII

Pourquoi, dans ton œuvre céleste,
Tant d'éléments si peu d'accord ?
À quoi bon le crime et la peste ?
Ô Dieu juste, pourquoi la mort ?

XIV

Ta pitié dut être profonde,
Lorsqu'avec ses biens et ses maux,
Cet admirable et pauvre monde
Sortit en pleurant du chaos.

XV

Puisque tu voulais le soumettre
Aux douleurs dont il est rempli,
Tu n'aurais pas dû lui permettre
De t'entrevoir dans l'infini.

XVI

Pourquoi laisser notre misère
Rêver et deviner un Dieu ?
Le doute a désolé la terre ;
Nous en voyons trop ou trop peu.

XVII

Si ta chétive créature
Est indigne de t'approcher,
Il fallait laisser la nature
T'envelopper et te cacher.

XVIII

Il te resterait ta puissance
Et nous en sentirions les coups ;

Mais le repos et l'ignorance
Auraient rendu nos maux plus doux.

XIX

Si la souffrance et la prière
N'atteignent pas ta majesté,
Garde ta grandeur solitaire,
Ferme à jamais l'immensité.

XX

Mais, si nos angoisses mortelles
Jusqu'à toi peuvent parvenir,
Si dans les plaines éternelles
Parfois tu nous entends gémir...

XXI

Brise cette voûte profonde
Qui couvre la création ;
Soulève les voiles du monde,
Et montre-toi, Dieu juste et bon !

XXII

Tu n'apercevras sur la terre
Qu'un ardent amour de la foi,
Et l'humanité tout entière
Se prosternera devant toi.

XXIII

Les larmes qui l'ont épuisée
Et qui ruissellent de ses yeux,
Comme une légère rosée,
S'évanouiront dans les cieux.

XXIV

Tu n'entendras que des louanges,
Qu'un concert de joie et d'amour,
Pareil à celui dont les anges
Remplissent l'éternel séjour.

XXV

Et dans cet hosanna suprême,

Tu verras, au bruit de nos chants,
S'enfuir le doute et le blasphème,
Tandis que la Mort elle-même
Y joindra ses derniers accents !

Un nouveau volume de poésies de de Musset paraîtra encore. C'est ce qu'il aura écrit de 1840 à 1850 ; mais le génie des dix premières années ne s'y montre que par intervalles. Le corps est débile et l'esprit troublé. De temps en temps, une chose charmante reparaît, comme une fleur sur une ruine. C'est *le Mie Prigioni*, *une Soirée perdue*, *À mon frère revenant d'Italie* ; de temps en temps, une lueur brille, mais comme un éclair, pour passer : c'est *le Rhin allemand*, *le 13 Juillet*, *Après une lecture* ; de temps en temps enfin, un rire se fait entendre, mais c'est le dernier ; il s'intitule : *Mimi Pinson*, *Conseils à une Parisienne* et *le Rideau de ma Voisine*.

Enfin, le livre se ferme par un sonnet au lecteur.

Il se ferme pour ne plus se rouvrir, comme la pierre du tombeau.

Voici l'építaphe, sinon du poète, du moins de son œuvre. Elle est douce et triste ; c'est un sourire dans les larmes.

Jusqu'à présent, lecteur, selon l'antique usage,
Je te disais bonjour à la première page.
Mon livre, cette fois, se ferme moins gaîment ;
En vérité, ce siècle est un mauvais moment.

Tout s'en va : les plaisirs et les mœurs d'un autre âge,
Les rois, les dieux vaincus, le hasard triomphant ;
Rosalinde et Suzan, qui me trouvent trop sage ;
Lamartine vieilli, qui me traite en enfant.

La politique, hélas ! voilà notre misère ;
Mes meilleurs ennemis me conseillent d'en faire.
Être rouge ce soir, blanc demain ? Ma foi, non !

Je veux, quand on m'a lu, qu'on puisse me relire ;
Si deux noms, par hasard, s'embrouillent sur ma lyre,

Ce ne sera jamais que Ninette et Ninon.

Janvier 1850.

Là s'arrête l'œuvre poétique d'Alfred de Musset. Ainsi, pendant les six dernières années de sa vie, pendant ces six années où l'homme, dans la plénitude de ses facultés, c'est-à-dire de quarante à quarante-sept ans, sent s'établir l'équilibre de son génie ; au moment où, comme deux forces égales qui, au lieu de se neutraliser, s'appuient l'une sur l'autre, la raison et l'imagination se contre-balancent, la nuit se fait dans ce ciel autrefois si joyeux et si éclatant, une nuit, non pas d'été, orageuse et pleine d'éclairs, qui, au moins, nous donnerait la foudre, mais une nuit d'automne, basse, brumeuse, froide déjà comme celle du tombeau. Parfois on rencontre encore l'auteur de *Don Paez*, de *l'Andalouse*, de *Rolla* ; on croit le revoir, on va à lui le cœur joyeux, la main tendue, mais on recule effrayé en reconnaissant bientôt que rien de lui n'est resté en lui, et que l'on n'a plus affaire qu'à un spectre.

Alors on se dit comme Ophélie en regardant Hamlet :

... Dieu tout-puissant, rendez-lui la raison !
Ô dernier héritier d'une illustre maison !
Ô noble esprit perdu ! sublime intelligence
Tout à coup détrônée ! À la cour, élégance,
Profondeur au conseil, valeur dans les combats !
L'espérance, la fleur de ces vastes États !
Le miroir du bon goût, le type de la grâce,
Le but de tous les yeux ! tout est mort ! tout s'efface !
– Et moi, moi, triste et seule avec mes maux pesants !
Moi qui de sa tendresse ai respiré l'encens !
Qui buvais de sa voix l'enivrante harmonie !
Voir comme un luth brisé ce noble et fier génie
Ne rendre plus qu'un son discordant et railleur !
Avoir vu sa jeunesse et sa grâce en leur fleur,
Pour voir, le jour d'après, malheureuse Ophélie !
Tant d'espoir se flétrir au vent de la folie !

Achille Devéria – Lefèvre-Deumier

Encore deux de la phalange de 1830 qui s'en vont : Achille Devéria, – Lefèvre-Deumier.

Un peintre et un poète, tous deux d'une grande valeur.

Laissez-moi vous parler d'eux. Ils se rattachent, les pauvres amis, à tous mes souvenirs de jeunesse.

Ils s'en allaient isolés ; les voilà qui partent deux par deux ; bientôt au troupeau tout entier de disparaître.

Parmi les peintres : Granville, Tony et Alfred Johannot, Delaroche.

Parmi les poètes : Soulié, Balzac, Alfred de Musset, Eugène Sue.

Puis enfin, nous le répétons, Achille Devéria, Lefèvre-Deumier.

*
* *

Le lendemain de *Henri III*, jour d'enivrement et de triomphe, sur lequel la maladie de ma mère venait jeter son ombre, Ricourt, alors directeur de *l'Artiste*, vint me chercher :

— Monte en voiture et viens avec moi, me dit-il.

— Où cela ?

— Viens toujours ; tu le sauras quand nous y serons.

Ceux qui connaissent Ricourt savent que, lorsqu'il veut une chose, il n'y a point à dire non.

Le montai donc en voiture avec lui.

Le fiacre traversa les ponts, s'aventura dans la rue du Bac, se risqua dans la rue d'Assas, croisa la rue de Vaugirard.

Je commençai à m'inquiéter ; j'étais en pleine province ; les gens que nous croisions avaient de l'accent.

Nous arrivâmes à la rue de l'Ouest.

C'était la rue des peintres et des sculpteurs ; – des poètes

aussi, Victor Hugo y demeurait. Ce fut rue de l'Ouest que j'entendis pour la première fois une lecture de *Marion Delorme*.

Nous nous arrê tâmes à une porte à droite, nous traversâmes un beau jardin, nous entrâmes dans un charmant atelier.

— Tiens, Achille, dit Ricourt, voilà notre homme.

Je reconnus celui auquel s'adressaient ces paroles pour l'avoir rencontré et remarqué.

En effet, Achille Devéria, qui pouvait avoir trente-trois ou trente-quatre ans à cette époque, avait une charmante tête, vigoureuse et intelligente à la fois : de grands cheveux noirs, de grands yeux noirs, un nez droit, des dents magnifiques, ombragées par une moustache noire à laquelle se rejoignait une forte royale chaque fois que le peintre, en regardant son modèle, fermait la bouche et serrait les dents.

Je compris de quoi il était question, et j'en fus tout fier.

Il s'agissait de faire mon portrait pour *l'Artiste*.

Ricourt me prenait sortant de mon succès, et me servait chaud à ses abonnés.

Nous échangeâmes une poignée de main, Achille et moi.

Cette poignée de main nous fit amis pour la vie.

C'est qu'Achille était une nature admirablement sympathique.

— Mettez-vous là comme vous l'entendrez, me dit-il en me montrant un canapé ; surtout, ne posez pas.

Je me jetai à moitié couché sur le canapé ; j'étais à la fois vif et indolent, homme de paresse et homme d'action, créole et Européen.

— Oh ! parlez, parlez, me dit-il.

Nous causâmes.

Achille, sans affectation, déroula une érudition artistique immense. Il savait tout ce qui avait été peint depuis Apelles jusqu'à nous ; tout ce qui avait été gravé depuis Marc-Antoine jusqu'à Gelée.

C'était surtout dans les costumes et les mœurs de la renaissance qu'Achille Devéria excellait ; il en avait fait une étude

toute spéciale.

Devéria pouvait être un grand peintre ; mais il avait une mère et une sœur. Il comprit que la grande peinture ne nourrirait pas sa famille ; il se jeta dans la vignette.

On commençait, à cette époque, à se servir de bois pour les illustrations.

Il fit les premiers bois gravés par Thomson.

C'était une vie de travail admirable que celle, nous ne dirons pas que celle de cet artiste, mais de ce fils et de ce frère.

Son atelier était son monde ; le jardin, son plus lointain horizon. Grâce à lui, son jeune frère Eugène pouvait faire de la grande peinture, exposer sa *Naissance de Henri IV*, et prendre rang parmi les grands artistes de 1830.

Boulanger, qui venait d'avoir un immense succès avec son *Mazeppa* – quand vous irez à Rouen, ne manquez pas d'aller voir ce chef-d'œuvre, au moins ! – Boulanger était son élève.

Lui, pendant ce temps, faisait des bois pour Thomson, des aquarelles pour Furne, des lithographies pour Ricourt.

Lui, pendant ce temps, faisait le portrait d'un enfant de vingt-quatre ans, connu de la veille, et dont l'image dégingandée devait faire dire aux lecteurs de *l'Artiste* :

— Tels hommes, tels littérateurs !

En une heure, le portrait fut fini. Ricourt promit cent francs à Devéria et emporta sa pierre.

Je donnerais bien cent francs pour avoir cette pierre-là, que Ricourt m'annonce toutes les fois qu'il me voit, et dont il doit me faire cadeau voilà tantôt vingt-cinq ans.

J'ai dit que la poignée de main que nous avons échangée avec Devéria nous avait faits amis pour toute la vie.

C'est la vérité, et cependant, en trente ans, nous ne nous revîmes peut-être pas dix fois.

Hélas ! c'est le sort des grands travailleurs ; on s'aime à distance. Seulement, de temps en temps, on travaille au bruit d'une voix amie qui traverse l'espace et qui vient nous saluer d'un hom-

mage ou d'un encouragement.

De temps en temps, soit Boulanger, soit Nodier, soit Belloc, me disaient :

— À propos, j'ai vu Devéria. Il m'a chargé de vous dire qu'il trouvait le temps de lire tout ce que vous faisiez.

Pauvre Achille ! Je n'avais pas le même bonheur, moi ; je ne pouvais pas voir tout ce qu'il faisait.

J'appris ainsi qu'il s'était marié. Il avait épousé la fille d'un artiste, célèbre pour sa chaste beauté. Elle est veuve aujourd'hui et toujours belle, au milieu de sa splendide famille, dont elle semble la sœur aînée.

Cornélie n'a pas eu une vie plus irréprochable et plus sévère.

Un jour, c'était en 1848, je crois, je reçus une lettre conçue en ces termes :

« Cher, notre ami commun Charton vient de me faire nommer à la Bibliothèque, section des Gravures. C'est vous dire que je mets tous mes cartons à votre disposition.

» À vous,

» ACHILLE DEVÉRIA.

» P.-S. Un des avantages de ma place est de me donner la chance de vous voir plus souvent. »

En effet, j'eus deux ou trois fois recours à lui. Pauvre grand artiste en cage derrière son bureau, il était la providence des ignorants.

Hier, Boulanger vient dîner avec moi.

— Tu sais, me dit-il, Achille Devéria est mort.

Hélas ! non, je ne savais pas !

Nous nous serrâmes la main, et nos yeux se levèrent vers le ciel, où l'on cherche si naturellement ceux qui ne sont plus.

Un autre écho funèbre avait déjà retenti à mon oreille dans la même journée.

Une voix avait dit derrière moi :

— Lefèvre-Deumier est mort.

Une autre voix avait répondu :

— C'est un grand poète de moins.

Moi qui travaillais comme toujours à mon bureau, j'avais posé ma plume et laissé tomber ma tête dans mes deux mains ; seulement, au lieu de *Lefèvre-Deumier*, j'avais murmuré : *Jules Lefèvre !*

Et, en effet, c'était sous ces deux noms que le poète m'était apparu en 1825.

En 1825, c'est-à-dire il y a trente-deux ans.

Quand j'entendis prononcer le nom de Jules Lefèvre pour la première fois, ou plutôt quand, pour la première fois, je lus des vers signés de lui, j'étais expéditionnaire, parqué, moi troisième, dans une grande chambre du Palais-Royal.

Mes deux compagnons de captivité étaient ce pauvre cher Lassagne, qui a fait mon éducation littéraire, et Ernest Basset.

Lassagne avait vu des vers de moi, et, entre autres, ceux au tombeau du général Foy, et m'avait encouragé.

— Vous devriez, m'avait-il dit, obtenir de Vatout qu'il mît des vers de vous dans sa *Galerie du Palais-Royal*.

Vatout, en effet, publiait, à cette époque, les tableaux de la galerie du duc d'Orléans, et accompagnait chaque lithographie d'une pièce de vers ou d'une notice en prose.

C'était un bon conseil ; mon pauvre Lassagne, d'ailleurs, ne m'en donnait jamais d'autres. Mon nom au bas d'une pièce de vers réussis pouvait tomber sous les yeux du duc d'Orléans ; et qui savait ce qui pouvait résulter d'un pareil accident ?

Je sollicitai de Vatout cette faveur.

Elle me fut accordée. J'avais à faire une ode sur le *Pâtre romain*, de Schnetz.

Je demandai à lire une livraison de la *Galerie du Palais-Royal*, pour rester fidèle au programme et m'inspirer de ce qu'avaient fait mes maîtres.

La livraison que m'envoya Vatout renfermait une pièce intitulée : *l'Improvisateur napolitain*, et signée : Jules Lefèvre.

L'homme est sombre et rêveur sous notre ciel glacé.
Toujours contre le temps armé d'un long reproche,
Il se fait malheureux jusque dans son passé :
L'avenir n'est pour lui qu'un présent qui s'approche.
Toujours à ses tourments mesurant ses désirs,
Il semble avec regret savourer ce qu'il aime,
Et le luth qu'il condamne à chanter ses plaisirs
Prête un cri de tristesse à la volupté même.

Oh ! qu'il fait bien plus beau d'être né sous les cieux
Qu'embellit du soleil la chaleur familière,
Soit aux vallons d'Enna, soit aux champs radieux
Où le Vésuve arbore un drapeau de lumière.
C'est là que l'existence a tout l'éclat du jour ;
Là, de ses passions, l'homme heureux qui s'enivre,
Même en le combattant ne maudit pas l'amour,
Et, quand nous en mourons, il sait encore en vivre.

De nos plaines du Nord, le riche laboureur
Fait-il plier ses chars sous le blé des javelles,
Sa joie est un éclair qu'efface la terreur,
Et ses nouveaux calculs sont des transes nouvelles.
Le prix qu'il en attend ne paîra point ses grains.
Un orage imprévu peut consumer ses granges !
Sa prévoyance avare est fertile en chagrins,
Et, sûr de ses moissons, il craint pour ses vendanges.

Regardez le pasteur du sol napolitain :
Jamais sa pauvreté n'a connu la souffrance !
Si la terre est ingrate et le ciel incertain,
Sa gaîté paresseuse a l'air de l'espérance.
De son toit qui s'écroule il fuit sans s'émouvoir ;
Et, comme sous un dais, couché sur l'algue chaude,
Le pâtre se sent roi quand la vague du soir
Apporte à ses pieds nus son tribut d'émeraude.

Quand sur les flots brunis la brise est de retour,
Quand les filets tirés s'endorment sur le sable,
Quand la barque, oubliant les fatigues du jour,

À l'anneau du rivage a rattaché son câble,
Près du cap de Misène, écoutez le pêcheur.
Au bruit léger des eaux, qui semblent lui sourire,
Il prélude bercé par leur molle fraîcheur,
Et met son indigence en fuite avec sa lyre.

Une femme à ses pieds, son fils à ses genoux,
Environné d'amis qu'il doit à sa misère,
Il s'en fait admirer sans les rendre jaloux.
Ce n'est point comme ici ce chant héréditaire
Qui, transmis d'âge en âge et d'aïeux en aïeux,
Accompagne le soc criant dans les campagnes ;
Il chante ce qu'il voit, ce qu'admirent ses yeux,
Son beau ciel, son soleil, sa mer et ses montagnes.

Que lui font ces rochers par la pourpre avilis,
Où les plaisirs d'un prince épouvantaient l'histoire,
Et ces riants coteaux par Virgile ennoblis,
Où l'*Énéide* un jour désarma la Victoire ?
Ce qu'il ne connaît point n'inspire point ses vers.
Que lui font nos tableaux, nos poèmes, nos marbres ?
Sa cabane de jonc, voilà son univers,
Et ses livres de fleurs sont écrits sous ses arbres.

La nature a comblé ce peuple étincelant,
Mais il ne tente rien pour achever l'ouvrage.
Les arts semblent innés sous ce ciel opulent ;
La sève poétique y jaillit du langage.
Mais jouir de ces dons n'est pas les mériter.
Il les dégrade tous par son manque de haine,
Et le joug insolent qu'il n'ose détester
Est devenu si vieux, qu'il ne sent plus sa chaîne.

Peuple, tu veux chanter, chante donc ton réveil,
Ce sol qui te nourrit, ce climat qui t'enivre !
Rien n'est à toi : l'Autriche usurpe ton soleil,
Et le Dieu qui t'éclaire attend qu'on le délivre.
N'est-il pas temps, enfin, d'épurer tes concerts ?
Si tu n'es qu'engourdi, géant, lève la tête !

Lève-toi du sommeil et fais craquer tes fers.
Ce bruit féroce et dur vaut bien tes chants de fête.

Fais voile vers la gloire et vers la liberté,
Ne lasse plus les mers de tes bateaux esclaves ;
Sois digne du pays où le ciel t'a jeté.
La liberté, pêcheurs, vous a connus plus braves.
Vers ses ports généreux tournez vos avirons ;
Qu'un autre Aniello parmi vous se remarque !
Il quitta ses filets pour venger vos affronts.
À la rame ! son ombre est debout sur sa barque !

Je rêvai longtemps sur ces vers fermes et bien pensés. Il y avait là l'apparition d'un jeune et vigoureux poète. Je m'informai à Vatout, la première fois que je le vis, de ce qu'était Jules Lefèvre.

C'était un jeune homme, né avec le siècle ; en 1820, il avait publié son premier poème, *le Parricide* ; il était occupé à achever un second poème, *le Clocher de Saint-Marc*.

Il travaillait à plusieurs journaux.

Je n'étais rien encore, je ne cherchai point à le voir, je ne demandai point à lui être présenté. J'attendis.

Après *Henri III*, je rencontrai Jules Lefèvre aux soirées de Nodier. J'allai à lui et trouvai un homme poli, froid et rêveur. Je lui racontai mon impression à la lecture de cette ode faite pour Vatout. Cette particularité le toucha, et nous nous quittâmes avec une amitié ébauchée.

En 1831, l'ayant perdu de vue, je demandai un jour de ses nouvelles.

— Jules Lefèvre, me répondit-on, mais vous ne savez donc pas ?

— Quoi ?

— Il est dans les rangs des Polonais, où il se bat.

C'était bien là l'homme froid, en apparence, tout cœur, tout âme en réalité.

Pour passer en Pologne, il fallait être médecin ; c'était un

ordre du roi Louis-Philippe. Jules Lefèvre avait étudié la médecine, en trois mois avait passé les examens, et était entré en Pologne.

Il en revint avec deux décorations et deux blessures, ayant été aide de camp du général en chef, prisonnier de l'Autriche, et ayant failli mourir du typhus dans son cachot.

Quelque temps après son retour, il publia un volume de poésies, *les Confidences*, puis un roman, *Sir Lionel d'Aquenay* ; puis, vers 1840, un autre roman, *les Martyrs d'Arezzo* ; en 1844, *les Reynes de l'abbaye du Val*, enfin un dernier volume de poésies, *le Couvre-Feu*.

Je l'avais complètement perdu de vue. Vers 1847 ou 1848, en passant dans la rue d'Antin, je crois, je vis un homme à cheveux grisonnants qui causait avec un architecte, à la porte d'une maison en construction.

Je crus reconnaître cet homme.

Lui, de son côté, arrêta son regard sur moi.

Nous nous avançâmes l'un vers l'autre, lui prononçant mon nom, moi prononçant le sien.

C'était Jules Lefèvre ; seulement, à son nom, il avait ajouté, par reconnaissance, je crois, ayant hérité d'une tante, le nom de Deumier.

C'est celui sous lequel ses dernières œuvres ont été imprimées.

Il me fit parcourir cette maison qu'il bâtissait ; c'était une espèce de palais : elle lui coûtait six ou sept cent mille francs.

Je le quittai, heureux de voir un poète qui faisait bâtir des palais, et nous nous reprîmes de vue.

En 1855, un livre me tomba sous la main, *le Livre du promeneur*. Le nom de Jules Lefèvre-Deumier me l'avait fait acheter. J'étais fidèle à ma sympathie de trente ans.

Je publiais alors *le Mousquetaire*. J'y insérai quelques fragments de cette nouvelle publication, la dernière, je crois, que fit Jules Lefèvre.

À ce propos, il m'écrivit, et notre vieille amitié se renoua. Je lui répondis en lui demandant s'il faisait toujours des vers.

Il me répondit en m'envoyant son volume du *Couvre-Feu*.

C'était bien toujours le même talent, en vers comme en prose, rêveur avant tout, ferme toujours.

Une pièce surtout me frappa qui se représenta immédiatement à mon souvenir, lorsque, hier, j'entendis prononcer ces mots : « Vous savez, Jules Lefèvre est mort. »

Cette pièce était justement un sonnet intitulé : *Prière à la mort*.

La voici :

De l'antique néant, aïeule injuriée,
Pourquoi restes-tu sourde, ô Mort ! à mes douleurs ?
Du banquet des heureux déesse expatriée,
Pourquoi n'éteins-tu pas mon âme avec mes pleurs ?

Jamais par mon effroi je ne t'ai décriée :
Brodant ton noir manteau de leurs jeunes couleurs,
Mes vers, sœur du Sommeil, avant lui t'ont priée,
Et je t'ai, pour de l'ambre, offert toutes mes fleurs.

Au lieu de voir en toi ce squelette difforme
Dont le bras vermoulu tient les clefs du tombeau,
Je t'ai donné d'un ange et les traits et la forme.

Prends-moi donc dans tes bras afin que je m'endorme ;
Viens, Séraphin sans nom, toi que j'ai fait si beau,
Souffler, dans un baiser, la nuit sur mon flambeau.

La mort, appelée par le poète, est venue le 11 décembre 1857. Il l'a accueillie en souriant : elle mettait fin à de longues douleurs.

Il laissait deux beaux enfants, auxquels sont dédiés ses vers du *Couvre-Feu*, et qui sont aujourd'hui deux beaux jeunes gens sur lesquels s'appuie sa veuve, jeune encore, et qui sont riches d'une double illustration.

Illustration paternelle et maternelle : poésie et sculpture.

La dernière année de Marie Dorval

À GEORGE SAND

I

Ma grande amie,

Vous avez, avec votre cœur de colombe et votre plume d'aigle, raconté, dans vos *Mémoires*, quelques détails sur les derniers moments de notre chère Dorval. Des gens étrangers à sa famille, nous sommes peut-être – vous comme femme, moi comme homme – ceux qui l'ont, je ne dirai pas *le plus*, mais *le mieux* aimée.

Cependant, mettons avant tout le monde, et avant nous-mêmes, ce bon et noble cœur que vous glorifiez et qui se glorifie lui-même dans les lettres que vous citez de lui, – mettons celui sur la tête duquel Marie Dorval mourante posait sa main déjà froide, tandis que de ses lèvres, qui ne devaient plus s'ouvrir, elle balbutiait ce dernier mot qui le recommandait aux hommes, mais encore plus à Dieu : *SUBLIME !* mettons à part ce grand artiste dont on ne connaît que le talent, et dont, nous, nous connaissons le cœur ; mettons à part René Luguët.

Je vais vous raconter à mon tour la dernière année de la vie de notre Marie, la dernière heure de sa mort.

J'étais là quand elle est morte.

Les détails que je vais mettre sous vos yeux, et sous ceux de mes lecteurs habituels, devaient venir à leur tour, et prendre chronologiquement place dans mes propres *Mémoires*. Mais peut-être est-il bon qu'ils voient le jour avant l'heure, et que mon récit suive le vôtre.

Vous savez bien, n'est-ce pas, ma grande amie, que je ne veux lutter avec vous que d'amitié et de souvenir pour celle qui n'est plus ?

Les artistes dramatiques, dit-on, ne laissent rien après eux. – Mensonge ! – Ils laissent les poètes dont ils ont représenté les œuvres, et c'est à ceux-là qui ont une plume, quand toutefois avec cette plume ils ont un cœur – c'est à ceux-là de dire quels saints et quels martyrs sont parfois ces parias de la société qu'on appelle les artistes dramatiques.

Vous qui l'avez si bien connue, la pauvre Marie, vous allez me dire, ma sœur, si vous la reconnaissez.

Prenons-la au moment de cette grande douleur qui la mit au tombeau.

Comme vous l'avez dit, Dorval avait trois filles.

L'une de ces trois filles, Caroline, épousa René Luguët, celui que, au théâtre, on appelle le *joyeux Luguët*.

Chateaubriand s'étonne de la quantité de larmes que contient l'œil des rois.

Pauvre artiste ! tu as eu un chagrin royal, car tu as bien pleuré !

Luguët eut un fils ; il reçut au baptême votre nom, ma sœur ; il le reçut en mémoire de vous – on l'appela Georges.

Cet enfant était une merveille de beauté et d'intelligence, une de ces fleurs pleines de couleur et de parfum qui s'ouvrent au dernier souffle de la nuit et qui doivent être fauchées à l'aurore.

Vous avez dit les douleurs de Dorval vieillissante, vous avez montré la femme à la robe noire ; elle eut une robe couleur du ciel, la pauvre grand'mère, le jour où lui naquit cet enfant.

C'était, en effet, pour elle qu'il était né, et non pour son père et sa mère ; elle le prit dans ses bras le jour de sa naissance, et le garda en quelque sorte dans ses bras jusqu'au jour de sa mort.

À trois ans, Dorval l'emmena avec elle. Il est mort à quatre ans et demi. Elle allait faire une tournée dans le Midi ; elle allait à Avignon, à Nîmes, à Perpignan, à Marseille.

Nous avons dit, ou plutôt vous avez dit, ma grande amie – pardonnez-moi, vous l'avez si bien dit selon mon cœur, que je me suis trompé et que je croyais que c'était moi qui l'avais raconté

—, vous avez dit, ma grande amie, les besoins de cette famille dont Dorval était à la fois la pierre angulaire, le pilier souverain, la clef de voûte.

L'enfant ne savait pas cela, lui ; il ignorait qu'à côté des bravos et des fleurs, il fallait l'argent ; il ne voyait que les fleurs, il n'entendait que les bravos.

Mais quand, une fois dans la ville nouvelle, on l'avait conduit au spectacle, quand il avait assisté au triomphe de sa grand'mère, quand il l'avait, en même temps que deux mille spectateurs, applaudie de ses petites mains, elle lui disait :

— Georges, il serait trop fatigant pour toi de venir tous les soirs au théâtre ; je te coucherai en partant, mon petit Georges, et je te réveillerai en rentrant pour t'embrasser.

Et il lui répondit :

— Oh ! mèmère, sois tranquille, va ! le petit Georges se réveillera bien tout seul.

Et, en effet, quand Dorval rentrait avec son sac d'argent et sa brassée de fleurs, elle entendait plus distinctement, au fur et à mesure qu'elle montait l'escalier : « Bravo, Dorval ! bravo, Dorval ! » et le bruit que faisaient en se rapprochant deux mains d'enfant.

C'était Georges qui, réveillé par une secousse magnétique, applaudissait sa grand'mère de ses petites mains et de sa petite voix.

Et elle rentrait, elle jetait son sac d'argent sur la table, puis elle s'élançait sur le berceau de l'enfant, où elle faisait pleuvoir couronnes et bouquets ; puis elle cherchait la blonde tête de son chérubin au milieu des fleurs, et elle l'embrassait avec une frénésie maternelle.

L'enfant jouait quelques minutes avec les bouquets et les couronnes, et puis il s'endormait sous les roses, les marguerites et les œillets.

Dorval prenait sa Bible, sa Bible qui ne la quittait jamais ; elle lisait une de ses prières qui lui servaient de signet, elle embrassait

son petit Georges au front, elle murmurait ces mots :

— Dors, mon Enfant Jésus !

Et, pas à pas, tout doucement, de peur de le réveiller, elle gagnait à son tour le lit, où, bien souvent, moins heureuse que l'enfant, les préoccupations de la vie matérielle la tenaient éveillée pendant de longues heures.

II

Cet enfant était tout pour Dorval.

Il avait trois ans et demi ; il était, d'habitude, grave et sérieux.

Il n'y avait rien d'étonnant à cela : cette grande âme, qui descendait à lui, l'élevait en même temps à elle ; ils se rencontraient à moitié chemin, et alors, se trompant à son âge, à l'aspect de sa précoce raison, sa grand'mère lui parlait comme à un homme de vingt ans.

Dorval arrivait dans une ville avec le désir de jouer le soir — la pauvre créature n'avait pas plus de temps à perdre que la fauvette qui doit nourrir toute sa couvée ! — ; elle arrivait donc dans une ville avec le désir, plus que cela, avec le besoin de jouer le même soir. Elle quittait son vêtement de voyage, mettait sa plus belle robe et disait à l'enfant :

— Je vais chez le directeur, mon petit Georges ; tiens, voilà la Bible, regarde les images des saints, et sois bien sage, en m'attendant, pour être un jour au ciel comme eux.

— Oui, mèmère, répondait l'enfant.

Et il s'asseyait loin du feu, promettant de ne pas en approcher, tenait parole, tandis que sa grand'mère sortait pour s'en aller chez le directeur.

Elle sortait pleine d'espérance. Tant que vécut son petit Georges, elle espéra. Une demi-heure après, elle rentrait triste ou gaie, plus souvent triste que gaie.

L'enfant voyait sa tristesse et lui tendait ses deux bras.

— Qu'as-tu, mèmère ? lui demandait-il.

— Oh ! ne m'en parle pas, c'est odieux ! disait Dorval.

— Quoi donc ?

— Comprends-tu, Georges : ce misérable directeur qui me fait venir, qui me dit de ne pas perdre de temps, que tout est prêt, qu'on n'attend plus que moi, et puis pas de répertoire ; nous en avons pour huit jours à attendre de l'argent ! Que dis-tu de cela, mon Georges, mon chéri, mon amour, mon ange ?

Et elle se ruait sur l'enfant, le serrait dans ses bras, l'embrassait convulsivement.

— Patience, mèmère, disait la petite voix de l'enfant, à moitié coupée par les baisers.

— Oui, patience ; et qui n'aurait pas patience avec toi, mon doux Jésus ! Mais qu'allons-nous faire ? Dis !

— Nous nous promènerons, mèmère ; nous irons à la campagne à pied ; tu sais que je marche bien ; cela coûte trop cher en voiture.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! criait Droval, et n'avoir pas des sacs d'or pour en couvrir un ange comme celui-là !

Et elle mettait à Georges ses plus beaux habits, et elle le promenait, le tenant par la main, souvent le portant malgré lui ; et les oisifs de la province la regardaient passer, disant :

— Tiens, c'est l'actrice de Paris, madame Dorval. On dit que le directeur du théâtre lui donne cinq cents francs par soirée.

Et l'on enviait la pauvre créature, qui devait peut-être attendre huit jours pour gagner le cinquième de cette somme-là.

En jouant dans un jardin public à Marseille, le petit Georges tomba un jour dans un bassin et disparut.

La mère allait s'y jeter après lui. Eugène Luguet la retint, s'y jeta, lui, et retira l'enfant.

Elle pensa l'étouffer en l'embrassant.

On lui donna le rôle de Marie-Jeanne.

Tout Paris a vu *Marie-Jeanne*.

Je la rencontrai vers ce temps-là.

— Tu sais que j'ai un rôle, me dit-elle.

— Dans quelle pièce ?

— Ah ! je ne sais pas... cela s'appelle *Marie-Jeanne*.

— Qu'est-ce que c'est ?

— C'est une mère qui a perdu son enfant et qui crie : « Mon enfant ! Je veux qu'on me rende mon enfant ! » Oh ! je serai très-belle là-dedans, sois tranquille. Tu viendras me voir, n'est-ce pas, mon grand chien ?

— Oui.

— Viens, je jouerai pour toi.

Ô bonne créature ! ô grande artiste !

C'était d'abord au petit Georges qu'elle avait conté son bonheur.

— Tu sais que j'ai un rôle, mon enfant ? lui avait-elle dit.

— Ah ! mèmère, que je suis content ! il y a si longtemps que tu en demandais un !

— Mets-toi là, je vais te raconter la pièce.

Elle s'assit à terre, près de l'enfant, et lui prit la main.

— Mon petit Georges, dit-elle, c'est affreux, vois-tu ! une mère si pauvre, si pauvre, qu'elle est obligée d'abandonner son enfant, son pauvre enfant qu'elle aime tant ! Moi, tu comprends, je ne l'abandonnerais jamais. S'il n'y avait plus qu'un morceau de pain à la maison, je le lui donnerais. S'il n'y en avait plus, j'en volerais... Qu'est-ce que je dis donc ? Non, c'est défendu de voler. Enfin, je ne sais pas ce que je ferais ; mais, pour sûr, je n'abandonnerais pas mon enfant. Georges, vois-tu, un pauvre enfant de ton âge, plus petit encore que toi, mis dans une espèce de prison où les mères ne revoient plus leurs enfants, où les enfants ne revoient plus leurs mères... Oh ! il y a pourtant des femmes qui font cela.

— Mèmère, mèmère ! s'écria l'enfant fondant en larmes.

— Oh ! je suis sûre du rôle maintenant ! s'écria Dorval ; je viens de jouer pour notre petit Georges, Luguët, et, tu vois, le voilà qui pleure... Ne pleure pas, Georges, ne pleure pas, mon enfant ; les femmes qui font cela ne sont pas de vraies mères, et,

moi, je suis ta mère, mon Georges, ta mère chérie. Embrasse-moi... Oh ! que je suis folle de faire pleurer comme cela mon enfant !

Et elle pleurait à son tour, mais comme pleurait Dorval, à sanglots.

Alors, l'enfant s'échappait de ses bras et faisait tout ce qu'il pouvait pour la faire rire, jouant les rôles de son père, contre-faisant le bossu, parlant comme Polichinelle, jusqu'à ce qu'elle ne pleurât plus, jusqu'à ce qu'elle rît enfin !

Et alors, le pauvre petit comédien de quatre ans se jetait dans ses bras en disant :

— Je savais bien que je te ferais rire, mère.

III

L'enfant avait quatre ans et demi.

Un jour, vers cinq heures, avant le dîner, Dorval rentre d'une course.

Le petit Georges, resté à la maison, reconnaît son pas, court au-devant d'elle jusqu'à la porte, joyeux comme toujours lorsqu'il la revoyait, en criant :

— Te voilà, mère !

Dorval le prend, le soulève pour l'embrasser, et, tout à coup, sent l'enfant, qui, au lieu de s'aider de son élan, lui pèse de tout son poids, glisse entre ses mains et s'affaisse sur lui-même.

Elle croit que c'est un jeu, le relève, et, voyant la même faiblesse, en rit d'abord, puis le gronde, et enfin s'aperçoit que l'enfant est près de s'évanouir.

Elle appelle, elle crie, elle montre Georges couché à ses pieds ; on court chez un médecin. Pendant ce temps, l'enfant tombe en convulsions et perd complètement connaissance.

En revenant à lui, la seule personne qu'il cherche des yeux, qu'il ait l'air de reconnaître, c'est Dorval. Ses yeux se fixent sur elle, et, avec un mouvement de la tête qui signifiait : « J'en

reviens de loin ! »

— Eh bien, mèmère ? dit-il.

Une heure après, la fièvre cérébrale se déclarait de la manière la plus terrible, et, après onze jours d'agonie, le 16 mai 1848, l'enfant rendait le dernier soupir, sur les genoux de son père.

Les soins les plus tendres et les plus intelligents avaient été vainement prodigués. MM. Andral, Récamier, Vardieu, Delpech père et fils avaient visité le lit du pauvre petit malade, et n'avaient pu en chasser la mort.

Certes, la douleur du père et de la mère fut grande ; mais au-dessus de cette douleur planait une crainte terrible. Qu'allait-il se passer dans le cœur, dans la santé, dans la vie de la grand'mère, dont cet enfant était l'idole, l'étoile, la lumière ?

Une sœur de charité était placée depuis quelques jours au chevet de l'enfant. Dorval paraissait l'avoir prise en grande amitié.

Son cœur, éminemment tendre, était accessible à tout ce qui venait de Dieu ou allait à Dieu.

On les laissa seules, et l'on se réunit dans la chambre de M. Merle, qui, dès cette époque, gardait déjà le lit.

Cependant, Luguët n'y put tenir longtemps. Il alla écouter à la porte de la chambre où l'enfant mort était resté dans son berceau, et où, près de ce berceau devenu cercueil, se tenaient la sœur de charité et Dorval.

Il lui sembla entendre rire et chanter.

Ce ne pouvait être la sœur ; c'était donc Marie qui riait et chantait.

Une idée terrible lui traversa le cerveau. Était-elle devenue folle ?

Il entra.

Dorval, en effet, riait et chantait ; la sœur de charité, effrayée, la lui montra du doigt.

Elle avait l'air d'ignorer complètement ce qui s'était passé ; elle ne se tournait pas plus du côté du cadavre de l'enfant que

d'un autre côté, et, en voyant Luguët, elle ne lui parla que de la dernière pièce qu'il avait jouée au Palais-Royal.

Cet état dura trois jours.

On ne pouvait croire que le pauvre petit fût mort. Le père et la mère venaient voir à chaque instant s'il ne s'était pas réveillé du sommeil terrible.

Enfin, le troisième jour, il fallut songer à l'ensevelir.

Ce fut la grand'mère qui le mit au linceul, mais sans larmes, sans cris, sans sanglots, le rire sur les lèvres, comme si elle lui eût passé sa robe des dimanches pour l'emmener à la promenade avec elle.

On apporta la petite bière, toute matelassée à l'intérieur.

Dorval y coucha l'enfant comme dans son lit, lui chantant la chanson dont elle l'avait bercé autrefois.

Hélas ! comme on le voit, cet autrefois était bien proche encore.

Le père se tenait debout, silencieux et pleurant, ayant à la main un marteau et des clous.

Quand l'enfant fut couché dans sa bière, le père écarta doucement Dorval, reposa le couvercle sur le cercueil, l'enleva pour embrasser une dernière fois l'enfant, le reposa de nouveau et frappa le premier coup.

À ce premier coup, Dorval jeta un cri, comme si le clou venait de lui entrer dans le cœur.

Puis elle se précipita, repoussa Luguët, arracha le couvercle de la bière et se coucha sur l'enfant, les bras étendus comme Jésus essayant sa croix, avec des cris, des sanglots, des gémissements tels qu'il n'en sort que du cœur des mères. On la crut sauvée.

C'était le commencement de son agonie, agonie du cœur qui tua le corps, agonie qui devait durer juste un an.

Les prêtres vinrent, les fossoyeurs enlevèrent l'enfant ; toute trace de cette jeune vie disparut ; la douleur seule resta, sous les traits d'une mère pliée, brisée, anéantie.

On conduisit le petit Georges au cimetière Montparnasse.

Avant le départ, Dorval avait demandé qu'on lui cédât pour elle seule le salon où l'enfant avait rendu le dernier soupir.

On y avait consenti, bien entendu, et elle s'y était enfermée.

Au retour, on trouva la porte encore close ; on respecta cette grande douleur, qui voulait rester face à face avec Dieu.

Quand Marie avait demandé de rester seule, Luguët avait manifesté quelque crainte.

Mais elle alors, devinant ces craintes, souriant et montrant sa Bible :

— Oh ! ne craignez rien, avait-elle dit ; ce n'est pas la peine, pour le peu que j'ai à vivre, de renier ce grand livre-là.

Et, comme nous l'avons dit, on l'avait laissée seule.

La porte demeura fermée tout le reste de la journée, toute la nuit ; Luguët et Caroline se tenaient l'oreille collée à cette porte ; ils entendaient remuer les meubles, ouvrir et fermer les armoires, et, de temps en temps, sortir de cette poitrine déchirée des sanglots sourds et étouffés.

Enfin, le lendemain, vers huit heures du matin, la porte s'ouvrit. Dorval parut et trouva son gendre et sa fille agenouillés devant cette porte.

Ils avaient passé la nuit là.

Ils poussèrent un cri de surprise : la chambre était transformée en chapelle. Marie en avait fait disparaître tous les objets profanes, et elle avait tout remplacé par des souvenirs de Georges et des objets pieux.

Le berceau de l'enfant, comme un autel antique, était placé au milieu de la chambre, tout couvert de fleurs arrachées à la terrasse. Puis, à côté du berceau, elle avait traîné un canapé sur lequel elle avait étendu un grand voile noir, qui lui servait dans *Angelo*.

Elle ne devait plus avoir d'autre lit que ce canapé, d'autres draps que ce voile funèbre !

IV

À dater de ce jour, le sommeil fut pour les deux enfants, c'est-à-dire pour Luguet et pour Caroline, banni de la maison.

C'étaient à chaque instant des alertes terribles. De leur chambre, ils entendaient des gémissements si plaintifs, des sanglots si violents, qu'ils se précipitaient vingt fois par jour chez leur mère.

On la trouvait sans cesse agenouillée sur ce canapé, près de ce berceau, parlant à Georges comme s'il était là, ou bien encore lui demandant où il était, et s'il se trouvait aussi bien dans les bras des anges et sur le sein de Dieu que dans les bras de son père et de sa mère, et sur son sein à elle.

Puis, s'arrêtant, elle prenait cette Bible, sa seule consolation, et lisait à haute voix, soit les psaumes, soit l'Évangile.

Luguet vit qu'il était temps de chercher une distraction à cette grande douleur, et, quelque temps après, elle était engagée par M. Hostein au Théâtre-Historique.

Ce que l'on croyait une distraction fut une source de nouvelles douleurs. Chaque fois qu'elle était forcée de quitter cette chambre pour aller au théâtre, elle se tordait de désespoir, se reprochant comme un crime de distraire une heure du souvenir de Georges, et maudissant son état.

Puis, comme, de peur de redoubler ses angoisses, le père et la mère parlaient rarement devant elle de leur enfant, elle les appelait « cœurs sans tendresse, mauvais parents ! »

Eux, cependant, prenaient patience et espéraient que le temps amènerait quelque calme dans cette âme éplorée.

Un jour, Dorval, sortie le matin, resta dehors toute la journée. On devine les craintes de ses enfants pendant dix heures d'absence ; enfin, vers huit heures du soir, elle rentra très-agitée.

Luguet lui fit timidement quelques questions ; mais on vit bientôt qu'il y avait un secret qu'elle ne voulait pas dire.

À partir de ce moment, cette sortie se renouvela tous les jours, et comme, tous les jours, elle sortait et rentrait à la même heure,

on s'était, dans la maison épuisée de forces, arrangé de cette absence, qui rendait à tout le monde un peu de calme.

D'ailleurs, on pensait que Marie passait tout ce temps à l'église.

Un soir, cependant, elle rentra malade. Elle avait un frisson violent et toussait beaucoup. Luguët l'examina attentivement et s'aperçut que ses vêtements étaient trempés.

Il avait fait une grande pluie dans la journée, on était au milieu de l'hiver. Où était-elle donc quand cette pluie était tombée, qu'elle paraissait l'avoir reçue tout entière ? Cela devenait inquiétant.

Luguët résolut de savoir où elle allait.

Dès le lendemain, il le sut ; il n'y avait pour cela qu'à la suivre.

Elle avait acheté un pliant ; elle l'avait fixé à la grille qui entourait la tombe du petit Georges par une grosse chaîne et un cadenas, et, chaque matin, en hiver, pendant les mois les plus âpres de l'année, elle allait s'installer sur ce pliant avec sa Bible et un ouvrage de tapisserie.

Et, lorsque les passants, entendant gémir, demandaient aux gardiens du cimetière : « Qu'est-ce que c'est que cela ? » ceux-ci répondaient :

— C'est la pauvre madame Dorval qui pleure son petit-enfant.

Et les passants, qui voulaient la voir, suivaient l'allée où elle gémissait ainsi, et se découvraient devant une femme en grand deuil, ployée, les genoux au menton et la Bible à la main.

On ne pouvait la laisser mourir de douleur et de froid.

Luguët imagina un voyage, et partit avec elle pour aller donner des représentations à Orléans.

À peine étaient-ils descendus de voiture, que Luguët s'aperçut de l'absence de Marie.

Il n'était pas difficile de deviner où elle était.

Luguët se fit indiquer le cimetière, et y courut.

Dorval avait cherché une tombe d'enfant, et s'y était agenouillée.

Luguet se tint debout derrière elle, et, quand, après deux heures d'incessante prière, elle releva la tête, elle le vit, se leva, vint à lui sans dire un mot, lui prit le bras, et rentra avec lui à l'hôtel.

Pendant tout le temps que dura le voyage, elle allait ainsi, soit à Orléans, soit dans toute autre ville, chaque matin au cimetière, avec une brassée de fleurs qu'elle achetait partout où elle en pouvait trouver. Puis, arrivée au milieu des tombes, elle fermait les yeux, et jetait les fleurs au hasard autour d'elle, en disant à demi-voix et avec le double accent de la douleur et de la plainte :

— Pour les petits enfants ! pour les petits enfants !

V

On revint à Paris ; tout recommença.

Un matin, Balzac vint la trouver et lui lut *la Marâtre*.

Dorval sentit se réveiller tout ce qu'il y avait d'artiste, je ne dirai pas dans son cœur, mais autour de son cœur. Elle fut enchantée du rôle ; elle parla théâtre ; elle dit la façon dont elle comprenait cette nouvelle création, à peine entrevue et déjà dessinée dans son esprit.

Ce fut un jour de joie dans la maison : les fils de la vie qu'on croyait brisés allaient-ils se renouer ? était-ce une pitié du Seigneur, une grâce d'en haut, une miséricorde divine ?

Non, c'était le dernier rayon de soleil.

Au milieu des répétitions, Dorval eut une indisposition de huit jours et fut obligée de rester chez elle et de garder le lit.

Ce fut là qu'elle apprit, comme un bruit de théâtre – car aucune lettre ne lui avait été écrite, aucun avis ne lui avait été donné – que le rôle de la Marâtre lui était retiré et qu'il allait être joué par une autre qu'elle.

Son chagrin fut cruel ; cette fois, sa dignité d'artiste était écrasée.

Balzac, pressé d'être joué, laissa faire.

Comme dédommagement, on offrit à Dorval quelques représentations de *Marie-Jeanne*.

Elle accepta. Il fallait bien vivre jusqu'au moment où l'on mourrait.

Elle joua *Marie-Jeanne*.

Je n'avais pas vu la pièce, je la vis alors.

Je n'oublierai jamais l'impression que me fit cette représentation.

Je ne juge point ici le drame, je ne sais pas ce qu'il est. A-t-il été rejoué ? Je l'ignore.

La pièce, c'était Dorval, c'est-à-dire, comme elle me l'avait raconté elle-même, *une mère qui a perdu son enfant*.

Trois choses me frappèrent entre toutes.

La voix dont elle disait à son mari : « Vous m'avez condamnée à être une mauvaise mère, je ne vous connais plus ! »

La façon dont elle refermait la porte quand elle partait pour l'hospice.

Puis, enfin, l'accent avec lequel, arrivée devant le *tour* où son enfant va disparaître, le tenant sur ses genoux comme la Madeleine de Canova tenait la croix, elle disait : « Adieu, mon petit ange ! adieu, mon ange adoré ! adieu, mon enfant chéri !... Non, pas adieu, au revoir, va ! car nous nous reverrons... oh ! oui, oui, nous nous reverrons ! »

La salle tout entière éclatait en sanglots et en gémissements.

Je me précipitai dans la coulisse après l'acte ; je la trouvai exténuée, mourante.

— Entends-tu, lui dis-je, entends-tu comme on t'applaudit ?

— Oui, j'entends, me dit-elle avec insouciance.

— Mais jamais je n'ai entendu le public applaudir une autre femme comme il t'applaudit.

— Je crois bien, me dit-elle avec un indicible mouvement d'épaules, les autres femmes lui donnent leur talent ; moi, je lui donne ma vie.

C'était vrai, elle lui donnait sa vie.

VI

Les représentations de *Marie-Jeanne* eurent leur terme. Dorval disait qu'elle avait toujours espéré, tant que ces représentations avaient duré, mourir un jour sur le théâtre au moment où elle se sépare de son enfant.

Et ce vœu eût certainement été accompli si la pièce eût eu quelques représentations de plus.

Dorval se trouva sans engagement.

Elle fit une demande au comité du Théâtre-Français. Elle demandait à être reçue comme pensionnaire à *cinq cents francs* par mois ; elle jouerait tout, elle s'engageait à ne pas grever longtemps le budget de la rue Richelieu.

Elle se laissait mourir.

Le comité se rassembla pour statuer sur la demande, et refusa à l'unanimité !

À l'unanimité, entendez-vous bien ? pas une voix ne répondit à cette grande voix d'artiste se lamentant dans le désert de la douleur !

Pas une main ne s'étendit pour relever cette mère aux genoux brisés – pas une !

Seveste était directeur.

C'était un bonhomme qui avait fait fortune dans le métier de directeur de la banlieue, du temps qu'on appelait la direction de la banlieue *la galère Seveste*. Il était décoré comme ancien militaire, je crois.

Il avait été nommé au Théâtre-Français parce qu'il n'y avait aucun droit et était complètement incapable de remplir la place.

Je lui rendis publiquement cette justice lors des répétitions de *Jules César*. Je la lui rends encore aujourd'hui.

Il est mort à la peine, directeur du Théâtre-Lyrique. Paix à son âme !

Un matin, il se présenta chez Dorval.

Il apportait la réponse du comité.

— Ma chère madame Dorval, commença-t-il, je dois vous dire, à mon grand regret, que le comité du Théâtre-Français, à *l'unanimité*, refuse votre demande.

Dorval fit un de ces mouvements fébriles auxquels elle était sujette pendant les derniers temps de sa vie.

Luguet pâlit.

Il se tenait debout derrière Seveste.

— Attendez, attendez, dit Seveste ; mais voici ce que je puis vous offrir, moi.

Dorval respira.

— Il va, continua Seveste, se faire un remaniement sur le luminaire. J'espère économiser par mois deux ou trois cents francs d'huile ; eh bien, ces deux ou trois cents francs, je prends sur moi de vous les offrir !

L'intention était bonne, oui, certes ; mais, on en conviendra, la forme était cruelle.

On offrait, à l'une des plus grandes artistes qui aient jamais existé, l'économie que l'on faisait sur l'éclairage d'un théâtre ; et de quel théâtre ? du Théâtre-Français, du théâtre qui se prétend le premier théâtre de Paris, c'est-à-dire du monde ! d'un théâtre qui a plus de deux cent mille francs de subvention !

Dorval fit signe à Luguet ; il était temps : la proposition allait être mal prise par lui.

Il se contenta de rendre grâce à Seveste et de refuser.

Puis, Seveste sorti, Dorval tomba sur un canapé en criant :

— Emmène-moi de Paris, Luguet, emmène-moi ! ces gens-là finiront par m'assassiner.

Luguet, le lendemain, partit pour Caen, afin d'y régler une série de représentations.

Les conditions arrêtées, il écrivit à Marie qu'elle pouvait venir.

Quelques jours après, il attendait au bureau de la diligence

l'arrivée de la voiture de Paris.

Le spectacle était affiché pour le soir.

On entendit le galop des chevaux, le roulement sourd des roues, le fouet du postillon.

La diligence s'arrêta.

Luguet se précipita vers le coupé et l'ouvrit.

Il recula anéanti.

Ce n'était point Marie qui en sortait, c'était un spectre.

Si elle n'eût point parlé, il ne l'eût point reconnue.

— Eh bien, demanda-t-elle, c'est comme cela que vous me recevez, Luguet ?

Le jeune homme jeta un cri, la prit dans ses bras, la déposa sur le pavé, la regarda encore.

Puis, tout effaré :

— Mais, mon Dieu, qu'est-il donc arrivé ? demanda-t-il ; vous seriez-vous empoisonnée, malheureuse ?

— Ah ! que vous êtes donc fous tous avec cette idée, répondit-elle ; eh ! mon Dieu, je mourrai bien toute seule, allez.

— Mais, enfin, dites, chère Marie.

— Eh bien, voici ce que je me rappelle, du moins. Cette nuit, il pleuvait beaucoup. Vers deux heures, la diligence s'est arrêtée dans un petit village ; les voyageurs sont descendus pour prendre le café. Il y avait une demi-heure d'arrêt ; j'étais malade, agitée ; j'ai voulu marcher un peu. Tout à coup, je me suis sentie mourir et je suis tombée sans connaissance dans la boue du chemin... On m'a retrouvée là, on m'a remise dans le coupé et je viens mourir ici : vous savez qu'il y a trois mois, j'ai reçu un avertissement d'en haut. Faites arracher les affiches et appelez un prêtre.

VII

Cet événement que Dorval regardait comme un avertissement, et auquel elle faisait allusion par les paroles que nous avons rapportées, le voici :

Après sa sortie du Théâtre-Historique, tandis que le Théâtre-Français statuait sur son sort, elle était allée donner, avec Luguët, des représentations à Saint-Omer.

On jouait *Agnès de Méranie*.

Pour figurer une salle gothique, on avait suspendu des trophées au plafond.

Ces trophées étaient *nature*.

Au moment où Dorval entra en scène, une lance se détacha d'un trophée et lui tomba verticalement sur le front.

Le fer de la lance déchira les chairs et lui fit une blessure grave, qui, commençant au haut de la tête, se prolongeait entre les deux yeux.

Le sang jaillit aussitôt.

Dorval porta les deux mains à son visage.

Entre ses doigts et sous ses mains, le public vit couler le sang.

Le spectacle fut interrompu ; Luguët l'entraîna hors de la scène, et, pendant que le médecin appelé rapprochait les chairs pour que la représentation pût continuer :

— Mon ami, dit-elle, il faut dire adieu au théâtre ; les directeurs me le disent par leur abandon, et voici un présage plus sérieux encore. Ce soir tout sera fini.

Elle avait raison, la pauvre créature ! tout était fini.

On a vu cependant qu'elle avait essayé de tout renouer : le Théâtre-Français l'avait repoussée.

On a vu qu'elle avait voulu donner des représentations à Caen : la mort s'était mise sur la route.

Cette fois, non-seulement elle ne devait plus rentrer au théâtre, mais elle n'allait plus même se relever de son lit.

« Faites déchirer les affiches, et envoyez chercher un prêtre », avait-elle dit.

Luguët la prit dans ses bras et la porta jusqu'à l'hôtel.

Elle ne pouvait plus marcher.

Puis, lorsqu'il l'eut déposée sur son lit :

— Maintenant, mon ami, dit-elle, allez me chercher par la

ville une petite chambre bien simple qui ait l'air d'une cellule, *un mur blanchi à la chaux, avec un lit, une table et un crucifix pour tout meuble et tout ornement.*

Le même soir, on était dans la chambre désirée.

Le premier soin de Dorval fut alors de recommander à Luguët de ne rien écrire de son état à Paris, et de laisser croire à toute la pauvre famille que les représentations avaient leur cours.

Luguët le promit.

Alors seulement, elle permit que l'on s'inquiétât de chercher un médecin.

Ni Dorval ni Luguët ne connaissaient personne à Caen.

Ils s'informèrent, on leur indiqua M. Lecœur.

Il y a des noms qui sont une indication de caractère : à la première visite, le docteur Lecœur ne fut pas un médecin, ce fut un ami.

Oh ! lui comprit bien la maladie de Dorval !

— Madame, lui dit-il après l'avoir examinée, votre médecin réel, si vous le voulez bien, ce sera vous-même ; votre mal est un de ceux contre lesquels toute la science du monde ne peut rien.

Et il avait raison, le bon docteur.

Aussi sa visite de tous les matins – et, pendant cinq semaines, il ne manqua pas un seul jour –, aussi sa visite de tous les matins était-elle un visite, non pas de médecin, mais d'ami.

L'agonie dura trente-sept jours et trente-sept nuits.

Pendant trente-sept jours et trente sept nuits, Luguët veilla au chevet de la mourante, dormant, quand il dormait, assis sur la seule chaise de la chambre, la tête appuyée au matelas.

Il n'y avait qu'un lit.

Tous les soins, *tous*, étaient rendus par lui à Dorval.

On n'avait pas d'argent pour prendre une garde.

Il changeait la malade de linge et de draps ; puis, dans la même chambre, il lavait et faisait sécher les draps, le linge, pour que Dorval eût, le lendemain, des draps blancs et une chemise blanche.

On n'avait pas d'argent pour payer une blanchisseuse.

On engageait ou l'on vendait, pour faire face aux dépenses qu'on ne pouvait pas absolument éviter, le peu de bijoux qui restaient.

Puis l'on écrivait à la pauvre Caroline, qui demandait des nouvelles des représentations et de sa santé :

« *Tout va bien* ; nous jouons tous les soirs, et, tous les matins, nous allons à la campagne ; *nous nous amusons beaucoup*. »

Vous voyez, ma grande amie, que ce mot *sublime* ! que notre pauvre Marie prononça en posant sa main mourante sur la tête de son gendre, n'était point une exagération, mais, au contraire, était à peine une justice.

Un jour, le docteur prit Luguët à part.

Celui-ci avait compris le signe fait par lui, et, la sueur de l'agonie au front, l'avait suivi jusqu'à la porte.

Là, le docteur posa la main sur l'épaule de Luguët.

— Mon cher monsieur Luguët, lui dit-il, je suis venu aujourd'hui, j'en ai bien peur, pour la dernière fois. Attendez-vous à une catastrophe : ma mission est finie, continuez la vôtre avec le même courage et le même dévouement.

Il partit.

Il n'avait rien appris de nouveau à Luguët, et cependant celui-ci se mit à pleurer comme s'il apprenait la première nouvelle de cet accident.

Il y avait, en effet, depuis deux ou trois jours, chez Marie, des idées toutes nouvelles, parfois bizarres, tenant du délire. Elle avait passé la nuit précédente à se rappeler les vieux airs des opéras-comiques qu'elle chantait dans sa jeunesse.

Son enfance lui repassait comme un songe devant les yeux.

En l'entendant fredonner, Luguët releva la tête et la regarda avec étonnement, presque avec effroi.

— Viens ici, Luguët, lui dit-elle en lui faisant signe de s'approcher de son chevet, et aide-moi, en solfiant tous bas les airs que j'ai oubliés.

Luguet obéit ; corps dont l'âme était passée tout entière dans la mourante, comme pour lui donner une seconde chance de vivre, il n'avait d'autre volonté que la sienne.

Ils chantèrent ainsi jusqu'au jour.

Au jour, Dorval s'assoupit ; Luguet tombait de fatigue.

Le lendemain, elle lui dit :

— Mon cher Luguet, nous voici au mois de mai...

Puis, souriant :

— Le mois de Georges et de Marie... Va dans la campagne, rapporte-moi un gros bouquet d'aubépine, et mets-le sur mes pieds avec le portrait de mon petit ange.

Luguet ne dit pas un mot ; il prit son chapeau, sortit, et, une demi-heure après, rentra avec une brassée d'aubépine qu'il posa sur le pied du lit en y appuyant le portrait de Georges.

Les yeux de la malade se fixèrent alors sur les fleurs et le portrait.

Deux jours et deux nuits, ils restèrent ouverts sans se détourner, sans se fermer, presque sans cligner.

Il n'y a que les mourants pour avoir une semblable force.

VIII

On arriva ainsi jusqu'au 16, à huit heures du matin.

Luguet était assis au pied du lit, brisé, à bout de forces, assoupi.

La veille, il s'était évanoui deux fois de fatigue ; la seconde fois, au milieu de la chambre, en allant ouvrir la fenêtre.

La mourante n'avait pas eu la force d'aller à lui, pas même d'appeler ; elle lui avait tendu les bras.

Puis, à son tour, elle était retombée sur son lit.

Luguet était revenu le premier ; il l'avait crue morte.

Elle s'essayait seulement.

Donc, le 16 mars, à huit heures du matin, elle se mit à gémir comme au premier jour de sa douleur.

Luguet sortit de son assoupissement, et, la regardant tout étonné :

— Qu'as-tu donc, Marie ? lui demanda-t-il.

— J'ai, j'ai, s'écria-t-elle se dressant à moitié sur son lit, qu'il y a juste un an, à pareil jour, que mon petit Georges est mort ; j'ai que je serai morte dans deux jours, et que je veux que tu m'emmènes à Paris sans perdre une minute, afin que je puisse revoir ma chère Caroline.

Le ton avec lequel tout cela était dit avait un tel accent prophétique, qu'il n'y avait plus de doute à avoir, plus d'espoir à conserver.

Dès le même soir, grâce à un dernier bijou qu'on avait conservé pour un besoin suprême, Luguet était dans le coupé de la diligence, tenant la chère mourante sur ses genoux, comme, dans la *Pieta* de Michel-Ange, la Vierge tient son fils.

Au milieu de la nuit, on éprouva une violente secousse, des cris se firent entendre, les vitres éclatèrent.

La voiture venait de verser.

Il faisait une horrible tempête ; Luguet emporta notre pauvre Marie sous un arbre de la route, et là, tous deux grelottants, percés par la pluie, ils attendirent le temps nécessaire à la réparation de la voiture.

Une demi-heure, à peu près.

On remonta dans le coupé ; le groupe funèbre n'avait pas un instant été désuni : on eût dit que, de marbre, ces deux corps étaient adhérents l'un à l'autre.

Caroline, prévenue enfin, vint recevoir sa mère dans la cour des Messageries. Un geste de son mari lui fit réprimer le cri de terreur qu'elle était près de pousser en la revoyant.

Elle la regarda d'un air calme et tranquille, et l'embrassa en renfonçant ses larmes et en étouffant.

Dorval se tut jusqu'à ce qu'on fût dans le fiacre.

Arrivée là, elle fixa sur sa fille ses yeux devenus plus grands par la maigreur, plus limpides par l'approche de la mort, et elle

lui dit gravement :

— Allons, ma chère enfant, ne fais pas d'inutiles efforts pour cacher tes larmes ; va, pleure, pleure ; pour deux ou trois heures peut-être que j'ai encore à vivre, il ne faut pas te contraindre.

À six heures du matin, elle était réinstallée dans sa chambre.

À onze heures et demie, pendant que je faisais répéter au Théâtre-Français *le Testament de César*, un garçon de théâtre m'appela dans la coulisse et me dit, comme il m'eût dit la chose la plus indifférente du monde :

— Monsieur Dumas, madame Dorval vous envoie chercher ; elle se meurt, et ne veut pas mourir sans vous revoir.

Je jetai un cri : je ne savais même point qu'elle fût malade.

Je me précipitai par les escaliers ; je me jetai dans une voiture en criant :

— Rue de Varennes.

Dix minutes après, je sonnais à la porte. Luguet vint m'ouvrir, le visage ruisselant de larmes.

— Mon Dieu ! lui dis-je, n'est-il plus temps ?

— Si fait ; mais hâtez-vous, elle vous attend.

J'entrai dans la chambre ; Dorval fit un effort pour me sourire et me tendre les bras.

— Ah ! c'est toi, me dit-elle ; je savais bien que tu viendrais.

Je me jetai devant son lit en pleurant, la tête cachée dans les draps.

— Mes enfants, dit-elle, laissez-moi un instant seule avec lui, j'ai quelque chose à lui dire ; il vous rappellera bientôt, et vous ramènerez Merle. je veux que tout le monde soit là quand je mourrai.

On sortit, me laissant seul avec elle.

— Quand tu mourras ! m'écriai-je ; mais tu vas donc mourir ?

Elle posa sa main sur mes cheveux.

— Eh ! mon Alexandre, dit-elle, tu sais bien que, depuis la mort de mon pauvre petit Georges, je n'attendais qu'un prétexte.

Le prétexte est venu, et, comme tu vois, je ne l'ai pas laissé échapper.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! es-tu bien sûre que tu vas mourir ?

— Regarde-moi.

— Je ne te trouve pas si changée que tu le dis.

Elle mit la main à sa ceinture.

— Je suis déjà morte jusqu'ici, dit-elle, et, si je ne t'avais pas attendu, je crois que je serais morte tout à fait.

— Eh bien, tu avais quelque chose à me dire ? Parle, mon enfant.

— J'ai à te dire, mon bon Alexandre, que je veux bien mourir, mais que je ne veux pas être jetée dans la fosse commune.

Je me redressai sur mes genoux.

— Comment ! dans la fosse commune ?

— Oui, mon pauvre ami : tout est venu, tout est engagé, vois-tu. S'il reste à la maison de quoi acheter un cierge pour brûler près de mon corps, c'est tout, et, tu entends, je mourrai désespérée, si je meurs avec l'idée de ne pas être réunie à mon petit Georges.

— Mais combien cela coûte-t-il donc, un terrain ?

— Oh ! cher, très-cher : cinq ou six cents francs.

— Cinq ou six cents francs ?... Oh ! pauvre amie, calme ta chère âme et meurs tranquille.

— Tu t'en charges ?

Je fis un signe de la tête ; je ne pouvais plus parler.

Elle fit un effort ; je sentis sur mon front la pression de deux lèvres déjà froides.

— Appelle-les, dit-elle, appelle-les, il est temps.

Je me précipitai vers la porte, et j'appelai.

Luguet et Caroline entrèrent, soutenant Merle, qui se traîna jusqu'à un fauteuil.

Je me reculai contre la muraille ; je devais céder la place aux enfants. Elle me chercha des yeux et me fit un signe.

Luguet avait pris ma place et s'était jeté la tête sur son lit.
Caroline pleurait à genoux.

— Merle, Merle, dit-elle.

Puis, cherchant de la main Luguet, elle porta cette main sur sa tête, parut réunir toutes ses forces et prononça ces deux mots :

— RENÉ... SUBLIME !

C'étaient les derniers, elle était morte !

On entendit alors, dans la chambre funèbre, cette plainte éternelle qui se redit à chaque heure du jour sur la terre !...

IX

À partir de ce moment, je n'avais plus à m'occuper que d'une chose : c'était de tenir la promesse que j'avais faite à la morte.

Je courus chez moi ; j'ouvris tous mes tiroirs ; je réunis deux cents francs ; je retournai rue de Varennes, je les mis sur une table en disant :

— En attendant.

Puis je remontai dans mon cabriolet.

Où diable irais-je chercher les trois ou quatre cents francs restants ?

Je ne connaissais aucun ministre ; je n'en passai pas moins leurs noms en revue, et je m'arrêtai à celui de M. Falloux.

Pourquoi M. Falloux plutôt qu'un autre ? Je n'en sais, ma foi, rien.

Je crois cependant me rappeler qu'il avait fait un assez beau discours la veille, et il me semblait qu'un homme éloquent devait être un homme bon.

Je me fis annoncer chez M. Falloux, qui me reçut à l'instant même.

Il s'avança vers moi, évidemment fort étonné de ma visite : nous étions loin d'être de la même opinion, et en 1849, l'opinion était encore pour quelque chose dans les relations sociales.

— Monsieur, lui dis-je, vous m'excuserez de vous avoir choisi

si, par une sympathie instinctive, entre tous vos collègues, pour venir vous demander un service.

M. Falloux s'inclina en homme qui dit : « J'attends. »

— Madame Dorval vient de mourir, continuai-je, et dans un tel état de dénûment, que c'est à ses amis et à ses admirateurs de se charger de ses funérailles. Je suis de ses amis, j'ai fait ce que j'ai pu ; vous devez être de ses admirateurs, faites ce que vous pouvez.

— Monsieur, me répondit M. Falloux, comme ministre, je ne puis rien ; mon département n'a pas de fonds pour les artistes dramatiques ; mais, comme simple particulier, permettez-moi de vous offrir ma contribution à l'œuvre pieuse.

Et, tirant sa bourse de sa poche, il me remit cent francs.

Il n'y avait pas loin de la rue de Bellechasse à la rue de Varennes : je remontai en cabriolet, et j'allai porter mes cent francs.

Hugo venait d'en apporter deux cents qu'il était allé prendre, je crois, au ministère de l'intérieur.

Deux cents francs encore, et les premiers frais étaient couverts, et Dorval avait une tombe provisoire de cinq ans. Pendant ces cinq ans, on aviserait.

Je demandai à Merle une lettre pour un personnage tout-puissant ; je vainquis ma répugnance, je me présentai moi-même chez lui : j'eus toutes sortes de promesses pour ces deux misérables cents francs.

Le lendemain, je finissais par où j'eusse dû commencer : je mettais en gage ma décoration du Nisham, et j'avais l'argent.

Le 20 mai, je crois, les funérailles eurent lieu.

Qui y était ? qui les a vues ? qui se les rappelle, ces funérailles si tristes, où tous les cœurs étaient si brisés, que personne ne prit la parole ?

Camille Doucet seul, ne voulant pas que cette ombre triste et voilée descendît au plus profond de la mort sans un mot d'adieu, prononça quelques paroles sur la tombe.

Je n'ai vu de deuil, de silence et de tristesse pareils qu'au convoi de madame de Girardin.

On me poussait à parler ; outre que je ne sais parler ni dans un dîner ni sur une tombe, j'ai – dans ce dernier cas, et surtout plus je regrette sincèrement le trépassé –, j'ai l'idiotisme des larmes.

Je m'avançai, j'ouvris la bouche, mes sanglots m'étouffèrent.

Je ne pus que me baisser, briser une fleur de la couronne qui avait accompagné son cercueil et que l'on venait de jeter sur sa tombe, la porter à mes lèvres et me retirer.

Tout était dit.

La pauvre chère créature pouvait dormir là, tranquille pendant cinq ans.

X

Mais restait à s'occuper des vivants.

Dorval m'avait dit vrai : le dénûment était absolu.

Merle avait passé sa vie à glorifier mademoiselle Rachel ; à ce talent savant et classique, il avait tout sacrifié, jusqu'au génie instinctif de la pauvre Marie. Je l'avais vue bien souvent attristée de cette espèce de trahison dans sa propre famille.

On pensa, Dorval morte, à se faire un appui de cette partialité.

On sollicita et l'on obtint une représentation du Théâtre-Français.

Si l'on avait fait pour la vivante ce que l'on voulait bien faire à cette heure pour la morte, peut-être ne serait-elle pas encore au tombeau.

On sollicita Rachel.

Rachel consentit ; seulement, les délais furent longs.

Dorval était morte le 18 mai ; la représentation ne put avoir lieu que le 13 octobre.

Elle produisit six mille cinq cents francs de bénéfice net.

Cette représentation avait été pendant cinq mois le rocher de Sisyphe du pauvre Luguët : chaque matin, il avait soulevé une

promesse ; chaque soir, il avait été écrasé par un retard.

Pendant ce temps, lui qui avait tout sacrifié à son dévouement filial, même son état, puisqu'il avait rompu son engagement pour suivre Dorval, jouer avec elle et la soigner, lui n'avait gagné aucun argent.

De sorte que cette représentation, qui eût pu sauver de la misère Luguët et sa famille, venant quinze jours après la mort de Dorval, était une pierre jetée dans un gouffre, venant cinq mois après cette mort.

Cependant, Luguët rentra à la maison, reconnaissant envers la grande artiste, qui, tout en acquittant un devoir de fraternité, venait de faire une bonne action.

Il rêvait, grâce à ces six mille cinq cents francs, l'acquisition du terrain à perpétuité, et sur la tombe un petit monument, ou tout au moins une pierre avec le nom de MARIE DORVAL.

Mais, en rentrant dans la pauvre maison avec cette somme, il se trouva en face de M. Merle, qui pensa que le repos des vivants devait passer avant la glorification des morts.

Les saisies s'étaient abattues de toutes parts sur le mobilier.

En vieillissant, comme vous l'avez si bien dit, ma grande amie, Merle était devenu un peu égoïste.

En somme, il était chef de la maison ; lui, jadis si philosophe, il pleurait maintenant à la vue d'un papier timbré.

Il fallut lâcher les six mille cinq cents francs.

Chaque huissier mordit sa bouchée.

La dernière pièce d'or avait disparu au bout de huit jours.

Trois mois après, on vendait le mobilier comme si l'on n'eût pas donné d'à-compte, et Luguët restait devant cette pensée terrible, que, lorsqu'il irait dire à ses amis, à la ville de Paris ou au gouvernement : « Aidez-moi à empêcher que le corps de madame Dorval ne soit jeté à la voirie », on lui répondrait :

— Mais qu'avez-vous donc fait de la représentation de mademoiselle Rachel ?

Et alors, dans combien de détails faudrait-il entrer pour faire

ouvrir ces mains qui ne demandent pas mieux que de rester fermées !

XI

La famille ne possédait plus qu'une seule relique, mais relique précieuse de la pauvre morte. C'était sa Bible, cette Bible qui ne la quittait jamais, dont le petit Georges regardait les images, et dans laquelle elle cherchait des consolations au milieu de toutes les grandes douleurs de sa vie.

Aussi cette Bible n'était-elle pas une Bible ordinaire, non pour le luxe de la typographie, non pour l'éclat de l'enluminure, non pour la richesse de sa robe : elle était reliée tout simplement en chagrin avec des angles et un fermoir d'argent ; mais, sur chaque feuille blanche, derrière chaque image de saint, il y avait quelque pensée douloureuse ou consolatrice, écrite de la main de la pauvre morte.

Donnons-en une idée.

1^{RE} PAGE, RECTO :

« Songez à Dieu et regardez dans le ciel ; j'ai là un ange que j'y revois, vous y reverrez le vôtre. »

(VICTOR HUGO, 22 mai 1848)

« Rien ne vous consolera plus jamais ! »

(DESBORDES-VALMORE, 22 mai 1848)

« Il y avait déjà de l'ange dans ce petit être chéri. »

(EUGÈNE LUGUET, 22 mai 1848)

2^E PAGE, VERSO :

Salvete flores martyrum.

« Nous vous saluons, fleurs et prémices des martyrs, qui à peine aviez-vous vu le jour, que vous avez été enlevées de ce monde par la rage d'un persécuteur de Jésus-Christ, comme les roses encore tendres

et naissantes sont enlevées par un tourbillon du vent.

» Vous avez été les premières victimes de Jésus-Christ, et vous avez été comme de jeunes agneaux immolés à ce divin Agneau, et, maintenant, vous vous jouez innocemment avec les palmes et les couronnes qu'il vous a fait remporter par votre mort. »

.
« C'est pour l'amour de vous, Seigneur, que l'on nous met à mort.

.
« On entendit dans Rama les cris lamentables de Rachel pleurant ses enfants et ne pouvant se consoler de les avoir perdus !

.
« Ils n'ont point souillé leurs vêtements, leur âme était agréable à Dieu ; c'est pourquoi il s'est hâté de les tirer du milieu de l'iniquité, parce qu'il les a trouvés dignes de lui. »

3^E PAGE, VERSO :

« Pour notre Georges.

» *Orléans*, 16 janvier 1849, entendu la messe à la cathédrale.

» *Valenciennes*, 16 février 1849, entendu la messe à Saint-Géry.

» *Saint-Omer*, 16 mars 1849, entendu la messe à Saint-Denis.

4^E PAGE, VERSO :

« Encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus ; encore un peu de temps, et vous me recevrez, parce que je m'en vais à vous, mon père. »

(*Évangile*, saint Jean, chap. XVI, v. 16)

« Ce qui me console, c'est qu'il viendra un temps où ce temps sera bien loin.

» Février 1849. – Valenciennes. »

AVANT-DERNIÈRE PAGE, VERSO :

«
Le convoi descendit au lever de l'aurore.
Avec toute sa pompe, avril venait d'éclore ;
Il couvrait en passant d'une neige de fleurs
Ce cercueil virginal, et le baignait de pleurs !

L'aubépine avait pris sa robe rose et blanche ;
 Un bourgeon étoilé tremblait à chaque branche ;
 Ce n'étaient que parfums et concerts infinis :
 Tous les oiseaux chantaient sur les bords de leurs nids. »

(BRIZEUX)

«

Toutes fragiles fleurs sitôt mortes que nées,
 Alcyons engloutis avec leurs nids flottants ;
 Colombes que le ciel au monde avait données,
 Qui, de grâces, d'enfance et d'amour couronnées,
 Comptaient leurs ans par les printemps.

Quoi ! mortes ! quoi ! déjà sous la pierre couchées !
 Quoi ! tant d'êtres charmants sans regards et sans voix !
 Tant de flambeaux éteints, tant de fleurs arrachées !
 Ah ! laissez-moi fouler les feuilles desséchées,
 Et m'égarer au fond des bois !

Doux fantômes ! c'est là, quand je rêve dans l'ombre,
 Qu'ils viennent tour à tour m'entendre et me parler ;
 Un jour douteux me montre et me cache leur nombre.
 À travers les rameaux et le feuillage sombre,
 Je vois leurs yeux étinceler.

Sa pauvre mère, hélas ! de son sort ignorante,
 Avait mis tant d'amour sur ce frêle roseau,
 Et si longtemps veillé son enfance souffrante,
 Et passé tant de nuits à l'endormir pleurante,
 Toute petite en son berceau ! »

(VICTOR HUGO)

DERNIÈRE PAGE, RECTO :

« Cher ange, prie Dieu pour moi, afin que j'aie le courage de supporter ta perte jusqu'au moment où il lui plaira de me réunir à toi.

» MARIE DORVAL »

Puis venaient les légendes écrites derrière ces images que regardait le petit Georges et qui servaient de signet au livre.

DERRIÈRE UN CHRIST FLAGELLÉ :

« Jésus, dans le jardin des Oliviers, fut saisi de tristesse, et, ayant le cœur pressé d'une extrême affliction, dit : "Mon âme est triste jusqu'à la mort." »

(Saint Matthieu)

« Mon père, tout vous est possible ; transportez ce calice loin de moi ; mais néanmoins que votre volonté soit faite et non pas la mienne. »

(Saint Marc)

« Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite.

» Ne cherchez point à pénétrer ce qui surpasse vos forces ; mais pensez toujours à ce que Dieu vous a commandé, et n'ayez pas la curiosité d'examiner la plupart de ses ouvrages.

» Et vous, Seigneur, ayez pitié de nous ! »

DERRIÈRE UNE *MATER DEI* :

« Mon pauvre enfant, prie Dieu d'envoyer à ta grand'mère un peu de ce calme dont tu jouis auprès de lui. »

DERRIÈRE UNE PETITE IMAGE REPRÉSENTANT
UN CHIEN ET UNE COLOMBE AU PIED DE LA CROIX :

« Si je viens à t'oublier, ô mon fils, que ma main droite devienne sans mouvement.

» Que ma langue demeure toujours attachée à mon palais, si je ne me souviens toujours de toi, si je ne mets pas ma plus grande joie à m'entretenir de toi. »

(Psaume)

Puis, enfin, à une gravure représentant la Mort, elle avait mis sur le crâne chauve et nu de l'implacable déesse une couronne de roses et une auréole d'or qui transformaient en un ange sauveur le sombre recruteur des tombeaux !

TABLE DES MATIÈRES

Chateaubriand	5
M. le duc et M ^{me} la duchesse d'Orléans	59
Hégésippe Moreau	96
Béranger	115
Eugène Sue	206
Alfred de Musset	256
Achille Devéria – Lefèvre-Deumier	344
La dernière année de Marie Dorval	354